Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655040

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. CIC. *de Natur. Deor.*

JANVIER 1780.

TOME LIII.

A PARIS.
Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

AUSSI-TÔT que nous fûmes chargés de la rédaction du *journal de médecine*, nous nous occupâmes des moyens de mériter, comme nos prédéceſſeurs dans ce travail, les ſuffrages du public. Nous l'inſtruisîmes du plan que nous voulions ſuivre ; on le trouve dans un *avant-propos* placé à la tête du cahier d'octobre 1776.

Des obſtacles & des difficultés de tout genre, que nous éprouvâmes durant la premiere année, ne nous permirent point de remplir, avec autant d'exactitude que nous le deſirions, l'étendue de nos vues. Nous fîmes connoître nos regrets dans l'*avant-propos* du premier janvier 1778, en renouvellant les aſſurances de notre zele & de notre attention à publier tout ce qui pourroit être utile à l'art, à ceux qui le profeſſent ou l'étudient, & à l'humanité.

En janvier 1779, nous rendîmes compte de ce que nous avions fait dans le cours des deux années précédentes, & nous

avons continué de parcourir la route que nous nous étions tracée.

Nos lecteurs ſont en état de juger aujourd'hui, & de prononcer ſi l'objet de notre travail a été fidélement ſuivi. Pluſieurs ont eu l'honnêteté de nous l'écrire. C'eſt pour nous un motif bien capable de ſoutenir notre zele, & de nous encourager à le porter beaucoup plus loin. En effet, plus la tâche, que nous nous ſommes impoſée, eſt pénible, plus il eſt flatteur de ne pas échouer.

Cependant, nous ne le diſſimulerons pas, il eſt difficile de contenter tous les eſprits. Comment plaire aux auteurs de certains ouvrages dont nous tâchons d'apprécier le mérite, & de fixer la valeur, avec impartialité, afin que les médecins éloignés de la capitale, ne courent pas les riſques d'être trompés ou ſéduits par un titre impoſant!

La vérité eſt dure à entendre; l'amour-propre & la ſuffiſance orgueilleuſe ſe révoltent contr'elle. Les hommes de notre ſiécle reſſemblent à ceux de tous les temps; ce que diſoit le poëte Térence eſt

encore vrai, & le ſera toujours : *Obſequium amicos, veritas odium parit.*

Nous avons eu le courage de la dire cette vérité ; nous ne la trahirons jamais. Nous dévoilerons la mal-adreſſe du compilateur, la ruſe cachée du plagiaire ignorant, la mauvaiſe foi de l'écrivain audacieux ; nous confondrons la hardieſſe dangereuſe des charlatans qui, comme dit Pline, *per mortes animas noſtras negociantur.*

La ſageſſe de nos rois, qui veille ſur la conſervation du peuple françois, a reconnu, il y a long-temps, la néceſſité d'éteindre ces peſtes fatales. Leurs loix les proſcrivirent dès avant l'an 1370. Il y en a une de Charles VI en 1395 ; deux de Charles VIII, la premiere en 1484, la ſeconde en 1496. Parmi les arrêts du parlement de Paris, contentons-nous de citer celui du 12 ſeptembre 1598. Il en rendit pluſieurs autres depuis ; mais l'édit de Louis XIV, de 1707, fait loi dans le royaume : il confirme les réglemens antérieurs.

L'article XXVI porte : « Nul ne pourra, » ſous quelque prétexte que ce ſoit, exer- » cer la médecine, ni *donner aucun re-*

» *mede*, *même gratuitement*, dans les villes
» & bourgs de notre royaume, s'il n'a
» obtenu le degré de licencié, &c.... »

Telle eſt la volonté toujours ſubſiſtante du légiſlateur. Comment donc arrive-t-il que la troupe de ces hommes nuiſibles à la ſociété, ſoit devenue ſi nombreuſe ? c'eſt que l'intérêt, la cupidité, l'intrigue, la ſoupleſſe, les a rendus ingénieux à trouver les moyens d'éluder la loi, de s'y ſouſtraire, & d'obtenir même des permiſſions en trompant la religion des miniſtres & des magiſtrats.

L'ignorance eſt leur appanage, la faim les a fait ſortir de la fange ou d'un attelier poudreux, la prévention les favoriſe, l'iniquité les ſoutient, la crédulité les appelle : combien de fois, nous le diſons en frémiſſant d'horreur, le crime ne les a-t-il pas invoqués !

Il eſt de notre devoir d'empêcher l'humanité d'être la victime de leurs promeſſes trompeuſes. Nous l'avons fait, nous ne ceſſerons de le faire, & d'éclairer leurs démarches & leurs manéges.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1780.

EXTRAIT.

SÉANCE publique, tenue par la faculté de médecine en l'université de Paris, dans les écoles extérieures de la Sorbonne, le 5 novembre 1778. A Paris, chez Quillau, *imprimeur-libraire de la faculté de médecine, rue du Fouare, près la place Maubert.* 1779. (*in*-4°.).

EN donnant, dans le journal du mois de décembre 1778, la notice de cette séance, nous avons promis de rendre compte des mémoires qui y furent lus,

auſſi-tôt qu'ils ſeroient imprimés. La faculté vient d'en publier le recueil, & nous nous hâtons de tenir notre parole.

Ce récueil, de 122 pages *in*-4°, contient, 1°. le diſcours prononcé à l'ouverture de la ſéance, par m. *Deſeſſartz* alors doyen; 2°. la proclamation des deux prix qui furent adjugés, l'un à m. *Strack*, profeſſeur célebre de Mayence, & l'autre partagé également entre mm. *Goubelly*, docteur-régent de la faculté de Paris, & *Gaſtellier*, médecin à Montargis; 3°. les éloges des docteurs morts dans le cours de l'année, faits par mm. *Deſeſſartz* & *le Preux*; 4°. enfin les mémoires. Quelqu'imparfaite que ſoit l'idée que nous avons donnée, l'année derniere, de ces diſcours & de ces éloges, nous ne nous permettrons pas d'en faire l'extrait. Nous craindrions, avec raiſon, de leur faire perdre trop de leur prix en les morcelant: ils ont été généralement applaudis lors de la lecture, & ſi le jugement public doit faire loi, ils méritent encore les mêmes applaudiſſemens.

Le premier des mémoires eſt de m. *Majault*, l'un des anciens de la faculté, & médecin de l'Hôtel-dieu; il a pour titre: *Réflexions ſur quelques préparations chymiques appliquées à l'uſage de la médecine.* M. *Majault*, praticien, obſervateur

exact des effets de la maladie & des remedes, amateur de la chymie (1) qu'il a cultivée avec autant de ſageſſe que de ſuccès, a été vivement alarmé des maux que fait journellement & que peut faire par la ſuite l'application des découvertes & des opérations chymiques dans la pratique de la médecine. Ce motif ſeul l'a engagé à combattre, ſous les yeux du public, des erreurs que l'on s'efforce de répandre, d'accréditer, & dont ce même public ne peut qu'être la victime. Parmi un grand nombre, il a choiſi celles qui ſont plus récentes. Telles ſont les propriétés attribuées depuis quelques années à l'alkali volatil fluor, que l'on a annoncé, avec un ton d'aſſurance & un entour de protection bien capables de ſéduire, comme un remede infaillible, & tout à la fois innocent dans l'apoplexie, l'aſphyxie, &c... (2).

« Que le médecin, dit m. *Majault*, ſe » garde bien de s'en repoſer ſur les pro- » priétés vantées de ce médicament; car » ſi l'apoplexie eſt ſanguine, il perdra un

(1) *Voyez* journal de médecine, *tom.* V, VI, VII, X....

(2) *Voyez* le compte que nous avons rendu de cette brochure, *journal* de février 1778; & *journal* d'avril même année.

» temps court & précieux, où des ſaignées
» faites promptement porteroient un ſe-
» cours plus certain que des ſtimulans,
» dont l'effet ne ſera pas de s'oppoſer aux
» accidens fâcheux que la pléthore ſan-
» guine occaſionne, & où tout ce qui peut
» accélérer le mouvement du ſang, de-
» vient meurtrier dans ces premiers in-
» ſtans. Si l'apoplexie eſt humorale, en
» donnant toute ſa confiance à cette va-
» peur irritante, on laiſſera s'écouler des
» momens que l'on auroit employés à
» évacuer le malade par le vomiſſement,
» par des purgatifs, à le ſtimuler par des
» véſicatoires, dont l'action ſoutenue ſe-
» roit injuſtement dégradée, en la com-
» parant avec celle du volatil fluor qui n'a
» qu'un effet momentané ».

Ainſi, ſuivant la doctrine de m. *Majault*, qui eſt celle de tous les vrais médecins, & eſt à la portée de tout homme raiſonnable, dans l'apoplexie humorale, l'alkali fluor laiſſe ſubſiſter la cauſe de la maladie dans toute ſa force, & par conſéquent la maladie; &, dans l'apoplexie ſanguine, le même alkali donne plus d'intenſité à la cauſe, & aggrave ſes effets. Quel remede!

C'eſt avec une force de raiſonnement non moins victorieuſe, que notre chymiſte médecin, combat la prétendue efficacité de

cette liqueur volatile contre l'asphyxie. On se rappelle que l'inventeur des nouvelles vertus de l'alkali fluor donne, pour cause de l'asphyxie, l'action d'un acide méphitique, qui interdit à la glotte & aux poumons des fonctions sans lesquelles l'animal ne peut vivre. *Neutralisez cet acide*, dit-il, *& vous ressuscitérez le malade. Or qui peut opérer cette neutralisation plus promptement, plus sûrement que mon alkali fluor ?* Mais, pour produire cet effet, il faut, lui répond m. *Majault*, que l'alkali joigne l'acide.....

« Or, ou l'asphixié respire, ou il ne » respire pas. Dans le premier cas, en lui » faisant respirer de l'air de l'atmosphere, » le poumon sera bientôt débarrassé de » celui qui est méphitique; & alors le spé- » cifique devient inutile.... Dans le se- » cond cas, comment introduire de l'air » chargé d'alkali volatil fluor dans un pou- » mon qui n'inspire pas ? » Mais si l'alkali ne joint pas l'acide méphitique qui a pénétré dans le poumon, il n'y aura point de neutralisation. Le remede est donc alors inutile, & même impossible : il y a plus, il sera dangereux, si, « au moment » où l'animal respire, on charge l'air at- » mosphérique de la quantité d'alkali vo- » latil néceſſaire pour neutraliser l'acide » méphitique que le poumon contient,

» l'animal ne périra pas asphyxié, mais » suffoqué ».

Quelqu'accablantes que soient ces vérités, m. *Majault* ne se flatte pas de convertir l'auteur des propriétés imaginaires de l'alkali fluor, & de lui faire abandonner une doctrine meurtriere, sans doute, contre son attente; mais il espere prémunir ceux de ses confreres qui n'auroient pas assez réfléchi, & le public, contre des erreurs qui ont déjà coûté la vie à beaucoup de citoyens: ces malheurs se multiplient chaque jour.

C'est dans le même esprit qu'il démontre combien il seroit dangereux de mettre sa confiance à un autre remede annoncé par un autre chymiste, dans le *journal de Paris*, du 29 mai 1778. Ce remede est la dissolution de savon proposée comme un spécifique pour détruire les effets fâcheux que peut occasionner l'eau-forte, prise intérieurement. Si l'on jette de cette dissolution sur de l'eau-forte, il est hors de doute qu'il se formera un sel neutre combiné de l'acide nitreux & de l'alkali qui entre dans la composition du savon, & dès-lors l'acide nitreux est hors d'état de nuire. Mais, dit m. *Majault*, l'acide nitreux ne passe pas impunément dans la bouche, dans l'œsophage, & ne reste pas sans action dans

l'eſtomac; il corrode, il enflamme toutes les parties qu'il touche : or certainement la diſſolution de ſavon ne remédiera pas à cette corroſion, à cette inflammation. Si, deſcendue dans l'eſtomac, elle neutraliſe quelque portion d'acide, elle augmente la douleur, & irrite les membranes enflammées; ces vérités ſont prouvées par des faits pratiques ſimples, & qui ne permettent aucun doute. De ces faits il réſulte que les promeſſes d'une neutraliſation, qui prévienne ou arrête les effets des cauſtiques, ſont illuſoires, & que les mucilagineux ſous différentes formes, &, entr'autres, un looch compoſé avec un jaune d'œuf, la gomme arabique, une forte doſe de terre abſorbante, & ſucré avec le ſyrop de guimauve, réuſſiſſent complétement dans ces cas malheureux. Les médecins en ſentiront aiſément la raiſon que m. *Majault* expoſe avec une clarté qui a frappé les moins connoiſſeurs en chymie.

Le troiſieme objet, qui a attiré l'attention de notre auteur, eſt le conſeil donné dans un ouvrage ſur les contrepoiſons de l'arſenic, du ſublimé corroſif, du verd-de-gris, & du plomb, qui a été rendu public en 1777 (1). Tous les *hépars*, à en croire

(1) *Voyez* le compte que nous en avons rendu, & le jugement que nous en avons porté, *journal de med.* août 1778.

le chymiſte, d'ailleurs recommandable, auteur de cet ouvrage, ſont les contrepoiſons aſſurés de ces ſubſtances minérales vénéneuſes. M. *Majault* a pris pour exemple ce qui eſt dit de l'effet de cet *hépar* ſur l'arſenic : *De cet effet réſultent*, dit l'auteur des contrepoiſons, *des eſpeces d'orpimens ou de réalgars, mais ſi ſurchargés de ſoufre, & tellement adoucis par la maniere intime dont l'arſenic y eſt combiné, qu'ils ſont hors d'état de nuire.* Une connoiſſance exacte de l'orpiment, rouge ou jaune, le récit de ſes effets meurtriers, lorſqu'on a eu le malheur d'en avaler, ſont les armes dont ſe ſert m. *Majault* pour détruire une aſſertion auſſi erronée, & d'une conſéquence auſſi pernicieuſe. Mais il ne ſuffit pas au médecin ami de l'humanité, d'arracher des mains de ſes concitoyens un remede perfide, il leur doit des moyens plus sûrs de guériſon. Des ſuccès heureux ont fourni à m. *Majault* la connoiſſance certaine des bons effets d'un looch dans lequel on fait entrer vingt gouttes d'huile eſſentielle d'anis ; il tenoit ce remede de feu m. *Payen*, ſon confrere dans la faculté & à l'hôtel-dieu, & lui-même a guéri des malades évidemment empoiſonnés avec l'arſenic : il le propoſe avec aſſurance : & qui mieux que lui mérite d'être cru !

Puiſſent ſes réflexions, que nous deſirerions copier toutes entieres, parce qu'il n'eſt aucune phraſe qui ne ſoit un trait de lumiere, mettre un frein à la fureur avec laquelle certains chymiſtes de nos jours, ſubjugués par le charme des affinités, & le preſtige de quelques découvertes, veulent aſſujettir le corps des malades aux opérations chymiques ! C'eſt le vœu de l'auteur, & c'eſt celui de tous les médecins inſtruits qui aiment plus l'humanité que la gloire d'être novateurs.

Le ſecond mémoire eſt de m. *Salin*, docteur-régent, profeſſeur déſigné des écoles, & médecin du roi, au Châtelet. L'objet en eſt neuf, & des plus intéreſſans. Le titre eſt : *Réflexions ſur les effets de quelques poiſons*, *&c.*

L'ouverture du cadavre du fils infortuné de la dame *Lamotte*, préſente à m. *Salin* & aux chirurgiens du Châtelet, « l'eſtomac exceſſivement diſtendu, à l'ex» térieur, ſes membranes enflammées lé» gérement & par place, mais décidé» ment vers le *pylore* & le *duodénum*... » Dans l'intérieur, quelques cuillerées d'une » matiere brun-rougeâtre, de la conſi» ſtance d'une bouillie très claire, la mem» brane veloutée, noire par ondes, brûlée, » détruite & diſſoute, s'enlevant avec le » doigt comme une mucoſité qui auroit » été appliquée ſur ſa membrane nerveuſe,

» qui, à raiſon de ſa blancheur, parut » ſaine, pour la plus grande partie; les » membranes du petit cul-de-ſac fort en- » flammées & tachetées de gangrene, & » le *pylore* rétréci... Les membranes ve- » loutées du *duodénum* & du *jéjunum* diſ- » ſoutes & détruites, mais moins que » celles de l'eſtomac, & enduites de la » même ſubſtance brun-rougeâtre, mais » plus gluante & plus tenace ». (Ces phé- nomènes avoient moins d'intenſité à me- ſure qu'ils s'éloignoient de l'eſtomac...). « La rate gorgée de ſang, & près du » double de ſon volume; le foie très vo- » lumineux, gorgé de ſang, ſon paren- » chyme ayant ſa couleur & ſa conſiſtance » naturelles; mais la membrane qui cou- » vre ſa partie convexe, & la portion du » diaphragme qui les revêt, gangrenées » & ſans adhérence... Les poumons gor- » gés de ſang, la baſe du lobe inférieur » du poumon droit enflammée, adhérente » & gangrenée par parties; le cœur flétri, » ridé & vuide de ſang; l'œſophage lé- » gérement phlogoſé à la face interne de » ſa partie inférieure.... Le méſentere, » les reins, la capſule de *Gliſſon*, à-peu- » près dans leur état naturel ». (1).

(1) Copié du procès-verbal dépoſé au greffe du Châtelet.

Ces

Ces déſordres étoient-ils l'effet d'une maladie violente ſurvenue naturellement, ou du poiſon ? Tel eſt le premier problême que ſe propoſe m. *Salin*, & que ſa qualité de médecin du Châtelet, de conſeil & lumiere de la juſtice, l'obligeoit de réſoudre. Pour y parvenir, il parcourt les différentes maladies qui laiſſent après elles des traces à-peu-près ſemblables, ſuivant ſes propres obſervations, & celles des médecins les plus célebres qui ont interrogé les cadavres, & décrit le plus fidélement ce qu'ils avoient vu : ces maladies ſont celles du cœur, du foie, du diaphragme & du poumon ; aucune ne produit cette chaîne particuliere d'accidens trouvés dans le cadavre de *Lamotte* le fils. Les affections ſeules de l'eſtomac les produiſent, par la correſpondance que ce viſcere a conſtamment avec le cœur, avec la membrane qui recouvre la partie convexe du foie, le diaphragme, & avec la baſe du lobe inférieur du poumon droit. Cette correſpondance eſt établie par les nerfs qui forment la membrane veloutée de l'eſtomac, dont m. *Salin* décrit la naiſſance, les prolongemens, les communications & anaſtomoſes. Il nous eſt impoſſible de ſuivre notre auteur dans le développement de ſa doctrine, par un ſimple extrait ; il faudroit copier ſon mé-

moire en entier. C'eſt une eſpece de démonſtration géométrique, dont l'anatomie & l'obſervation médicale fourniſſent les données, & dont la concluſion eſt que la membrane veloutée de l'eſtomac étoit le foyer des déſordres obſervés dans ce cadavre; que les délabremens des autres viſceres n'étoient que ſymptomatiques, & une ſuite de leur dépendance nerveuſe directe avec l'eſtomac. De cette concluſion, & de l'examen des maladies des autres viſceres, naît ce corollaire, que la nature ne pouvant jamais occaſionner par aucun de ſes écarts l'eſpece de deſtruction décrite dans le procès-verbal, elle eſt néceſſairement l'effet d'une ſubſtance étrangere & corroſive.

Mais quelle étoit cette ſubſtance, quel étoit ce poiſon ? c'eſt l'objet de la ſeconde partie de ce mémoire, & du travail de m. *Salin*, qui, connoiſſant toute l'importance de ſes fonctions, dans une circonſtance auſſi difficile, ne vouloit rien laiſſer à deſirer aux juges. Appliqué depuis long-temps à recueillir tout ce que les auteurs ont dit des effets des différentes eſpeces de poiſons, & à comparer leurs obſervations avec les faits que lui a préſentés ſa pratique, il ſe borne, dans la diſcuſſion préſente, aux poiſons qui ſont tels de leur nature; &, dans cette claſſe,

à ceux que l'on ſait produire des ravages analogues aux déſordres reconnus ſur le corps du ſieur *Lamotte*. Il paſſe donc en revue ſucceſſivement les effets de l'arſenic, des *ranunculi*, de la mandragore, de l'opium, de la belladona, de la ciguë, du ſublimé corroſif, des acides minéraux, de la pierre à cautere, des ſubſtances cornées, & il force de conclure, avec lui, que le ſublimé corroſif ſeul a pu produire ces déſordres.

Ces réflexions ſont terminées par un grand nombre de notes remplies d'érudition, & de faits confirmatifs de la doctrine qu'elles contiennent. Nous ſommes forcés d'y renvoyer nos lecteurs, en les exhortant à méditer ce mémoire important. Ils ſauront certainement gré à l'auteur d'y avoir ajouté ſes obſervations ſur la maladie épidémique de 1771.

Troiſieme mémoire par m. *Solier de la Romilais*, docteur-régent & médecin de l'Hôtel-dieu, ſous ce titre : *Compte rendu à la faculté de médecine de Paris, des effets des pilules de verd-de-gris .... dans le traitement du cancer.*

« La faculté de médecine de Paris, at-
» tentive à tout ce qui peut contribuer à
» la ſanté des citoyens, eſt toujours prête
» à accueillir les remedes nouveaux, s'ils

» peuvent être utiles. Inſtruite des efforts
» que faiſoit m. *Gerbier* (l'un des méde-
» cins de MONSIEUR, ſervant par quar-
» tier) pour accréditer un remede contre
» les cancers, & dont le verd-de-gris étoit
» la baſe ; & ſachant d'ailleurs que plu-
» ſieurs médecins célebres avoient em-
» ployé différentes préparations de cuivre
» à l'intérieur, ſans danger, & quelquefois
» avec ſuccès, dans d'autres maladies très
» graves, elle deſira connoître quel parti
» on pourroit tirer de l'application de cette
» ſubſtance au traitement des maladies can-
» céreuſes. Elle m'engagea en conſéquence
» à adminiſtrer, dans l'hôpital de Saint-
» Louis, à quelques malades affligés de
» cancers, le remede de m. *Gerbier*, dont
» j'avois la compoſition, abſolument ſem-
» blable à celle que ce médecin a publiée
» depuis : elle me chargea en même temps
» de lui rendre compte de ſes effets ».

« Il ne me falloit rien moins que cette
» eſpece d'autoriſation, jointe à l'exem-
» ple des anciens qui ſe ſont ſervis de re-
» medes internes tirés de ce métal...,
» pour me déterminer à donner une ſub-
» ſtance, juſtement réputée dangereuſe,
» ſur tout à des pauvres....; je ne me
» ſuis pas même permis de le faire ſans
» en conférer avec un de meſſieurs les

» adminiſtrateurs, qui s'en repoſa ſur ma » prudence; & ſans annoncer aux malades » eux-mêmes que le remede que j'allois » leur donner, pourroit avoir de funeſtes » effets, qu'il étoit fort incertain qu'il en » eût de bons; qu'enfin c'étoit du verd-» de-gris que je me propoſois de leur faire » prendre, eſpece de poiſon dont ils » étoient maîtres de ne pas eſſayer les » douteuſes vertus.... Malgré tout ce que » cet avis, que je leur devois, pouvoit avoir » d'effrayant, un grand nombre de cancé-» reux ſe préſenta avec confiance. Je n'en » choiſis que ſix (quatre hommes & deux » femmes) qui furent mis, le 7 juin 1777, » à l'uſage du remede, qui fut préparé à » l'Hôtel-dieu par m. *Vaſſou*, premier » apothicaire ». Un ſeptieme malade ſe joignit dans la ſuite aux ſix premiers.

Nous n'avons pas cru pouvoir donner une idée plus vraie des motifs & du zele de m. *de la Romillais*, qu'en tranſcrivant cette introduction qui précede le compte rendu.

Ce compte préſente l'état des malades, décrit avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, l'hiſtoire de leur traitement jour par jour, & l'expoſé fidele de tout ce qu'ils ont éprouvé. Il n'eſt pas poſſible de rien retrancher de ce tableau, il faut le voir en

entier, & le ſuivre dans tous ſes détails, afin d'en apprécier le réſumé, qui eſt, 1°. qu'un ſeul malade a paru guéri; 2°. deux paroiſſent en avoir reçu quelque bien, mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient guéris; 3°. un quatrieme, chez lequel il y avoit complication de ſcorbut, s'en eſt trouvé plus mal; cette derniere maladie, quoique très légere d'abord, s'étant développée, & étant devenue plus grave rapidement, ſans que le mal cancéreux ait été adouci; 4°. deux autres ſont morts, l'un peu de temps, l'autre cinq mois après avoir fait uſage de ce remede, ſans qu'il ſoit poſſible de dire qu'il en ait été en aucune maniere la cauſe; 5°. enfin une des malades a paru être la victime de ſon courage à prendre un remede qui n'a opéré chez elle que de triſtes effets.

D'après ce réſumé, m. *de la Romillais* apprécie le cas que l'on doit faire du verd-de-gris contre le cancer. Il eſt porté à croire qu'on pourroit en obtenir quelques bons effets dans le traitement de certaines maladies cancéreuſes, en le maniant avec toute la prudence qu'un pareil remede exige, & ſur tout en émouſſant ſa qualité émétique, qui fatigue infiniment les malades, à l'exemple des anciens médecins dont il a rapporté pluſieurs formules.

Il eſt bien à deſirer que ce travail de m. *de la Romillais* ſerve de modele, dans les épreuves auxquelles le bien de l'humanité veut que l'on ſoumette tous les remedes annoncés comme nouveaux, ou donnés pour des ſecrets, avant d'expoſer le public à leur uſage. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ces merveilleux ſpécifiques, vantés avec tant d'enthouſiaſme, fuſſent renvoyés pardevant un tribunal auſſi éclairé & auſſi impartial, on compteroit moins de victimes de la crédulité.

L'extrait, fort abrégé, que nous venons de donner des trois mémoires lus à la ſéance publique de la faculté, excitera ſans doute chez nos lecteurs les mêmes vœux que nous formons, pour que cette compagnie puiſſe enfin rendre publics tous ceux qu'elle a annoncés.

OBSERVATION

QUI prouve que l'uſage des ſangſues, appliquées ſur la partie malade, eſt, dans certaines occaſions, de la plus grande utilité...; par m. DUSAUX, médecin à Dax.

LE 11 juin 1779, à huit heures du ſoir, je fus prié de voir une demoiſelle, âgée d'environ 35 ans, ſujette, depuis 12, à des douleurs de rhumatiſme, & à des attaques fréquentes de vapeurs. Elle ſouffroit dans ce moment des douleurs vives dans l'articulation du bras avec l'épaule, ſans tenſion apparente, ſans enflure ni rougeur; elle ſe plaignoit ſans ceſſe, & ſes plaintes redoubloient dès qu'on portoit le doigt ſur la tête de l'*humérus*, & qu'on lui faiſoit faire le moindre mouvement du bras ou de la main; le pouls étoit fréquent, dur & élevé. Je propoſai la ſaignée, la malade étoit fortement prévenue contre celle du bras: il fallut la ſaigner du pied. On lui avoit appliqué, ſur la partie ſouffrante, de l'onguent d'althæa, dont l'odeur fatiguoit la malade, ſans la ſoulager; je le fis ôter, & lui ſubſtituai des compreſſes doubles trempées dans l'eau-de-vie, le

camphre & l'huile de noix muſcade. Après quoi, je lui fis avaler quelques gouttes anodynes dans un verre d'eau : elle paſſa la nuit aſſez tranquillement. Mais, dès le point du jour, les douleurs ſe renouvellerent avec plus de violence, & la malade ſe plaignit de pulſations très ſenſibles dans l'articulation. Je craignis une ſuppuration des parties intérieures, ſur tout vers la tête de l'humérus ; je ſentois que ce ſeroit le comble du malheur; &, ce qui redoubloit ma crainte, c'eſt que j'avois encore préſente la cataſtrophe funeſte d'un homme en place, généralement eſtimé, que j'avois vu périr des ſuites d'une pareille douleur.

Ce monſieur étoit, depuis fort longtemps, tourmenté de la goutte, dont les accès fréquens étoient le plus ſouvent irréguliers & très ſérieux. Il vint à nos bains chercher du ſecours contre une douleur très vive, qui occupoit toute la partie de la hanche gauche, & l'articulation de la cuiſſe. Un jeune médecin, homme d'eſprit, s'étoit perſuadé que ces bains lui ſeroient ſalutaires. Il le perſuada au malade, & l'y conduiſit. Avant que d'en commencer l'uſage, le malade me conſulta : je ne fus pas de l'avis de ſon médecin. Je trouvai le pouls plein, dur & fréquent ; j'annonçai que les bains irriteroient le

mal, & augmenteroient la fievre : mais le médecin ordinaire, trompé par le baigneur qui, craignant de perdre une bonne aubaine, lui citoit des cas prétendus semblables, où les bains avoient fait merveilles, perſiſta dans ſon opinion, & le malade fut baigné. Il éprouva bientôt la juſteſſe de mon prognoſtic ; les douleurs s'aigrirent, ainſi que la fievre ; il fallut y renoncer. Le malade, qui n'auroit pu que très difficilement ſe retirer, ſe détermina à demeurer dans cette ville avec ſon médecin, & me pria cependant de le voir. Ce médecin, ne ſe doutant point de la nature du mal, le fatigua de remedes de toute eſpece ; lui appliqua même, à pluſieurs repriſes, de vaſtes véſicatoires ſur la partie malade, où il excita & entretint long-temps un ulcere, dans la vue, diſoit-il, de détourner & d'évacuer l'humeur peccante qui avoit réſiſté aux purgatifs, ajoutant ainſi ſans ceſſe de nouveaux tourmens à ceux que cauſoit la maladie.

On ſera vraiſemblablement ſurpris que le malade, homme de bon ſens & très judicieux, & d'ailleurs d'un âge avancé, mais d'une conſtitution forte & robuſte, ſe ſoit prêté avec tant de conſtance à des promeſſes illuſoires ; mais ces promeſſes faiſoient enviſager une cure radicale, & je croyois ne pouvoir offrir que du ſoulagement.

Je fis en particulier tous mes efforts pour déſabuſer le médecin, & le convaincre de ſon erreur; tout fut inutile. Voulant d'ailleurs éviter toute ſorte de conteſtation publique, qui n'aboutit ordinairement qu'à rendre les médecins ridicules, & la médecine mépriſable, je me bornois à dire mon avis. Le malade, à la vérité, réclamoit ſouvent les calmans que je lui propoſois; mais il ſe livroit néanmoins toujours aux eſpérances chimériques dont on le berçoit, à quoi ſes parens, qui deſiroient ardemment ſa guériſon, contribuoient efficacement.

Malheureuſement le malade ſuccomba au milieu des plus flatteuſes eſpérances, & on trouva à l'ouverture de la partie malade, que je ſollicitai, la plus grande partie de l'os iſchion, de celui des iles, la tête du *fémur* cariées, & les chairs voiſines abſcédées.

Pour prévenir un pareil malheur, dont je voyois ma malade violemment menacée, le lendemain 18 j'exigéai qu'elle fût ſaignée du bras malade; elle le fut, malgré ſa répugnance, mais difficilement, parce qu'on ne pouvoit manier le bras ſans redoubler les douleurs. A peine avoit-on tiré douze onces de ſang, qu'elle s'évanouit. Elle revint cependant bientôt de cet évanouiſſement; mais elle fut ſi foible,

pendant toute la journée, qu'elle avoit peine à ſe faire entendre ; la douleur cependant étoit plus ſupportable, les pulſations moins ſenſibles, & les plaintes ſuſpendues. Elle paſſa la nuit dans cet état ; le matin tout changea : les douleurs furent très vives, les pulſations plus fréquentes, plus fortes, les cris continuels. Je conſeillai d'appliquer dix ſangſues ſur la partie malade, ou aux environs ; une heure après on vint m'annoncer qu'on n'avoit pu, par aucun moyen, parvenir à les faire prendre : j'en fus mortifié, parce que je ne voyois point d'autre moyen praticable de prévenir la ſuppuration que je craignois. Je me rendis tout de ſuite chez la malade, & ayant obſervé la partie avec attention, je reconnus qu'elle étoit encore imbue de l'onguent d'althæa, que j'en avois fait ôter l'avant-veille, lequel révoltoit ces petites bêtes. Je fis laver la partie avec de l'eau chaude & du ſavon, & enſuite avec de l'eau pure ; après quoi j'y fis préſenter les ſangſues qui prirent ſans difficulté (1). Alors je recommandai

(1) Ce détail ne paroîtra pas trop minutieux aux médecins zélés, qui ſont perſuadés qu'ils ne doivent rien négliger de ce qui peut intéreſſer le ſalut des malades qui leur ont confié le ſoin de leur ſanté.

de nouveau, qu'après qu'elles auroient lâché priſe, on entourât le bras & l'épaule de ſerviettes uſées, pour recevoir le ſang qu'on laiſſeroit couler, des piquures, pendant quatre heures. Le ſang coula effectivement, mais lentement. Au bout des quatre heures on appliqua ſur les piquures de la charpie rapée, qui modéra beaucoup l'écoulement, lequel ne ceſſa cependant tout-à-fait que vers les dix heures du ſoir.

Je n'eus pas peu de peine, pendant la journée, à calmer les inquiétudes des parens, qui craignoient qu'elle ne perdît la vie avec le ſang; mais la malade, qui ſe ſentoit ſoulagée à meſure qu'il couloit, m'aida beaucoup à les tranquilliſer.

Dès-lors les pulſations, qui m'avoient alarmé, ceſſerent totalement; les douleurs furent ſupportables, & au moyen de compreſſes imbibées d'une décoction de feuilles de morelle & de ſolanum, avec des fleurs de mélilot, qu'on tint continuellement ſur la partie, elles ceſſerent auſſi bientôt : il n'y eut que le mouvement du bras qui reſta long-temps gêné, & pour lequel elle fût aux bains de Tercis, qui le rendirent plus aiſé.

On pourroit peut-être trouver étrange que je n'euſſe pas propoſé, en faveur du malade dont j'ai rapporté l'hiſtoire, le

même moyen de prévenir la ſuppuration, qui a ſi bien réuſſi ſur la malade qui fait le ſujet de cette obſervation. Mais lorſque ce malade arriva dans cette ville pour y prendre les bains, le mal avoit déjà fait trop de progrès; il n'étoit plus poſſible de prévenir la perte de cet honnête-homme, ni par l'application des ſangſues, ni par aucun autre moyen quelconque. Les os, & les chairs voiſines, étoient abſcédés, rongés & cariés depuis long-temps, & la profondeur des chairs, qui recouvroient ces parties, ne permettoit pas de les viſiter, moins encore d'y porter remede.

Je n'entreprendrai point d'expliquer comment la ſaignée faite par les ſangſues a calmé auſſi promptement une douleur auſſi vive, & les accidens qui l'accompagnoient; je conclurai ſeulement de cet effet, que nous devons être un peu plus hardis dans l'emploi de ce moyen; & que dans le cas où la ſaignée eſt indiquée par une pléthore locale, & qu'en même temps on eſt autoriſé à craindre, pour d'autres parties, les ſuites de cette ſaignée, il faut avoir recours aux ſangſues appliquées ſur & proche le ſiége de la pléthore; qu'on peut en appliquer pluſieurs à la fois, & qu'on ne doit pas craindre l'évacuation qu'elles procurent, 1°. parce qu'elle eſt toujours moindre qu'elle ne paroît; car

une petite quantité de ſang ſuffit pour teindre une grande quantité de linge; 2°. parce que les évacuations & les autres changemens, qui ſurviennent dans la machine humaine, l'affectent d'autant moins qu'ils ſe font plus lentement.

Une femme qui dans une perte, un homme qui dans une plaie du poumon, ne ſupporteroient pas, ſans périr, une évacuation ſuivie de 3 livres de ſang, en ſupporteront une de 8 à 10 livres, qui ne ſe fera que lentement, dans l'eſpace de 3 ou 4 jours; d'ailleurs le médecin eſt toujours le maître d'en modérer la quantité.

MANIERE d'embaumer les cadavres; par LOUIS DE BILS.

VERS le milieu du dernier ſiécle *Louis de Bils*, hollandois, ſeigneur de Coppenſdam & de Bonem, ſe rendit célebre à Herzogenbuſch en embaumant les cadavres d'une maniere particuliere dont il fut l'inventeur. Il en fit un ſecret à ſes contemporains, dans l'eſpérance de le vendre chérement. Beaucoup de médecins s'occuperent alors de ſa découverte; pluſieurs ſe vanterent de l'avoir pénétrée, & d'avoir atteint la même perfection. Ces prétentions donnerent lieu à des écrits & à des querelles ſanglantes. *Jean van Horn*,

Thomas Bartholin, *Barbette*, *Pauli*, *Clauder*, *Allich*, tous, ſans nier les faits avancés par *Bils*, blâmerent ſa manipulation, & ſoutinrent contre lui la bonté de leur méthode, à laquelle ils donnerent la préférence. *Bils* cependant ne manquoit pas de partiſans; parmi ceux-ci on diſtinguoit *Thomas Andrée*, *Denſing*, *Burchard*, *Vitterberg*. Le premier ſeul eut ſon ſecret; les autres, ainſi que ſes détracteurs, l'imiterent ſeulement d'une maniere imparfaite. La méthode de *Bils* étoit à un tel degré de perfection, que non-ſeulement il parvenoit à changer en mumies incorruptibles les cadavres récens, mais qu'il les préparoit avec un égal ſuccès lorſqu'ils commençoient à ſe corrompre, & les rendoit ainſi propres à ſervir aux démonſtrations anatomiques pendant des mois entiers, même en été, ſans qu'ils perdiſſent leur flexibilité, ni qu'ils répandiſſent aucune odeur déſagréable; ni enfin que les démonſtrateurs fuſſent gênés par l'épanchement du ſang. Ces faits ſont conſtatés par pluſieurs écrivains de ſon temps; mais on trouve encore dans les cabinets & les amphithéâtres de Hollande des préparations de *Bils*, qui dépoſent en faveur de ſa méthode.

Bils, n'ayant pu trouver l'occaſion de tirer un prix convenable de ſa découverte, la

la laiſſa par écrit à ſes héritiers, comme un patrimoine précieux ; il l'écrivit en hollandois, & la fit légaliſer & ſceller par le magiſtrat, après ſa mort qui arriva en 1669. Ce ſecret paſſa enfin entre les mains de *Corradi*, médecin de Leyde, qui ouvrit le paquet ; celui-ci la remit à m. *Pallas* en original, avec toutes les pieces juſtificatives au ſoutien, & m. *Pallas* s'eſt fait un devoir de communiquer au public cette maniere d'embaumer, & de la tirer de l'oubli, dans le deſſein de faire une choſe agréable non-ſeulement aux anatomiſtes, mais même aux grands qui deſirent de préſerver les cadavres de la corruption, & voudroient paſſer en cela les Egyptiens.

Lors donc qu'on veut embaumer un cadavre, on doit avoir d'abord l'attention de n'en ſéparer aucune partie. Cependant, afin de pénétrer plus facilement dans les parties molles, on ouvre les parties contenantes de l'abdomen par une inciſion cruciale, & l'on pratique de même une ouverture ſuffiſante au diaphragme, pour donner un libre accès à la liqueur antiputride ; on fait une autre inciſion cruciale à l'occiput, & on emporte une piece de l'os ſans cependant rien déranger dans l'intérieur du crâne ; on peut encore, dans le deſſein de donner plus d'activité aux

liqueurs, injecter de l'excellente eau-de-vie dans les inteſtins, les nettoyer ainſi; & enfin on enferme le cadavre dans une toile fine qu'on lie au-deſſus de la tête & des pieds, avec des cordons de ſoie.

On a préparé une caiſſe d'étain, ſans couvercle, longue de huit pieds, large de deux, & haute de trois; elle ſe renferme dans une de bois de chêne bien ſain, dont les jointures ſont bien aſſurées par des bandes de fer; on a ſoin qu'elle ferme exactement, & avec un fort couvercle. Avant de placer le cadavre dans la caiſſe d'étain, on y jette ſoixante livres d'écorce de chêne, réduite en poudre groſſiere, cinquante livres d'alun de Rome, autant de poivre, le tout également en poudre, & cent livres de ſel gemme; & l'on jette enfin ſur ces divers ingrédiens 200 *ſtoof*, ou à-peu-près 1600 livres d'excellente eau-de-vie, avec environ moitié de bon vinaigre.

Après avoir bien agité le mélange avec une ſpatule de bois, on applique le couvercle, & on laiſſe repoſer environ une heure; enſuite on y plonge le cadavre, & on le ſuſpend dans la liqueur en attachant les cordons de ſoie qui ſont à la tête & aux pieds à un bâtis de bois, de maniere qu'il y ait à-peu-près deux pieds de liqueur qui le ſurnagent; on couvre enſuite

la caiſſe d'étain avec des couvertures de laine bien épaiſſes, on poſe le couvercle de bois, & l'on ferme exactement les jointures avec de la cire.

Le cadavre reſte en cet état pendant trente jours, ſi ce n'eſt qu'on l'ôte de la liqueur le troiſieme jour, & enſuite tous les autres vingt-ſept jours; on le place alors ſur le ventre pour faire écouler ce qui y eſt contenu, & on en lave la cavité avec de l'eau-de-vie; après avoir enſuite agité la compoſition, on le replace dans la même ſituation; en le maniant de la ſorte, il faut avoir attention de n'en détacher ni les cheveux, ni les ongles, ni l'épiderme qui tiennent alors fort peu.

Après les trente jours on place le cadavre dans une caiſſe ſemblable à la premiere, & dans un mélange abſolument le même en quantité & en qualité; on l'y tient 30 autres jours, en ſuivant en tout le même procédé; après ce temps, le cadavre acquiert de la fermeté, & peut être manié plus hardiment. Alors on nettoie la peau avec des éponges fines, on peigne les cheveux *qui ont crû*, & on peut expoſer le cadavre à l'air pluſieurs jours, & même l'habiller.

Alors on nettoie la premiere caiſſe avec le plus grand ſoin; on y verſe la même quantité d'eau-de-vie & de vinaigre; on

y ajoute 44 livres d'aloës, & autant de myrrhe, 20 livres de maſtic, autant de noix muſcade, de cloux & de canelle; le cadavre reſte dans ce mélange pendant deux mois ſans qu'on y touche. Les ſels, qui d'abord l'avoient pénétré, en ſont alors extraits, & à leur place les parties réſineuſes & balſamiques s'y introduiſent & le diſpoſent à l'exſiccation.

Ce temps expiré, on ôte le cadavre, on le lave avec la partie liquide du mélange, on replace les parties dérangées dans la capacité du ventre, & on met le cadavre à ſécher; on deſſéche également les fécès, qui ſont dépoſées du mélange, à un feu doux, & elles ſervent de premier lit dans le cercueil deſtiné à recevoir le corps: cela ſuffit pour le conſerver dans une tombe ſéche & aërée; mais ſi on veut en faire une momie incorruptible, il faut le deſſécher. On forme, pour cet effet, un petit cabinet muré bien fermé, avec deux fourneaux extérieurs diſpoſés de maniere à y entretenir continuellement une chaleur égale & conſidérable. Il faut de plus brûler tous les jours, dans cet endroit, au moins deux livres d'encens & de maſtic; on a en outre le ſoin de retourner ſouvent le cadavre, & d'en eſſuyer toute l'humidité; le deſſéchement, qui n'altere d'ailleurs en rien la momie, étant au degré

néceſſaire, on l'embaume avec une compoſition de ſix onces d'ambre-gris, huit onces de baume du Pérou, & quatre onces d'huile eſſentielle de canelle. Après enfin l'avoir habillé comme on le juge à propos, on le place dans une caiſſe d'étain renfermée dans une ſeconde de plomb.

RÉFLEXIONS

SUR un article du diſcours préliminaire de la traduction d'un ouvrage de m. THEDEN, un des principaux chirurgiens généraux du roi de Pruſſe, par m. CHAYROU, *chirurgien-major du régiment de Neuſtrie : par m.* HOIN, *docteur en médecine, maître en chirurgie à Dijon, & premier chirurgien en ſurvivance de l'hôpital général de la même ville.*

C'EST un peu tard que l'ouvrage de m. *Theden*, traduit par m. *Chayrou*, m'eſt parvenu. Le diſcours préliminaire eſt rempli de détails intéreſſans ; mais il me ſemble que le jugement porté par le traducteur, contre l'uſage du forceps & contre leurs illuſtres correcteurs, mm. *Levret* & *Smellie*, eſt d'autant plus ſévère qu'il eſt

moins mérité, & que les raisons qui l'ont déterminé à proscrire cet utile instrument, de la pratique des accouchemens, n'ont pas toute la solidité qu'elles devroient avoir pour opérer une réforme qui lui paroît si nécessaire : j'espere donc que les réflexions suivantes, dictées par la théorie, & sur tout par la pratique, seul & vrai guide de tout chirurgien pénétré de l'importance de son art, & par conséquent bien éloigné d'être partial (1), ne déplairont point à l'auteur qui les a fait naître.

Il commence d'abord par la revue du sac de l'accoucheur, où l'inspection des crochets inspire à m. *Chayrou* une juste horreur; mais dont la chirurgie moderne a su restreindre l'usage à quelques cas seulement, après les avoir réformés dans leur figure, & y avoir ajouté des gaînes qui les empêche de nuire à la mere. Viennent ensuite les forceps qui, selon notre

(1) Eleve de l'illustre m. *Levret*, on pourroit me soupçonner de prévention; mais l'intérêt de la vérité & de l'humanité, est le seul motif qui m'a déterminé à défendre la doctrine de mon maître, & à démontrer que loin d'être préjudiciable, comme m. *Chayrou* a voulu le persuader, elle est de la plus grande utilité, & est fondée sur la théorie la plus lumineuse, & la pratique la plus brillante & la plus étendue, puisqu'elle est celle de toute l'Europe.

auteur, ne méritent guere plus d'être conſervés; & en voici la raiſon :

1°. *Ils ſont dangereux en ce que, abſtraction faite de leurs avantages ou déſavantages, ils ne peuvent être maniés ſans riſques, que par celui auquel un exercice ſuffiſant aura donné complétement l'habitude de s'en ſervir.* Il paroît que voulant démontrer les dangers qui accompagnent l'uſage du forceps, il n'y a eu aucune *abſtraction faite de leurs déſavantages;* ce ſont eux ſans doute qui ont forcé à prononcer l'arrêt de leur banniſſement de l'arſenal du chirurgien accoucheur : mais faut-il mettre ſur le compte de cet inſtrument, les accidens qui peuvent réſulter du mauvais emploi qu'en auront fait des chirurgiens non exercés, & n'ayant aucune connoiſſance des parties qui ſont intéreſſées dans l'accouchement, non plus que du manuel des inſtrumens dont ils ſe ſervoient. Quel inſtrument, même le *levier de Roonhuyſen*, (qui eſt le ſeul inſtrument que m. *Chayrou* conſerve dans les accouchemens) ne produira pas les accidens les plus funeſtes dans les mêmes circonſtances ? Tout homme qui s'ingere à manier un inſtrument dont il ne connoît pas le méchaniſme, ou qui du moins par ſes connoiſſances théoriques n'eſt pas en

état de réparer le défaut d'exercice, ne mérite pas le nom de chirurgien.

2°. *Entre les mains les plus exercées, le forceps eſt inutile.* Prouver cette aſſertion n'eſt pas facile. Ce que dit m. *Chayrou* ſur la connoiſſance des dimenſions reſpectives du baſſin & des parties du fœtus, du rapport de ces parties entr'elles, eſt de la plus grande juſteſſe. Mais enſuite lorſqu'il avance que, dans le cas où le baſſin eſt ſi vicié que le paſſage de l'enfant eſt impoſſible, *il faut, quand il eſt mort, le couper par morceaux*, ne me paroît pas auſſi juſte. 1°. Exiſte-t-il des ſignes aſſez certains de la mort de l'enfant, pour ſe déterminer à le dépecer ainſi, ſur tout lorſque la tête ou aucune des parties de l'enfant n'ont pu s'engager. L'obſervation 336e, rapportée par *la Motte*, où ce célebre accoucheur ouvrit le crâne à un enfant dont la tête étoit enclavée depuis quatre jours, & qu'il avoit cru mort, ainſi que m. *des Roſiers* ſon confrere, qui cependant vint encore vivant, eſt bien faite pour interdire à jamais un moyen auſſi cruel. 2°. La manœuvre à employer pour couper par parties un enfant renfermé dans la matrice à travers un baſſin aſſez difforme pour rendre impoſſible l'accouchement, n'eſt facile que dans le cabinet.

L'introduction d'inſtrumens tranchans dans l'utérus, les efforts qu'il faut néceſſairement faire pour parvenir à diviſer les parties de l'enfant, ne peuvent s'effectuer qu'avec la plus grande difficulté, & le plus grand danger pour la matrice, & conſéquemment pour la mere.

Si au contraire la charpente oſſeuſe jouit de ſes dimenſions légitimes, la délivrance eſt démontrée poſſible, & ne peut être retardée que par des cauſes acceſſoires propres ou à la mere, ou à l'enfant, ou à tous les deux à la fois, &c. Les conſéquences tirées de tous les cas apportés en preuves de cette vérité, ſont très juſtes; mais ſi m. *Chayrou* eût fait uſage de ſes connoiſſances ſur le méchaniſme de l'accouchement naturel, c'eſt-à-dire, ſur l'entrée de la tête de l'enfant dans le détroit ſupérieur du petit baſſin, ſur les changemens qu'elle éprouve en traverſant ſa capacité, ainſi qu'en franchiſſant le détroit inférieur de ce petit baſſin, il auroit diſtingué les cas où *la patience, les poſitions appropriées, les petites manœuvres & quantité de choſes de détail dont il faut poſſéder la ſcience*, ſuffiſent pour terminer heureuſement l'accouchement, en faiſant ceſſer les cauſes de retardement, de tant d'autres occaſions qui ne ſe préſentent que trop dans la pratique, où l'on eſt forcé, mal-

gré soi, d'en venir à des moyens plus énergiques, à moins qu'on ne veuille voir périr les femmes & les enfans, après avoir hâté leur perte par des manœuvres insuffisantes & souvent inconsidérées. A la tête de ces occasions je placerai les différentes especes d'*enclavemens*. Que ne peut-on, avec m. *Chayrou*, bannir ce terme de la nomenclature des accouchemens, aussi-bien que les *forceps* qui ont été inventés & perfectionnés si heureusement pour remédier à ces états contre-nature! mais je me vois forcé de croire à la réalité des uns, & à l'utilité des autres, jusqu'à ce qu'on m'ait démontré que cet accident n'a jamais existé que dans l'imagination des plus célebres accoucheurs de tous les temps, qui ont eu la bonhommie d'y croire d'après leur grande pratique, & que j'ai déjà eu le malheur de rencontrer plusieurs fois dans la mienne.

D'après cela, le reproche fait à mm. Levret & Smellie, *d'avoir donné la plus grande vogue aux forceps; d'avoir passé la plus grande partie de leur vie & employé toute leur science à les perfectionner & à leur prêter des avantages qu'ils n'ont pas, au lieu de parcourir plus scrupuleusement toutes les difficultés dont les accouchemens sont susceptibles, &c.* est-il bien fondé? car d'après quoi seroient-ils donc

partis pour adapter les forceps à chaque cas où ils ont cru voir clairement démontré que, malgré tout le génie & la dextérité de l'artiſte, toute autre reſſource étoit impraticable, ſi l'*enclavement* étoit une chimere, ce qui, malheureuſement pour l'humanité, n'eſt pas ? & c'eſt ce en quoi *ils ont plus fait pour l'art, & mieux mérité des hommes.* Auſſi, pour fruit de leur travail, ont-ils la douce ſatisfaction de voir toute la grande chirurgie de l'Europe adopter leur doctrine théorique & pratique, au grand avantage des meres & des enfans, dont un très grand nombre a été ſauvé par cet heureux moyen.

L'illuſtre m. *Levret* a démontré, dans un article particulier ſur le *levier de Roonhuyſen*, que cet inſtrument n'étoit & ne pouvoit être utile que dans un ſeul cas; ſavoir, celui où la tête ſe préſentant obliquement à l'entrée du détroit ſupérieur du petit baſſin, s'engage dans cette ſituation, & ſe trouve arrêté dans ſa marche par l'épine de l'un ou l'autre iſchion: alors on redreſſe, à l'aide de ce levier, peu à peu la tête, & on la ramene à ſon état naturel. Ne faut-il pas une prévention bien grande contre le forceps, pour faire adopter un inſtrument auſſi défectueux à l'excluſion de tous autres ?

La plûpart des accouchemens ne ſont

difficiles, ou ne le deviennent, que parce que la tête s'avance dans une position oblique, & s'engage par un diametre plus ou moins grand, dans une dimenſion plus ou moins étroite du baſſin, &c. M. *Chayrou* demande enſuite *comment opere, dans ce cas, le forceps? Corrige-t-il le vice des poſitions? diminue-t-il le diametre du corps à extraire? étend-il les dimenſions du paſſage? rien de tout cela*, conclut-il. Raiſonnons d'après ces paroles, & voyons ſi la concluſion n'eſt pas contraire dans tous ſes points, à la ſaine doctrine, & principalement à ce qui ſe rencontre dans la pratique.

1°. *Qu'eſt-ce qu'une tête engagée par un diametre plus ou moins grand, dans une dimenſion plus ou moins étroite du baſſin*, ſi ce n'eſt, comme l'ont cru juſqu'à ce moment tous les accoucheurs, une tête *enclavée*? Définition à laquelle il faut ajouter ces paroles remarquables de la Motte, *autant en avant qu'elle le peut par les continuelles & violentes douleurs que la femme ſouffre, leſquelles agiſſent ſur cet enfant dont la tête s'alonge & s'applatit d'une telle maniere pour s'ajuſter au moule de ce paſſage, que le cuir chevelu en devient ſi tuméfié, qu'il y fait paroître comme une ſeconde tête ou une double, qui néanmoins demeure enclavée entre les os, ſans*

pouvoir en ſortir, & qui s'y engage même d'autant plus, qu'elle avance; mais venant à s'élargir à meſure qu'elle avance, & l'ouverture qu'elle eſt obligée de forcer diminuant de plus en plus, fait que la téte y reſte enclavée, juſqu'à ce qu'un accoucheur inſtruit ait, au moyen du forceps, favoriſé le déclavement.

M. *Chayrou* admet déjà le faux enclavement, mais ſous un autre nom; il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour admettre les vrais, dont je viens de donner la définition générale, d'abord d'après lui-même, & enſuite d'après *la Motte*. La diſtinction que je fais de pluſieurs eſpeces d'enclavemens, naît de la différence des diametres du petit baſſin, & des diverſes dimenſions de la tête de l'enfant. Un coup-d'œil ſur ce qui ſe paſſe dans l'accouchement naturel, & ce qui arrive dans l'enclavement, démontrera ſi les *la Motte*, les *Mauriceau*, les *Levret*, les *Smellie*, & tout ce qu'il y a d'accoucheurs inſtruits, ſont tombés dans l'erreur en annonçant cet état contre-nature, que leur longue pratique ne leur avoit que trop appris à connoître.

Le petit baſſin ſe diviſe en détroit ſupérieur, en cavité & en détroit inférieur. Chacune de ces parties a ſes différens diametres : le détroit ſupérieur en a trois,

un grand qui s'étend d'un iléum à l'autre, un petit de la saillie du sacrum au pubis, & enfin un moyen croisant les deux premiers, d'une échancrure ischiatique à la cavité cotyloïde du côté opposé. La cavité du petit bassin a deux dimensions différentes, une grande de devant en arriere, une plus petite d'un ischion à l'autre. Pour le détroit inférieur, quoiqu'au premier coup-d'œil ses différens diametres paroissent égaux, cependant au moment de l'accouchement le coccyx se reculant augmente celui d'arriere en-devant d'environ un pouce. On trouve également différens diametres à la tête de l'enfant; un grand s'étendant du sommet de la tête au menton, un moyen qui va du front à l'occipital, un petit se mesurant d'une oreille à l'autre.

Pour que l'accouchement soit naturel, il faut que les dimensions de la tête de l'enfant répondent à celles du détroit supérieur. Aussi l'enfant se présente-t-il le plus ordinairement par la future lambdoïde, une oreille au pubis, & l'autre au sacrum, ou au moins obliquement; la tête avance successivement dans cette position, & quand l'oreille est parvenue vis-à-vis la concavité du sacrum, la partie postérieure supérieure des pariétaux & l'occipital commençant à être gênés par les ischions, la

tête fait ſpontanément un quart de tour pour ſe metre plus à l'aiſe ; c'eſt-à-dire, que les oreilles ſe placent latéralement au baſſin, tandis que le front ſe loge dans le vuide du ſacrum. Les contractions utérines continuent, la tête ſe plonge de plus en plus dans le petit baſſin, toujours en ſe relevant pour ſe modéler à la pointe du ſacrum & du coccyx : alors l'occipital s'arcboute ſous l'arcade du pubis qui lui ſert de poulie, & facilite le dégagement de la face, qui, appuyant fortement ſur le coccyx, l'oblige de reculer & de livrer paſſage au plus grand diametre de la tête de l'enfant.

Telle eſt la marche de l'accouchement naturel ; mais ſi, 1°. la tête de l'enfant ſe préſentant bien, dans un baſſin bien conformé, au lieu de ſe contourner pour préſenter les deux oreilles latéralement, eſt chaſſée trop promptement entre les deux iſchions ; que les contractions utérines venant à ſe continuer vivement, l'engagent de plus en plus dans cette ſituation, juſqu'au point de ne plus avancer malgré la violence des douleurs ; qu'alors il ſe forme ſur la tête une tumeur qui va toujours en augmentant, ſi l'enfant eſt vivant, accident accompagné du gonflement de la vulve & de l'intérieur du vagin, la tête

ne pouvant avancer ni reculer, malgré les efforts de l'accoucheur, ne reconnoîtra-t-on pas alors, avec tous les gens de l'art, un véritable *enclavement*, qui eſt un des plus fréquens?

2°. Si la tête, au lieu de ſe préſenter latéralement ou obliquement au petit baſſin, vient à s'y engager la face par derriere & l'occipital en-devant, quoique ce ſoit toujours la future lambdoïde qui ſoit ſituée à l'orifice, les contractions utérines ſe ſoutenant avec vigueur, le front ſe trouve arrêté par la ſaillie de l'os ſacrum, tandis que l'occipital deſcend pendant un certain temps, & s'arrête enfin. La nature fait alors de vains efforts, la tumeur ſur la tête ſe forme & augmente ſucceſſivement; le caſque oſſeux arrêté ne peut avancer ni reculer, malgré les ſecours les mieux entendus: on ne peut méconnoître ici une ſeconde eſpece d'*enclavement*.

3°. Si, au lieu de la future lambdoïde, c'eſt la fontanelle ou bregma antérieur qui ſe préſente à l'entrée du petit baſſin, & que l'accoucheur ne puiſſe pas de bonne heure corriger cette mauvaiſe ſituation, ſoit qu'il ne l'ait pas reconnue d'abord, ou qu'il ait été appellé trop tard, & qu'ainſi la tête s'engage dans cet état, ce ſera également un *enclavement*; de même que

ſi

ſi c'eſt l'un ou l'autre pariétal qui ſe préſente. Ces différentes eſpeces d'*enclavemens*, & pluſieurs autres dont il ſeroit trop long de faire mention, ſont ceux qu'on nomme *vrais*, parce que ce n'eſt qu'à l'aide du forceps qu'on parvient à les faire ceſſer, quand ils ſont formés, & que tous autres moyens ſeroient inſuffiſans. Il y en a de faux qui dépendent, 1°. de l'obliquité plus ou moins grande de la tête, mais ne répondant point aux ſituations que je viens de décrire, & c'eſt le ſeul que m. *Chayrou* ſemble admettre; 2°. de la tête bien ſituée, mais volumineuſe, & les iſchions un peu plus rapprochés que dans l'état naturel, ce qui apporte ſouvent un retardement aſſez conſidérable à l'accouchement; 3°. enfin lorſque le coccyx, ſoudé chez une femme déjà un peu âgée, empêche pendant un certain temps le dévelopement de la face. C'eſt dans ce cas-ci que *les petites manœuvres*, *les ſituations appropriées*, *& le levier de Roonhuyſen*, & ſur tout beaucoup de patience de la part de l'accoucheur, réuſſiront preſque toujours.

(*La ſuite au journal prochain*).

ESSAI

SUR la cauſticité des ſels & des précipités métalliques (1) ; *par m.* BERTHOLET, *médecin de Paris.*

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'eſt peut-être plus capable de faire ſentir la puiſſance qu'exerce la nature dans les plus petites parties de la matiere, que la propriété que poſſédent certaines ſubſtances de déchirer & de décompoſer d'autres ſubſtances par le ſeul contact.

Il étoit naturel que la phyſique, ſi jeune encore, attribuât ce phénomène à un être doué d'une prodigieuſe activité, au principe du feu. L'explication étoit conforme à l'impreſſion des ſens, & elle pouvoit être décorée d'un extérieur ſcientifique.

Je vais préſenter des faits qui me paroiſſent prouver que c'eſt à l'abſence du feu qu'eſt dûe la cauſticité des ſubſtances métalliques.

Je ne parle ici que de la cauſticité des

(1) Ce mémoire a été lu à l'académie des ſciences, le premier décembre 1779.

sels & des précipités métalliques ; car celle des alkalis purs & des terres calcaires pures, me paroît dépendre d'une cause différente : j'ai tâché de prouver, dans le *journal de médecine*, que la causticité de ces dernieres substances s'exerce sur un principe qui est analogue aux acides, & qui se trouve abondamment dans les substances animales (1).

Personne ne me paroît avoir si bien développé que m. *Macquer*, le principe de l'action des caustiques ; c'est un effort qu'ils font pour se combiner, une tendance, une suite de leurs affinités, & je lui fais hommage de mes idées, si elles ont quelque chose de lumineux : mais cet illustre chymiste s'est contenté d'indiquer, sur cet objet, la marche de la nature, & je m'éloignerai de lui dans l'application qu'il fait des principes qu'il a établis.

Le mercure se présente d'abord à moi : d'une inaction absolue dans son état naturel, il devient le plus caustique des poisons dans le sublimé corrosif ; il est caustique encore dans ses précipités ; il exerce

(1) *Voyez* le journal de médecine du mois de *juin* 1779. J'ai conjecturé, dans la lettre qui s'y trouve, que le principe colorant du bleu de Prusse étoit un acide ; mais m. *de Morveau* a eu cette idée long-temps avant moi.

une action très modérée dans le mercure doux ; plus modérée encore dans le calomélas & la panacée. Quelle peut être la chaîne de ces différentes propriétés ?

J'ai exposé dans une cornue, au feu de la distillation, un mélange de sublimé corrosif & d'huile ; une petite portion du sublimé s'est élevée dans le commencement, mais la plus grande partie, au lieu de continuer à se sublimer, a soutenu un degré de feu beaucoup plus considérable, & a fini par se révivifier en mercure coulant ; il s'est dégagé, pendant l'opération, une grande quantité de vapeurs blanches qui paroissoient dûes à l'acide marin déguisé par l'odeur empyreumatique de l'huile brûlée ; il n'a passé qu'une petite partie d'huile noire & très empyreumatique, & le charbon a été beaucoup plus abondant & plus compact qu'il n'auroit été si l'on avoit distillé l'huile seule. Cette expérience commence à prouver que le sublimé corrosif exerce une réaction puissante sur le principe inflammable ; l'acide marin, qui est privé lui-même de phlogistique dans le sublimé corrosif, cherche à se combiner avec ce principe : mais l'action est sans doute beaucoup plus vive de la part de la chaux mercurielle.

J'ai mis un morceau de chair dans une solution aqueuse de sublimé corrosif ; j'ai

vu bientôt un précipité abondant se former; après quoi la liqueur a un peu rougi le syrop de violettes, quoique le sublimé corrosif ait la propriété de verdir ce syrop, comme l'a déjà observé m. *Rouelle* l'aîné; la chair a perdu la cohésion de ses parties, elle est devenue friable, presque pulvérulente, & le précipité m'a présenté les propriétés du mercure doux, propriétés que je vais examiner.

La plûpart des chymistes pensent que le mercure doux ne differe du sublimé corrosif que par une plus grande proportion de mercure, & qu'il n'est plus corrosif, parce que l'acide marin est saturé. M. *Macquer* donne une explication différente & ingénieuse; il pense que la causticité du sublimé corrosif dépend de ce que l'aggrégation des parties du mercure étant rompue, elles exercent leur tendance à la combinaison, sur les corps qui leur sont offerts, & que cette causticité cesse dans le mercure doux, parce que *les parties du mercure se pressant de plus en plus auprès de celles de l'acide, se réunissent aussi de plus en plus entr'elles, & se rapprochent de l'état d'aggrégation dans lequel le mercure ne peut plus avoir aucune causticité.*

J'observe d'abord que dans le sublimé corrosif, le mercure est privé d'une bonne

partie de ſon phlogiſtique, & que pour faire le mercure doux on combine le ſublimé corroſif avec du mercure coulant, c'eſt-à-dire, pourvu de ſon phlogiſtique. Il paroît donc qu'il y a dans le mercure doux de la chaux de mercure, du mercure métallique, & de l'acide marin. On ſait que l'acide nitreux enleve le phlogiſtique aux ſubſtances métalliques, & que, combiné avec le phlogiſtique, il forme un gas qui, en cédant ce principe à l'air, donne des vapeurs rouges qui ſont un témoignage inconteſtable de la préſence du phlogiſtique. Cet acide attaquera-t-il la portion métallique du mercure doux ?

J'ai mis ſur un bain de ſable, dans un petit matras, du mercure doux & de l'acide nitreux ; l'acide nitreux a paru d'abord n'avoir point d'action ſur le mercure doux : mais lorſqu'il a été près du degré de l'ébullition, il s'eſt fait une vive effervescence ; il s'eſt dégagé une grande quantité de vapeurs rouges, &, après cela, le calme eſt revenu, la diſſolution s'eſt trouvée claire, il n'a plus paru de vapeurs rouges. J'ai continué l'évaporation juſqu'à un certain point ; j'ai mis repoſer alors la diſſolution : le lendemain j'ai trouvé de beaux cryſtaux de ſublimé corroſif ; je les ai ſéparés, & je les ai mis dans un autre matras ſur le bain de ſable : ils ont pré-

ſenté, dans leur ſublimation, toutes les propriétés du ſublimé corroſif.

J'ai fait évaporer la liqueur dont j'avois ſéparé le ſublimé corroſif; lorſque le réſidu eut atteint l'état de deſſiccation, il s'en eſt encore élevé un peu de ſublimé corroſif, & il s'eſt dégagé beaucoup de vapeurs rouges; j'ai trouvé au fond du matras un véritable précipité rouge : de ſorte que le mercure doux a été réduit, dans cette opération, en ſublimé corroſif, & en précipité rouge. Lors donc que le ſublimé corroſif s'unit au mercure coulant pour former du mercure doux, ſa tendance à la combinaiſon s'exerce ſur le phlogiſtique du mercure; mais comme l'affinité de ce mercure avec le principe inflammable ſe trouve égale, & que d'un autre côté l'acide marin ne ſe trouve pas ſaturé autant qu'il peut l'être, & qu'il cherche lui-même à s'unir avec le phlogiſtique, il ne ſe fait aucune ſéparation : mais ces quatre parties, ſavoir, d'un côté la chaux mercurielle & l'acide marin; & de l'autre, la chaux mercurielle & le phlogiſtique forment un tout dont la tendance à la combinaiſon eſt preſque ſatisfaite, & qui par conſéquent n'a preſque plus de cauſticité. L'on verra, dans la ſuite de ce mémoire, que ſi l'acide marin n'eſt combiné qu'avec la chaux de mercure, quoiqu'il ſoit dans

un état de saturation, le sel qui en résulte est très caustique.

L'acide nitreux attaque le phlogistique de la portion de mercure qui en est pourvue; lorsqu'il l'en a dépouillée, l'affinité qu'il a avec elle suffit pour la détacher du sublimé corrosif: c'est ainsi que cet acide enleve au tartre vitriolé une partie de sa base, & qu'il forme du nitre en réduisant le tartre vitriolé en sel avec excès d'acide.

Si l'on se servoit d'un métal qui eût moins d'attraction pour le phlogistique que le mercure, il l'abandonneroit pour le laisser à la chaux mercurielle qui lui donneroit à son tour l'acide marin. C'est ce qui arrive lorsqu'on met une substance métallique, par exemple une lame de cuivre, dans une solution de sublimé, ou lorsqu'on distille avec le sublimé une substance métallique qui en chasse le mercure en lui cédant son phlogistique. Je rappelle ici des choses connues pour mieux faire sentir l'enchaînement des phénomènes.

Il suit de-là que lorsque les substances animales décomposent le sublimé corrosif, & qu'elles en précipitent une portion sous la forme du mercure doux, elles lui cédent une portion de phlogistique, elles éprouvent une espece de combustion, non parce que le sublimé corrosif contient des parties ignées, mais parce qu'il en est

privé, & qu'il les arrache, pour ainſi parler : en eſt-il pourvu, il ceſſe d'être corroſif. Sa qualité corroſive eſt donc due à la privation de ce principe.

Le mercure ayant moins d'affinité avec l'acide nitreux qu'avec l'acide marin, ſa diſſolution nitreuſe doit ſe décompoſer très facilement par l'attraction du phlogiſtique : auſſi, comme m. *Pott* l'a obſervé (*diſſert. chym. ſur l'eſprit de ſel vineux*, ſect. 8.), le mercure de cette diſſolution ſe révivifie-t-il par le mélange de l'eſprit-de-vin ; mais ce n'eſt point pour la raiſon indiquée par ce chymiſte qui croit que l'acide nitreux étant dulcifié par l'eſprit-de-vin, ne peut tenir le mercure en diſſolution, car quoique l'acide nitreux tende de ſon côté à agir ſur l'eſprit-de-vin, l'attraction du mercure avec le phlogiſtique de l'eſprit-de-vin eſt au moins de moitié dans ce phénomène, comme le prouve inconteſtablement la forme métallique du précipité ; l'éther révivifie auſſi le mercure de la diſſolution nitreuſe (1) par le même principe.

Ces obſervations me feroient ſoupçonner que ce n'eſt point ſans raiſon que quelques médecins ont cherché à adoucir

(1) Je dois cette obſervation à m. *Lambert* qui s'occupe de chymie avec moi.

les ſubſtances métalliques cauſtiques par le moyen des liqueurs ſpiritueuſes ; quoique les chymiſtes, rarement aſſez ſages pour conſulter l'obſervation dans les choſes qui paroiſſent contraires aux lumieres exiſtantes, aient décidé que ce mélange étoit au moins inutile.

Les expériences de m. *Bayen* ont jeté beaucoup de jour ſur les précipités mercuriels ; mais elles laiſſent encore beaucoup de recherches à faire. Cet habile chymiſte a découvert que les précipités du ſublimé corroſif ſe réduiſent en partie en mercure coulant, & qu'une partie plus ou moins grande ſe ſublime ſous la forme d'une eſpece de ſel mercuriel qu'il appelle *mercure doux*, ſans prétendre cependant que ce ſoit un véritable mercure doux. Il promet même de faire des recherches ſur la différence qui peut ſe trouver entre ces deux êtres ; je n'héſite pas cependant de publier mes obſervations, car comme elles ſuppoſent l'exiſtence du phlogiſtique, à laquelle m. *Bayen* ne croit pas, nous ne devons pas nous rencontrer.

Je me ſuis dit, après m'être convaincu par les expériences rapportées ci-devant de l'exiſtence du phlogiſtique dans le mercure doux : le ſel mercuriel de m. *Bayen* doit différer du mercure doux ; car il étoit dans l'état de chaux avant d'être préci-

pité du ſublimé corroſif ; l'acide auquel il étoit uni étoit lui-même privé de phlogiſtique, & il n'a pas dû en recevoir des alkalis ou des terres qui l'ont précipité.

J'ai pris le précipité du ſublimé corroſif par l'alkali volatil, je l'ai expoſé à la ſublimation, & j'en ai retiré le ſel de m. *Bayen*, que j'appellerai *ſel*, avec le moins d'acide ; mais je l'ai retiré en plus grande proportion. Il dit qu'une once de précipité lui a donné 6 gros 50 grains de ſublimé, & un gros de mercure révivifié : je puis à peine évaluer à un demi-gros le mercure révivifié qu'une pareille quantité de précipité m'a donnée.

Le ſel, avec le moins d'acide, eſt d'une blancheur plus parfaite que le mercure doux ; il a une ſaveur très piquante, & qui approche beaucoup de la cauſticité du ſublimé corroſif : il ne m'a pas paru avoir plus de ſolubilité dans l'eau que le mercure doux. L'un & l'autre ſe diſſolvent en très petite quantité ; leur diſſolution n'eſt point troublée par les alkalis & l'eau de chaux, mais elle ſe trouble par le refroidiſſement & le repos ; la plus grande partie de ce qui étoit diſſous ſe précipite (1) : cependant la diſſolution du ſel

(1) M. *Rouelle* a éprouvé qu'il falloit 1151 parties d'eau pour en diſſoudre une de mercure

avec le moins d'acide, laiſſe appercevoir une âcreté aſſez remarquable, & celle du mercure doux ne m'a rien préſenté de ſenſible au goût.

J'ai ſoupçonné que la ſublimation pouvoit altérer les qualités naturelles du ſel avec le moins d'acide; pour m'en aſſurer, je l'ai comparé au précipité qui lui-même peut être pris, ſans difficulté, pour le ſel avec le moins d'acide, puiſqu'il contient ſi peu de véritable chaux mercurielle, & qu'il eſt preſqu'entiérement formé de ce ſel.

J'ai mis du précipité dans un matras avec de l'acide nitreux, & du ſel ſublimé dans un autre; le précipité s'eſt diſſous par le moyen de la chaleur, ſans effervescence & ſans donner la moindre vapeur rouge. Cette diſſolution eſt claire: en la faiſant évaporer juſqu'à la deſſiccation, il s'en éleve du ſublimé corroſif, & l'acide nitreux agiſſant alors ſur la partie du mercure qu'il a ſéparée de l'acide marin, il la déphlogiſtique encore; il donne, en la quittant, des vapeurs rouges, &

---

doux; m. *Bergmann* dit que l'alkali fixe trouble cette diſſolution; que l'alkali volatil lui donne une couleur d'opale, & la précipitation demande beaucoup de temps à ſe faire. Il m'a paru que cette précipitation ſe feroit également ſans l'influence des alkalis.

cette portion du mercure se trouve alors réduite en précipité rouge. Le sel avec le moins d'acide (1) présente donc les mêmes phénomènes que le mercure doux, si ce n'est qu'il est privé de la portion de phlogistique qui empêchoit celui-ci de se dissoudre avant de s'en être débarrassé. Je ne m'arrête pas aux conséquences qui se tirent si naturellement en faveur de la cause à laquelle j'attribue la causticité.

Le sel avec le moins d'acide, qui avoit subi une sublimation, a perdu la propriété de se dissoudre avant d'avoir donné des vapeurs rouges ; mais en beaucoup plus petite quantité que le mercure doux.

Si ce sel n'a pas été sublimé, il se dissout facilement & en quantité dans l'acide marin ; cette dissolution ne cristalise pas : je l'ai exposée au feu de sublimation, il ne s'est pas formé du sublimé corrosif, mais le sel qui s'est élevé retenoit une portion d'acide marin ; de sorte qu'il attiroit l'humidité de l'air, & qu'il se dissolvoit facilement dans l'eau. Cette disso-

(1) M. *Macquer* a cherché un nom plus propre à ce sel métallique : il m'a proposé de l'appeller *àquila alba corrosif.* Ce nom me paroît mieux le distinguer, & je m'en servirai dans d'autres occasions.

lution eſt précipitée en blanc par l'alkali fixe. La raiſon pour laquelle ce ſel ne forme pas dans cette occaſion du ſublimé corroſif, eſt que l'acide marin eſt naturellement uni à une portion de phlogiſtique, dont il doit être privé pour contracter, avec la chaux mercurielle, l'eſpece d'union qui conſtitue le ſublimé corroſif.

Je ne doute pas que ce ſel ne formât du vrai ſublimé corroſif avec l'acide marin déphlogiſtiqué : l'on verra un fait très analogue dans le mémoire qui doit ſuivre celui-ci.

Après une ſeule ſublimation, le ſel avec le moins d'acide devient incapable de ſe diſſoudre dans l'acide marin ; mais il paroît qu'il lui enleve de ſon phlogiſtique : car il s'exhale des vapeurs pénétrantes ſemblables à celles de l'acide marin déphlogiſtiqué.

Le mercure doux ne blanchit pas l'or : le ſel avec le moins d'acide, même après une ſublimation, le blanchit parfaitement ; après la ſeconde ſublimation, il le blanchit très peu. Il ne m'a point paru le blanchir après une troiſieme ſublimation : il préſente alors, dans toutes les expériences, le caractere du mercure doux ; il a cependant un peu plus d'âcreté, & il a beſoin d'un plus grand nombre de ſublimations

pour être parfaitement, à cet égard, dans l'état du mercure doux (1).

Ces obſervations me paroiſſent prouver d'une façon non douteuſe, que le ſel avec le moins d'acide reprend du phlogiſtique en ſe ſublimant, & qu'il s'adoucit dans la proportion de la quantité qu'il en reprend dans chaque ſublimation. C'eſt ſans doute ce qui fait la différence du mercure doux, du calomélas & de la panacée mercurielle. Car quoiqu'aient pu dire quelques chymiſtes, l'obſervation conſtante des médecins prouve qu'il y a une grande différence entre les préparations.

M. *Macquer* que je cite, non pas pour avoir le plaiſir de le combattre, mais parce que ſes opinions ſont pour moi d'un grand poids, ne les confond pas; il penſe que la panacée eſt du mercure preſque pur uni avec la quantité d'acide marin néceſſaire pour lui conſerver ſeulement l'apparence d'une matiere ſaline, & que, priſe intérieurement, elle ne produit plus que les effets du mercure bien diviſé.

J'ai traité la panacée avec l'acide nitreux; après l'efferveſcence, une grande quantité de vapeurs rouges, & l'évaporation de la diſſolution, il s'eſt élevé une

(1) Il n'eſt pas hors de propos de rappeller que le ſublimé corroſif ne blanchit pas l'or.

bonne quantité de ſublimé corroſif, & il eſt reſté du précipité rouge : la panacée n'eſt donc pas privée d'âcreté, parce qu'elle eſt privée d'acide marin. J'ai comparé la quantité de ſublimé corroſif & de précipité rouge qu'on peut obtenir d'une même quantité de mercure doux & de panacée; mais je n'ai pas eu de réſultats aſſez précis pour les donner à préſent. Je pourrai comparer encore la quantité de phlogiſtique que ces deux ſubſtances contiennent par la quantité de gas nitreux qu'on en peut retirer pendant qu'elles ſe diſſolvent.

Le ſel ammoniac ne diſſout, par le moyen de l'ébullition avec l'eau, qu'une petite quantité de mercure doux (1); mais il diſſout beaucoup de ſel avec le moins d'acide, & la combinaiſon qui en réſulte eſt très ſoluble dans l'eau.

Ce fait peut ſervir à faire appercevoir la raiſon pour laquelle le ſel ammoniac s'unit avec le ſublimé corroſif, le turbith minéral, le tartre émétique, & leur donne tant de ſolubilité; mais il ne faut pas courir aux conſéquences avant d'avoir aſſez multiplié les obſervations.

---

(1) M. *Baumé* ayant fait bouillir deux gros de ſel ammoniac avec deux gros de mercure doux, dans 4 onces d'eau, il ne s'eſt diſſous que ſix grains de mercure doux.

J'ai

J'ai pareillement traité avec l'"acide nitreux les précipités du ſublimé corroſif par la chaux, l'alkali fixe cauſtique, l'alkali fixe efferveſcent, & l'alkali volatil cauſtique; ils ſe ſont tous diſſous ſans efferveſcence & ſans vapeurs rouges; ils ont tous donné, dans des proportions différentes, du ſublimé corroſif, & du précipité rouge.

Les précipités par la chaux & les alkalis cauſtiques, ſoumis à ces épreuves, ne m'ont rien préſenté qui les diſtinguât des précipités faits par le moyen des alkalis efferveſcens, & cette obſervation me paroît prouver d'une maniere déciſive, que la chaux & les alkalis cauſtiques ne donnent point de phlogiſtique aux précipités qu'ils font des diſſolutions métalliques, opinion ſpécieuſe, qui a encore des défenſeurs. Je n'en conclus cependant pas que les alkalis cauſtiques & la chaux ne prennent aucuns principes en échange de l'acide crayeux; mais, en indiquant ces objets, je laiſſe une diſcuſſion qui me meneroit trop loin, & qui a ſans doute beſoin d'un plus grand nombre d'obſervations.

Ceux de ces précipités dont il ſe révivifie une quantité un peu conſidérable de mercure, c'eſt-à-dire les précipités faits par le moyen de la chaux & par le moyen des alkalis fixe, cauſtique & non cauſti-

que, préſentent une différence remarquable dans la ſublimation ; la premiere portion qui s'éleve eſt du ſel avec le moins d'acide, tel que celui que donnent les précipités faits par l'alkali volatil ; mais le reſte demande un plus grand feu, & ſe ſublime dans l'état de mercure doux : cela dépend de ce que la partie du précipité qui eſt en chaux métallique entre en fuſion, ainſi que le ſel avec le moins d'acide ; &, dans cet état, elle retient celui-ci qui eſt naturellement beaucoup plus volatil, & qui étant obligé de ſoutenir un plus grand degré de chaleur, ſaiſit une plus grande quantité de phlogiſtique.

Dans les expériences, auxquelles j'ai ſoumis les précipités mercuriels, je n'ai pas négligé les gas, je les ai enviſagés ſous ce point de vue ; mais, malgré un nombre aſſez grand d'expériences, je n'ai pas encore des réſultats aſſez ſatisfaiſans pour les préſenter, & je crois qu'il eſt dangereux d'augmenter, ſur tout ſur cet objet, le nombre des expériences vagues qui jettent des nuages ſur les idées reçues, ſans conduire à quelque vérité.

Je remarque que les précipités du ſublimé ſont d'autant plus rouges qu'ils contiennent une plus petite quantité du ſel avec le moins d'acide ; ainſi les précipités par l'alkali volatil, qui en contiennent une

très grande quantité, prennent ſeulement une teinte jaunâtre par la deſſiccation : mais quand le ſel avec le moins d'acide, qui ſe ſublime facilement, s'eſt élevé, la partie qui doit ſe révivifier, & qui reſte dans la cornue, ſi l'on ne fait pas trop de feu, eſt très rouge; le précipité par l'alkali fixe cauſtique, qui après ceux-là contient le plus de ce ſel, eſt plutôt olivâtre que rouge; le précipité du mélange de ſel ammoniac & de ſublimé corroſif, quoique fait par l'alkali fixe, eſt très blanc, parce qu'il eſt alors tout formé du ſel avec le moins d'acide.

Cette obſervation doit probablement s'appliquer aux précipités mercuriels de la diſſolution nitreuſe; mais on n'a pas le moyen de ſéparer, le ſel avec le moins d'acide qui doit y exiſter, de la partie qui eſt en état de chaux, parce que dans la ſublimation la portion d'acide nitreux, que retient le ſel avec le moins d'acide, ſe décompoſe & ſe réduit en gas; de ſorte que tout le précipité ſe révivifie comme il eſt arrivé dans les expériences de m. *Bayen*, ſans qu'on puiſſe diſtinguer la partie qui, avant l'opération, étoit dans l'état de chaux, de celle qui étoit dans l'état ſalin.

Je m'arrête avant de paſſer à d'autres obſervations; il me paroît que celles que

je viens de rapporter préſentent un accord qui me permet de conclure que les chaux métalliques ont, dans le ſyſtême des choſes, des propriétés bien plus actives, une énergie beaucoup plus vive que les métaux ; elles exercent ſur les ſubſtances qui contiennent le principe du feu, la même puiſſance que celle par laquelle le ſoleil retient les planétes dans leurs orbites.

C'eſt à ces chaux que les ſels métalliques doivent ſur tout leur qualité cauſtique, ou leur acrimonie, & cette cauſticité eſt en raiſon directe de la force avec laquelle la chaux métallique, de même que l'acide auquel elle eſt unie, attire le principe du feu, & en raiſon inverſe de l'adhéſion de l'acide avec la chaux métallique ; mais l'action de l'acide ſur le phlogiſtique eſt un foible élément de la cauſticité, puiſque les ſels métalliques qui ſont formés par une chaux qui a peu d'action ſur le phlogiſtique, ont peu de cauſticité, tels ſont les ſels à baſe de fer, de plomb, de zinc, tandis que les ſels formés par une chaux qui a beaucoup d'affinité avec le phlogiſtique, ont eux-mêmes beaucoup de cauſticité, tels que les ſels à baſe de mercure & à baſe d'argent.

M. *de Morveau* a prétendu que les préparations mercurielles guériſſoient, dans

la maladie dont elles ſont le ſpécifique, en abſorbant le phlogiſtique qu'il ſuppoſe être le principe de cette maladie ; pour moi, je crois que la ſeule cauſticité de ces préparations dépend de l'attraction du phlogiſtique : car je ſais que dans les fumigations, par exemple, le mercure, qui jouit de toute ſa propriété ſpécifique, ne pénétre que ſous ſa forme métallique, & ne peut pas par conſéquent neutraliſer *le phlogiſtique ſurabondant*, ſelon l'expérience du ſavant que je viens de citer, & dont je reſpecte également les lumieres & le zele.

EXTRAITS des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 3 & 19 novembre 1779.*

LA petite-vérole continue à régner dans tous les quartiers de cette ville ; mais elle n'a pas été également bénigne pour tous ceux qui en ont été attaqués. Une expérience malheureuſe a prouvé que, quoique diſcrete & fort douce en apparence, elle devenoit l'occaſion d'accidens très difficiles, ou même mortels, chez ceux qui portoient dans leur ſang des principes de maladies, & ſur tout de diſſolution. On a vu le ſang ſe faire jour par l'ouverture d'une ſaignée faite quelques jours avant, par les ſelles, les urines, & cauſer des hémorrhagies toujours funeſtes. C'eſt ordinairement du 6 au 7, à dater de l'éruption, que ces malades ſuccombent. Ceux en qui la diſſolution n'étoit pas encore parvenue à ce degré, ſe ſont bien trouvés des boiſſons, des potions chargées d'acides minéraux, à doſe aſſez forte, avec l'in-

fuſion ou l'eau diſtillée de ſcordium ; l'elixir de *Mynſicht* convenoit, lorſqu'il y avoit diſſolution & foibleſſe tout-à-la-fois : c'étoit le cordial le plus approprié. Quoique l'accablement & la ſtupeur paruſſent indiquer les véſicatoires, ils n'ont point été avantageux ; les plaies ne rendoient point de pus, & elles devenoient bientôt gangreneuſes. Le quinquina & l'oxymel ſcillitique, ce dernier à doſe modérée, donnés dans le temps de la ſuppuration, ont paru la rendre de meilleure qualité, plus complette & moins traînante.

Un grand nombre de faits rapportés dans ces deux aſſemblées, & que nous regrettons de ne pouvoir publier dans cet extrait, ont préſenté des obſervations précieuſes, ſoit nouvelles, ſoit confirmatives de celles que les auteurs nous ont tranſmiſes. Par exemple, ſur le danger des ſaignées qui, trop abondantes, affoibliſſent la nature, donnent lieu à la ſtagnation & à la putréfaction des humeurs, d'où naît une ſeconde maladie, qui ſouvent ne dérange pas la marche de la petite-vérole, mais exige ſon traitement particulier ; ſur

l'avantage des purgatifs dans le milieu & dans d'autres temps de la petite-vérole ; ſur les cas où le médecin doit s'élever au-deſſus du préjugé, &, n'écoutant qu'une indication preſſante, faire ſaigner du pied une femme groſſe attaquée de cette maladie ; ſur les reſſources de la nature qui ſupplée au gonflement du viſage & des mains, par des évacuations modérées, ſur tout chez les enfans ; ſur le prognoſtic fâcheux que l'on doit porter lorſque la petite-vérole ſe déclare chez un ſcorbutique écrouelleux, une perſonne attaquée du charbon, quelque douce que ſoit ſon invaſion.

Les dévoiemens & les dyſenteries (cette derniere maladie moins commune que la premiere) n'ont pas préſenté des caractères différens, ni des accidens plus dangereux que dans le mois dernier ; ils ont été opiniâtres. Lorſque les déjections étoient précédées & accompagnées de coliques vives, s'il n'y avoit point de fievre, il falloit inſiſter ſur les émolliens mucilagineux en boiſſon & en lavemens, même en fomentations. L'ipécacuanha continué

à petite doſe, les purgatifs minoratifs, & quelques priſes de diaſcordium ont ſuffi. Mais il a été obſervé qu'il falloit inſiſter ſur ces remedes, & ce régime, vu la longueur de la maladie & la facilité des récidives. La ſaignée a été néceſſaire, quand la fievre s'eſt allumée. Cette néceſſité a ſur tout eu lieu pour quelques perſonnes qui ſont revenues, attaquées de cette maladie, des provinces où elle a fait tant de ravages. En général elle a été fort douce dans cette ville, & on a vu des enfans continuer leurs jeux, garder leur vivacité & leur appétit, quoiqu'ils rendiſſent des matieres glaireuſes & ſanguinolentes pluſieurs fois dans le jour & dans la nuit.

On a eu à traiter beaucoup de fievres putrides & même malignes. La fievre étoit d'abord légere, quelquefois ſi obſcure, que les pulſations ne la déſignoient que par leur irrégularité en force & en nombre; mais elle étoit violente dans les redoublemens qui n'obſervoient point de marche certaine; la langue étoit nette, le ventre ſouvent libre, les évacuations bilieuſes, les urines peu colorées ou d'un

rouge foncé ; le délire étoit preſque continuel, & tout le corps dans une tenſion ſpaſmodique ; les yeux étoient chargés, & la ſurdité ſurvenoit promptement. Comme l'accroiſſement étoit fort lent, l'état a duré long-temps ; les ſaignées ont dû être ménagées, généralement parlant ; les véſicatoires ont agacé, loin de produire les bons effets qu'on a coutume d'en retirer. Le petit-lait, les apozêmes avec les plantes nitreuſes, chicoracées, le nitre, le camphre, les émulſions légeres ont eu les meilleurs ſuccès. Chez quelques-uns la criſe s'eſt faite par des ſueurs, & lorſqu'elle a été complette, tous les ſymptômes ont ceſſé en même temps ; chez d'autres, elle s'eſt faite par les ſelles répétées.

Les catarrhes, fluxions, rhumatiſmes, ont cédé aux remedes ordinaires. On a encore obſervé que le quinquina avoit peu réuſſi dans les fievres intermittentes.

MM. *de l'Epine*, *Majault*, *Guillotin*, *Boſquillon*, *Solier*, *Desbois*, ont communiqué des obſervations ſur des maladies particulieres. M. *Mallet* a lu l'analyſe chymique du quinquina de la Martinique &

de la Guadeloupe, faite par m. *de la Planche*, & l'hiſtoire de ſes effets ſur pluſieurs malades tourmentés depuis long-temps de fievres intermittentes. M. *Salin* a fait le rapport de l'ouverture du cadavre d'un homme dont la pie-mere étoit parſemée de poireaux vénériens. M. *Deſeſſartz* a confirmé par des faits le ſuccès du ſafran adminiſtré ſuivant la méthode de m. *de l'Epine* (1), contre les maux de gorge dans la petite-vérole, & les bons effets de la liqueur anodyne nitreuſe de m. *Majault*, comme diurétique.

---

(1) *Voyez* journal du mois de novembre dernier, *pag.* 459.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1779.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	8, 5	14, 2	8, 5	28 2,10	28 2, 2	28 1, 8
2	6, 0	9, 5	9, 5	28 1, 4	28 1, 2	28 1, 4
3	8, 6	12, 0	9, 3	28 1, 8	28 1, 8	28 2, 0
4	6, 5	11, 0	10, 6	28 1, 8	28 1, 6	28 2, 0
5	9, 0	10, 5	10, 0	28 2, 0	28 1, 8	28 1, 8
6	9, 0	11, 5	8, 3	28 2, 1	28 2, 4	28 2, 4
7	8, 0	12, 1	9, 0	28 2, 2	28 1, 9	28 1, 9
8	8, 7	11, 7	10, 0	28 2, 1	28 2, 4	28 2, 6
9	9, 0	10, 8	6, 5	28 2,10	28 3, 6	28 3,10
10	6, 8	7, 8	4, 1	28 2, 2	28 1, 0	28 1, 2
11	3, 7	7, 2	5, 0	28 0, 4	27 11, 2	27 11, 2
12	4, 5	7, 0	6, 7	27 10, 9	27 10, 0	27 7,10
13	5, 0	6, 7	5, 0	27 6, 7	27 5,10	27 4, 9
14	3, 1	4, 8	2, 0	27 1,10	27 2,10	27 4, 0
15	1, 6	5, 0	4, 8	27 3, 7	27 3, 4	27 2, 8
16	2, 9	6, 0	3, 0	27 5, 2	27 6, 2	27 6, 7
17	2, 3	5, 5	3, 1	27 6,10	27 7, 2	27 7, 5
18	1, 7	4, 0	1, 0	27 7, 2	27 6, 6	27 6, 6
19	−0, 0	0, 6	1, 0	27 7, 6	27 7, 9	27 7, 7
20	−0, 0	0, 9	1, 5	27 6, 4	27 5, 4	27 3,10
21	0, 9	3, 7	1, 5	27 1, 3	27 1, 6	27 2, 4
22	1, 5	2, 7	1, 2	27 2,10	27 3, 6	27 3,10
23	1, 0	2, 0	1, 0	27 3, 5	27 2, 6	27 2,10
24	0, 4	2, 4	1, 9	27 5, 8	27 6, 2	27 6, 9
25	3, 0	7, 4	7, 1	27 4, 7	27 3, 6	27 2, 1
26	6, 5	7, 8	3, 4	26 11, 9	27 1, 5	27 3, 6
27	3, 0	8, 0	9, 9	27 2, 0	27 0,10	27 2, 4
28	9, 0	10, 8	9, 8	27 1,10	27 2, 4	27 1, 4
29	8, 0	4, 2	4, 7	26 9, 8	27 2, 9	27 6, 6
30	4, 7	7, 5	5, 3	27 3, 7	27 5, 6	27 6, 8

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N-O. beau, doux.	N-E. beau, doux.	E. beau.
2	S. couv. brouill.	S. couv. brouill.	S-O. couvert.
3	N-O. & S-O. *id.*	N. & S-O. c. dou.	N. *idem.* doux.
4	N. & N-E. *id.*	N. *idem.*	N. *idem.*
5	O. couvert.	O. couv. vent.	O. couvert, vent.
6	N-O. *idem.*	N-O. nua. doux.	N-O. beau.
7	O. *idem.*	N-O. couvert.	N-O. nuages.
8	N. couv. brouill.	N. *idem.* doux.	N. couv. doux.
9	N-O. *id.* bruine.	N. beau, froid.	N. couv. *aur. bor.*
10	N-O. couv. pl.	N. nua. v. froid.	N. nuages, froid.
11	N-O. couv. froi.	N-O. couv. pl.	N. couvert.
12	N. couvert.	N-O. & O. *id.*	O. *idem.* pluie.
13	N. *idem.*	N-O. couvert.	O. nua. *aur. bor.*
14	N. *idem.* pluie, vent froid.	N-O. & O. *idem.* pl. grêle, neige.	N-O. couvert, grand vent.
15	S-O couv. vent.	S-O. c. pl. temp.	S-O. couv. temp.
16	S-O. *idem.*	S-O. nuages.	S-O. couvert.
17	O. couvert.	O. *idem.*	O. nuages.
18	S. *id.* froid, neige.	E. beau.	N-E. beau, froid.
19	N. couv. brouill. froid.	O. couv. brouill. froid.	O. couvert, froid.
20	S-O. couv. neige.	S-O. couv. neig.	S-O. couvert.
21	O. couv. pluie.	O. *idem.*	O. beau, froid.
22	N-O. cou. brouil.	N-O, & O. nua.	O. couv. brouill.
23	S-O. couv. neig.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
24	S-O. & N-O. couv. froid.	O. *idem.* pluie, vent.	O. *idem.*
25	S. couv, pl. vent.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. *id.* gr. vent.
26	S-O. nuag. gr. v.	S-O. nua. gr. v.	O. beau, froid.
27	E. couvert, pluie.	S. c. pl. v. *tonn.*	S. couvert.
28	E. nuages, doux.	S. couvert, doux.	S. *idem.*
29	S. couv. pl. temp.	N-O. c. gr. v. fr.	N-O. beau, v. fr.
30	N-O. *idem.*	S-O. *id. tonn. au loin.*	S-O. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	14, 2 deg. le 1er
Moindre degré de chaleur	—0, 0 les 19 & 20
Chaleur moyenne	6,3 deg.
Plus grande élévation du Mercure	*pou. lig.* 28, 3, 10 le 9
Moindre élévat. du Mercure	26, 9, 8 le 29
Elévation moyenne	27 p. 8, 8
Nombre de jours de Beau	1
de Couvert	24
de Nuages	5
de Vent	11
de Tonnerre	2
de Brouillard	7
de Pluie	11
de Neige	5
Quantité de Pluie	29, 9 lignes.
D'Evaporation	11, 0
Différence	18, 9
Le vent a soufflé du N.	5 fois.
N.-E.	1
N.-O.	6
S.	3
S.-E.	0
S.-O.	8
E.	1
O.	7

TEMPÉRATURE : Variable, froide & humide, grande variation du barometre, sur tout à la fin du mois, qui a été très orageuse. Le froid a arrêté les bleds qui étoient trop avancés.

MALADIES : Jauniſſe ici, fievres quotidiennes dans nos environs.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er décembre 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de novembre 1779, par m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été, ce mois, conforme aux desirs du cultivateur, & au vœu général. Il a beaucoup plu, & il n'y a pas eu de gelée : seulement la liqueur du thermometre a été observée, pendant trois jours, à la fin du mois, au terme de la congélation.

Le vent a varié du premier au 15, après quoi il a toujours été au sud.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, du premier au 10 du mois, au-dessus du terme de 28 pouces, & le reste du mois il s'est tenu constamment au-dessous de ce terme. La nuit du 25 au 26 le mercure est descendu au terme de 27 pouces précis : il en a été de même de la nuit du 28 au 29 : le vent, ces deux nuits-là, a été impétueux.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord.	3 fois du sud vers l'oueſt.
2 fois du nord vers l'eſt.	9 fois de l'oueſt.
2 fois du sud vers l'eſt.	5 fois du nord vers l'oueſt.
10 fois de l'eſt.	

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
24 jours de pluie. | 2 jours de grêle.
3 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de novembre 1779.

LA maladie aiguë dominante de ce mois, a été une fievre continue, qui se préſentoit d'abord ſous deux faces différentes, comme celle dont nous avons fait mention dans le journal de juin de cette année. Aux uns la maladie commençoit par les ſymptômes de l'engorgement inflammatoire de la tête, douleurs vives & lancinantes dans cette partie, rougeur des yeux & du viſage, battemens ſenſibles des carotides, un pouls dur & tendu, &c. Dans les autres, elle ſe préſentoit avec le caractere de la fievre continue-rémittente. Ce n'étoit que dans le progrès de la maladie qu'on s'appercevoit que l'une & l'autre participoient de la putridité, & aſſez ſouvent de la malignité. Pluſieurs malades, même des adultes, ont rendu des vers. Il étoit eſſentiel, dans la cure de la premiere eſpece, d'arrêter d'abord le progrès de l'inflammation par d'amples & promptes ſaignées, par des lavemens émolliens & par des boiſſons copieuſes appropriées à cet état, ſans quoi les malades périſſoient au ſeptieme ou au neuvieme jour, dans le coma ou la léthargie; (j'ai vu périr deux perſonnes dans cet état) ou bien ils tomboient dans un délire fâcheux & opiniâtre. La maladie, dans un ſujet confié à mes ſoins, s'eſt terminée par une double parotide, qui néanmoins n'a pas abſcédé. Après les ſaignées requiſes, on lui avoit appliqué aux

aux tempes des ſangſues qui avoient fait un grand effet dans la fievre continue-rémittente. Il étoit rare que les exacerbations fuſſent régul eres. Il s'eſt fait, dans quelques ſujets, au plus fort & même au déclin de la maladie, des métaſtaſes dangereuſes dans le poumon. Cette double eſpece de fievre, qui a été preſque bornée au bas peuple, n'a pas été répandue.

Il y a eu encore, pendant ce mois, des rhumes & des fluxions de poitrine, maladies communes dans cette ſaiſon, de même que la fievre tierce & la double tierce..

Nous avons vu auſſi quelques perſonnes dans le cas de la fievre quotidienne, dont les accès de chaque jour correſpondoient, pour le temps de l'invaſion, à ceux de la veille comme de l'avant-veille; ce qui n'eſt pas commun.

PENDANT le regne des épidémies, les ſecours ne ſauroient être trop multipliés. Quoique le médecin ne puiſſe pas être par tout en même temps, il doit porter ſon attention ſur tout, & donner des inſtructions capables de diriger les malades dans la premiere invaſion. C'eſt tout-à-la-fois inſpirer la confiance des familles, empêcher le déſeſpoir & le découragement, s'oppoſer aux progrès du mal, préparer aux malades une guériſon aſſurée. Ces heureux effets ont été pro-

duits par les instructions qui ont été répandues en Bretagne, dans ce temps de calamité: elles ont été imprimées *in*-4°. Nous croyons devoir les inférer ici.

PRÉCAUTIONS

GÉNÉRALES

Dans le traitement de la dysenterie qui regne, indiquées pour la campagne & les cantonnemens des troupes; par m. DAIGNAN, premier médecin de l'armée de m. le comte DE VAUX, *pour la division de Saint-Malo.*

LES coliques qui précedent la dysenterie, les tranchées & les épreintes qui l'accompagnent, avec des selles sanguinolentes, écumeuses ou glaireuses, & un pouls dur & serré, sans fievre ou avec une fievre très légere, sont des signes qui indiquent assez clairement une irritation dans les intestins, qu'il faut attribuer à l'acrimonie de la bile, & à l'abondance des humeurs, bien plus qu'à leur corruption: cet état caractérise la dysenterie humorale & bilieuse. Si quelquefois elle paroît inflammatoire, vermineuse ou putride, cela dépend de la constitution & de l'état particulier des sujets, ou des accidens qui surviennent dans le cours de la maladie, puisque ceux qui rendent des vers ne sont pas plus malades dans les premiers temps que les autres, & que les déjections, même des mourans, ne sont que très peu ou point fétides.

Dans tous les cas, il faut se tenir en gard

contre la saignée ; elle ne convient qu'aux sujets jeunes, robustes & fort sanguins, lorsque la fievre est vive & bien développée seulement : hors cette circonstance, le traitement doit, en général, être dirigé dans l'ordre qui suit.

Le premier jour, il faut donner abondamment, pour boisson & pour toute nourriture, l'eau de veau (*a*), & deux lavemens *émolliens* (*b*), un le matin, l'autre le soir : interdisant absolument le bouillon, jusqu'à ce que les accidens aient disparu.

Le second jour, il faut faire vomir avec l'*ipécacuanha* (*c*) ; après l'opération de ce remede, donner un lavement de bouillon de tripes (*d*), le soir un julep anodyn (*e*) ; l'eau de veau toujours pour boisson & pour nourriture, ou tout au plus un bouillon à la reine (*f*).

Le troisieme jour, il faut purger avec deux onces de manne, fondue dans quatre onces d'infusion de rhubarbe (*g*) ; le soir, donner un lavement de bouillon de tripes : toujours même boisson & même nourriture, à moins que les tranchées ne soient calmées, & qu'il ne paroisse plus de sang.

Dans ce cas, on peut donner indifféremment pour boisson, l'eau de riz, l'eau de gruau, la décoction blanche, & les bouillons à la reine pour nourriture.

Le quatrieme jour, on laissera reposer le malade, s'il ne souffre plus, & si les selles ne sont plus sanguinolentes ; on lui donnera seulement un demi-gros de diascordium le soir ; on le nourrira avec un peu de soupe ou de la panade (*h*), & on le purgera le cinquieme jour avec deux onces de manne & une once de catholicum double, dans quatre onces d'infusion de rhubarbe, le regardant alors comme guéri ; en conséquence, on augmentera insensiblement sa nourriture, en commençant

d'abord par la crême de riz (*i*), des œufs mollets, & un peu de vin bien trempé.

Si au contraire il ſouffre, & ſi les ſelles ſont encore ſanguinolentes, on lui donnera, le quatrieme jour, ſix grains d'ipécacuanha, enveloppés dans demi-gros de thériaque, le ſoir un lavement de bouillon de tripes, dans lequel on délayera un jaune d'œuf.

Le cinquieme jour, on répétera les ſix grains d'ipécacuanha, avec le demi-gros de thériaque, le lavement de bouillon de tripes avec le jaune d'œuf ſur le ſoir, & quelques heures après on donnera un demi-gros de diaſcordium.

Le ſixieme jour, ſi le mal eſt au même point, on purgera de nouveau avec deux onces de manne, dans quatre onces d'infuſion de rhubarbe; le ſoir, on donnera un lavement de bouillon de tripes, avec le jaune d'œuf, & dans la nuit, demi-gros de diaſcordium, qu'on continuera de ſix en ſix heures juſqu'à trois ou quatre fois, obſervant de nourrir le malade alternativement avec la décoction blanche (*k*), l'eau de gruau, l'eau de riz, dans laquelle on délayera un gros de gomme arabique ſur une bouteille, & on y ajoutera une ou deux onces de ſyrop de guimauve, en la faiſant plus légere, pour ſervir de boiſſon: à cette époque, on commencera à donner, ſi les forces l'exigent, quelques cuillerées de cordial domeſtique (*l*).

Dans le courant du ſeptieme jour, pour peu que l'état du malade ſoit inquiétant, il ne faut rien faire ſans le ſecours des gens de l'art, mais en attendant que ce ſecours arrive, ſi les ſelles ſont très fréquentes & accompagnées de tranchées, de difficulté d'aller à la ſelle, ou d'une grande douleur au fondement, on donnera de ſix en ſix heures, un lavement avec l'infuſion de camomille romaine, dans laquelle on délayera deux jaunes d'œufs, & deux onces de ſuif de mouton ou une

chandelle, & même dix grains de *camphre* si le malade a les extrémités froides. Il faut observer qu'à cette époque, les lavemens gras sont trop relâchans : si on s'en sert, il faut les couper avec la décoction de *camomille* romaine, ou de petite absynthe, & n'en donner que la moitié de la seringue.

Les accidens ne paroissent guere que vers le cinquieme jour ; si alors on apperçoit quelque signe de putridité, il faut donner le petit-lait, fait avec le vinaigre, pour boisson & en lavement au lieu d'eau de veau & de bouillon de tripes. On peut donner aussi pour boisson & pour nourriture l'eau de riz, l'eau de gruau ou la décoction blanche, mais il faut les aciduler avec de très bon vinaigre de vin ; & au lieu de se servir de l'infusion de *rhubarbe* pour faire la base des purgatifs, on employera la décoction de tamarins ; enfin si la foiblesse exige quelque cordial, on donnera de préférence celui que nous appellons domestique, désigné par la lettre (*l*), ou bien on ajoutera de l'eau de canelle orgée, à la boisson ordinaire ; deux cuilleres à bouche sur deux livres de boisson, suffisent dans les cas ordinaires.

Si au contraire les malades rendent beaucoup de vers, il faut ajouter aux purgatifs la coralline & le semen-contra, & même quelques grains de mercure doux, dans le commencement ; & au lieu d'eau commune, se servir de l'infusion de coralline, de semen-contra, de camomille romaine, & de petite absynthe pour faire les boissons. Il faut aussi ajouter ces deux dernieres plantes aux lavemens : mais tout cela doit être dirigé par les conseils de quelqu'un de l'art.

Comme le vomissement & le hocquet sont des accidens graves de cette maladie, qui souvent ont lieu dès le commencement, on peut y employer en tout temps la potion indiquée par la lettre (*m*) ;

on peut auſſi employer en tout temps, & avec la même ſûreté, celle indiquée par la lettre (*n*), lorſqu'il y a des vers, ou qu'on les ſoupçonne. Ces potions ſe prennent de temps en temps par cuillerées.

NOTES.

(*a*) L'eau de veau ſe fait en faiſant bouillir à gros bouillons environ une livre de maigre de veau ſur un pot d'eau, dans un vaiſſeau de terre.

(*b*) Les lavemens émolliens ſe font avec la décoction de feuilles de mauve, guimauve, feneçon, poirée, &c. & la graine de lin enfermée dans un nouet.

(*c*) La doſe de l'ipécacuanha eſt de 15 à 20 grains, qu'on partage en deux ou trois doſes, & qu'on délaye dans une taſſe d'eau tiéde : on fait boire auſſi de l'eau tiéde pour aider à vomir.

(*d*) Le bouillon de tripes eſt l'eau dans laquelle on a fait cuire les inteſtins des animaux : on peut employer à leur place la tête d'un mouton avec ſa peau.

(*e*) Le julep anodyn ſe fait avec trois onces d'eau de pavot rouge, de laitue ou de pourpier, & deux gros de ſyrop diacode.

(*f*) Le bouillon à la reine ſe fait en délayant un jaune d'œuf dans une écuelle d'eau chaude, avec un peu de ſucre.

(*g*) L'infuſion de rhubarbe ſe fait en jettant un gros de rhubarbe concaſſée ſur un gobelet d'eau chaude.

(*h*) La panade ſe fait en faiſant bouillir & mitonner, dans de l'eau, de la mie de pain, avec un peu de beurre frais.

(*i*) La crême de riz ſe fait en réduiſant en pulpe très légere le riz parfaitement cuit ; on mêle cette crême en petite quantité avec le bouillon.

(*k*) La décoction blanche ſe fait avec demi-

once de corne de cerf calcinée, deux onces de mie de pain, qu'on fait bouillir dans ſix pintes d'eau, juſqu'à ce que le pain ſoit bien délayé; on paſſe cette liqueur : on y ajoute deux onces de ſucre, & deux gros d'eau de fleurs d'orange ou de canelle orgée.

(*l*) Le cordial domeſtique ſe fait en faiſant bouillir un petit bâton de canelle fine & du ſucre dans un gobelet d'eau, auquel on ajoute un quart, un tiers, ou moitié de vin rouge ou blanc, ſelon qu'on veut faire le cordial fort.

(*m*) Sel d'abſynthe, demi-gros; mêlez-y du ſuc de citron, juſqu'à ce que le ſel ne fermente plus; ajoutez alors quatre onces d'eau de menthe, 20 gouttes de liqueur minérale d'*Hoffmann*, ſix ou huit gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*, & une once de ſyrop d'œillet ou de limon.

(*n*) Eau de pourpier, & infuſion de racines de fougere, de chaque trois onces, ſyrop de chicorée compoſé, huile d'olive fine, de chaque une once, ſemen-contra, coralline en poudre, thériaque, de chaque un gros, ſuc de citron, quelques gouttes.

Cette potion convient ſur tout pour les enfans, qu'il faut faire vomir, en leur donnant par cuillerées de l'infuſion d'un demi-gros d'ipécacuanha, ſur huit onces d'eau, & les purger enſuite avec le ſyrop de fleurs de pêcher ou de chicorée compoſé, en y ajoutant quelques grains d'ipécacuanha en poudre, & ſur la fin, avec le ſyrop magiſtral.

Il faut remarquer que les doſes des remedes qu'on indique ſont pour les adultes, qu'il faut les diminuer en proportion pour les enfans & les perſonnes délicates, quoiqu'ils ſoient tous fort doux, & qu'ils conviennent pour combattre les cours de ventre comme la dyſenterie. DAIGNAN.

A Saint-Malo, le 28 ſeptembre 1779.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Conamen mappæ generalis medicamentorum ſimplicium ſecundum affinitates virium naturalium novâ methodo geographicâ diſpoſitorum ; autore GEO. CHRISTOPH. WURTZ, M. D. cum tabulâ aëneâ. Argentorati 1778, ſumptibus ſociorum Bauer & Treutel, bibliop. (*Grand* in-8°. *de* 221 *pages*).

Nous n'apprécierons point l'utilité de cet ouvrage, elle eſt annoncée par ſon titre. Ce travail a demandé beaucoup de ſoins à l'auteur ; la partie typographique eſt bien exécutée, & la *mappe*, de 21 pouces de large ſur 20 pouces de haut, eſt auſſi très proprement gravée.

Traité des remedes domeſtiques, pour faire ſuite au traité de la petite-vérole ; par m. GROSSIN DUHAUME, *docteur-régent, ancien profeſſeur des inſtituts de médecine en l'univerſité de Paris, & médecin de l'Hôtel-dieu.*

Pauperi & afflicto.

A Paris, M. DCC. LXXIX. (*in*-12 *de* 172 *pages*).

Dans le journal du mois d'octobre 1776, nous avons annoncé le traité de la petite-vérole avec les éloges qu'il méritoit, & qu'il a conſtamment obtenus. Quoique le traité des remedes domeſtiques ne paroiſſe pas ſi important, il étoit néan-

moins avantageux de l'offrir au public. M. *Duhaume* imite *Fred. Hoffmann* qui a fait une diſſertation *de præſtantia remediorum domeſticorum.* « J'ai voulu ſuivre, dit m. *Duhaume*, un » auſſi bel exemple; mais j'ai cru devoir ajouter » quelques nouveaux articles à cette premiere eſ- » quiſſe; j'ai cru, d'un autre côté, devoir en éla- » guer tout ce qui pourroit paroître inutile ou » ſuperflu au public, & j'ai ſur tout regardé comme » eſſentiel d'indiquer les précautions néceſſaires » pour éviter les abus qui peuvent naître de l'ap- » plication inconſidérée des meilleurs remedes, » abus qui ſe renouvellent conſtamment avec les » nouvelles découvertes en fait de médicamens, » abus ſi préjudiciables à l'humanité, qu'ils for- » cent les médecins à gémir ſur l'abondance & » la profuſion qui regnent dans la matiere médi- » cale. J'ai dû en conſéquence me borner dans ce » travail & chercher plutôt à me reſſerrer qu'à » m'étendre; auſſi n'ai-je ajouté qu'un très petit » nombre d'articles pour remplacer tous ceux que » j'ai cru devoir ſupprimer du tableau original. » Les nouveaux articles ſeront marqués par une » étoile, &c. ».

Diſſertation contre l'uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles; par m. PAUL-CHARLES DE LAUDUN, *docteur en médecine de Montpellier, méd. à Taraſcon en Provence.*

Lædunt namque febrientes, quia caro, ova, piſces & juſcula facilè tum cadaverantur, ac minimè nutriunt.

HELMONT, *de febr.* cap. iij, pag. 772. 4.

A Paris, chez Deſſain junior, *quai des*

Auguſtins; & Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers*, 1779, *in*-12 *de* 263 *pag.*

M. *de Laudun* fait un raiſonnement qui ſe fait à tous momens, & qui reçoit toujours l'approbation des auditeurs. « J'appuierai ce raiſonnement » par un autre, jeunes ou vieux, continue m. *de* » *Laudun*, ſains ou malades, ordinairement ce- » pendant, plus imparfaitement que les animaux, » nous avons un inſtinct, préſent de la nature, » qui nous porte preſque toujours vers ce qui » nous eſt bon, & qui nous rend rebutant ce qui » nous eſt nuiſible. Cet inſtinct ne nous trompe » preſque jamais, au moins pour ce qui concerne » les alimens. L'Etre ſuprême nous a accordé à » cet égard un riche fonds de médecine naturelle. » Quoique accoutumés, en état de ſanté, à nous » nourrir de ſoupe & de viandes bouillies dans » l'eau, auxquelles nous ſommes habitués, & que » nous trouvons alors très bonnes, nous avons » preſque toujours, dans l'état fébrile, le plus » grand rebut pour les bouillons de viande, qu'on » s'empreſſe auſſi-tôt de nous préſenter, tandis » que nous deſirons & que nous prenons, avec » goût & avidité, les choſes acidules ». Après avoir fait ce raiſonnement, m. *de Laudun* auroit pu mettre fin à ſon livre, s'il n'avoit eu en vue de faire une diſſertation en forme, & de l'enrichir d'un précis hiſtorique & chronologique de quelques auteurs. Le lecteur impartial trouvera des articles curieux.

Diſſertatio medica circà tres quæſtiones ab academiâ divionenſi propoſitas; ſcilicet, 1°. *Quibus in morbis activa medicina?* 2°. *In quibus expectativa præferenda?* 3°. *Quibuſnam ſignis cognoſcat medicus an agendum ei ſit, vel expectatorem gerere ſe debeat*, donec

opportunum collocandis remediis tempus occurrerit ? Quæ judicio ejuſdem academiæ proximè acceſſit ad præmium, anno 1776, auctore NICOLAO-ANTONIO JAUBERT, medico.

Nihil forſan novum, ſaltem novo ordine digeſtum.

Avenione, apud *Ludovic. Chambeau*, typographum & bibliopolam. M. DCC. LXVIII. (*in*-12. *pag.* 70).

Cette diſſertation eſt jointe à la traduction que m. *Jaubert* a faite des deux ouvrages du docteur *Sims*, deſquels nous rendîmes compte au mois d'août 1779, *pag.* 97; & au mois de novembre ſuivant, *pag.* 385.

Deux diſſertations ſur le même ſujet ont partagé le prix de l'académie de Dijon : l'une eſt de m. *Voullonne*; nous en avons donné l'extrait en décemb. 1777, *p.* 481; la ſeconde eſt de m. *Planchon*; on en trouve une notice en ſeptemb. 1778, *pag.* 282.

M. *Jaubert* a partagé ſon mémoire en quatre chapitres. Il indique, dans le *premier*, les raiſons qui empêchent de donner une ſolution complete des queſtions propoſées par l'académie de Dijon; il explique ce qu'il entend par médecine expectante, & par médecine active. La premiere eſt cette méthode de traiter les maladies par laquelle le médecin n'emploie point de remedes qui combattent directement la maladie, & ſe contente de preſcrire un régime de vivre (ou l'uſage convenable de l'air, des alimens & des boiſſons, du mouvement ou du repos, du ſommeil ou de la veille, des paſſions de l'ame, &c...) dirigé de maniere que non-ſeulement il ne nuiſe point aux efforts de la nature, mais les favoriſe. La ſeconde, ou active, eſt cette méthode par laquelle le mé-

decin, ſans ſe borner à preſcrire un régime approprié, met en uſage des remedes qui attaquent directement le mal, & qui ſont capables d'exciter dans l'économie animale des changemens ou révolutions avantageuſes. L'auteur marque, dans le *ſecond chapitre*, quelles ſont les maladies où la médecine expectante eſt préférable à la médecine active : ce ſont les maladies que la nature peut guérir par elle-même & ſans le ſecours de l'art, & les maladies dans leſquelles l'obſervation & l'expérience montrent que l'art a ſouvent été infructueux, & même quelquefois nuiſible. Il fait, dans le *troiſieme*, l'énumération des maladies pour leſquelles la médecine active l'emporte ſur la médecine expectante. Comme l'une & l'autre médecine peuvent ſe prêter un ſecours mutuel, m. *Jaubert* énonce, dans le *quatrieme chapitre*, les ſignes par leſquels le médecin peut reconnoître quand il doit agir, & quand il doit être ſeulement ſpectateur, juſqu'à ce qu'il trouve le mouvement favorable d'employer les remedes.

Conjectures ſur le temps où ont vécu pluſieurs anciens médecins ; par un membre de la ſociété patriotique de Heſſe-Hombourg. (in-12 *de* 83 *pages*).

Cette diſſertation, qui eſt de m. GOULIN, ſe trouve dans ſes *mémoires littéraires*, in-4°. année 1775, *pag.* 223. Cet auteur, qui fait profeſſion d'aimer ſincérement la vérité, énonce ainſi les raiſons pour leſquelles il a ſouhaité que ces *conjectures* fuſſent réimprimées.

« Je ne dois pas rougir d'avouer (*dit-il*) que » j'ai débuté (en 1775) par une mépriſe que j'au» rois pu éviter. Je la reconnois volontiers. La » vérité doit l'emporter ſur l'amour-propre ; c'eſt » un léger ſacrifice qui ne doit point coûter à un

» homme raisonnable, lors sur tout qu'une erreur » peut se perpétuer. La mienne en effet a été co- » piée dans l'*état de médecine* pour l'année 1776, » *in*-12, *pag.* 19, *lign.* 11, où on lit : *Asclé-* » *piades qui étoit né vers l'an du monde* 3864 » (140 ans avant J. C.) ...., *mourut* 60 *ans* » *avant l'ère chrétienne.*

» Comme il est possible que ces fausses dates » soient encore adoptées, soit en les voyant dans » ma dissertation, soit en les prenant dans l'*état* » *de médecine*, j'ai cru, pour la vérité de l'hi- » stoire, qu'il falloit montrer & détruire l'erreur. » Elle consiste dans l'usage que j'ai fait d'un pas- » sage de Cicéron, tiré du livre *de oratore*; quoi- » que je n'ignorasse pas que l'orateur romain fît » parler Crassus, je me suis cependant servi de ce » passage, comme si c'étoit Cicéron qui parlât lui- » même; & j'ai fait dire à ce dernier : *Asclépia-* » *des qui fut mon médecin & mon ami*, au lieu » que ce discours est celui de l'orateur Crassus; » ce qui est très différent.

» D'ailleurs ces dates étant produites, comme » un point d'où part une chaîne d'époques, on » ne tient plus rien dès que ce point est mal placé; » il falloit donc le fixer autrement : c'est ce que » j'ai fait dans cette dissertation qui par-là devient » nouvelle ».

L'auteur, au lieu de placer, comme il l'avoit fait d'abord, la naissance d'*Asclépiades de Prusse* vers l'an du monde 3864, 140 ans avant l'ère chrétienne, la recule de 38 ans, & la fixe vers l'an 3826, de Rome 576, avant l'ère chrétienne 178. Par-là l'époque de la mort de ce médecin célebre tombe vers l'an du monde 3906, de Rome 656, avant l'ère chrétienne 98.

Ces dates ainsi rectifiées, la dissertation a été insérée dans un ouvrage qui parut en 1778, sous le titre de *bibliotheque du nord*; on en a tiré des

exemplaires séparés, que l'auteur s'est fait un plaisir de distribuer aux personnes qu'il savoit avoir été souscripteurs de ses *mémoires*.

PROSPECTUS.

Élémens de chymie, rédigés d'après les découvertes modernes, ou précis des leçons publiques de la société royale des sciences & des arts de Metz; par m. Michel du Tennetar, conseiller & médecin ordinaire du roi, professeur royal de la faculté de médecine en l'université de Nancy, agrégé d'honneur au collége des médecins de la même ville, de celle des sciences & des arts de Metz, &c.

L'académie de Metz, convaincue de l'utilité générale de la chymie, a arrêté qu'il en seroit donné, à ses frais, des leçons publiques & gratuites, dans une de ses salles, par un de ses membres.

Ce projet a été favorablement accueilli; mais on a desiré d'avoir sous les yeux un précis de ces leçons, qui en présentât le plan, l'ordre & les généralités, & qui pût aider la mémoire de ceux qui les suivent.

Cet ouvrage est rédigé & prêt à être imprimé. L'auteur ne demande, pour le donner au public, que de ne pas faire l'avance des frais: il le propose donc par souscription à ceux qui ont le projet de suivre ses leçons. Dès qu'il y aura cent souscripteurs, on livrera la premiere partie.

Tout l'ouvrage sera divisé en trois parties: la premiere comprendra le regne minéral; la seconde, le regne végétal; & la troisieme, le regne animal. Il sera du même format que le *prospectus*.

Le prix de la souscription est de quatre livres. On paiera trois livres, en recevant la premiere

partie, vingt sols en recevant la seconde, & l'on ne paiera rien pour la troisieme.

On souscrit à Metz, chez GERLACHE, libraire, rue Fournirue.

LES feuilles périodiques qui paroissent en Allemagne, s'étendent sur toutes les branches de la littérature; il n'y en a aucune qui s'occupe en particulier de la médecine & de la chirurgie. Pour remédier à ce défaut, il paroîtra dès le commencement de l'année 1780, un *Journal de Médecine & de Chirurgie*, sous le titre allemand: *Medicinisches Wochenblatt.* M. Reichard, docteur en médecine à Francfort-sur-le-Mein, en aura la direction. On y trouvera l'annonce raisonnée de tous les nouveaux ouvrages dans ce genre, principalement de ceux du Nord; discours & prix académiques; cas extraordinaires & remarquables; découvertes nouvelles, &c. Ceux qui veulent bien contribuer à la rédaction dudit *journal*, sont priés d'envoyer leurs pieces ou manuscrits, francs de port, à l'adresse du Directeur ci-dessus nommé. Les amateurs pourront s'adresser au Bureau des postes.

Le prix de l'abonnement est de 7 liv. pour l'année, pris sur la place. Il paroîtra une feuille imprimée de 16 pages chaque semaine.

On trouve des *prospectus* allemands chez madame la veuve THIBOUST, imprimeur du roi, place de Cambrai, à Paris.

ERRATA.

Journ. de décemb. 1779, *pag.* 559, *lig.* 15, *on lit*, à la distance du sol; *il faut*, à la différence du sol.

Page 69 *du journal de ce mois*, lig. 11, l'expérience, *lisez* l'expression.

TABLE

DU MOIS DE JANVIER 1780.

Avant-propos. page 3
Extrait *Séance publique de la faculté de méd. de Paris, tenue le 5 novembre 1778.* 7
Observation sur l'usage des sangsues; par m. Dusaux, *médecin.* 24
Maniere d'embaumer les cadavres; par Louis de Bils 31
Défense du forceps, par m. Hoin, *chir. contre une dissertation de m.* Chayrou, *chir.* 37
Essai sur la causticité des sels & des précipités métalliques; par m. Bertholet, *méd.* 50
Extraits des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 3 & 19 novembre 1779.* 70
Observations météor. faites à Montmorenci. 76
Observations météor. faites à Lille. 79
Maladies qui ont régné à Lille, octobre 1779. 80
Précautions générales dans le traitement de la dysenterie; par m. Daignan. 81, 82 & suiv.

Nouvelles Littéraires.

Livres nouveaux. 88
Prospectus d'un ouvrage de chymie. 94
——— *d'un journal de médecine allemand.* 95

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de janvier 1780. A Paris, ce 15 janvier 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1780.

EXTRAITS.

EFFETS de la tiſane caraïbe, &c.

OBSERVATIONS ſommaires ſur tous les traitemens des maladies vénériennes ; par m. MITTIÉ, &c.

NOUVELLES obſervations ſur les maladies vénériennes ; par m. FABRE, &c.

EFFETS de la tiſane caraïbe, propoſée pour la guériſon des maladies vénériennes, d'après le rapport de mm. DE SAINT-LÉGER, DE HORNE, BACHER

& ROUSSEL DE VAUZESME, *commiſſaires nommés par m. le Lieutenant-général de Police. A Paris*, M. DCC. LXXIX. (*in*-8°.).

IL faut ſouvent pluſieurs années avant que le public ſoit détrompé ſur les promeſſes des gens à ſecret, & ce n'eſt preſque jamais avant qu'ils aient immolé de nombreuſes victimes à leur cupidité. Malheureuſement les avis les plus ſalutaires, les efforts les plus généreux ne peuvent tout au plus qu'en diminuer le nombre, lorſque des perſonnages puiſſans protégent ces hommes pernicieux, lorſque des médecins même oſent les produire, les prôner; &, s'il faut tout dire, lorſque des médecins ſe flattent encore d'exercer un brigandage impuni ſous le voile d'un prête-nom. Les maladies vénériennes ont préſenté le champ le plus vaſte aux jongleurs de tout étage, & nous avons fait mention des principaux, en rendant compte de *la nouvelle méthode d'employer les dragées de Keyſer*, & du *rapport ſur l'analyſe du rob anti-ſyphillitique* (1). Nos lecteurs ſe rappellent que le ſieur *Laffecteur* ſe dit propriétaire de ce rob; que d'après une délibération de la ſociété de méde-

(1) *Voyez* le journal de juillet 1779.

cine, il a obtenu un arrêt du conseil, dans lequel il annonce que ce rob est préférable à tous autres remedes antivénériens, & qu'il ne contient pas de mercure. Néanmoins la même société de médecine a nommé quelques autres commissaires; mais en attendant qu'elle délibere de nouveau sur l'essence & sur l'excellence de ce rob, le sieur *Laffecteur* & ses ayans-causes continuent à le vendre en vertu de la premiere délibération de la société de médecine, & c'est à présent tout ce que nous avons à dire de cet arcane qui cause tant de rumeur.

Il ne faut pas toujours un temps si long pour savoir à quoi s'en tenir sur la nature & les effets d'un remede, & jusqu'à ce qu'enfin on adopte un plan qui ne laisse plus subsister aucun prétexte plausible de garder le secret sur des *spécifiques*, (ou pour dire vrai, sur des drogues qu'on vante sous ce nom;) la conservation des sujets du Roi, fait desirer qu'on suive l'exemple des commissaires nommés pour prendre connoissance des effets de la *tisane caraïbe*. Ces médecins ont parfaitement rempli les vues du magistrat éclairé & bienfaisant, qui pour veiller à tous égards à la sûreté de la capitale, n'est pas moins attentif à proscrire les remedes dangereux, qu'à accueillir les découvertes utiles.

M. *Lenoir* ne s'eſt déterminé à permettre les eſſais de la *tiſane caraïbe*, « qu'en obligeant l'auteur de ce remede » à dépoſer, dans les deux maiſons de ſanté, » les eſpeces qui formoient la baſe de ſa » tiſane, & en en confiant la compoſition » & l'adminiſtration totale aux chirurgiens » de ces maiſons, où on avoit conduit » les malades choiſis à Bicêtre pour être » ſoumis à ces eſſais. Ces ſages précau- » tions ne permettoient donc aux com- » miſſaires de ſoupçonner aucune fraude » que celle qui auroit pu réſulter du mé- » lange de quelques préparations de mer- » cure ſoluble, que l'auteur auroit pu ſe » permettre d'y introduire par la voie de » *l'irroration* & de la deſſiccation ſubſé- » quente. Pour ſe convaincre en effet s'il » en exiſtoit de cette eſpece, leſdits com- » miſſaires ont cru devoir faire préalable- » ment l'expérience ſuivante. Ils ont fait » infuſer d'abord trois livres d'eſpeces ca- » raïbes dans ſuffiſante quantité d'eau; &, » après une heure d'ébullition, ils ont » filtré cette décoction : elle étoit d'un » brun foncé, nauſéabonde, & d'un goût » amer aſſez déſagréable. Evaporée juſ- » qu'à conſiſtance ſyrupeuſe, il ne s'en » eſt dépoſé aucun ſel; mais il eſt reſté » ſur le filtre une ſubſtance en partie ter- » reuſe, & en partie de la nature de la

» fécule qui, desséchée, éprouvoit une lé-
» gere effervescence avec l'acide nitreux.
» L'infusion & le dépôt des especes ca-
» raïbes n'ont point blanchi l'or.
» L'alkali fixe troubloit cette décoction,
» & au bout de quelques heures on y ap-
» percevoit un précipité assez abondant
» qui fait effervescence avec les acides,
» mais qui n'occasionne aucun change-
» ment à la couleur de l'or. Les com-
» missaires n'ont pas cru devoir pousser
» plus loin leurs expériences, ni soumettre
» cette poudre à une analyse plus com-
» plette, ce qu'ils viennent de rapporter
» suffisant pour prouver que ces especes
» caraïbes ne contiennent aucune partie
» mercurielle soluble, celles qui sont in-
» solubles n'étant point susceptibles d'être
» administrées sous cette forme. Rassurés
» sur cet article intéressant, ils ont voulu
» encore se convaincre, par l'inspection,
» de la nature des végétaux qui entroient
» dans la composition de la tisane du sieur
» *de Mondragon*; & malgré la précaution
» de les réduire en poudre grossiere, ce
» qui pouvoit les rendre méconnoissables,
» ils y ont apperçu, avec une bonne loupe,
» des fragmens très remarquables & en
» très grande quantité de feuilles de séné,
» quelques feuilles de thymælea, mêlées
» avec celles de marube, de fumeterre,

» de mauve, guimauve, pariétaire, ſca-
» bieuſe des bois, mercuriale, méliſſe,
» ciguë, & avec de la racine de gentiane
» & du gaïac. Sans garantir les autres vé-
» gétaux qu'ils n'ont pu y appercevoir,
» ils ſe ſont convaincus ſur tout que le
» ſéné & le gaïac y dominoient, & que
» les autres plantes y ſont moins abon-
» dantes, & ne paroiſſent y avoir été
» ajoutées que pour maſquer les purgatifs,
» ou leur ſervir de correctifs : mais comme
» elles ſont ſouvent inſuffiſantes pour pro-
» duire ce dernier effet, on a été obligé,
» de l'aveu même du ſieur *de Mondragon*,
» d'y ajouter encore de la tête de pavot
» qui remplit beaucoup mieux cet objet.

» Les eſpeces de la tiſane caraïbe, ré-
» duites en poudre groſſiere, portent au
» nez & à la gorge une impreſſion très
» âcre, très ſtimulante ; la tiſane elle-
» même eſt âcre & amere. Comme leſ-
» dits commiſſaires ne ſont point tenus
» au ſecret ſur tout ce qui concerne le
» remede du ſieur *de Mondragon*, puiſque
» la recette ne leur en a jamais été con-
» fiée, & qu'ils ne doivent qu'à eux ſeuls
» la connoiſſance de tous ces faits, ils
» n'héſitent point à les rendre publics,
» d'autant plus que cette tiſane leur pa-
» roît être un remede très dangereux ;
» qu'elle n'a eu, entre leurs mains, aucun

» ſuccès ; qu'elle a au contraire produit
» des accidens qui les ont obligés d'abord
» à en diminuer la doſe, à l'interrompre
» enſuite pendant quelque temps, & à
» l'abandonner enfin totalement. Ils n'ont
» jamais manqué d'appeller le ſieur *de*
» *Mondragon* à chacune de leurs viſites
» générales qui ſe répétoient tous les huit
» jours ; il en a ſigné les réſultats avec
» eux & avec les chirurgiens des maiſons
» de ſanté ; & c'eſt preſque toujours à ſa
» réquiſition qu'ils ont prononcé ſur la né-
» ceſſité de la diminution de la doſe, ou
» de l'interruption de la tiſane. Il eſt vrai
» qu'ils n'ont pas pris ſon avis quand il a
» été queſtion de l'abandonner tout-à-fait ;
» l'intérêt des malades a dû prévaloir en
» ce cas ſur les motifs qu'il auroit pu al-
» léguer, pour qu'on y revînt encore ;
» mais ils ont eu l'attention d'appeller à
» cette derniere viſite m. *Brun*, chirur-
» gien-major de l'Hôpital-général, &
» m. *Fraguer*, gagnant maîtriſe de Bicê-
» tre, qui avoient certifié le premier pro-
» cès-verbal de reconnoiſſance des mala-
» des, fait à Bicêtre le 5 juillet dernier,
» dans lequel étoient détaillés tous les
» ſymptômes de leurs maladies. Ces deux
» chirurgiens n'y ont trouvé preſqu'aucun
» changement avantageux, & ils l'ont dé-
» claré poſitivement, en ſignant égale-

» ment cette derniere visite le 20 août
» suivant : la santé de plusieurs de ces ma-
» lades leur a paru au contraire très alté-
» rée de l'effet de ce remede (1). Cette
» derniere précaution ne peut être regar-
» dée comme indifférente ou superflue ;
» elle prouve au contraire de la maniere
» la moins équivoque que, dans l'examen
» du remede du sieur *de Mondragon* &
» de ses effets, le désintéressement &
» l'impartialité ont été portés jusqu'au
» scrupule ».

Les observations ne contiennent absolument que les détails essentiels sur les effets de la *tisane caraïbe*, & nous ne pouvons en rendre compte qu'en rapportant en partie la récapitulation qui les suit.

« Les moyens proposés & employés jus-
» qu'à présent par les empiriques, pour
» traiter la maladie vénérienne sans mer-
» cure, peuvent se réduire aux sudorifi-
» ques, & aux purgatifs ; car les prétendus
» dépuratifs du sang se rapportent pres-
» que tous à l'une ou l'autre classe de ces
» remedes ».

Les commissaires, après avoir exposé

---

(1) Il entre une once d'especes végétales dans une pinte de tisane caraïbe simple, & deux onces des mêmes especes dans une pinte de tisane caraïbe double.

les inconvéniens & le danger des ſudorifiques & des purgatifs, adminiſtrés comme agens uniques ou principaux pour détruire le virus vénérien, terminent ainſi leur rapport : « Les ſudorifiques ne peuvent » donc jamais être regardés que comme » un remede ſecondaire & acceſſoire à la » guériſon des maladies vénériennes, qui » peut en faciliter, il eſt vrai, en aſſurer » même la terminaiſon, quand il eſt donné » conjointement avec le mercure, mais » qui eſt inſuffiſant pour l'opérer ſeul, » ſur tout dans nos climats. Les purgatifs, » loin d'avoir cet avantage, & de coopérer à la guériſon, diminuent au contraire » l'action du mercure, peuvent même la » rendre nulle, quand on les aſſocie à ce » minéral ; c'eſt en effet un moyen connu » d'en modérer la trop grande activité, » & de détruire les impreſſions trop vives & trop profondes qui réſultent de » ſon adminiſtration mal combinée. Mais » quand on donne des purgatifs ſeuls » comme un remede qu'on croit ſuffiſant » pour détruire le virus, on eſt obligé » d'employer les plus actifs, les plus draſtiques, les plus forts, pour établir un » point d'irritation permanent dans le canal inteſtinal ; & c'eſt au moyen de cette » irritation continuée, qu'on prétend déterminer toutes les humeurs à s'y rendre,

» pour en opérer peu à peu la dépuration.
» Tel eſt le ſyſtême des empiriques (ſup-
» poſé toutefois qu'ils en aient un) qui
» ont adopté ce moyen de guériſon. Mais
» le principal inconvénient de ce remede
» n'eſt pas ſeulement ſon inſuffiſance, dé-
» montrée par l'expérience, & preſſentie
» par le raiſonnement; le danger de ſe
» ſoumettre à une épreuve auſſi longue
» que cruelle, doit ſans doute prévaloir
» chez les perſonnes honnêtes & inſtrui-
» tes, pour l'exclure à jamais de la mé-
» decine, dans cette circonſtance ſur tout.
» Comment en effet concevoir ſans quel-
» que crainte une opération qui exige &
» ſuppoſe une irritation auſſi conſtante;
» comment ne pas trembler quand on eſt
» obligé d'employer tous les jours des
» agens ſtimulans, âcres, peut-être même
» un peu cauſtiques pour la produire, &
» forcer les glandes des inteſtins à expri-
» mer les ſucs bienfaiſans qu'ils contien-
» nent, qui ſont toujours ſi néceſſaires
» quand ils ne ſont pas dégénérés, qui
« ſont la baſe & le véhicule des ſécré-
» tions, qui concourent à lubréfier le ca-
» nal inteſtinal, & à aſſurer la liberté &
» la sûreté de la circulation? Mais quand
» on croiroit pouvoir renouveller impu-
» nément tous les jours cette prétendue
» dépuration du ſang & des humeurs, &

» qu'on ſeroit certain de parer, aux incon-
» véniens préſentés, par une bonne nour-
» riture qui remplaceroit les ſucs évacués
» & fortifieroit les viſceres, comment ſe
» tranquilliſer ſur la phlogoſe & l'inflam-
» mation que des remedes auſſi irritans
» ne pourroient manquer de produire, ſi
» l'on n'étoit averti, par les douleurs, du
» temps où il faut les tempérer, en di-
» minuer la doſe, ou même les abandon-
» ner totalement ?

» Voilà cependant les remedes qu'on
» propoſe pour remplacer le mercure, dont
» on exagere ou dont on feint de redou-
» ter les effets ; & la tiſane caraïbe eſt un
» exemple qui peut ſuffire pour porter
» un jugement certain de tous les autres,
» qui lui reſſemblent preſque tous, mal-
» gré les ſucs mielleux dont on a eu l'a-
» dreſſe d'envelopper quelques-uns, & les
» noms plus doucereux qu'on a donnés aux
» autres.

» L'auteur de cette tiſane eſt ſans doute
» moins blâmable que ſes confreres, pour
» n'avoir pas défiguré comme eux ſon re-
» mede, & être convenu, en ſignant les
» procès-verbaux, des effets qu'il avoit
» produits, & de la néceſſité où l'on étoit
» de le ſuſpendre aſſez fréquemment. S'il
» n'a pas été juſqu'à ſouſcrire à ſon aban-
» don total, c'eſt qu'on ſe condamne dif-

» ficilement ſoi-même, & que l'amour-
» propre ne fait pas aiſément le ſacrifice
» d'une opinion favorite & utile ».

OBSERVATIONS ſommaires ſur tous les traitemens des maladies vénériennes, particuliérement avec les végétaux, pour ſervir de ſuite à l'œtiologie de la la ſalivation du même auteur; par m. JEAN-STANISLAS MITTIÉ, docteur-régent de la faculté de médecine en l'univerſité de Paris, membre de l'académie royale des ſciences & belles-lettres de Nancy, &c. Premiere partie. *A Montpellier, & ſe trouve à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins*, 1779. (in-8°. *de* 44 *pag.*).

Cette brochure eſt bien écrite, ainſi que celle ſur l'œtiologie de la ſalivation, dont nous avons rendu compte dans le *journal de méd.* du mois de novembre 1777, *pag.* 385; mais les raiſonnemens de l'auteur nous paroiſſent peu concluans.

Dans la préface, m. *Mittié* dit: « Si je
» me hâte à mettre au jour, plutôt que
» je n'aurois voulu, ce précis de mes idées
» & de mon travail, avant l'ouvrage en-
» tier, c'eſt parce que j'ai craint d'être
» prévenu par quelques-uns de ceux à
» qui j'ai communiqué mon manuſcrit ».

Et plus loin : « Donner ſes découvertes & » publier les leçons de ſes expériences, » eſt, en médecine, le principal des de- » voirs, il en eſt un autre non moins utile, » c'eſt de mettre plus d'application à les » perfectionner qu'à les contredire, c'eſt » de ſavoir gré même au citoyen zélé des » efforts qu'il fait pour les progrès de ſon » art, & pour la conſervation de ſes ſem- » blables ». Il eſt d'autres devoirs, diſons-nous à m. *Mittié*, plus dignes d'un médecin, parce qu'ils ſont plus utiles au public : 1°. un médecin doit ſe hâter de publier ſans reſtriction ſes découvertes & ſes recettes, dès qu'il eſt auſſi sûr de leurs effets que l'eſt m. *Mittié;* 2°. un médecin doit ſe méfier des promeſſes de tout homme, ſeroit-il même ſon confrere, quand celui-ci affecte de décrier les méthodes reçues, & de ſe vanter ſoi-même avec une hardieſſe démeſurée.

Nous ne ſuivrons point m. *Mittié* pour réfuter ce que ſon livre contient de faux & de captieux, nous lui demanderons ſeulement pourquoi il exalte (vers le milieu de la page 30) de *nouvelles préparations mercurielles*, *fruit de ſon travail*, après avoir dit (vers le milieu de la page 29), « le mercure, loin d'avoir la prééminence » & de mériter la préférence ſur tous les » autres minéraux pour la guériſon des

» maladies vénériennes, eſt de beaucoup » inférieur à pluſieurs. En général, le » mercure & ſes préparations ſont le plus » mauvais, le moins univerſel & *le ſeul* » *dangereux* de tous les moyens que la » nature fournit, & que la médecine puiſſe » employer pour la guériſon des maladies » vénériennes ». Ces deux paſſages paroiſſent contradictoires ; auſſi m. *Mittié* aſſure-t-il être le *ſeul* qui avec le mercure ait ſu faire un anti-vénérien sûr ; c'eſt-à-dire, *de nouvelles préparations, fruit de ſon travail*, qu'il a *employé avec le plus grand ſuccès*. Nous félicitons m. *Mittié* d'avoir fait de ſi belles découvertes ; pourquoi cependant, lui qui invoque les droits de l'humanité, qui aſſigne les devoirs du médecin, ſe plaît-il à ſe glorifier tout ſeul, & à laiſſer l'humanité ſouffrante dans l'embarras, par une réticence qui, ſelon lui-même, doit être funeſte ? Mais ne faiſons plus des queſtions ſuperflues, nous appercevons (*page* 26) la juſtification de m. *Mittié*, « d'autres enthouſiaſ- » més, par des cures faites avec des ſimples, » les regardent comme nouvelles & ex- » traordinaires, & les attribuent à l'effet de » quelques plantes privilégiées (1), tandis

(1) Le lecteur ſe reſſouvient que la ſociété de médecine n'a pas pu, il y a un an, prononcer dé-

» que ces cures très fréquentes s'operent » avec les végétaux les plus communs, que » l'on voit & que l'on foule aux pieds, ſans » qu'il ſoit beſoin, pour guérir, d'en faire » venir du nouveau-monde » : & m. *Mittié*, pour prouver ce qu'il avance, rapporte les noms d'un très grand nombre de plantes qui guériſſent la vérole ; mais nous nous ſouvenons que ſes expériences ont manqué à l'hôpital des gardes-françoiſes, & cela eſt aſſurément fâcheux pour les obſervations ſommaires; car ſi m. *Mittié* prétend toujours être en droit de tenir à ſon ſyſtême, le public peut auſſi en exiger des garants, c'eſt-à-dire des obſervations non ſommaires, mais bien conſtatées ; & m. *Mittié* doit en produire de telles, ſans quoi il expoſe ſes *obſervations ſommaires* à être confondues avec les affiches des *Laffecteur*, des *Lafond*, des *Velnot*, des *Agironi*, des *Nicole*, &c.

Forcés de nous expliquer ſur des livres, des brochures & des affiches qui ne ſemblent être faits que par des motifs répréhenſibles, nous éprouvons un vrai plaiſir quand nous pouvons annoncer un ou-

---

finitivement ſur le rob, elle attendoit des plantes que ſes commiſſaires ont cherché inutilement dans Paris ; c'eſt au ſieur *Laffecteur* d'avoir une explication avec m. *Mittié* à cet égard.

vrage qui faſſe eſtimer ſon auteur, qui contribue au ſoulagement des malades, & à l'honneur de l'art. Telles ſont les

NOUVELLES OBSERVATIONS ſur les maladies vénériennes, par m. FABRE, *membre du college de chirurgie, profeſſeur royal des écoles, commiſſaire pour les extraits de l'académie, &c.; pour ſervir de ſupplément à ſon traité des mêmes maladies, avec une table analytique. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins*, M. DCC. LXXIX. (*in*-8°. *de* 120 *p.*). *Prix* 1 *liv.* 4 *ſ. broch.*

En 1758, m. *Fabre* a fait paroître ſes *eſſais ſur les maladies vénériennes.* Depuis ce temps, il a acquis des connoiſſances qui l'ont mis à même de donner un *traité* dont la derniere édition parut en 1773. Les choſes neuves & utiles que l'auteur y expoſoit, l'ont fait accueillir; & ces nouvelles obſervations ne méritent pas moins d'être recherchées; elles forment pluſieurs articles qui ont rapport à la gonorrhée des hommes, à la ſtrangurie vénérienne, à la gonorrhée des femmes, au diagnoſtic de la vérole dans les cas douteux, au traitement de la vérole, aux ſymptômes vénériens qui ſubſiſtent après le

le traitement le plus régulier, & enfin aux cas où la vérole réſiſte au mercure.

Pour donner une idée de ce nouvel écrit de m. *Fabre*, nous en citerons quelques remarques & obſervations.

« La ſociété royale de médecine vient » de propoſer pour ſujet d'un prix, *de* » *faire connoître le moyen le plus prompt,* » *le moins diſpendieux, & en même temps* » *le plus sûr pour guérir la gonorrhée vi-* » *rulente, & pour prévenir les accidens* » *qui en ſont ordinairement les ſuites.* Ce » prix, de trois cens livres, eſt dû à la » bienfaiſance de m. le marquis *de Cre-* » *nolle*, brigadier des armées du roi. Il » étoit clair que le motif de ce militaire » généreux, étoit la connoiſſance qu'il a » des déſordres que la gonorrhée cauſe » parmi les ſoldats qu'on ne traite qu'avec » les remedes mercuriels. Je n'ignore point » qu'il ſeroit avantageux, pour le ſervice » du roi, de trouver un moyen propre à » guérir la gonorrhée des ſoldats, ſans les » ſouſtraire à leurs fonctions & à leur » genre de vie ordinaire; mais cette ma- » ladie eſt d'une nature qui ne permet » point d'y compter. Je me ſouviens que » du temps que j'étois chez feu m. *Petit*, » un chirurgien de réputation faiſoit diſ- » paroître une chaude-piſſe très prompte- » ment. Après avoir ſaigné le malade, &

» lui avoir donné quelques boissons ra-
» fraîchissantes, il faisoit des injections,
» dans le canal de l'urethre, avec une li-
» queur dont il faisoit un mystere, & qui
» arrêtoit l'écoulement dans l'espace de
» dix ou douze jours; mais il donnoit né-
» cessairement la vérole, car m. *Petit* a
» traité, dans ce temps-là, une infinité
» de malades qui ne la tenoient que de
» cette méthode. Que ceux donc qui as-
» pireront au prix proposé, ne s'abusent
» point en cherchant un spécifique contre
» la gonorrhée récente, dans les frictions,
» dans les préparations mercurielles, dans
» les purgatifs, dans les sudorifiques, &c.
» Je suis intimement convaincu par l'ex-
» périence, que cette maladie doit être
» abandonnée à la nature, qui n'a besoin
» de l'art, dans cette circonstance, que
» pour écarter tout ce qui pourroit la dé-
» ranger dans sa marche ».

OBSERVATION III.

Sur les causes qui rendent la gonorrhée opiniâtre.

« Un homme avoit une gonorrhée de-
» puis huit mois, la couleur de la matiere
» étoit fort chargée; il avoit pris, sans
» succès, les remedes de plusieurs charla-
» tans; &, ennuyé du régime, il s'étoit

» livré depuis long-temps à ſon train de
» vie ordinaire. Je me contentai de lui
» preſcrire plus de repos qu'il n'obſer-
» voit, un régime plus ſobre & moins
» échauffant, & l'uſage des bains domeſti-
» ques, dans chacun deſquels il devoit pren-
» dre un bouillon rafraîchiſſant. L'écou-
» lement, après avoir diminué par grada-
» tion & être devenu plus blanc, ceſſa
» entiérement par le moyen de quelques
» priſes de baume de *Copahu*.

» Un autre homme vint me conſulter
» pour une gonorrhée qu'il avoit depuis
» plus d'un an, malgré une infinité de re-
» medes qu'on lui avoit donnés pour le
» guérir. Sans ceſſe occupé, depuis le com-
» mencement de ſa maladie, de la crainte
» des événemens fâcheux auxquels elle
» pouvoit donner lieu, il étoit devenu très
» mélancolique; il ne s'étoit jamais écarté
» du régime le plus exact. Entre divers
» ſymptômes dont il ſe plaignoit, il me
» dit ſentir un embarras vers le fondement,
» & une ſorte de difficulté d'uriner, quoi-
» que le jet de ſes urines ne fût point
» diminué. Je lui paſſai une bougie dans
» le canal de l'urethre, où je ne trouvai
» aucun obſtacle; j'eus ſeulement de la
» peine à franchir le col de la veſſie, d'où
» je jugeai que la proſtate étoit un peu
» gonflée. Je déterminai ce malade à paſſer

» par les remedes ; dans le traitement, » l'écoulement diminua beaucoup, & il » ceſſa entiérement quelque temps après.

» Voilà deux gonorrhées opiniâtres dans » leſquelles j'ai employé deux traitemens » différens pour les terminer. Je me ſuis » contenté des remedes généraux dans la » premiere, parce que je devois penſer » que le défaut de régime, l'exercice con- » tinuel, & les remedes des charlatans, » avoient été capables d'entretenir pen- » dant huit mois l'écoulement. Mais, dans » le ſecond cas, je n'avois pas les mêmes » raiſons pour me borner aux remedes » généraux, parce que le malade ne s'é- » tant jamais écarté du régime le plus » exact, n'avoit jamais donné lieu, de ce » côté-là, à l'opiniâtreté de ſon écoule- » ment : il falloit donc qu'il y eût une » autre cauſe de cette opiniâtreté ; c'étoit » le gonflement de la glande proſtate : & » comme j'ai éprouvé que ce gonflement » élude toujours l'action des remedes gé- » néraux, je conſeillai au malade de paſſer » par les remedes pour le guérir radica- » lement.

» C'eſt une diſtinction de gonorrhées » opiniâtres, que j'ai faite depuis l'impreſ- » ſion de mon traité. Lorſque l'opiniâ- » treté de la maladie ne dépend que du » défaut de régime, ou de l'abus des pré-

» parations mercurielles, des purgatifs,
» des aſtringens, &c., on en vient facile-
» ment à bout par les remedes contraires,
» c'eſt-à-dire, les rafraîchiſſans & les cal-
» mans; mais ces mêmes remedes ſont in-
» ſuffiſans lorſque la glande proſtate eſt
» affectée, il faut alors en venir aux
» frictions.

» Il eſt encore d'autres complications
» qui peuvent rendre la gonorrhée re-
» belle; il eſt poſſible, par exemple, qu'une
» humeur dartreuſe ou éryſipélateuſe, ſoit
» attirée ſur le canal de l'urethre dans le
» temps qu'il eſt irrité par l'action du virus
» vénérien, & que cette humeur hétéro-
» gene, fixée dans cette partie, rende l'é-
» coulement de la gonorrhée rebelle à
» tous les remedes. Enfin, il peut y avoir
» encore d'autres cauſes inconnues, qui
» font que la maladie réſiſte aux moyens
» les plus efficaces qu'on emploie pour la
» terminer; mais je crois que l'affection
» de la glande proſtate eſt la plus com-
» mune de ces cauſes ».

OBSERVATION IX.

Sur une ſtrangurie gué.ie par la réſolution du gonflement de la proſtate.

« Un homme âgé de 58 ans, revenu
» des Indes orientales depuis pluſieurs an-
» nées, avoit apporté de ce pays-là une

» ſtrangurie avec laquelle il vivoit dou-
» cement ; la ſobriété, l'aiſance, la tran-
» quillité, lui évitoient les accidens fâ-
» cheux de cette maladie. Cependant il
» crut un jour devoir s'en délivrer, dans
» la crainte qu'elle ne devînt plus dange-
» reuſe dans la ſuite. Comme il habitoit,
» pendant l'été, une maiſon de campagne
» aux environs de Paris, voiſine de celle
» d'un charlatan, il prit de lui des réme-
» des & des bougies ; mais, loin d'en re-
» cevoir du ſoulagement, il lui ſurvint une
» cruelle rétention d'urine, avec la fievre
» & des douleurs très vives. Je fus appellé
» dans cette circonſtance ; je fis ſaigner
» deux fois le malade, & lui preſcrivis les
» bains : les urines, qui n'avoient coulé
» que par regorgement depuis quelques
» jours, commencerent à ſortir avec plus
» de facilité. Lorſque tous les accidens fu-
» rent appaiſés, j'introduiſis une bougie
» dans l'urethre pour connoître la nature
» de l'obſtacle ; je ſentis que c'étoit le gon-
» flement de la proſtate : le malade eut
» aſſez de confiance en moi pour ſuivre le
» conſeil que je lui donnai de paſſer par
» les remedes, il n'eut pas lieu de s'en
» repentir ; le traitement fut régulier &
» très doux, & la tumeur de la proſtate
» ſe trouva fondue ſans le ſecours d'au-
» cune bougie.

» Je n'ai jamais traité tant de ſtrangu-
» ries vénériennes, cauſées par le gonfle-
» ment de la proſtate, que depuis quel-
» ques années. J'ai obſervé depuis long-
» temps qu'il y avoit ainſi certains ſym-
» ptômes de vérole plus communs dans
» des années que dans d'autres : qu'un au-
» tre explique, s'il peut, la cauſe de ce
» phénomene. Depuis donc que le traite-
» ment de cette eſpece de ſtrangurie m'eſt
» devenu plus familier, j'ai éprouvé &
» j'ai conçu en même temps, que l'uſage
» des bougies n'y eſt d'aucune utilité; ce
» qui doit être ſuivant la diſpoſition des
» parties : car quel effet une bougie in-
» troduite dans le canal de l'urethre, juſ-
» que même dans la veſſie, quel effet,
» dis-je, cette bougie peut-elle opérer ſur
» la proſtate gonflée ? Aucun, puiſqu'il y
» a un corps intermédiaire entr'elle & la
» glande, c'eſt-à-dire, le col de la veſſie :
» tout ce qu'elle peut faire, c'eſt de fa-
» voriſer momentanément la ſortie des
» urines, en comprimant un peu la glande;
» mais pour peu qu'on ceſſe l'uſage des
» bougies, la rétention d'urine doit ſe re-
» nouveller, parce que la proſtate n'étant
» plus comprimée journellement, elle re-
» vient dans ſon premier état de tumé-
» faction : mais il n'en eſt pas de même
» lorſque la ſtrangurie dépend d'un obſta-

» cle placé dans le canal de l'urethre, parce » que la bougie exerce une action immé- » diate ſur cet obſtacle, & qu'elle peut, » par ce moyen, y produire un change- » ment favorable & permanent.

» Si les malades connoiſſoient le danger » auquel ils ſont expoſés lorſqu'ils ont une » ſtrangurie cauſée par le gonflement de » la proſtate, ils n'attendroient pas la der- » niere extrémité pour paſſer par les re- » medes, ils éviteroient pas-là bien des » ſouffrances, & le riſque de perdre la » vie. Je crois qu'on peut prévenir de loin » tout danger, car les gonorrhées opi- » niâtres dont j'ai parlé, dans leſquelles » les malades ſentent un embarras du côté » du fondement, & une ſorte de difficulté » de rendre les urines, ſans cependant » que le jet en ſoit diminué, ces gonor- » rhées, dis-je, ſont vraiſemblablement le » germe de ces ſortes de ſtranguries, qui » ſe déclarent enſuite dans plus ou moins » de temps, ſuivant que le malade ſe li- » vre plus ou moins à ſes goûts & à ſes » paſſions. Mais, quoi qu'il en ſoit, ſi du » moins on prenoit le parti qui convient, » après les premieres attaques de rétention » d'urine, on ſe mettroit encore à l'abri » de tout accident fâcheux. Dans les ob- » ſervations que je viens de rapporter, la » nature a favoriſé les malades en faiſant

» percer l'abſcès formé dans la proſtate, » du côté de l'urethre, par lequel la ma- » tiere purulente a trouvé une iſſue fa- » cile; mais l'événement n'eſt pas tou- » jours auſſi heureux, car en liſant les ob- » ſervations ſuivantes, on frémira des ra- » vages que ces ſortes d'abſcès ſont ca- » pables de produire ».

OBSERVATION XXV.

Sur une fievre quarte qui dépendoit du virus vénérien.

« Il y a douze ou treize ans qu'un » homme avoit pris une gonorrhée, qui » fut traitée de diverſes manieres; on lui » donna d'abord des rafraîchiſſans, enſuite » des frictions, des purgatifs, des aſtrin- » gens : peut-être qu'il n'obſervoit pas » aſſez le régime convenable pour con- » tribuer de ſon côté à ſa guériſon; mais, » quoi qu'il en ſoit, au bout de ſix mois » d'uſage de ces remedes, il n'étoit guere » plus avancé que le premier jour, aux » douleurs près, qui étoient diſſipées de- » puis long-temps. On eut recours alors » aux dragées de *Keyſer*, il en prit une » quantité prodigieuſe : quelquefois ſa go- » norrhée s'arrêtoit, & puis elle reparoiſ- » ſoit. Enfin l'écoulement ne ceſſa entié-

» rement qu'au bout d'un an, par l'uſage
» du petit-lait, & de quelques priſes de
» baume de *Copahu*.

» Cinq ou ſix ans après, le malade prit
» une ſeconde gonorrhée : il y a appa-
» rence que le traitement de celle-ci ne
» fut pas plus méthodique que celui de la
» premiere, puiſqu'elle tomba dans les
» bourſes, & que l'écoulement ne reparut
» plus.

» Trois ou quatre ans après, le malade
» eut une fievre putride ; il fut traité par
» un des médecins le plus employés dans
» Paris. Cette fievre parut terminée au
» bout de trois ſemaines : les principaux
» ſymptômes qui la caractériſoient, étoient
» diſſipés ; mais on s'apperçut bientôt
» qu'elle n'étoit que dégénérée en fievre
» quarte, accompagnée d'une toux con-
» vulſive. Le médecin ſe tourna de toutes
» les manieres pour venir à bout de la
» fievre & de la toux, mais en vain ; le
» mal avoit déjà réſiſté plus de deux mois,
» & le malade étoit dans l'état le plus fâ-
» cheux, lorſqu'il s'aviſa de lui faire l'hi-
» ſtoire de ſes gonorrhées, & de lui ex-
» poſer l'état de ſa femme, qui avoit un
» écoulement fort abondant, & de mau-
» vaiſe qualité, qui ſouffroit des douleurs
« en différentes parties du corps, & qui

» étoit dans un état de dépériſſement très
» marqué. Ce médecin conçut que le virus
» vénérien pouvoit bien entrer pour quel-
» que choſe dans la cauſe d'une fievre auſſi
» opiniâtre : en conſéquence je fus appellé.
» Etant du même avis, j'adminiſtrai les
» frictions au malade, en les proportion-
» nant à ſon état. Nous ne fûmes pas long-
» temps ſans nous appercevoir de l'effi-
» cacité du ſpécifique : après la quatrieme
» friction, la fievre manqua, la toux ceſſa,
» le malade reprit des forces avant la fin
» du traitement, & il fut bientôt rétabli.
» Je paſſai également la femme par les re-
» medes, qui diſſiperent tous les accidens
» qui l'avoient réduite dans un état dé-
» plorable ».

D'après les obſervations XXXV & XXXVI, que rapporte notre auteur, il n'eſt pas éloigné de croire que le ſyrop de *Velnos* n'ait produit des effets avantageux chez deux vénériens que le mercure n'avoit pas pu guérir ; mais il a ſoin d'ajouter à ces obſervations des remarques auſſi judicieuſes que néceſſaires. Voici la derniere : « Enfin, ſuppoſons pour un
» moment ces deux malades parfaitement
» guéris par le ſyrop anti-vénérien, peut-
» on conclure de-là que ce remede con-
» vient dans toutes les maladies véné-
» riennes en général ? Pour réſoudre cette

» queſtion, il ſuffit de jetter un coup-
» d'œil ſur l'hiſtoire de tous les remedes
» des empiriques, qu'on a préconiſés de-
» puis vingt ans, tels que le ſyrop de *Vel-*
» *nos* (1), la tiſane de *Fels*, les remedes
» de *Nicole*, d'*Agroni*, les dragées de
» *Keyſer*, & tant d'autres que l'on cou-
» vre du voile du ſecret, il n'eſt aucun
» de ces remedes qui n'ait opéré des eſ-
» peces de prodige dans quelques cas par-
» ticuliers, tels que ceux dont je viens
» de parler : mais quand on a voulu les
» appliquer aux cas ordinaires, on a re-
» connu leur inſuffiſance, & ſouvent le
» danger qu'il y avoit d'en faire uſage ».

SUITE des obſervations ſur une nouvelle édition grecque & latine des aphoriſmes d'Hippocrate ; par m. GOULIN.

Quoi, parce qu'ἐυπετέως ſe trouve dans quelques traités d'Hippocrate, on prétendroit que ce mot doit être conſtamment dans les occaſions où il auroit fort bien pu être employé, quoi que l'auteur

---

(1) Ce ſyrop, celui dont je viens de parler, & le rob anti-ſyphillitique qu'on diſtribue à préſent dans le public en vertu d'un arrêt du conſeil d'état du roi, ont, par la maniere de s'en ſervir & leur maniere d'agir, un air de reſſemblance qui frappe.

n'ait pas voulu s'en ſervir ! Quoi ! l'on concluroit de-là que ce terme a été changé en celui d'εὐφόρως dans les aphoriſmes ; & par qui ? par Galien qui certainement en eſt très innocent. En voici une preuve bien complete. Dans ſon commentaire ſur le ij^e livre des épidémiques, Galien s'exprime ainſi : ἔιωθε γὰρ λέγειν, τὸ ἐπιπόνως φέρειν, ὡς ἐναντίον τῷ ῥᾳδίντος ἐν τοῖς ἀφορισμοῖς, ΕΥΦΟΡΩΣ ΦΕΡΕΙΝ, καὶ ὅμοιον τῷ ἐν τῷ πρώτῳ τῶν ἐπιδημιῶν, δυσφόρως φέρειν.... « Hippocrate a coutume de » ſe ſervir de ces expreſſions, ἐπιπόνως φέ» ρειν, comme il ſe ſert de celles-ci dans » les aphoriſmes, ΕΥΦΟΡΩΣ ΦΕΡΕΙΝ : » il emploie de même ces termes, δυσφό» ρως φέρειν dans le premier livre des épi» démiques ». Eſt-il rien de plus formel ?

Galien pouvoit ajouter que l'on trouve trois ou quatre fois le mot ἐπιπόνως dans le premier livre des épidémiques, tandis que le terme εὐφόρως s'y voit ſix ou ſept fois ; & qu'on y lit auſſi le mot δυσφόρως. Il pouvoit remarquer encore que dans le iij^e liv. des épidémiques, ſect. ij, en parlant du xij^e malade, Hippocrate emploie trois fois le mot ἐπιπόνως, & une fois celui de δυσφόρως ; & qu'en donnant l'hiſtoire du xij^e malade, dans la ſection iij^e, il ſe ſert d'εὐφόρως, après avoir mis d'abord ἐπιπόνως.

On trouve plus rarement le mot εὐφόρως dans les autres livres des épidémiques, parce qu'on n'y décrit point l'état des malades avec autant de soin. Cependant cette expression s'y rencontre. Je ne citerai qu'un seul endroit : πέπειροι αἱ ἐπὶ τῆσι νουσοισι ἀποστάσιες, εἰ κρίνουσι σημεῖον· ἢν, πυρώδεα ἐόντα, μὴ πυρεταίνωσι· καὶ, δύσφορα ὄντα, εὐφόρως φέρουσιν.

Maturos in morbis abscessus verè judicatorios esse dignoscitur, si (ægrotantes), existente calore, non febricitant; si, existente molestiâ, facilè ferunt.

Vid. ed. Foës, sect. vij. p. 225. G. H.

Bien qu'il ne doive plus y avoir aucun doute qu'εὐφόρως soit une expression employée par Hippocrate, il faut encore faire voir qu'elle convient mieux dans ce 2e aphorisme, que le mot εὐπετέως qu'on a introduit en sa place.

Galien, dans son traité περὶ ἀρίστης αἱρέσεως, *de optimâ sectâ*, fait mention de cet aphorisme 2e. Voici ce passage : « Hippocrate s'est expliqué (a prononcé) sur » l'*euphorie* & la *dysphorie*, περὶ τὴν εὐφορίαν καὶ δυσφορίαν, lorsqu'il a dit : ἢ οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρονται, ξυμφέρει τε ἢν εὐφόρως φέρωσι. GALEN, edit. Basil. 1538 tom. j. pag. 28. (1).

(1) J'ai copié ce texte tel qu'il se trouve dans

On voit dans le livre d'Hippocrate περὶ χυμῶν, *de humoribus*, les mots εὐφορίην, & δυσφορίην, très voisins l'un de l'autre. *Vid.* Hipp. Foes, sect. ij. pag. 15. lin. 16. & 17. Et dans le vj^e^ livre des épidémiques, il est recommandé d'être attentif à l'*euphorie* & à la *dysphorie* : (σκεπτέον) τ ἔυφορον, τὸ δυσφορον.

Le passage de Galien prouve & démontre, sans replique, que dans l'aphorisme 2e la véritable leçon est εὐφόρως φέρουσιν, qui s'est trouvée constamment dans tous les manuscrits d'Hippocrate & de Galien, & qu'on voit dans tous les imprimés depuis 240 ans. Peut-on même douter qu'εὐφόρως ne soit un mot reçu, adopté par tous les dogmatiques ; enfin le mot propre & consacré ?

Une partie de ce même aphorisme se trouve dans le texte du vj^e^ livre des épidémiques d'Hippocrate. Le style de ce vj^e^ livre, remarque Galien, est différent du style dans lequel sont écrits le 1er & le 3e livre. Il rapporte qu'on disoit que ce vj^e^ livre avoit été rédigé par Hippocrate, qu'il fut retouché & mis au jour

---

l'édition de Basle, 1538, où l'on a mis ἢ au lieu d'ἤν, & καθαιρονται pour καθαίρωνται. Ce sont deux fautes qui ne sont pas sur le compte de Galien, & dont les éditeurs auroient dû s'apercevoir.

par Theſſalus ſon fils, qui y a fait des additions, & d'autres après lui. Galien n'embraſſe point de parti ; mais il déclare que la pluſpart des commentateurs de ce vj^e livre l'ont défiguré, corrompu, & qu'ils ont même changé la phraſe, la diction de l'auteur. Il nous apprend enſuite qu'il s'eſt vu forcé par cette raiſon de rechercher les plus anciens manuſcrits de ce livre, & les auteurs qui l'ont commenté les premiers ; tels ſont : Zeuxis de Tarente, Erythræus Heraclides, Bacchius, & Glaucias. Après quoi il ajoute qu'il a conſervé le texte ancien. Or voici comment eſt préſentée, ſuivant ce texte ancien, la ſentence qui reſſemble à cette partie du 2e aphoriſme de la premiere ſection, mais ſur tout au 25e de cette même ſection : ἢν οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρονται, καὶ εὐπόρως φέρουσι. Les uns, dit Galien, en commentant cette ſentence des épidémiques (1), vouloient que l'on

(1) Le traducteur latin, HERMANN. CRUSERIUS, n'a pas entendu ces mots κατὰ τοὺς ἀφορισμούς. Galien s'exprime ainſi : ἔνιοι μὲν οὖν τοῦ ΚΑΙ συνδέσμου γράφουσι τὴν ῥῆσιν ὡσάυτως τῇ κατὰ τὰς ἀφορισμούς· οἱ πλεῖστοι δὲ μετὰ τοῦ ΚΑΙ, βουλόμενοι τὸ μὲν ὅτι ΣΥΜΦΕΡΕΙ προσυπακούειν ἡμᾶς, ὅπερ ἀνίκους εἴρηται κατὰ τὴν ἐν τοῖς ἀφορισμοῖς ῥῆσιν ἔχουσαν ὕτως.... La verſion ſupprimât

ſupprimât la conjonction καὶ ; d'autres prétendoient qu'elle devoit y être, & qu'il falloit ſous-entendre le verbe ξυμφέρει, exprimé dans le livre des aphoriſmes, aphoriſme 25e, que Galien copie de ſuite. GALEN. *oper. gr. tom.* v. *p.* 498. *lin.* 16 *& ſqq.*

---

latine, quoique revue par Auguſtin Gadaldini, eſt conçue ainſi : *Nonnulli ſine conjunctione* ET *hæc verba ſcribunt, quemadmodùm* & in libro aphoriſmorum ; *plurimi verò conjunctionem* ET *interponunt, volentes quidem hoc verbum* CONFERT *nos ſubintelligere quod expreſsè in verbis, in aphoriſmis ſcriptis habetur ; ea verò ità ſcribuntur*, &c..... (GALEN. edit. Juntar. 1565. claſſ. iij, fol. 183. B. *ſentent.* 12).

La premiere phraſe de cette verſion dit ce qui eſt faux, ſavoir, que la conjonction καὶ n'eſt pas dans le livre des aphoriſmes ; elle s'y trouve, après le mot ξυμφέρει. Mais outre qu'on n'a point entendu les mots que j'ai rapporté d'abord, on n'a pas rendu τῇ (*hîc loci*) qui les précede. Voici la penſée de Galien : « *Quelques-uns écrivent cette phraſe, ſans la conjonction* καὶ, (&), *comme elle eſt écrite ici, dans ces aphoriſmes de ce* vj^e *livre des épidémiques*, (& non pas *dans le livre des* APHORISMES ». Ce qui fait voir que Galien avoit omis καὶ, que les éditeurs de Baſle ont laiſſé dans le texte, qu'ils n'ont pas mieux entendu que les traducteurs ; ils n'ont pas pris garde d'ailleurs qu'au lieu de συμφέρει, il falloit écrire ξυμφέρει. On n'a rien changé à cette verſion dans l'édition de Chartier, où ſe trouve auſſi συμφέρει. Tome ix. pag. 489. F. & 490 A.

Après tant de preuves victorieuſes que j'aurois pu multiplier beaucoup plus, qui refuſeroit de regarder, en cet endroit, ὑφέρως, comme la véritable leçon? Le nouvel éditeur lui-même pourroit-il ne pas ſe rendre à l'évidence, lors ſur tout qu'il voit pluſieurs fois cette expreſſion dans le vj^e livre des épidémiques, qu'il eſt aſſez porté à croire l'ouvrage d'Hippocrate, au moins en pluſieurs choſes? (*Vid. præf. nov. edit. aphor.* pag. xviij.).

(*f*) ΚΕΝΕΑΓΓΗΙΗ. Le nouvel éditeur ne nous apprend point ſur quelle autorité il écrit κενεαγγηΐη, au lieu de κενεαγγείη qui ſe trouve conſtamment dans toutes les éditions completes d'Hippocrate, & dans les éditions ſéparées des aphoriſmes. Il eſt vrai qu'en écrivant κενεαγγηΐη, il ſuit le dialecte ionien. C'eſt ainſi que l'on trouve dans Hérodote βασιληΐη, *regnum*; δουληΐη, *ſervitus*; ἀνθρωπηΐη βιοτὴ, *humana vita*; ἀληθηΐη, *veritas*; ὑγηΐη, *ſanitas* au lieu de βασιλεια, δουλεια, ἀνθρωπεια, ἀληθεια, ὑγειὰ.

Le nouvel éditeur ne ſauroit guere produire en ſa faveur que la raiſon du dialecte ionien. Henri Etienne n'ignoroit pas que la phraſe d'Hérodote, dont il donnoit l'édition, s'écartoit ſouvent de ce dialecte; mais il ſuivit les ma-

nuſcrits ſur leſquels il imprimoit. Il regrette en effet le peu d'uniformité qui regne dans l'orthographe des mots; mais il n'oſe, lui qui étoit fort en état de le faire, rapporter tout à l'ionien. Le nouvel éditeur ne devoit-il pas être auſſi circonſpect ?

(*g*) OIA. Les imprimés portent οἷσι. Le nouvel éditeur, qui ne les ſuit point, en donne la raiſon en ces termes : *Servavi οἷα ſingulariter cum omnibus antiquis.* Il eſt vrai que dans les trois éditions de ſon *errata*, il avertit qu'il faut οἷσι. C'eſt reconnoître que tous les anciens manuſcrits qu'il a conſultés ſont fautifs, puiſqu'ils portent οἷα. Mais ne le ſeroient-ils qu'à l'égard de ce mot ?

(*h*) Le mot εὐπετέως reparoît parce qu'il faut être conſéquent. Quoique j'aie démontré, il n'y a qu'un moment, que ce terme ne doive point reſter ici, je dirai cependant encore qu'εὐφόρως eſt employé par Hippocrate, περὶ χυμῶν, *de humoribus*; FOES, *ſect.* ij. *pag.* 16. *lin.* 24. τὰ χωρέοντα, μὴ τῷ πλήθει τεκμαίρεσθαι, ἀλλ' ἕως ἂν χωρέῃ, οἷα δεῖ, καὶ φέρῃ εὐφόρως. « On ne doit point porter ſon jugement » (ſon prognoſtic) d'après la quantité » des évacuations (en général), mais

» (attendre) que ces évacuations ſoient » telles qu'il le faut, & que le malade » ſe trouve bien (en ſoit ſoulagé) «.

Un peu auparavant (pag. 15. lin. 30.) il ſe ſert de l'expreſſion τὸ ἐυφορον ; & (lin. 40.) on voit encore ἐυφόρως.

Hippocrate ne dit-il pas encore? πολλοί εἰσιν οἱ ἐυφόρως φέρεσιν, *multi ſunt qui facilè ferunt*. FOES, ſect. iv. p. 58. lin. 16. *de vict. rat. in morb. acut.*..... Ne répete-t-il pas dans la même page ces expreſſions ? ἐυφορώτερον φέρουσι..... ἐυφορώτερον ἐνέγκοιεν..... Ne s'en ſert-il pas encore à la page ſuivante, ligne premiere ? ἐυφόρως φέρουσι.

Très certainement ce mot convient dans tous ces endroits, & eſt le terme propre ; il ne l'eſt pas moins dans le 2e aphoriſme : il faut donc effacer ἐυπετέως qui, mal-à-propos, occupe la place d' ἐυφόρως dans la nouvelle édition.

(*i*) Tous les exemplaires imprimés portent οὖν, *igitur*. Le nouv. éditeur met ὦν, ainſi que le font les Ioniens & les Doriens ; mais il ne nous dit point qu'il ait vu ce mot écrit de la ſorte dans un manuſcrit ancien. C'eſt un changement qu'il ſe permet de faire ; mais il eſt peu conſidérable. On eût deſiré pourtant qu'on eût vu ὦν dans quelques anciens

manuscrits d'Hippocrate. Il est vrai que les Ioniens ne varioient guere sur l'orthographe de ce mot, & qu'Hérodote écrit constamment ὦν. Il est possible cependant qu'Hippocrate ait écrit οὖν.

Après le mot ὦν on trouve dans les imprimés δεῖ, que le nouvel éditeur a fait disparoître du texte; ce ne sauroit être d'après l'autorité des manuscrits, puisqu'on n'en avertit point. On s'est contenté d'observer en général qu'en plusieurs endroits ce mot (ainsi que ξυμφέρει) ne se trouve point dans les manuscrits anciens toutes les fois qu'Hippocrate emploie l'infinitif dans le sens impératif. Comment donc arrive-t-il que ces mots se voient mille fois dans les imprimés? Seroient-ce les premiers éditeurs qui les auroient ajoutés? Rien de moins vraisemblable. Pourquoi donc n'auroient-ils pas retranché aussi χρὴ, qui est cent fois dans les *prénotions*? Quoi qu'il en soit, on convient que dans les livres imprimés d'Hippocrate, ces trois mots n'accompagnent pas toujours l'infinitif. Mais ils portoient δεῖ en cet endroit; il falloit l'y laisser. Corinthos le grammairien, cité *not. crit. pag.* 11, observe à la vérité que les Ioniens mettent l'infinitif pour l'impératif; mais il

n'ajoute pas qu'ils le faſſent conſtamment. Au reſte, dire que dans ces occaſions l'infinitif eſt mis pour l'impératif, c'eſt mal s'exprimer ſuivant les meilleurs grammairiens ; c'eſt une ellipſe, puiſque pour expliquer la phraſe, il faut néceſſairement ſous-entendre les mots χρὴ, δεῖ, &c.....

(*k*) C'eſt avec raiſon qu'on écrit ici νόσους ; ce mot devroit l'être conſtamment de la ſorte dans les traités compoſés par Hippocrate, dans leſquels néanmoins, par inadvertence ou par négligence, on rencontre trop ſouvent νοσους, νοσος, νοσῳ : il en faut dire autant de νοσημα, νοσημαλος, νοσημαλα qui ſe ſont également gliſſés au lieu de νόσημα, νοσημάλος, νοσημαλα. C'eſt ainſi que ces mots ſe voient écrits dans Hérodote, & de temps en temps dans les livres imprimés d'Hippocrate.

Il eſt donc démontré que le nouveau texte qu'on nous préſente du 2e aphoriſme ne ſauroit ſubſiſter, puiſqu'il eſt de la compoſition du nouvel éditeur. Il n'y aura certainement qu'une voix pour conſerver l'ancien, & pour lire avec Galien :

Ἐν τῇσι ταραχῇσι τῆς κοιλίης, καὶ

τοῖσιν ἐμέτοισι τοῖσιν ἀὐλομάτως γινομένοισιν, ἢν μὲν, οἷα δεῖ καθαίρεσθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε καὶ εὐφόρως φέρουσιν· ἢν δὲ μὴ, τοὐναντίον. Οὕτω δὲ καὶ κενεαγγείη, ἢν μὲν, οἵη δεῖ γίγνεσθαι, γίγνηται, ξυμφέρει τε καὶ εὐφόρως φέρουσιν· ἢν δὲ μὴ, τοὐναντίον. Επιβλέπειν οὖν δεῖ καὶ χώρην, καὶ ὥρην, καὶ ἡλικίην, καὶ νούσους, ἐν ἧσι δεῖ, ἢ οὔ.

En effet, cet ancien texte eſt clair, précis, exact ; il eſt reconnu fidéle & légitime par Galien (dont l'autorité, on ne ſauroit trop le répéter, doit être aujourd'hui d'un grand poids, comme éditeur & comme commentateur au moins, mais autorité que le nouvel éditeur a intérêt de rejeter, & qu'en conſéquence il s'acharne à décrier, à flétrir, à proſcrire même, pour devenir lui-même AUTORITÉ) ; il n'eſt point contredit par les médecins grecs venus après le 2e ſiécle ; le dialecte ionien y eſt ſcrupuleuſement conſervé : on ne voit d'ailleurs dans les différens manuſcrits aucune variante qui faſſe naître le plus léger doute ſur les mots par leſquels ce 2e aphoriſme

eſt exprimé ; le nouvel éditeur même, en nous apprenant qu'il a conféré un grand nombre de manuſcrits, ne dit point avoir vu d'autre leçon que la leçon vulgaire. Ce ſilence forme encore contre le nouveau texte un puiſſant témoignage.

Rien n'autoriſe donc à admettre les changemens qu'on a pris la liberté de faire.

Mais qui prononcera ſur cet objet ? je le répete ; ce ſera le tribunal à jamais exiſtant des Aſclépiades, auquel je continue d'en appeller : tribunal naturellement compoſé de toutes les facultés de médecine de l'Europe, & de l'univerſalité des médecins qui, ſortis de ces écoles ſavantes, ont un droit légitime & acquis de donner leurs voix. Si ce reſpectable tribunal prononce en faveur des nouveaux aphoriſmes ; s'il déclare que l'éditeur, en changeant les termes dans leſquels ils ſont conçus, depuis qu'on les lit, a véritablement reſtitué la phraſe d'Hippocrate, altérée (comme le nouvel éditeur le prétend, comme il l'affirme), & par l'ineptie, & par l'infidélité réfléchie, & par la coupable ambition de Galien, je déférerai ſans répugnance & ſans peine à ſon arrêt. Je n'ai point ce ſot orgueil, cette aſſurance préſomptueuſe, cette arrogance folle, cette ſuffiſance ri-

dicule de prétendre que les lumieres de ce tribunal doivent céder aux miennes. Que peut une étincelle en comparaiſon du feu continu d'une fournaiſe ardente? Je me garderois donc bien de dire avec le nouvel éditeur : TOUTES LES FACULTÉS DE L'EUROPE NE ME FEROIENT PAS CHANGER D'AVIS (1). On n'a rien à répondre, il faut en convenir, à un homme qui penſe ainſi, & qui a plus que le courage de le publier & de l'écrire.

Cependant ſi le ſens de cet aphoriſme deuxieme eût été défectueux; ſi la phraſe eût été viciée, corrompue; ſi quelques termes défigurés ou omis euſſent rendu la ſentence, ou inconſéquente, ou contradictoire, ou abſurde, le nouvel éditeur eût pu, ſans doute, après avoir rapporté le texte d'Hippocrate tel qu'il nous eſt parvenu, propoſer ſes conjectures ſur la maniere la plus probable de rétablir la penſée du divin vieillard, en ſe pénétrant de ſon eſprit; il auroit pu, dans ce cas, démontrer la néceſſité des corre-

(1) C'eſt ce qu'on lit *pag.* 46, *lig.* 32, d'une lettre publiée au commencement du mois de novembre 1779, avouée de lui, mais écrite à la Scaliger, bien qu'elle porte le titre impoſteur de LETTRE TRÈS HONNÊTE.

ctions : la fonction d'un éditeur ne s'étend pas plus loin. Il auroit par-là prouvé sa sagacité : peut-être auroit-il eu le plaisir de voir les médecins & les savans applaudir à ses conjectures, & convenir qu'elles sont également heureuses & ingénieuses, & qu'avec leur secours on comprendra facilement ce qu'auparavant on trouvoit inintelligible.

Mais il ne falloit pas abuser de ses vastes connoissances dans la langue grecque, par esprit de système : le nouvel éditeur qui déclare la posséder supérieurement, & qui semble persuadé n'avoir point d'égal, pouvoit faire de ses riches & superbes talens un meilleur usage ; les traités d'Hippocrate, qui ont souffert des injures du temps, de l'ignorance & de la précipitation des copistes, en offrent des occasions fréquentes. Mais, quand, dans un ouvrage qui existe depuis vingt siécles ; dans un ouvrage qui forme un code médical ; dans un ouvrage universellement répandu, lu, consulté, estimé, les choses & les mots sont bien de l'aveu de tout le monde, c'est assurément gâter, c'est corrompre, c'est falsifier même, que de corriger.

En parlant ainsi, nous avons pour nous les plus habiles critiques, & nous nous flattons que le nouvel éditeur, s'il peut

impoſer ſilence, à toute eſpece de ſuggeſtion, ne penſera pas différemment.

Il conviendra que le mot ἐμίμει ne ſe trouvant en cet endroit dans aucun manuſcrit, il n'avoit pas le droit de l'adopter. Quoique l'auteur du gloſſaire nous apprenne qu'ἔμιαι ſoit un mot dont s'eſt ſervi Hippocrate, quelle preuve a-t-on qu'il ſoit *viſiblement pris du ſecond aphoriſme* ? Mais tout démontre le contraire, J'aurai occaſion d'indiquer d'autres endroits où le premier membre de cét aphoriſme ſe trouve tout entier. En attendant, je vais ajouter que la premiere partie de l'aphoriſme ſe trouve dans un écrit dont Galien n'eſt pas l'auteur, & qui paroît avoir exiſté avant lui. C'eſt dans une de ces lettres fauſſement attribuées à Hippocrate.

On le ſuppoſe écrire à Démocrite, auquel il dit en finiſſant ſa lettre : *Je vous ai envoyé un traité ſur l'uſage de l'ellebore* (1).

---

(1) Il eſt bon d'obſerver en paſſant, que le fragment, dans lequel on lit cette ſentence, n'eſt pas celui que le nouvel éditeur, dans ſa préface (*pag.* xviij), annonce comme étant le ſixieme ouvrage, par lui reconnu pour être de la main d'Hippocrate ; ce qu'il fait en ces termes : *Fragmentum de pharmaco in Heurnio.*

Si je diſois, comme quelqu'un l'a déjà dit, que le nouvel éditeur veut parler *probablement* de ce

Ceci eſt ſuivi non d'un traité, mais de

---

fragment recueilli en grec, en latin, & commenté par Heurnius, fragment qui eſt intitulé *de purgatoriis remediis*, je ſerois peut-être renvoyé à la réponſe faite en ces termes :

« Je remarque d'abord, (dit le nouvel éditeur) » une réflexion peu critique au ſujet du fragment » *de pharmaco*. Le critique ignore qu'il s'agiſſoit » dans ce traité de la préparation de l'ellebore, & » de ſon uſage, non des purgatifs en général, » comme ſa réflexion le donne à entendre ». *Journal de méd.* août 1779, *pag.* 132.

Ce n'eſt pas là diſſiper une incertitude, qui n'avoit en elle-même rien d'offenſant. Pourquoi donc ſe facher au lieu de donner un éclairciſſement qu'on demande ſans humeur ? Etoit-il ſi déraiſonnable de vouloir être inſtruit ſur cet objet, 1°. lorſqu'après avoir ouvert les œuvres de Heurnius, on ne voit aucun fragment (d'Hippocrate) intitulé *de pharmaco*, mais bien un fragment qui porte pour titre, *de purgatoriis remediis*, & qui ſe trouve *pag.* 226, *tom.* ij, *oper.* HEURNII, *edit. Lugd.* 1658, *in-fol.* 2°. lorſqu'après avoir lu ce fragment, on eſt convaincu qu'il y eſt ſeulement queſtion des purgatifs en général.

Mais Heurnius croit que ce fragment eſt le commencement d'un traité d'Hippocrate ſur l'uſage de l'ellebore, traité qui, dit-il, s'eſt perdu. D'où Heurnius ſait-il ſi poſitivement qu'Hippocrate a compoſé ce traité ? C'eſt de cette fauſſe lettre, adreſſée à Démocrite, à la fin de laquelle on lit : *Je vous ai envoyé un traité ſur l'uſage de l'ellebore*, περὶ τῦ ἐλλεβορισμῦ. De quelle autorité peut donc être une piece évidemment ſuppoſée ?

Erotien & Galien ne parlent ni d'un traité compoſé par Hippocrate *ſur l'ellebore*, ni de ce fragment qui, dans Heurnius, eſt intitulé *Hippocratis*

quelques remarques ou d'un fragment ſur

---

de purgatoriis remediis. C'eſt ainſi qu'il rend ces mots Ιπποκρατες περὶ φαρμάκων, leçon qui ſe trouve par tout ; mais que le nouvel éditeur a mieux aimé exprimer au ſingulier par ces mots (*Hippocratis*) *de pharmaco*.

Un ſavant hiſtorien de la médecine, Daniel Le Clerc, en parle ainſi : « Le petit livret *des purgatifs* contient les précautions requiſes pour ſe » ſervir utilement de ce remede. Il y a plus d'ap» parence que c'eſt un recueil des préceptes donnés » par Hippocrate, ſur ce ſujet (*les purgatifs*), » que le propre ouvrage de cet ancien médecin ». *Hiſt. de la méd.* édit. de 1729, *in*-4°. *pag.* 248.

Grunner penſe auſſi que ce fragment n'eſt point d'Hippocrate.

Au reſte ce fragment *de purgatoriis remediis* (& non pas *de pharmaco*, ce qui eſt très différent) fut d'abord imprimé en grec à Baſle en 1544, *in*-4°. avec quelques opuſcules de Galien. Il fut enſuite traduit en latin par Junius Paulus Craſſus. Mercuriali, dans ſon édition des œuvres d'Hippocrate, n'inféra que la verſion latine de ce morceau. Foës, n'en auroit-il pas eu connoiſſance ? ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne le voit ni en grec, ni en latin dans l'édition d'Hippocrate qu'il donna en 1595 ; mais on le trouve dans la derniere édition faite ſur le texte autrefois revu par Foës. Ce fragment fut commenté par Leon. Bauſchius en 1594. Ferdin. à Mena le fit imprimer en 1568, avec ſa *methodus febrium*, &c.... Il a été inſéré, par *van der Linden*, dans l'édition grecque & latine qu'il a donnée des œuvres d'Hippocrate, *tom.* i. *pag.* 607 ; dans celle de Chartier, *tom.* x. *pag.* 460 ; dans l'édition latine d'Hippocrate, *Venet.* 1737, *in-fol.*

cette ſubſtance comme purgatif; on y lit: ἐν ταῖς παραχαῖς τῆς κοιλίης, καὶ τοῖσι ΕΜΕΤΟΙΣ τοῖς ἀυτομάτοις γινομένοισιν, ἢν μὲν οἷα δεῖ καθαιρεσθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε καὶ ΕΥΦΟΡΩΣ φέρουσιν..... FOES, *ſect.* viij. *pag.* 20. *lin.* 48. (1).

Le dialecte ionien n'eſt pas conſervé, à la vérité, mais on y voit non ἔμιοι, mais ἐμέτοις; on y voit non εὐπέτεως, mais εὐφόρως. Puiſque cette leçon exiſtoit avant Galien, puiſque celui-ci l'a conſervée, n'eſt-il pas certain qu'elle ne devoit pas être changée?

Néanmoins le nouvel éditeur prétend que le mot ἔμιαι, n'eſt pas un mot attique. Le gloſſateur ancien a dit cependant, ἔμιαι, εμετοι, ἀτλικὸν τὸ ονομα. C'eſt-à-dire, ἔμιαι qui a la même ſignification qu'εμεῖοι, eſt un mot attique. C'eſt tout le contraire, dit le nouvel éditeur; ἐμεῖοι eſt un mot attique, mais εμιαι eſt un vieux mot qui n'eſt pas attique.

Cela étant, pourſuivons. On lit dans

(1) Je n'ai rien voulu changer à la maniere dont ce paſſage eſt préſenté; j'avertirai ſeulement qu'on le trouve ainſi imprimé dans l'édition de Mercuriali.... *Vid. epiſt. Hippocr. pag.* 78. D.

le même gloſſaire ἁρμιως, παραχρῆμα, δωριος δὲ ἡ λέξις, c'eſt-à-dire, ἁρμιως, qui a la ſignification de παραχρῆμα, eſt un terme dorien; d'après l'obſervation du nouvel éditeur, ce doit être παραχρῆμα qui eſt dorien.

Le gloſſateur écrit encore: ἴκθαρ, ἐγγυς, παρὰ γουν τοις Ἀττικοις, παρα δὲ τῷ Ἱπποκρατει... τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον. C'eſt-à-dire, ἴκθαρ, ſignifie, ſelon les Attiques, ἐγγυς *proche*; mais dans Hippocrate, il ſignifie la partie naturelle de la femme. Le gloſſateur obſerve ici que ἴκθαρ eſt un mot employé par les Attiques: rien de moins douteux. Cependant, pour être conſéquent, il faudra que le nouvel éditeur diſe que la remarque du gloſſateur tombe ſur ἔγγυς; ce qui ſeroit inſoutenable.

Autre article du gloſſateur: ποτἀίνια, τὰ πρόσφατα, οἱ Δωριεῖς. C'eſt-à-dire, ποταίνια eſt un mot dont ſe ſervent les Doriens pour exprimer la même choſe que τὰ πρόσφατα. Or le premier mot étant formé de ποτἰ, ποτἰν, qui ſont des mots doriens, il eſt clair, comme le jour, que l'obſervation du gloſſateur tombe ſur ποταίνια.

C'eſt donc ſur le premier mot que tombe conſtamment l'obſervation du gloſſateur, lorſqu'il marque à quel dialecte

un mot appartient, & non pas ſur le ſecond mot. Voilà des preuves qui équivalent à une démonſtration.

Le nouvel éditeur s'écriera peut-être que ceci eſt encore une preuve d'*ignorance*, d'*ineptie*, de *bétiſe*. UT LUBET.

(*La ſuite au journal d'avril prochain*).

OBSERVATION

SUR une amputation du bras, dans laquelle on n'a pas employé la ligature; par le P. EDME BROCOT, religieux chirurgien de l'hôpital de la Charité de Charenton.

D'APRÈS l'amputation d'une jambe, faite à notre hôpital de la Charité de Paris, par le P. *Potentien*, mon confrere, en préſence des chirurgiens conſultans de la maiſon, & dans laquelle la poudre du ſieur *Fowler* a eu le ſuccès le plus entier, je me ſuis décidé à employer la même poudre dont l'auteur a dépoſé la compoſition dans les archives de la faculté de Paris.

Cette compagnie, reſpectable par ſon ancienneté, honorable par ſes travaux, & célebre par le mérite diſtingué de la plû-

part

part de ſes membres dans tous les temps, m'enhardiſſoit par l'approbation qu'elle a donnée à ce topique; ſon doyen, m. *Deseſſartz*, que j'avois vu au dernier concours de l'école vétérinaire, m'avoit aſſuré qu'il regardoit comme un préſent fait à l'humanité ce remede dont on pouvoit faire uſage avec la plus grande ſécurité, puiſque non-ſeulement ſon effet étoit sûr, mais les ingrédiens de la compoſition de nature à ne permettre aucune crainte de ſon application.

Le 8 décembre 1779, à huit heures du ſoir, on m'avertit que le nommé *Laurent le Normand*, meunier du moulin de Gravelles ſitué à Charenton-ſaint-Maurice, venoit d'avoir le bras fracaſſé, & preſque arraché. M. *Rouvé*, maître en chirurgie & éleve de notre hôpital, alla ſur le champ viſiter le bleſſé; je l'avois prié de prendre les arrangemens convenables pour le faire tranſporter, nous préparions en attendant ſon lit; mais ſes parens le détournerent du projet de quitter ſa maiſon. M. *Rouvé* ſe réduiſit donc à mettre le bras en ſituation, & fit une ſaignée.

Le lendemain 9, nous nous rendîmes enſemble au moulin; j'appris alors la cauſe & les détails du malheur arrivé la veille. Le bleſſé avoit eu le petit doigt de la main gauche ſaiſi ſous le cordage de la

machine à monter les ſacs : la main, l'avant-bras, le bras juſqu'à l'épaule, avoient été entraînés, le corps ſoulevé, la tête portée contre la muraille, & la poitrine comprimée contre le cylindre. Sans la célérité avec laquelle le garde-moulin arrêta le mouvement de cette machine, le bras auroit été néceſſairement arraché.

Nous trouvâmes le malade dans une petite chambre faiſant partie du moulin. La moindre incommodité de ce lieu étoit l'impoſſibilité d'y faire du feu ; car le cliquetis du blutoir, le bruit & l'ébranlement du bâtiment, occaſionnés par le mouvement des roues & des meules, n'y permettoient aucun repos. Le malade avoit beaucoup de fievre, beaucoup de moiteur, & la reſpiration très gênée. Je découvris une plaie à la partie moyenne & ſupérieure du coronal.

Nous levâmes l'appareil qui conſiſtoit en un bandage à dix-huit chefs, pluſieurs compreſſes & faux-fanons. Je trouvai un gonflement conſidérable tant à l'avant-bras qu'au bras & aux parties antérieures & poſtérieures de l'épaule, une petite plaie à la partie moyenne inférieure & interne de l'avant-bras, & une autre tranſverſale de 4 pouces de long à la partie moyenne interne du bras ; les muſcles brachiaux, diviſés & déchirés, ſortoient de la plaie ;

on y appercevoit un mouvement de frémiſſement dans les fibres ; la main étoit du volume & de la couleur ordinaire, mais ſans chaleur & ſans nulle apparence de pouls à l'artere radiale. Toutes mes tentatives & mes recherches, à cet égard, furent infructueuſes.

Cet examen achevé, nous convînmes de réitérer la ſaignée, & d'appliquer des émolliens & des déterſifs.

Le 10, je ne vis pas le malade ; le 11, le gonflement étoit conſidérablement augmenté ; la gangrene commençoit à l'avant-bras ; la main étoit reſtée froide & ſans aucune action : le bleſſé avoit été ſaigné quatre fois. J'aſſemblai la famille, & j'annonçai que je ne voyois d'autre moyen de ſauver les jours de leur parent, que de prendre le parti de faire l'amputation du bras, & que le lieu où nous étions ne convenoit pas pour ſubir une pareille opération. On ſe décida en conſéquence, & le malade fut tranſporté le même jour, à cinq heures du ſoir, à notre hôpital avec toutes les précautions poſſibles.

Le lendemain 12, à dix heures du matin, en préſence de m. *Thierry*, médecin, & des chirurgiens conſultans de notre maiſon de Paris, & ſous les yeux du P. Prieur de notre hôpital de Charenton, démonſtrateur d'anatomie pour les religieux éle-

ves en chirurgie à Paris, le malade mis en ſituation pour ſubir l'opération, tomba en ſyncope; ce qui me fit différer de quelques minutes. Enſuite la ſection fut faite un travers de doigt au-deſſus de la plaie, à la partie moyenne & ſupérieure du bras; après la ſéparation, je poſai les plumaceaux, ſaupoudrés de la poudre du ſieur *Fowler*, ſur l'artere brachiale & ſur les différens rameaux qui pouvoient donner, & je les fis ſoutenir par un aide. Deux minutes écoulées, je fis lâcher un demi-tour du tourniquet, le ſang ne donna point. Après deux autres minutes on deſſerra encore d'un demi-pas de vis, le ſang coula un peu. Le tourniquet fut reſſerré, & le ſang arrêté; je le fis deſſerrer d'un tour & demi au bout de quelque temps, le ſang donna encore aſſez pour me déterminer à reſſerrer de nouveau, à ôter les premiers plumaceaux, & à en ſubſtituer d'autres plus épais, arrondis, chargés de poudre, poſés de maniere à faire une compreſſion directe & plus exacte ſur l'orifice des vaiſſeaux: je couvris alors de ſimple charpie le reſte de la plaie. Le tourniquet fut enſuite deſſerré de diſtance en diſtance, il l'étoit entiérement en moins de dix-ſept minutes; cependant il ne coula plus de ſang: je garnis alors le moignon d'une quantité ſuffiſante de charpie. J'ap-

pliquai ſur le trajet de l'artere des compreſſes graduées, j'aſſujettis le tout par une bande circulaire en faiſant une légere compreſſion ; le tourniquet reſta en place, mais abſolument ſans action ; le reſte de l'appareil fut fait à l'ordinaire. Le malade couché, je plaçai près de lui des éleves qui examinerent & continrent l'appareil pendant vingt-quatre heures : il n'y eut aucune hémorrhagie.

L'examen de la partie ſéparée nous montra à l'avant-bras une fracture complette avec pluſieurs eſquilles, que les os étoient de plus luxés, & que la portion ſupérieure des inteſtins faiſoit compreſſion ſur l'artere. L'humérus étoit caſſé obliquement dans ſa partie moyenne, & les muſcles diviſés & mâchés.

Le 13, le bleſſé eut beaucoup de chaleur & d'altération, la langue ſéche, la reſpiration très embarraſſée. Je lui preſcrivis l'uſage d'une tiſane adouciſſante & légérement acidulée : la nuit ſuivante fut aſſez tranquille.

Le 14, il y eut de l'expectoration, la reſpiration devint plus libre, la chaleur & la ſoif diminuerent. A ſix heures après midi, je levai le premier appareil, je dégageai le moignon ſans rien mettre à découvert, & n'apperçus qu'une humidité ſanieuſe. Le malade dormit la plus grande partie de la nuit.

Le 15, la ſuppuration étoit abondante à la partie interne, poſtérieure & inférieure du moignon, mais il étoit très gonflé, & les parties antérieures & poſtérieures de l'épaule, annonçoient un dépôt; j'apperçus des points gangreneux, & je fis le panſement avec un digeſtif animé.

Le 16, les différentes petites eſchares commencerent à s'humecter & à ſe détacher. Il s'étoit formé un dépôt cutané qui m'obligea de faire trois inciſions, une à la partie interne & moyenne du moignon, une autre répondant à la partie moyenne de la clavicule, & la troiſieme enfin à la partie externe & ſupérieure du moignon. J'employai les injections déterſives & les panſemens méthodiques. Depuis ce temps juſqu'aujourd'hui 9 janvier, le malade a toujours été de mieux en mieux. La cicatrice avance à vue d'œil, & la parfaite guériſon du bleſſé n'eſt pas douteuſe.

Quant à la poudre du ſieur *Fowler*, & ſon efficacité, je me félicite de l'avoir employée. C'eſt un topique auſſi doux & facile à appliquer, que sûr dans ſon effet, Je ne doute pas que l'expérience ne prouve l'utilité, la néceſſité même de le préférer à tout autre moyen d'arrêter les hémorrhagies.

M. MARET qui, après avoir ſuivi la dyſenterie épidémique dans la Bourgogne, & l'avoir traitée avec ſuccès, en a donné une hiſtoire bien détaillée, & le traitement qu'il a employé dans toutes les périodes de la maladie.

Il a rapproché, dans ſon ouvrage, le traitement de l'hiſtorique; c'eſt-à-dire, que la deſcription de la maladie ſe trouve ſur une colonne, & le traitement ſur l'autre dans la méme page. Cette méthode, qui place ſans embarras ſous les yeux tout ce qui a rapport à la maladie, nous ſemble bien capable de fixer les idées, & paroît mériter d'étre adoptée pour l'inſtruction de ceux qui ſe dévouent au ſervice des malades dans ces triſtes circonſtances.

C'eſt ce qui nous a déterminés de conſigner ce petit traité dans notre journal, & d'autant plus qu'il ſera utile dens les lieux où la dyſenterie regne encore. D'ail-

leurs tout ouvrage, quoiqu'important, mais peu volumineux, eſt ſouvent difficile à recouvrer quelques années après qu'il a été publié. Celui de m. MARET *étant mis dans un dépôt que l'on peut ouvrir ſuivant le beſoin, ne ſera point expoſé à cet inconvénient.*

Le format de notre journal ne permettant pas d'imprimer à deux colonnes, nous avons mis (pour conſerver la forme primitive de l'original) l'hiſtoire de la maladie ſur le verſo *du premier feuillet, & le traitement ſur le* recto *du feuillet ſuivant.*

MALADIE DYSENTÉRIQUE,

Observée à Noyers en octobre 1779; *par m.* MARET, *docteur en médecine de l'université de Montpellier, aggrégé au college des médecins de Dijon, secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences, arts & belles-lettres de la même ville, &c.*

LA maladie, qui regne à Noyers, est une dysenterie du genre des putrides, dont les accidens, très graves pour la plûpart, donneroient lieu à des événemens funestes, si un traitement approprié, en s'opposant aux progrès de l'altération putride, & prévenant ou modérant les irritations, ne parvenoit pas à empêcher les suites qu'elle pourroit avoir.

Cette maladie attaque plus particuliérement les femmes que les hommes, les gens très âgés & les enfans, que les personnes d'un âge fait ou adultes : elle est chez tous les malades absolument la même, & n'a de différences dans les accidens, que relativement à l'état plus ou moins sain, à la vigueur & aux dispositions de ceux qui l'essuient ; aussi la décrirai-je comme étant une : mais, en traçant l'histoire de ses différentes périodes, je présenterai toutes les variétés que les circonstances occasionnent dans les accidens.

PREMIERE PÉRIODE.

HISTOIRE.

1. LA maladie débute le plus ſouvent ſans être annoncée à l'avance : les malades éprouvent un mal-aiſe léger, ont du dégoût, des nauſées, des douleurs d'eſtomac, la bouche très mauvaiſe, & quelquefois des vomiſſemens.

2. La langue eſt toujours humide.

3. Mais quelquefois preſque naturelle.

4. Quelquefois légérement enduite d'un mucus blanc.

5. Souvent couverte d'un enduit d'un blanc ſale.

6. Le pouls eſt preſque toujours un peu fiévreux.

7. Souvent peu différent du naturel.

8. Et quelquefois fort plein, très vif.

9. Le viſage ne differe pas de l'état naturel.

La reſpiration eſt libre.

10. Le ventre eſt ſouple, & point élevé.

Rarement ſenſible au toucher.

11. Il y a des douleurs de ventre peu vives & peu fréquentes.

12. Des déjections verdâtres & jaunâtres un peu épaiſſes.

13. Quelquefois, dès le début, les déjections ſont ſanguinolentes, & même ſouvent d'un ſang clair, dans lequel nagent quelques matieres brunes concrettes.

14. Quoique la plûpart des malades n'éprou-

PREMIERE PÉRIODE.

Traitement.

I. Tous les accidens de cette période annoncent la putridité ; mais que la matiere putride a ſon ſiége dans les premieres voies, & notamment dans l'eſtomac.

II. Les indications qui ſe préſentent à remplir, ſont de favoriſer promptement l'évacuation de cette matiere par un vomitif, & l'on doit en choiſir un qui, en paſſant plus difficilement dans les inteſtins, opere plus sûrement cette évacuation ; auſſi doit-on donner, par préférence, le vomitif A.

III. Mais, quelque indiqué que ſoit ce remede, il ne faudroit pas le donner d'emblée, ſi le pouls avoit le caractere décrit n°. 8.

Comme il annonceroit une complication d'inflammation, ſi ſur tout à cet état étoient joints les accidens du n°. 24, il faudroit faire une ſaignée, & même deux, ſi le ſang étoit couenneux, avant de placer le vomitif.

IV. Les mêmes motifs qui décident à faire uſage du vomitif, doivent engager à le réitérer le lendemain, s'il n'a pas produit l'effet qu'on attendoit ; &, s'il l'a produit, on placera un minoratif B, à moins que le premier vomitif n'ait pouſſé par le bas de maniere à déterminer une évacuation conſidérable ; car alors il faudra néceſſairement mettre un jour d'intervalle entre l'adminiſtration de ces deux remedes.

V. Si, ſoit par la cauſe de la maladie, ſoit par l'effet irritant des remedes, il y avoit des tranchées, des déjections fréquentes (11), on donneroit aux malades des demi-lavemens preſque froids, & compoſés de la maniere C.

On donneroit le ſoir une potion D.

VI. Le caractere putride étant bien évident par les ſymptômes 2, 4, 5, 6, 12 & 13, & la na-

HISTOIRE.

vent que des naufées, il en eſt qui ſont expoſés à des vomiſſemens violens & très fréquens.

15. Ces deux derniers accidens appartiennent plus particuliérement à la ſeconde période qu'à la premiere ; & lorſqu'on les obſerve, c'eſt que la premiere période, qui dure ordinairement trois jours, a quelquefois ſi peu de durée, qu'elle eſt inſenſible, & que les malades paſſent rapidement de la premiere à la ſeconde.

SECONDE PÉRIODE.

HISTOIRE.

16. C'EST du moment où le ſang paroît dans les déjections, que commence cette période ; le viſage & la reſpiration reſtent les mêmes.

17. La langue y conſerve quelquefois ſa couleur naturelle, ou ſe couvre ſeulement d'une légere mucoſité blanchâtre, ſemée par-ci, par-là, & quelquefois elle eſt très rouge.

18. Le plus ſouvent cependant elle eſt enduite d'un mucus d'un blanc cendré, & preſque toujours humide.

19. Quelquefois il n'y a point de ſoif.

20. Souvent la ſoif eſt très vive.

21. La bouche devient de plus en plus mauvaiſe, les naufées ſe ſoutiennent ; il y a des hoquets, quelquefois des vomiſſemens.

22. Le pouls continue à être preſque naturel & très peu fiévreux.

23. La peau eſt ou naturelle, tant relativement à ſa ſéchereſſe qu'à ſa chaleur, ou plus ſéche qu'humide, & plus froide que chaude.

24. Le ventre ſe bourſouffle ; devient un peu ſenſible au toucher.

Traitement.

ture acrimonieuse des matieres démontrée par ceux 13 & 14, il faut craindre tout ce qui pourroit augmenter la putridité, & faire la plus légere irritation; dès lors il faut que le régime soit opposé à la putridité & adoucissant, & que les boissons soient mucilagineuses & tendent également à combattre la putridité D; l'on mettra les malades au régime E, & leur boisson habituelle consistera dans la tisane F.

SECONDE PÉRIODE.

Traitement.

VII. La putridité se manifeste encore plus dans cette période que dans la premiere; &, par l'observation des accidens (24, 25, 26, 30), l'on y peut suivre la marche de l'âcre, qui passe bientôt de l'estomac dans les intestins.

VIII. Aussi les indications à suivre sont-elles les mêmes que dans la premiere; & le régime, les boissons, les lavemens & les potions désignés (V & VI), sont ici indispensables.

IX. Si l'on a perdu les premiers momens, faute d'avoir été appellé assez tôt, ou si la premiere période a été si courte qu'elle n'a pas pu être saisie, & qu'enfin l'on n'ait pas placé le vomitif avant l'apparition du sang dans les selles, il faut y recourir, pourvu qu'on se trouve dans les premiers jours de celle-ci, & que le ventre ne soit pas tel qu'il est décrit (24).

X. Il faut aussi, dans les mêmes circonstances (IX) rapprocher du vomitif un minoratif B, en observant, relativement aux contre-indications, tout ce qui a été dit (IV).

XI. Comme les intestins paroissent principalement le siége de l'âcre dysentérique, il faut, pour en favoriser l'évacuation, se borner, sur la fin de

HISTOIRE.

25. Les déjections ſont très fréquentes, & quelquefois au point, que les malades vont à la ſelle à tout quart d'heure.

26. Elles ſont précédées de tranchées vives, accompagnées de douleurs de teneſme, & quelquefois de difficultés d'uriner.

27. Les matieres ſont ſouvent très différentes.

Les unes ſont jaunes mêlangées de ſang.

28. Dans d'autres, on voit un mélange de matieres jaunes enſanglantées, & d'un feuilletis verdâtre.

29. D'autres ſont d'un ſang pur, telles que celles du n°. 13.

30. D'autres enfin reſſemblent à de la chair blanchâtre hachée, nageant dans une ſéroſité rougeâtre.

31. L'inſomnie eſt abſolue, & les malades la ſupportent avec peine.

32. C'eſt ſur la fin de cette ſeconde période, & à l'approche de la troiſieme, que ſe montrent principalement les accidens (24, 25, 26, 30 & 31), & cette période ſe confond avec la troiſieme; de maniere qu'en m'arrêtant à cette diviſion de la maladie, je ne le fais que pour diſtinguer, autant qu'il eſt poſſible, les temps qui préſentent quelques différences dans les indications à ſuivre.

TROISIEME PÉRIODE.

HISTOIRE.

33. CETTE période-ci eſt très longue, & d'autant plus, que l'on n'a pas été à portée de placer les remedes, ou de ſuivre les malades avec exactitude.

Traitement.

cette ſeconde période, à quelques demi-lavemens.

La crainte de produire de trop fortes évacuations & d'affoiblir les malades, oblige à ſe borner à ces moyens, encore faut-il être très diſcret dans leur uſage, & ne les jamais donner qu'à mi-ſeringue au plus.

XII. La même crainte de trop affoiblir les malades, doit engager à chercher à diminuer le nombre des ſelles par les potions G, qu'on diſtribue par cuillerées, ſur tout quand le ventre eſt un peu ſenſible au toucher & élevé; s'il étoit inſenſible & applati, on pourroit donner une priſe de diaſcordium H.

XIII. Lorſque le ventre ſe diſtend & eſt ſenſible au toucher, il faut le frotter ſouvent avec de l'huile d'olives ou de noix, ou même de navettes ſi elle eſt fraîche, & laiſſer ſur le ventre un morceau d'étoffe de laine imbibée de l'une de ces huiles.

XIV. Une attention importante à faire, c'eſt d'entretenir les malades dans un état de chaleur douce qui puiſſe favoriſer la tranſpiration; & quoiqu'on ne doive point forcer la ſueur, comme il eſt à deſirer qu'elle s'établiſſe modérément, il faut prendre à ce ſujet les précautions les plus grandes. Il faut,

Premiérement, que les malades ſoient, autant qu'il eſt poſſible, très bien couverts dans leurs lits.

Secondement, qu'ils ne ſortent jamais dans les cours ou les jardins pour pouſſer leurs ſelles.

TROISIEME PÉRIODE.

Traitement.

XV. Comme les forces des malades s'affoibliſſent par la durée des évacuations, on ne doit, dans cette période, que travailler à les modérer par le régime, les boiſſons & les potions. Ce n'eſt

HISTOIRE.

On y obſerve tous les ſymptômes obſervés dans la ſeconde, ſur tout ſur la fin. Tous ſe ſoutiennent quelque temps ſur le même pied ; mais ſuivant la maniere dont la maladie doit ſe terminer, on les voit ſur la fin, ou diminuer, ou augmenter de vivacité, & former, par cette diminution ou augmentation, le paſſage à la guériſon facile des malades, ou à une guériſon très difficile, & ſouvent annoncer l'incurabilité.

34. C'eſt la qualité des déjections qui caractériſe les progrès en bien ou en mal ; ſi elles deviennent jaunâtres & mélangées de glaires blanches, & que le ſang n'y paroiſſe que rarement, on peut ſe flatter que le commencement de la quatrieme période n'eſt pas éloigné, & que la terminaiſon ſera heureuſe.

35. Mais tant que les déjections conſervent le caractere de celles (30), ce terme eſt éloigné ; mais lorſqu'elles perſiſtent, ſe colorent en brun, deviennent fétides & ſanieuſes ; le paſſage de la troiſieme periode à la quatrieme s'opere, & l'on a tout à craindre de la terminaiſon de la maladie.

TRAITEMENT.

pas le cas de tenter d'autres évacuations que celles que produit la maladie ; il faut au contraire les modérer.

XVI. Mais c'eſt le moment de ſe rendre attentif à la qualité des matieres, afin de diriger ſa conduite ſur le changement qu'on y apperçoit.

XVII. Si elles reſtent ſemblables à des chairs pourries blanches, peu fétides, il faut s'abſtenir de toute ſorte d'évacuans, & ſe borner au traitement décrit (XI & XII).

XVIII. Il faut s'en abſtenir encore, ſi les malades ne rendent que des glaires enſanglantées, du volume d'un crachat ordinaire, & rejettées avec teneſme, & ſe conduire alors avec les précautions déſignées (XI & XII).

XIX. Il ſeroit encore dangereux de ſe décider à donner des évacuans, quand les déjections deviennent très fétides, noirâtres, ſanieuſes ; on donnera alors, par cuillerées très rapprochées, la potion I.

XX. Les ſeules circonſtances où l'on doive employer à cette époque des évacuans, ſont celles où les matieres ont changé de caractere, & ſont devenues bilieuſes, épaiſſes comme de la poirée, quoique mêlées d'un peu de ſang.

XXI. Celles où ces matieres ſont mêlées à des glaires blanchâtres qui dominent ſur la totalité par leur qualité ; alors il faut donner le purgatif K : & dans le cas déſigné (XX), on purgera avec le purgatif L.

Le régime, ſur la fin de cette période, peut être rendu un peu plus fortifiant : on donnera, dans les cas déſignés (XIX, XX & XXI), quelques cuillerées de vin ; dans la circonſtance (XX & XXI), quelques bouillons & ſoupes graſſes.

QUATRIEME PÉRIODE.

COMME celle-ci eſt différente ſuivant la terminaiſon que la maladie doit avoir, je la diviſerai en deux ſections, relativement à la nature de l'iſſue de cette maladie, & je décrirai ſucceſſivement les phénomenes qui amenent & accompagnent la terminaiſon heureuſe, & ceux qui s'obſervent quand la terminaiſon doit être difficile ou funeſte.

TERMINAISON HEUREUSE.

HISTOIRE.

36. Les déjections prennent le caractere déſigné (54), & ſucceſſivement elles deviennent de plus en plus épaiſſes, & de moins en moins fréquentes.

Les malades ne vont plus à la ſelle la nuit, & ne ſouffrent que très peu en y allant.

37. Mais quelquefois les déjections reſtent glaireuſes; & les glaires qui ſont fondues avec les matieres, leur donnent l'apparence d'un mucus jaunâtre.

38. Souvent à cette époque la bouffiſſure s'établit; mais elle eſt légere, & les urines coulent abondamment.

39. La langue ſe couvre d'un mucus d'un blanc tirant ſur le jaune, eſt humide, & ſe dépouille facilement de ſon enduit.

40. L'appétit ſe rétablit, le ſommeil ſe ſoutient; il n'y a qu'un peu de foibleſſe qui peu à peu fait place à une augmentation de forces, préſage aſſuré de la convaleſcence.

TERMINAISON FACHEUSE.

41. Cette terminaiſon eſt fâcheuſe, ou par l'exfoliation & la ſuppuration des tuniques de l'inteſtin, ou par les effets du progrès de la putridité.

TERMINAISON HEUREUSE.

Traitement.

XXII. Si les déjections ont le caractere (36), il faut placer le purgatif K, & le réitérer deux ou trois fois, ſuivant la force des maladies.

La tiſane D peut être remplacée par une tiſane ſimple, au goût des malades; & on leur donne, à leurs repas, quelques gouttes de vin.

Au régime E ſuccede celui qui eſt décrit ſous la lettre M.

XXIII. Mais dans le cas où les déjections ſont de l'eſpece déſignée (27), c'eſt au purgatif L qu'on doit avoir recours, & que l'on réitere de même deux à trois fois, ſuivant les forces des malades.

Dans les jours libres, on fait prendre trois verrées par jour de l'infuſion N, & l'on continue juſqu'à ce que pluſieurs jours ſe ſoient écoulés depuis la ceſſation entiere des déjections muqueuſes.

XXIV. A cette époque, les malades feront bien de ſe tenir un peu levés, & même de ſe promener, pourvu qu'ils ne ſortent point pendant l'humidité ni le froid.

TERMINAISON FACHEUSE.

XXV. Dans le cas de la ſuppuration & de l'exfoliation des membranes de l'inteſtin, les principales indications à ſuivre, ſont de faciliter l'expul-

HISTOIRE.

42. Dans le premier cas, les douleurs perſiſtent, le ventre reſte ſenſible au toucher.

Les déjections, tantôt jaunâtres, tantôt ſéreuſes, & quelquefois encore ſanguinolentes, ſont ſucceſſivement mêlées de matieres purulentes blanchâtres, peu fétides; on y apperçoit quelques débris des membranes internes de l'inteſtin, détachées par l'exfoliation.

43. Le pouls eſt toujours fébrile; il y a même quelquefois des redoublemens par de petits friſſons.

44. La peau eſt chaude, ordinairement ſéche, &, par intervalle, humectée par une ſueur graſſe.

45. Les urines coulent aſſez facilement, mais ſont orangées, quelquefois couvertes d'une pellicule gorge de pigeon, & l'on y voit ou un nuage plus ou moins épais ſuſpendu, ou un dépôt rougeâtre & briqueté.

46. L'appétit ſe rétablit, & quelquefois même eſt très grand.

47 Le ſommeil eſt ſouvent peu tranquille, & les douleurs de ventre cauſent l'inſomnie.

48. Souvent à tous ces accidens ſe réunit la bouffiſſure univerſelle.

49. Souvent il y a quelques hoquets.

50. Dans le ſecond cas, la langue tremblotte quand on exige des malades qu'ils la tirent hors de la bouche, elle ſe noircit, ſe deſſéche, & ſucceſſivement ſe couvre d'aphtes blanchâtres; & lorſque le mieux s'établit, elle s'humecte, & les aphtes s'exfolient.

51. Le voile du palais, la gorge, & la membrane qui tapiſſe la voûte du palais, ſe couvrent également d'aphtes, noirciſſent, ſe deſſéchent, puis s'humectent & s'exfolient de même que la langue, s'il ſurvient du mieux.

52. Les dents ſe deſſéchent, & l'enduit qui les

Traitement.

ſion du pus, & d'empêcher qu'en paſſant dans le ſang, il n'en altere la qualité.

XXVI. Pour remplir la premiere, il faut continuer l'uſage des tiſanes gommées, & faire prendre au malade, de quatre en quatre heures dans la journée, le mélange O; donner pour alimens, des purées d'haricots, & les aſſocier aux crêmes de riz; continuer ces remedes juſqu'à la ceſſation des évacuations purulentes, & donner, tous les trois ou quatre jours, trois petits bols P, à quatre heures de diſtance les uns des autres.

XXVII. L'altération de la maſſe humorale ſe manifeſte par l'état du pouls (43), par celui de la peau (44), & des urines (45), & par la bouffiſſure (48), ſoit que ces ſignes ſe trouvent tous réunis, ou qu'il n'y en ait que deux ou trois; alors, ſi les forces du malade le permettent, il faut placer un purgatif K, & le lendemain faire commencer l'uſage des ſucs d'herbes Q, dont on donnera une verrée de ſix en ſix heures, aſſociée à pareille quantité de tiſane.

XXVIII. Le régime ſera celui qu'on décrira ſous la lettre R.

XXIX. L'épuiſement des forces & la ſpoliation de la partie rouge du ſang, occaſionnent ici l'altération de la maſſe humorale; & comme tous les ſignes de (50 à 58), montrent que cette altération eſt à ſon comble, il faut avoir recours aux anti-ſeptiques les plus puiſſans, & les choiſir parmi ceux qui ſont cordiaux, & ne peuvent point augmenter les évacuations.

Il faut en même temps s'occuper des accidens particuliers, tels que ceux des (50 à 53, & 60 à 61),

XXX. Les anti-ſeptiques qu'on choiſira, ſeront la potion S, les tiſanes T, les lavemens V.

HISTOIRE.

recouvre brunit Cet enduit s'humecte lorſque le mieux ſe décide.

53. Il y a des nauſées aſſez fréquentes, un hoquet qui devient ſouvent très fatigant par ſa fréquence & ſon étendue.

54. Le pouls eſt fréquent, intermittent, irrégulier & petit ; quelquefois convulſif, & l'on ſent des ſoubreſauts dans les tendons.

55. Les déjections ſont fréquentes, involontaires, noires ou tres brunes & très fétides ; ſouvent ſéreuſes, ſouvent mélées de caillots de ſang noir, de matieres grumelées noirâtres ou vertes : les malades éprouvent une chaleur interne fatigante, mais qui ne les porte pas à boire.

56. Le ventre, d'abord bourſoufflé, & d'où il s'échappe beaucoup de vents fétides, ſe tend, puis s'applatit ; & ſi cet affaiſſement ſe fait ſans que les ſymptômes (54 & 55) ceſſent, la mort eſt proche.

57. Le viſage eſt effilé, les narines s'affaiſſent & s'obliterent preſque entiérement, ſa couleur eſt d'un pâle livide.

58. Le nez, les extrémités, & même le corps, ſe refroidiſſent ; & au bout d'un temps plus ou moins long, il s'établit une moiteur graſſe & peu chaude, préſage certain d'une mort prochaine.

59. La reſpiration devient ſur la fin très difficile, & le râlement vient autoriſer le plus fâcheux prognoſtic, & annoncer la mort.

60. Souvent la ſituation des malades ſur leur dos, ainſi que l'action des matieres qui leur échappent, donnent lieu à des eſcarres gangreneuſes plus ou moins étendues.

61. Souvent une leucophlegmatie, & même l'aſcite & l'hydropiſie de poitrine ſont l'effet de l'altération putride portée fort loin dans un corps fort & robuſte.

Traitement.

On distribuera la potion à cuillerées plus ou moins rapprochées, suivant la force ou la foiblesse des malades : la tisane se donnera par verrées, de deux en deux heures au plus tard, & d'heure en heure au moins, si les malades ont soif.

On placera deux lavemens par jour, toujours à demi-seringue ; mais pourvu que les forces du malade permettent de le remuer.

XXXI. Pour arrêter les progrès de la putridité de la bouche & de la gorge, on emploiera le gargarisme U ; & lorsque les aphtes commenceront à s'exfolier, on les touchera légérement avec un pinceau de linge effilé, trempé dans le mélange X.

XXXII. On pansera les ulcérations qui ne seront pas encore gangrenées, avec des emplâtres de styrax ; & lorsque la gangrêne se déclarera, on trempera les emplâtres dans l'eau-de-vie camphrée, & ou saupoudrera les escarres avec de la poudre de quinquina.

XXXIII. L'anazarque sera combattue par les apozêmes Y, dont on fera boire une verrée de quatre en quatre heures, par-dessus un bol Z.

XXXIV. Mais avant que l'hydropisie ne se soit portée par tout, l'ascite est démontrée par le flot aqueux, que l'on sent en frappant le ventre avec les mains, il sera plus prudent d'en venir à l'opération de la ponction ; on la fera suivre de l'usage des hydragogues désignés (XXXIII), qui alors guériront plus sûrement l'hydropisie, parce qu'on n'aura qu'à parer à de nouveaux épanchemens.

XXXV. Dans l'état exposé du (50 à 61), le régime doit être celui décrit sous la lettre R, & il faut engager les malades à mâcher souvent de la canelle concassée.

HISTOIRE.

On n'y obſerve alors aucun des accidens décrits de (53 à 58) ceux dont il eſt fait mention de (50 à 52), n'y ont pas la même intenſité; mais ſi les moyens employés pour corriger la cauſe de cette leucophlegmatie, & diſſiper cette maladie ſecondaire, n'ont pas le ſuccès deſiré, la mort n'eſt que retardée, & elle eſt précédée par les ſignes qui l'annoncent ordinairement.

CONVALESCENCE.

62. Les malades reſtent très foibles pendant très long-temps, & quelquefois pluſieurs mois.

63. Leurs pieds, & ſouvent leurs jambes, ſont enflés.

64. Ils marchent avec peine.

65. Il leur ſurvient alternativement de temps à autre, des conſtipations & de petits dévoiemens; la plus légere humidité des pieds, la plus légere impreſſion du froid, ſuffiſent pour ramener le dévoiement.

Traitement.

Mais, dans le cas de la leucophlegmatie, on mettra les malades à celui qu'indique la lettre &; pourvu toutefois que les malades ne soient pas tourmentés par la soif; car alors il faut les satisfaire, & leur donner de la tisane simple.

CONVALESCENCE.

XXXVI. Tous les accidens qui accompagnent la convalescence, sont une suite de l'épuisement, de la foiblesse des organes de la digestion, & de la tendance que l'humeur de la transpiration a à prendre la voie des intestins.

Il faut donc, premiérement, employer un régime fortifiant.

Secondement, ne point surcharger l'estomac de trop de nourriture.

Troisiémement, le fortifier par quelques cuillerées de ratafia pour tout le peuple, & par du café à l'eau pour les gens aisés.

Quatriémement, revenir, de temps à autre, à un léger purgatif K.

Cinquiémement, obliger les malades à s'habiller bien chaudement, à se bien chauffer pour éviter le froid aux pieds, & à ne point s'exposer au froid ni à l'humidité.

Sixiémement, à se frotter tout le corps avec des linges roux ou des brosses, pour rappeller l'humeur de la transpiration à la peau.

REMARQUES

Relatives à la complication vermineuſe.

HISTOIRE.

Pluſieurs malades ont rendu des vers ; ils ne doivent être regardés que comme une complication accidentelle, & point eſſentielle à la maladie : c'eſt principalement par la ſortie de ces inſectes qu'on en eſt inſtruit, & ſouvent on peut en reconnoître l'exiſtence par la rougeur de la pointe de la langue ; mais en général ils ne changent point le caractere de la maladie.

TRAITEMENT.

Cette complication ne change rien au traitement général ; elle exige ſeulement que dans les premiere & ſeconde périodes on aſſocie aux purgatifs & aux potions D, une doſe de coralline de Corſe, à la doſe déſignée dans l'inſtruction particuliere, donnée au ſujet de ce remede.

Elle exige encore que dans la convaleſcence on ſubſtitue ce remede à la rhubarbe.

FORMULES.

VOMITIF A.

PRENEZ ipécacuanha en poudre, 18 grains.

Partagez-les en trois priſes égales, que vous diſtribuerez d'heure en heure, ſuivant l'effet.

On peut porter cette doſe juſqu'à 24 grains, & même plus pour les gens robuſtes, & la réduire à 12 en trois priſes pour les enfans.

La meilleure maniere de donner cette poudre, eſt de l'incorporer dans un peu de confitures ou de miel.

Purgatif minoratif B.

Prenez tamarin, une once.

Faites bouillir dans assez d'eau pour deux verrées, & au coulé faites dissoudre

Manne, trois onces.

On se contentera d'un de ces apozêmes pour les enfans de dix à douze ans, & un peu au-dessous.

On donnera aux enfans de cinq ans & au-dessous,

Syrop de chicorée, composé } de chaque une
de fleurs de pêchers. } once.

Lavement C.

Dans suffisante quantité d'eau bouillante, faites infuser

Graines de lin concassées, 2 gros.

Ajoutez un peu de beurre frais, laissez refroidir le lavement, & donnez-le à mi-seringue, & presque froid.

Potion D.

Dans une verrée d'eau bouillante, faites infuser

Graine de lin concassée, un gros.

Au coulé, délayez syrop de diacode, demi-once.

Régime E.

On donnera aux malades, de deux en deux heures, une petite cuillerée de crême de riz, faite de la maniere suivante :

Prenez deux onces de riz, lavez-le & faites-le cuire dans trois bouteilles d'eau, réduites à deux; sur la fin de la cuisson, ajoutez

Beurre frais, une once;

Sel ou sucre, suivant le goût du malade, quantité suffisante.

Tisane F.

Sur une bouteille d'eau, faites dissoudre

Gomme arabique, une once.

On pourroit auſſi, au lieu de cette tiſane, en faire une avec deux onces de mie de pain blanc,
Une once de rapure de corne de cerf,
Trois bouteilles d'eau, & un peu de ſucre ou de réglisſe.

POTION G.

Prenez ſimarouba rapé, un gros.
Faites infuſer dans ſ. q d'eau, & au coulé, délayez
Syrop de diacode, une once;
Diſſolvez gomme adragant, un ſcrupule.

DIASCORDIUM H.

La priſe de diaſcordium ſera de demi-gros pour les adultes, & on la réduira aux deux tiers ou à un tiers ſuivant l'âge; de même qu'on l'augmentera, ſi l'uſage continué en diminue l'effet.

POTION I.

Prenez fleurs de roſes de Provins, une forte pincée.
Faites infuſer dans aſſez d'eau pour une verrée d'infuſion; au coulé, délayez, à l'aide d'un peu de jaune d'œuf, camphre, 24 grains;
Ajoutez ſyrop d'œillets, une once.
de diacode, ſix gros.
Liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, quarante-huit gouttes.

PURGATIF K.

Dans l'infuſion de rhubarbe concaſſée, un gros,
Faites diſſoudre manne, deux onces & demie pour une ſeule verrée.

PURGATIF L.

Dans l'infuſion de ſimarouba, un gros,
Faites diſſoudre manne, deux onces & demie.
On diminuera les doſes des drogues dans ces deux purgatifs, pour les perſonnes au-deſſous de

quinze ans. On donnera aux enfans du premier âge, le mélange des syrops purgatifs, au lieu du premier; & l'on remplacera le second, en ajoutant une once de syrop de chicorée à l'infusion du simarouba.

Régime M.

Le fond du régime est le même que celui E; on y ajoute seulement quelques panades au beurre, quelques œufs délayés dans de l'eau.

Les malades pourront manger quelques petits morceaux de pain, quelques fruits mûrs, & boire quelques gouttes de vin.

Infusion N.

Dans assez d'eau pour trois verrées d'infusion, faites infuser simarouba rapé, 2 gros.

On peut, pour en ôter le mauvais goût, y ajouter du sucre ou du syrop capillaire.

Mélange O.

Faites de l'eau de chaux en faisant dissoudre dans trois bouteilles d'eau, une livre de chaux; décantez & filtrez cette eau après fusion parfaite de la chaux.

Mêlez une verrée de cette eau à deux verrées de lait modérément échauffé.

Bols P.

Prenez ipécacuanha en poudre, 2 grains;
Incorporez-les dans un peu de conserve de roses.

Sucs d'herbes Q.

Prenez Cresson, Bécabunga, Orties grieches; } de chaque espece parties égales.

Ecrasez-les dans un mortier de pierre ou de bois, tirez-en le suc par une forte expression à travers un linge, laissez déposer, décantez ce qui est clair, & conservez pour l'usage.

RÉGIME R.

Ce régime eſt le même que celui déſigné par la lettre M ; mais qu'on rendra plus fortifiant & dépurant, en donnant des potages aux herbes ou aux oignons, & quelques œufs frais à la coque.

POTION S.

Prenez la même infuſion de la potion I ; mettez-y la même doſe de camphre, de ſyrop d'œillets, & de la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann* ; mais ſupprimez-en le ſyrop de diacode, & ajoutez-y

Eſprit de ſoufre, 15 gouttes.

TISANE T.

Prenez fleurs de camomille romaine, demi-poignée ; faites infuſer dans ſuffiſante quantité d'eau pour deux bouteilles ; & au coulé, délayez eſprit de ſoufre, 2 gros ; & faites diſſoudre un peu de ſucre.

LAVEMENT V.

Dans aſſez d'eau faites bouillir

Quinquina concaſſé, une once ;

Au coulé, mettez vinaigre, une verrée.

GARGARISME U.

Prenez orge en grains entiers, 2 onces ;

Faites bouillir dans trois livres & demie d'eau ; après la cuiſſon, paſſez à travers un linge ; au coulé, délayez

Miel, 3 onces.

Vinaigre, 3 onces.

MÉLANGE X.

Prenez miel roſat, une once.

Extrait de Saturne, demi-gros.

Apozémes Y.

Prenez ſimarouba, demi-once ;
Faites infuſer dans aſſez d'eau pour quatre verrées d'infuſion ; & faites diſſoudre ſur le tout,
Sel ammoniac, un gros & 24 grains.

Bol Z.

Prenez ſcille en poudre, 6 grains.
Nitre purifié, 12 grains.
Faites un bol avec un peu de conſerve de roſes, & préparez ſéparément tous les bols de cette eſpece-ci.

Régime &.

Ce régime-ci ne différera de celui de la lettre R, qu'en ce que l'on permettra au malade un peu de viande rôtie, & qu'il aura ſoin de prendre les crêmes de riz plus épaiſſies, les potages ſans beaucoup de bouillons, & de ne point boire de lait-de-poule : en général, il boira très peu.

CONFORMATION MONSTRUEUSE.

Par m. BAILLET, chirurgien de l'Hôtel-dieu de Saint-Vallery-ſur-Somme.

LE 4 du préſent mois (août 1779), ſur les cinq heures du matin, je fus appellé pour ſecourir la femme du ſieur *Caille*, brigadier des fermes du roi, demeurant à Laleu, paroiſſe de Lancheres, à deux lieues environ de chez moi. Cette femme, âgée de 36 ans, d'un fort tempérament, ſouffroit, depuis quarante-huit heures environ, des douleurs pour accoucher. Comme c'étoit ſon cinquieme enfant, elle dit à la ſage-femme du village qu'il falloit que ſon enfant fût mal placé, puiſqu'elle ne pouvoit accoucher, & qu'il lui falloit néceſſairement du ſecours. En conſéquence elle m'envoya chercher. Pendant le temps que l'on mit pour venir chez moi, & celui que je mis pour voler au ſecours de cette femme, elle accoucha. L'enfant préſentoit les feſſes, & eſt venu dans cette ſituation, ſur le récit de la ſage-femme. On me dit, en arrivant, la femme eſt accouchée, & l'enfant eſt mort : il n'a fait qu'un cri, me dit-on, rien de plus.

Il a reçu le baptême, c'eſt fort heureux; car il n'auroit pu vivre. J'en demande la raiſon, on me répond : *Il n'étoit perforé ni par-devant, ni par-derriere.* Cet enfant étoit enſéveli. Je demandai au pere la permiſſion de l'examiner, il y conſentit; & voici ce que j'ai vu à l'extérieur : l'enfant étoit très gras, & parfaitement bien portant, les cuiſſes ſinguliérement évaſées, & le ventre d'un volume plus conſidérable qu'à l'ordinaire; le cordon ombilical prenoit ſon inſertion à un pouce de diſtance du pubis; & où devoient ſe trouver les organes de la génération & l'anus, il ne s'y trouvoit qu'une peau comme ſur le ventre & ſur le dos, & ſous cette peau un pouce & demi de graiſſe; on voyoit un petit trou à la peau, à l'endroit du pubis, pour y paſſer un ſtilet. A l'inſpection extérieure, je crus & j'avois d'abord aſſuré aux perſonnes préſentes, que c'étoit une fille imperforée : je fis l'ouverture de cet enfant, la poitrine ne m'offrit rien de particulier. Voici ce que je remarquai dans le bas-ventre : après l'œſophage, au lieu d'un ventricule étoient les gros inteſtins, enſuite les inteſtins grêles, & l'eſtomac ſe trouvoit à la place du rectum, & attaché par l'orifice que l'on nomme *cardia*, au coccyx. Je portai mes recherches vers les organes de la géné-

ration ; ma ſurpriſe fut extrême quand je vis attachées à la veſſie & au pubis les parties de la génération du ſexe maſculin ; tous les ſpectateurs ne purent méconnoître cet organe qui venoit ſe terminer au petit trou ſitué au pubis dont je viens de parler. Je me contente de rendre le fait tel qu'il eſt ; je ferai part ſeulement de la réflexion de la mere de cet enfant : C'eſt une punition de Dieu, me dit-elle, mon mari vouloit un garçon, moi une fille, il ne nous a envoyé ni l'un ni l'autre.

EXTRAIT du prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier décembre 1779.*

L'ÉTAT froid, humide & très variable de l'atmoſphere ayant duré tout le mois de novembre, le tableau des maladies, dont le rapport a été fait dans cette aſſemblée, ne differe que par des nuances très légeres de celui que nous avons préſenté dans le journal dernier. Il paroît ſeulement que les petites-véroles ont été moins nombreuſes, mais pluſieurs ont été traverſées par les mêmes complications.

Les obſervations communiquées ont confirmé le traitement que l'on avoit déjà reconnu très ſalutaire dans les dévoiemens,

les dyſenteries & les fievres putrides & malignes.

Les rhumatiſmes ont été fort communs; on a été obligé d'employer la ſaignée, & même de la répéter, lorſque les douleurs étoient aiguës & perſévérantes avec fievre. Chez quelques-uns l'humeur s'eſt portée tout-à-coup ſur les inteſtins, & a occaſionné des douleurs vives & des déjections ſanguinolentes. La guériſon a été prompte, lorſque la détente produite par la ſaignée, a été ſuivie de ſueurs modérées, mais ſoutenues par des boiſſons légérement inciſives diaphorétiques.

Il y a eu quelques fievres rouges & quelques fievres intermittentes : les premieres ont exigé plus d'attention pour préſerver les malades des impreſſions de l'air, parce que, ſans ces précautions, l'éruption diſparoiſſoit promptement, & cauſoit des accidens qui ont été mortels pour quelques-uns. Ces accidens étoient une inflammation rapide de l'un des poumons, & même de deux, ou de l'eſtomac & des inteſtins. Les véſicatoires & des boiſſons légérement diaphorétiques & un peu chaudes, ont été très efficaces.

Tous les médecins ſavent combien il eſt dangereux de deſſécher des ſuintemens dartreux ou autres, de ſupprimer des évacuations, de fermer des émonctoires que

la nature s'étoit ménagés. Le tranſport de l'humeur morbifique ſur un viſcere ſe fait quelquefois avec une promptitude ſurprenante.

M. *Leclerc* a rapporté l'hiſtoire d'une phthiſie pulmonaire, parvenue preſque à ſon dernier degré, quoique la toux n'eût commencé que depuis quinze jours, époque de la diſparution & répercuſſion d'une dartre. Pluſieurs docteurs ont cité des exemples ſemblables. Heureux les malades ſi le médecin eſt conſulté à temps pour rappeller l'humeur à la peau par le moyen des véſicatoires ou autres ſtimulans, ou pour rétablir l'évacuation ſupprimée.

M. *Duchanoy* avoit, dans une des aſſemblées précédentes, fait part d'une obſervation tendante à prouver que l'ipécacuanha n'a pas ſeulement la vertu vomitive purgative, mais qu'il poſſede encore une vertu aſtringente. En effet, il avoit remarqué chez un malade qui avoit un flux de ſang, que le ſang s'arrêtoit les jours qu'il prenoit de l'ipécacuanha, & recommençoit à couler les jours qu'il ne prenoit point de cette poudre, & que la perſévérance dans l'uſage de ce remede, de deux jours l'un, diminua petit à petit, & fit totalement diſparoître le ſang des ſelles. M. *Majault* a dit avoir obſervé la même choſe ſur un enfant de dix ans, &

qu'il avoit donné une diſſolution gommeuſe dans laquelle il avoit mêlé de l'ipécacuanha, pour arrêter des évacuations ſanguinolentes. Ayant ceſſé un jour, parce qu'il ne paroiſſoit plus de ſang, l'évacuation devint ſanguinolente comme avant.

M. *Saillant* a fait le tableau de la conſtitution du printemps & de l'automne de 1779, & celui des maladies qui ont régné pendant ces deux ſaiſons. Il a lu pluſieurs obſervations de maladies particulieres.

M. *Bourdois de la Motte* a lu l'hiſtoire de pluſieurs infortunés qui ont été les victimes des pilules du ſieur *Keyſer*, adminiſtrées ſuivant une nouvelle méthode.

Un des médecins de l'Hôtel-dieu a rappellé que dès le temps de la premiere célébrité donnée à ces pilules, on voyoit ſouvent arriver dans l'hôpital des phthiſiques qui n'étoient tombés dans cet état qu'après en avoir pris une grande quantité, que cependant on prétendoit innocente.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DÉCEMBRE 1779.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soi
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. L
1	6, 1	6, 3	10, 0	27 7,10	27 7, 3	27 7,
2	10, 6	11, 3	11, 3	27 7, 8	27 7, 8	27 7,
3	12, 1	13, 6	11, 0	27 7, 2	27 8, 0	27 7,
4	9, 0	7, 5	5, 0	27 8, 6	27 10, 8	28 0,
5	4, 0	5, 5	1, 7	28 0, 4	28 1, 4	28 2,
6	0, 5	4, 0	1, 7	28 2,10	28 3, 0	28 2,
7	1, 4	4, 3	6, 6	27 10, 8	27 8, 4	27 7,
8	7, 0	6, 0	1, 5	27 6, 9	27 8, 0	27 11,
9	1, 4	2, 7	5, 0	28 0, 2	27 11, 2	27 9,
10	8, 0	9, 3	9, 2	27 10, 2	27 10, 6	27 11,
11	7, 5	9, 0	8, 0	27 10, 6	27 10, 0	27 10,
12	6, 3	6, 8	7, 0	27 9, 0	27 7,11	27 6,
13	6, 0	7, 6	7, 5	27 5, 6	27 4, 8	27 1,
14	5, 3	5, 7	3, 0	27 6, 6	27 7,10	27 9,
15	2, 0	2, 8	3, 0	27 11, 6	27 11, 0	27 9,
16	8, 3	9, 5	7, 0	27 9,11	27 9, 9	27 9,
17	7, 8	10, 0	9, 2	27 9, 0	27 9, 0	27 9,
18	7, 0	9, 8	8, 4	27 9, 4	27 9, 1	27 8,
19	8, 0	10, 8	9, 6	27 8, 4	27 8, 0	27 7,
20	10, 0	9, 6	8, 0	27 2, 0	27 1, 7	27 1,
21	7, 0	8, 0	8, 0	27 2, 7	27 1, 4	26 9,
22	5, 0	3, 0	−0, 0	26 8, 2	27 2, 3	27 4,
23	−0, 4	2, 5	1, 0	27 6, 6	27 6, 8	27 7,
24	0, 5	2, 0	0, 7	27 7, 4	27 7, 0	27 7,
25	−0, 0	0, 4	−2, 0	27 7,10	27 8, 6	27 9,
26	−1, 5	1, 5	−0, 0	27 11, 0	27 11, 0	27 10,
27	−0, 7	1, 0	−0, 0	27 9, 5	27 8, 6	27 8,
28	−0, 0	1, 6	1, 0	27 8,10	27 9, 4	27 11,
29	1, 0	3, 0	1, 0	28 0, 6	28 1, 3	28 2,
30	−0, 5	0, 4	−0, 4	28 2, 2	28 1, 6	28 1,
31	−2, 6	1, 0	−2, 0	28 1, 9	28 1, 4	28 1,

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9h.*
1	S-O. c. gr. v. br.	S. couv. pl. vent.	S. couv. doux.
2	S. couv. gr. vent.	S-O. *idem.*	S-O. *id.* pl. gr. v.
3	S-O. *id.* chaud.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
4	N-O. c. pl. *temp.*	O. couv. v. froid.	O. couvert.
5	O. nu. *grêle*, froi.	N. beau.	N. b. fr. *aur. bor.*
6	N. beau, *gel. bl.*	N. *idem.*	N. beau.
7	S. couvert, froid.	S. couv. pl. fr.	S. couvert.
8	S. couvert, pluie.	N. couvert.	N-E. beau, froid.
9	S-O. couv. *gelée blanche, neige.*	S-O. *idem.* pluie, vent.	S-O. couv. pluie, vent.
10	S-O. c. v. doux.	S-O. c. doux, br.	S-O. couv. doux.
11	S.O. couvert.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
12	S. *idem.*	S. *idem.* doux.	S. *idem.* doux.
13	S-O. *id.* pl. gr. v.	S-O. couv. pl. v.	S-O. couv. *temp.*
14	O. nu. pl. *temp.*	N-O. nua. v. fr.	O. nuages, froid.
15	N-O. couvert.	S-O. couv. pluie.	S. couvert, pluie.
16	S-O. *idem.* vent.	S-O. nuages.	S-O. beau.
17	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. doux.	S-O. couv. doux.
18	S. couv. brouill.	S-O. c. brouil. br.	S-O. couvert.
19	S-O n. v. doux.	S. couv. bruine.	S-O. *idem.*
20	S-O. couv. pluie, *tempête.*	S-O. couvert.	S-O. *idem.*
21	S-O. couv. vent.	S-O. *idem.* pluie.	S-E. *idem.* vent.
22	N-O. couv. pluie, *tempête.*	O. beau, froid.	N-O. beau, froid.
23	S-O. beau, froid.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
24	S-O. couv. neige.	N, & S. couv. fr.	N-E. couv. froid.
25	N. *idem.*	N. beau, froid.	N. beau, froid.
26	N. nuages.	N. couv. froid.	N. couv. neige.
27	N. couv. neige.	N. *idem.*	N. couv. froid.
28	N. couv. brouil.	N. couvert.	N. *idem.*
29	N. couvert.	N-E. nua. dégel.	N-E. beau.
30	N-E. nuages.	N-E. nua. froid.	N-E. couv. froid.
31	E. beau, froid.	E. beau.	E. beau, froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 13, 6 deg. le 3
Moindre degré de chaleur . . . . . —2, 6 le 31

Chaleur moyenne . . . . . 5, 4 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 3, 0 le 6
Moindre élévat. du Mercure . . . . 26, 8, 2 le 22

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 8, 10

Nombre de jours de Beau 3
de Couvert . . . 23
de Nuages 5
de Vent 13
de Tonnerre . . . 0
de Brouillard. . . 3
de Pluie 16
de Neige 5

Quantité de Pluie . . . . . 22, 9 lignes.
D'Evaporation 16, 0
Différence 6, 9

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.
N.-E. 2
N.-O. 1
S. 4
S.-E. 0
S.-O. 13
E. 1
O. 2

TEMPÉRATURE : Froide, humide, orageuse & très désagréable.

MALADIES : Aucune; quelques morts subites.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er janvier 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de décembre 1779, par m. BOUCHER, médecin.

LES pluies ont perſiſté juſques vers la fin du mois : elles ont même été copieuſes juſqu'au 22 : il pleuvoit de tous les vents. Le mercure, dans le barometre, s'eſt néanmoins maintenu juſqu'au 20 à la hauteur de 27 pouces 7 à 8 lignes. Ce jour, il eſt deſcendu au terme de 27 pouces 2 lignes ; & le 21, au terme précis de 27 pouces : le 22 au matin il étoit à 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes.

Il a gelé les huit derniers jours du mois. Le thermometre néanmoins n'eſt guere deſcendu plus bas que le terme de 1 degré au-deſſous de celui de la congélation, ſinon le 31, qu'il eſt deſcendu à 2 $\frac{1}{2}$ degrés ſous ce dernier terme.

Il y a eu des variations dans les vents du premier au 24, après quoi le vent à été *nord-eſt.*

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du nord.	10 fois du ſud
5 fois du nord vers l'eſt.	vers l'oueſt.
2 fois de l'eſt.	6 fois de l'oueſt.
7 fois du ſud.	7 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.	2 jours de vent
3 jours de neige.	froid.

Les hygrometres ont marqué une très grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de décembre 1779.

LES rhumes ont été épidémiques pendant ce mois, ainſi que le précédent : il y en a eu de différens degrés & de différentes eſpeces, aux uns avec fievre, & ſans fievre dans la plûpart. Beaucoup étoient accompagnés de mal de gorge, mais qui étoit rarement inflammatoire ; la toux avoit lieu preſque généralement : elle étoit ſéche dans les uns, & dans les autres avec des crachats pituiteux. La maladie a été, dans nombre de perſonnes, une fluxion de poitrine marquée, dont pluſieurs ont été la victime pour avoir négligé les moyens de curation convenables.

Les fluxions de poitrine ont été, dans le peuple, preſque auſſi répandues que les rhumes ſimples ; le dépôt s'enſuivoit bientôt lorſqu'on ne le prévenoit point par des ſaignées ſuffiſantes, mais qui devoient être ménagées ſelon les forces des ſujets : la dépreſſion & la concentration du pouls en ont ſouvent impoſé aux miniſtres de la ſanté, qui en conſéquence ont craint & négligé la ſaignée. L'expérience a fait voir néanmoins que c'étoit ſouvent le moyen le plus propre à dégager le pouls & à prévenir les ſuites fâcheuſes. Très ſouvent il s'eſt rencontré une complication de ſaburre dans les premieres voies, qu'il a été important d'évacuer après avoir ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux ſanguins. Il y a eu auſſi, dans le peuple ſur tout, des pleuropneumonies qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogiſtique, & dont la criſe ſe faiſoit par les ſueurs & par une expectoration purulente.

Les fievres intermittentes ont encore été très répandues, & il n'étoit pas aiſé de les déraciner.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le citoyen dentiſte, ou *l'art de ſeconder la nature pour ſe conſerver les dents, & les entretenir propres. Ouvrage moderne, à la portée de tout le monde. Par m. HEBERT, chirurgien dentiſte, reçu au college royal de chirurgie de Paris, dentiſte penſionné de la ville.*

Heureux celui qui, en conſacrant ſes veilles, devient utile à ſes ſemblables.

A Lyon, chez Louis Roſſet, *libraire, grande rue Merciere; & chez l'*Auteur, *place des Terreaux, maiſon Allemand.* M. DCC. LXXVIII. *avec approbation.* (in-12 *de* 95 *pag.*). *On en trouve des exemplaires à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins.*

Ce petit ouvrage, qui eſt dédié à meſſieurs les prévôt des marchands & échevins de la ville de Lyon, eſt la production d'un homme qui depuis trente ans épie la nature dans le travail des dents, & qui paroît être parvenu à découvrir le véritable méchaniſme de leur développement, de leur accroiſſement, de leur ſortie & de leur chûte. Nous l'avons lu avec plaiſir, & nous croyons qu'il remplit l'objet que l'auteur s'eſt propoſé en l'écrivant, l'utilité.

Ce que m. *Hébert* nous dit de la germination des dents, de leur développement, &c. . . . n'eſt cependant qu'un extrait d'un corps de doctrine complet qu'il ſe propoſe de publier inceſſamment. L'eſſai que nous annonçons eſt un heureux préjugé en ſa faveur. Nous l'invitons à tenir bientôt la parole qu'il nous donne.

On a joint à la ſuite du *citoyen dentiſte* un

écrit ſans nom d'auteur ; mais qui nous paroît être de la main de m. *Hébert.* Il eſt intitulé : « *Réfutation d'un nouveau traité d'odontalgie. A Geneve, M. DCC. LXXIII.* (in-12 *de 59 p.*) ».

C'eſt la critique bien faite d'un ouvrage qu'on a imprimé ſous ce titre : « *Traité d'odontalgie où l'on préſente un ſyſtême nouveau ſur l'origine & la formation des dents, une deſcription des différentes maladies qui affectent la bouche, & les moyens de les guérir. Par* PIERRE AUZÉBI, *chirurgien dentiſte à Lyon,* 1771 ». (in-8°. *de* 167 *pages*).

La fortune de ce traité n'a pas été brillante. Outre les erreurs qu'il renferme, il ſemble n'avoir été compoſé que pour annoncer que l'auteur poſſédoit des eaux & opiats pour les dents. L'impoſture, la jactance, l'effronterie, ſont le cortége avec lequel ſe montre le charlataniſme ; on le ſait, on le voit : cependant on écoute ſa voix perfide, & l'on n'apperçoit le piége adroit qu'il tend, que lorſqu'on y eſt tombé, & qu'on va périr ſa victime.

PRIX de médecine, de la valeur de 300 liv.

LA faculté de médecine de Paris avoit propoſé pour ſujet du prix de l'année 1779, la queſtion ſuivante : *Quels ſont les avantages dans l'alaitement des enfans par leurs meres, dans l'ordre phyſique, politique & moral?* Dans ſon aſſemblée publique, tenue le 9 décembre dernier dans les écoles extérieures de Sorbonne, elle le décerna au mémoire de m. LANDAIS, docteur en médecine aux Eſſarts en bas Poitou, & annonça que le ſujet du prix de cette année 1780, étoit la queſtion que voici :

1°. *Y a-t-il des ſignes certains de la préſence des vers, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans le canal inteſtinal?*

2°. *Quels en ſont les ſignes?*

3°. *Quand la préſence de ces inſectes eſt-elle dangereuſe ?*

Enfin : *Quels ſont les moyens curatifs dans les différentes circonſtances ?*

Toutes les perſonnes, tant étrangeres que regnicoles, ſeront admiſes à concourir, excepté les docteurs, & même les bacheliers de la faculté de médecine de Paris. On obſervera les conditions ſuivantes :

1°. Les mémoires ſeront écrits en françois ou en latin, indifféremment ; ſeront envoyés avant le premier août de cette année 1780, paſſé lequel temps ils ne ſeront point reçus : ils ſeront adreſſés par la poſte, à m. le Doyen, francs de port, ou lui ſeront remis en main propre.

2°. Les auteurs éviteront de ſe faire connoître, &, pour cela, ils auront ſoin de ne point ſe nommer. Ils écriront la deviſe qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & ſurnoms, leur qualité & leur adreſſe préciſe, ſur une feuille ſéparée, attachée au mémoire, & qui ſera pliée & cachetée. Au défaut de ces conditions, les ouvrages ſeront rejettés.

De tous les cachets, on ne levera que ceux des deux auteurs dont les mémoires auront remporté le prix & l'*acceſſit*. Les autres ſeront brûlés, à moins que la faculté n'ait une permiſſion expreſſe des auteurs d'en uſer autrement.

Pour éviter les mépriſes, m. le Doyen ne remettra le prix qu'à l'auteur même de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & ſe fera repréſenter une double copie de l'ouvrage. Le prix ſera remis en eſpeces, ou en jetons portant l'empreinte du Doyen en charge.

Ce prix enfin ſera proclamé dans la ſéance publique de la faculté au mois de novembre prochain.

Donné à Paris, ce 24 janvier 1780.

THOM. LEVACHER DE LA FEUTRIE, *doyen.*

HOTEL SALUTAIRE,
MAISON DE SANTÉ.

Ou infirmerie générale, rue du petit Vaugirard, vis-à-vis la rue Bagneux, fauxbourg S. Germain, en bon air & belle vue, ci-devant rue des Brodeurs, & barriere de Seve, tenu par le ſieur de CAUBOTTE, *ancien chirurgien directeur de deux maiſons de ſanté, établies par le gouvernement, & chirurgien des écuries de S. A. R. Madame.*

CETTE maiſon ſubſiſte depuis pluſieurs années. Cet établiſſement conſiſte à prendre des malades en hommes & en femmes pour toutes ſortes de maladies, à raiſon de quatre livres par jour en commun, ou de ſix livres dans des chambres particulieres. Le prix de ceux qui voudront avoir un appartement complet, ſera ſuivant ce qu'ils exigeront. Les ſoins du médecin, du chirurgien, les médicamens, la nourriture, le bois, la lumiere, les gardes, & généralement tout ce qui eſt néceſſaire aux malades, eſt compris dans ce prix.

Il y a des appartemens où l'on peut avoir ſon domeſtique & ſa femme de chambre, & un corps de bâtiment ſéparé pour les perſonnes de diſtinction.

On prend auſſi des femmes en couche, & chaque femme a la liberté d'y appeller ſon accoucheur, ſi elle veut.

Les femmes ont des appartemens ſéparés, & ſont ſervies par des femmes.

On eſt libre d'y faire appeller tout autre mé-

decin ou chirurgien que ceux de la maiſon, mais à ſes propres dépens.

Il y a un joli jardin pour la promenade des convaleſcens, ainſi qu'une chapelle où ſe dit la meſſe les fêtes & Dimanches.

Les malades ſont viſités pluſieurs fois par jour, & même la nuit, s'il eſt néceſſaire, par le médecin ou chirurgien qui réſide dans la maiſon.

On y reçoit des abonnemens pour les grandes maiſons qui defireroient un ou pluſieurs lits fondés, moyennant 800 livres par an pour chaque lit; & pour ce prix, les maîtres des maiſons peuvent les faire occuper toute l'année par leurs gens, s'ils ſe trouvent malades, ou bien moyennant une ſomme convenue par année, à proportion du nombre des domeſtiques, ſoit qu'il y ait peu ou beaucoup de malades, comme différens princes & ſeigneurs l'ont déjà fait, pour fixer l'ordre de dépenſe à ce ſujet, & pour le bien de leurs gens.

On prend auſſi des infirmes ou incurables, moyennant 800 livres par an, pour tous frais.

Le gouvernement, qui a reconnu l'utilité & l'avantage de cet établiſſement, lui accorde toute ſa protection.

On trouve dans cette maiſon tous les ſecours poſſibles, & même une machine électrique pour ceux à qui ce ſecours peut convenir, tels que les paralytiques, &c.

On y donnera auſſi tous les lundis matin de chaque ſemaine des conſultations gratuites aux pauvres, ainſi que les panſemens, & autres ſoins analogues à leurs maladies.

L'abondance des matieres ne nous a point permis d'inſérer dans ce journal la ſuite des obſervations de m. HOIN; *nous l'avons renvoyée au journal de mars prochain.*

TABLE

DU MOIS DE FÉVRIER 1780.

EXTRAITS : *Effets de la tisane caraïbe.... Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes ; par m.* MITTIÉ... *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes ; par m.* FABRE, *chir.* page 97
Suite des *observations sur une nouvelle édition des aphor. d'Hippocrate ; par m.* GOULIN. 124
Amputation du bras faite sans ligature ; par le P. EDME BROCOT, *à Charenton.* 144
Maladie dysentérique observée à Noyers ; par m. MARET, *méd.* 153
Conformation monstrueuse ; par m. BAILLET, *chir.* 176
Extrait du prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier décembre* 1779. 178
Observations météor. faites à Montmorenci. 183
Observations météor. faites à Lille. 185
Maladies qui ont régné à Lille. 186

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

1°. *Livre annoncé avec notice.* 187
2°. *Prix de médecine ; par la fac. de Paris.* 188
3°. *Hôtel salutaire pour les malades.* 190

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de février 1780. A Paris, ce 24 janvier 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1780.

EXTRAIT.

Recherches ſur la cauſe des affections hypocondriaques, appellées communément vapeurs; ou *lettres d'un médecin ſur ces affections. On y a joint un journal de l'état du corps, en raiſon de la perfection de la tranſpiration & de la température de l'air. Par m.* CLAUDE REVILLON, *docteur en médecine, de l'acad. des ſciences de Dijon, à Mâcon.*

Si quanta & qualis oporteat quotidiè fieret additio eorum quæ deficiunt, & ablatio eorum quæ excedunt, ſanitas amiſſa recuperaretur, & præſens ſemper conſervaretur.

SANCTOR. *aphoriſm. prim.*

A Paris, chez la veuve Hériſſant, *rue*

Neuve Notre-Dame, à la croix d'or, M. DCC. LXXIX. *avec approbation & privilege du roi.* (in-8°. *de* 121 *pages*).

LA lecture de ces lettres tente ſouvent de faire des objections à l'auteur; cependant il les a écrites principalement pour les vaporeux, & c'étoit, ſans doute, une raiſon de plus pour communiquer ſes idées d'une maniere claire & méthodique; mais ſi m. *Revillon* s'écarte des regles d'une logique ſtricte, s'il avance des propoſitions trop générales, il nous tranſmet au moins le réſultat de ſa propre expérience, & des ſenſations qu'il a éprouvées lui-même. Il faut convenir qu'à cet égard ſon travail eſt intéreſſant; il préſente une hiſtoire ingénieuſe & ſuccincte des phénomènes que le défaut de tranſpiration peut produire chez les vaporeux, & il annonce certainement un médecin inſtruit, ſenſible & prudent. Après cet aveu ſincere, il voudra bien nous permettre quelques remarques critiques.

Nous commencerons par citer un paſſage de la *page* viij de l'avant-propos: » Je n'ai pas dit le premier, que le défaut de tranſpiration contribuoit à déterminer l'*hyſtérie* & l'*hypocondriaciſme*; mais je crois avoir annoncé le premier la dépendance de cette ſécrétion avec les

accidens nerveux, & avoir porté la conviction dans tous les esprits impartiaux : *Avoir enfin prouvé que si ce n'est pas la seule cause des accidens nerveux, elle y joue le principal rôle, & que c'est toujours la transpiration qu'il faut s'occuper à rétablir par un traitement bien entendu* ».

La premiere partie de ce passage nous semble obscure, mais la seconde donne une idée juste du systême que notre auteur a rendu bien séduisant.

« Il est très aisé, dit-il, de prouver que la préoccupation de l'esprit ne joue aucun rôle dans cette maladie (appellée communément *vapeurs*) ; que si les passions, les excès de travail ou de volupté peuvent la faire contracter, ce n'est qu'en viciant les digestions, & dérangeant la transpiration ; elle peut aussi être causée par la nature des alimens dont on fait usage, par la constitution du climat que l'on habite. Tout le monde sait que les Anglois y sont plus exposés que les autres, & que la consomption, maladie endémique à leur pays (laquelle n'est que le dernier degré de cette affection), n'est dûe en partie qu'à la constitution humide de leur climat. L'on a même observé qu'il est des mois où, pendant le regne des vents d'oueſt, les suicides y sont plus fréquens.

Qui pourroit ſe refuſer à croire que la cauſe phyſique prépare tout dans ces inſtans malheureux, où, comme dit m. l'abbé *Richard* dans ſon excellente hiſtoire de l'air, les forces motrices de la machine ſont ſans action, & ſe laſſent d'elles-mêmes : la vie devient à charge... Le poids de la vie le plus inſupportable de tous, quand il ſe fait ſentir, eſt pour celui qui l'éprouve le comble des maux, dont la mort (1) ſeule peut le délivrer ». (*Tom.* IV, *pag.* 411, 420).

« Je ſentois, reprend m. *R.* (pag. 15), que mon corps donnoit le ton à mon eſprit ; qu'un temps pluvieux, nébuleux, de mauvaiſes digeſtions, me rendoient le corps lourd, & l'eſprit moins ſuſceptible d'application ; que cet état de mal-être s'affoibliſſoit ou diſparoiſſoit en raiſon de la pureté de l'air & de mon exactitude à ſuivre le régime, qu'une bonne digeſtion me faiſoit appercevoir les objets tels qu'ils

(1) Ce prognoſtic de m. l'abbé *Richard* eſt bien affligeant, mais heureuſement l'expérience ne le juſtifie point. Les médecins connoiſſent un grand nombre d'hommes auxquels l'hypochondriaciſme avoit rendu la vie odieuſe, inſupportable, & qui actuellement en jouiſſent fort agréablement.

étoient. Je comprîs alors qu'une cauſe matérielle agiſſoit ſur moi, & que cette cauſe, qui augmentoit ou diminuoit à raiſon du bon ou du mauvais temps, & du choix des alimens, n'étoit pas inhérente à mon individu. Tandis que je raiſonnois ſur ce qui pouvoit déterminer les maux de nerfs, un événement ſingulier m'éclaira ſur le principe de cette maladie. J'étois accablé d'hypochondriaciſme quand au mois d'octobre 1774, je fus attaqué d'une fievre qui ſe préſenta dans l'invaſion comme continue. Après les premiers ſecours elle ſe régla en quotidienne; chaque accès étoit terminé par une légere moiteur: je n'en fus délivré, malgré tous les remedes, qu'au mois de mars 1775. Pendant tout le cours de cette fievre je n'eus aucun paroxyſme vaporeux. Je crus être affranchi de cette affreuſe indiſpoſition, & je me réjouiſſois d'avoir gardé la fievre pendant ſix mois. Ma joie ne dura pas long-temps: quinze jours après la diſparition de la fievre, les vapeurs revinrent comme auparavant. Me rappellant ce que j'avois éprouvé précédemment, & ce qui s'étoit paſſé pendant le cours de ma maladie, je ne doutois plus que je ne duſſe l'évanouiſſement de la maladie nerveuſe à la moiteur générale qui termi-

noit chaque accès, & que la vraie cauſe des maladies nerveuſes ne fût une tranſpiration viciée ». Et plus loin (*pag.* 27) : *Mais puiſqu'en toutes circonſtances le dérangement de la tranſpiration donne lieu aux accidens vaporeux, je ſuis dans le cas de les attribuer excluſivement à la diminution notable de cette évacuation ;* mais ce n'eſt-là qu'une conjecture, l'expérience doit venir l'appuyer, & c'eſt d'après elle que je vais parler ».

Notre auteur invoque ſa propre expérience, & elle prouve que la diminution de la tranſpiration a conſtamment fait reparoître chez lui les accidens vaporeux, & qu'elle les a augmentés lorſqu'ils exiſtoient déjà ; & au contraire qu'il ſe trouvoit mieux lorſqu'il excitoit la tranſpiration par quelques remedes, & par la ſévérité du régime. « Au moment, dit-il, où j'ai eu l'eſprit le plus libre, l'eſtomac bien diſpoſé, & où il ſembloit ne me reſter que le ſouvenir de mon indiſpoſition, j'ai pu, en diminuant la tranſpiration, me procurer des vents & la perte de l'appétit, les inquiétudes & tous les mal-aiſes que donnent les vapeurs. Parvenu à la rétablir, j'ai recouvert le bien-être comme par enchantement ; il m'eſt arrivé une fois de la ralentir de demi-once

par heure; l'agitation du corps & de l'esprit fut affreuse ce jour-là, *pag.* 31.».

Tels sont les faits & les principaux argumens qui déterminent m. *Revillon* d'attribuer les accidens vaporeux (exclusivement) à la diminution notable de la transpiration. Mais ne voit-on pas dans le temps le plus serein, le plus favorable à la transpiration, des personnes, sans avoir commis aucune imprudence, éprouver subitement de violens accès vaporeux? Ces accès, quelquefois, précedent l'éruption des regles. Certainement ici ils ne dépendent point d'un défaut de transpiration, mais ils occasionnent au contraire eux-mêmes le dérangement de la transpiration, par le grand échauffement des liqueurs, & la tension des vaisseaux. Les regles enfin paroissent, l'effort cesse, les convulsions diminuent, & la transpiration se rétablit. On pourroit citer un grand nombre d'autres exemples, où le dérangement de la transpiration n'est que la suite même des vapeurs. Cependant m. *Revillon*, non content d'attribuer les vapeurs exclusivement à la diminution notable de la transpiration, ajoute qu'*en toutes circonstances le dérangement de la transpiration donne lieu aux accidens vaporeux*, pag. 27.

L'expérience journaliere ne permet point d'adopter cette proposition. N'y a-t-il

point des circonſtances malheureuſement trop multipliées, où le dérangement de la tranſpiration donne lieu aux fluxions, aux rhumatiſmes, aux pleuréſies, aux dyſenteries, aux œdêmes, &c. Peut-on même diſconvenir qu'il y ait une ſeule maladie grave où, dans une certaine période, la tranſpiration ne ſoit dérangée; une ſeule maladie dont un accès, & même la rechûte, ne puiſſent être provoqués par le dérangement de la tranſpiration?

Selon notre auteur, *il eſt très aiſé de prouver, que la préoccupation de l'eſprit ne joue aucun rôle dans cette maladie; que ſi les paſſions, les excès de travail ou de volupté, peuvent la faire contracter, ce n'eſt qu'en viciant les digeſtions & dérangeant la tranſpiration.* Ne pourroit-on pas répliquer, que cette préoccupation de l'eſprit joue un rôle bien remarquable dans les accidens vaporeux: de fâcheuſes nouvelles n'ont-elles pas excité mille fois les accidens les plus caractériſtiques des vapeurs? Un amoureux mélancolique, qui invoque la mort dans l'excès de ſon tourment & de ſon maraſme, ne guérit-il point à vue d'œil quand un hymen enchanteur couronne ſes vœux?

Il eſt ſans doute très probable que la mélancolie, la conſomption des Anglois dépendent de leur atmoſphere. Mais que

doit-on en conclure, ſi ce n'eſt qu'en Angleterre le climat eſt une des principales cauſes de leurs vapeurs ? En France, & ſur tout à Paris, les vapeurs tiennent ordinairement & heureuſement à d'autres cauſes qu'au défaut de tranſpiration.

Notre auteur ne doute point qu'il ne dût l'évanouiſſement de ſa maladie nerveuſe à la moiteur générale qui terminoit chaque accès de fievre. Mais la doctrine d'Hippocrate ne nous autoriſeroit-elle pas auſſi à préſumer au moins que notre auteur devoit la rémiſſion de ſes vapeurs à la fievre même ?

Quibuſcunque ſanis de repentè dolores fiunt in capite, & ſtatim voce interceptâ jacent, ac ſtertunt, in ſeptem diebus pereunt, ſi non febris apprehendat. APH. ſect. vj. 51.

Lippienti, febre ſuperveniente, ſolutio. COAC. PRÆNOT.

Convulſiones & tetanicas diſtenſiones febris accedens ſolvit. IBID.

Convulſiones ſolvit febris ſuperveniens acuta, quæ priùs non fuit. IBID.

Et en effet les médecins praticiens ont ſouvent occaſion de voir des changemens ſalutaires opérés par la fievre, & ſur tout dans les affections nerveuſes.

Enfin on pourroit, d'après la logique de notre auteur, ôter le principal rôle à la

tranſpiration pour le donner à la digeſtion : rien ne ſeroit plus facile. « Je n'ai pas dit le premier que le défaut de la digeſtion / tranſpiration contribuoit à déterminer l'hyſtérie & l'hypochondriaciſme, mais je crois avoir annoncé le premier la dépendance de cette fonction / ſécrétion avec les accidens nerveux, & avoir porté la conviction dans tous les eſprits impartiaux ; avoir enfin prouvé que ſi ce n'eſt pas la ſeule cauſe des accidens nerveux, elle y joue le principal rôle, & que c'eſt toujours la digeſtion / tranſpiration qu'il faut s'occuper à rétablir par un traitement bien entendu ».

Cette variante eſt d'autant plus admiſſible, qu'elle ne change rien au traitement que notre auteur preſcrit, & qui eſt abſolument dirigé à rétablir les fonctions de l'eſtomac. Au ſurplus, il l'avoue lui-même, toutes les fois qu'entraîné par les circonſtances, il a pris plus d'alimens qu'à l'ordinaire, il a eu pendant le reſte du jour le corps lourd, il a éprouvé un ennui inconcevable.... Il eſt perſuadé, & avec raiſon, que l'homme le plus robuſte, en s'expoſant pluſieurs jours de ſuite à une intempérance de cette eſpece, ſe rendroit vaporeux. (Cette réflexion ſervira ſans doute à faire deviner la cauſe la plus commune de l'hypochondriaciſme en Al-

lemagne.) Auſſi m. *Revillon* convient-il qu'il y a un cercle vicieux qui aggrave les maux des vaporeux, *puiſque la diminution de la tranſpiration altere la digeſtion, & que l'imperfection de cette fonction rend la tranſpiration imparfaite.*

La lettre XIe & les ſuivantes, ſont deſtinées à indiquer les moyens curatifs; l'auteur dit que dans l'inſtant des paroxyſmes, il emploie les antiſpaſmodiques connus; enſuite il regle le régime; il fait un choix bien entendu des alimens; il conſeille l'uſage des bouillons préparés avec la racine de patience, de chicorée amere, avec les feuilles de fumeterre, de bourache. Ces bouillons, dit-il, ont une vertu ſtomachique bien marquée; ils donnent de l'activité à la bile; ils corrigent la diſpoſition aux aigreurs; ils augmentent l'action de l'eſtomac, & facilitent ſinguliérement les digeſtions; il y aſſocie des pilules ſtomachiques, & il prétend que leurs bons effets pourroient l'autoriſer à les regarder comme ſpécifiques de l'état nerveux. Elles ſont compoſées avec l'extrait de caſcarille, de genepi, la poudre de caſtorum, le ſuccin préparé, la réſine de kina. L'auteur recommande l'exercice & l'uſage d'un minoratif, lorſque les ſignes de ſabure en annoncent le beſoin, mais il faut être très réſervé ſur

ce ſecours. Enfin, il fait un grand éloge de l'infuſion théiforme du genepi, ou petite abſynthe des Alpes, dans les digeſtions laborieuſes, pour remédier aux malaiſes, aux gonflemens.

Notre auteur (*pag.* 82) déſaprouve l'uſage des légumes, des poiſſons, des fruits cruds, du petit-lait, du café, des liqueurs, du chocolat; il conſeille un peu de bon vin : mais cependant, afin que ceux qui ont été guéris des vapeurs par le petit-lait & par les fruits, n'élevent point leur voix contre m. *Revillon*, nous allons rapporter ce qu'il a dit, (*pag.* 49(après avoir diviſé les maladies vaporeuſes en deux claſſes générales, en chaudes & en froides. Dans le dernier cas, « la peau eſt plus ſouvent froide que chaude, ſéche, mais molle, les chaires ſont flaſques, le pouls eſt mou & ſerré, irrégulier; les digeſtions ſont laborieuſes & tournent à l'aigre; la bouche eſt pâteuſe; à l'inſtant du réveil la langue eſt blanchâtre; les digeſtions ſont ſouvent glaireuſes & délayées, quoique ſouvent le ventre ſoit reſſerré; les urines ſont pâles & toujours abondantes; le moindre exercice fatigue; le malade conſerve de l'embonpoint & a beaucoup de diſpoſition au ſommeil : tout annonce, dans cet état, un relâchement vicieux, une vapidité de ſucs; tout in-

dique les fortifians, les atténuans, tandis que dans l'autre tout prouve la séchereſſe, la rigidité, la tenſion, l'âcreté de la maſſe humorale, & demande des relâchans, des délayans, des édulcorans. Qu'aux malades de cette derniere eſpece, on preſcrive les délayans & les bains, on agit conformément à leurs beſoins ; mais ſi, comme on a coutume de le faire, on emploie pour les autres le régime relâchant, on augmente néceſſairement tous les accidens. Le petit-lait, les bouillons de poulet, l'eau de veau, les bains relâchent l'eſtomac, en énervent les ſucs digeſtifs... on diminue de plus en plus la tranſpiration, ſous le ſpécieux prétexte d'adoucir une lymphe âcre, de diminuer la ſéchereſſe des nerfs, & d'emporter des obſtructions, que l'on regarde comme le principe de cette maladie, &c. » Cette lettre contient des réflexions très judicieuſes. Nous y renvoyons les perſonnes des deux ſexes attaquées de vapeurs, elles y trouveront des remarques eſſentielles, & notamment ſur le ſyſtême de m. *Pome*, & ſur les effets nuiſibles de l'abus des bains.

M. *R.* a terminé ſes recherches par un extrait du journal qu'il a tenu de l'état du corps, à raiſon de la tranſpiration & de la température de l'air, commencé le 30 mars 1776, & fini le 17 juin ſuivant.

D'après le compte que nous venons de rendre du travail de m. *Revillon*, on voit que s'il n'eſt pas aſſez exact & trop affirmatif dans ſa théorie, il eſt, en revanche, prudent dans la pratique. Il eſt auſſi bien éloigné d'uſurper cette ſorte de réputation, que tout médecin pourroit bien facilement acquérir, en faiſant de ces livres, où l'on traite *groſſo modo* tous les objets de médecine, pour donner des avis aux perſonnes de tout état, de la cour, de la ville & de la campagne. Quoique ces eſpeces de médecins ne répetent que ce qui a été dit, & qu'ils le répetent ſouvent mal, ils ſont cependant toujours sûrs du ſuccès, car ils s'adreſſent à des juges qui en ſavent encore moins qu'eux. Mais comme cette ſorte de livres produit de dangereux effets, m. *Revillon* a eu une attention particuliere de ne communiquer à la claſſe des malades, pour leſquels il a écrit, que cette portion de connoiſſance médécinale, qui peut leur devenir utile ſans les compromettre. « J'ai voulu éviter, dit-il, l'abus où l'on tombe depuis quelque temps de répandre des traités dans leſquels on s'efforce d'applanir les difficultés, & de faire croire au public qu'il peut, à l'aide de ce ſecours, entreprendre toute ſorte de traitemens, ſaiſir toutes les indications, tandis qu'il en eſt

qui embarraſſent très ſouvent le médecin conſommé, qui joint les connoiſſances d'une pratique étendue à une théorie lumineuſe. La ſeconde eſt, que j'ai été trop ſouvent témoin des malheurs qu'occaſionnent ces ouvrages éphémeres tant vantés, pour ne pas ſauver les regrets que doivent donner ces productions à leurs auteurs ».

SUITE ET FIN

Des réflexions de m. HOIN, ſur le forceps de m. LEVRET, &c....

APRÈS cette digreſſion, qui m'a paru néceſſaire, je reviens au texte de m. *Chayrou*, & vais tâcher de répondre à ſes queſtions : 2°. Le forceps *corrige-t-il le vice des poſitions ?* Si lorſque la tête eſt oblique, & qu'on ſe ſert, ſuivant cet auteur, du levier de *Roonhuyſen*, ou, ce qui vaut beaucoup mieux à mon avis, d'une des branches du forceps courbe de m. *Levret*, ne parvient-on pas à *corriger le vice des poſitions ?* & cela doucement, facilement, ſans bleſſer ni déchirer, ni contondre ; il faut ajouter que la branche du forceps a cet avantage ſur le levier tant préconiſé, qu'elle a non-ſeulement une courbure qui l'adapte parfaitement à

la configuration du petit baſſin; mais encore qu'embraſſant une partie plus étendue de la tête de l'enfant, elle en facilite davantage le dégagement : d'ailleurs le levier qu'elle forme étant plus long, il en acquiert plus de force en en exigeant beaucoup moins de la part de celui qui le manie, ſans même avoir beſoin d'être arcbouté contre les parties latérales de la femme, comme le fait le levier en raiſon de ſon peu de longueur.

3°. Le forceps *diminue-t-il le diametre du corps à extraire ?* C'eſt une vérité dont on ne ſauroit douter. Je dirai de plus, que quand cet inſtrument eſt bien manié, il le fait doucement, également, & ſans inconvéniens pour l'enfant. Perſonne n'ignore que la tête, à moins qu'elle ne ſoit très petite, & le baſſin très large, éprouve une diminution dans ſon moyen diametre, & même dans ſon petit, par ſa compreſſion entre les os de ce même petit baſſin; & même dans les accouchemens les plus naturels. Son inſpection immédiatement après ſa ſortie, démontre cette vérité : on la trouve toujours allongée en forme de pain de ſucre; forme qui n'eſt pas même ignorée des ſages-femmes les moins inſtruites, & des femmes du peuple, qui ont l'imprudence de chercher à la faire changer, en pêtriſſant, pour ainſi dire,

dire, entre leurs mains; & c'eſt ce qu'elles appellent refaire la tête. Si les contractions réitérées de la matrice ſuffiſent pour effectuer cet allongement de la tête à meſure qu'elle s'engage & qu'elle eſt ſerrée dans le détroit ſupérieur du petit baſſin, (ce à quoi elle eſt diſpoſée naturellement par l'état membraneux des ſutures, qui permet aux os du crâne de ſe rapprocher, & même de ſe croiſer les uns ſur les autres), pourquoi refuſeroit-on au forceps, employé avec tous les ménagemens convenables, la même propriété, & par conſéquent de *diminuer le volume du corps à extraire ?*

4°. Le forceps *étend-il les dimenſions du paſſage ?* Jamais les accoucheurs qui l'ont inventé, perfectionné & employé, n'en ont attendu cet effet, ſi ce n'eſt relativement; ſoit qu'en allongeant le corps à extraire, ils l'aient mieux proportionné à l'eſpace qui doit lui livrer paſſage (c'eſt ce que je viens de démontrer dans le paragraphe précédent); ſoit qu'en changeant la poſition vicieuſe de l'enfant, ils le rétabliſſent dans ſa véritable ſituation, comme dans la premiere eſpece d'enclavement, dans la 3e, la 4e; ſoit enfin que l'enfant préſente la face ou autres parties latérales de la tête, déjà engagées dans le petit baſſin.

5°. Quiconque a entendu les leçons, ou lu & médité les ouvrages de l'illuſtre m. *Levret*, ſait que dans les occaſions où il conſeille de ſe ſervir de ſon forceps, il eſt bien loin 1°. *de ſaiſir la tête* (de l'enfant) *dans quelque ſituation qu'elle puiſſe ſe trouver*, & qu'il varie le manuel de ſon inſtrument autant qu'il eſt néceſſaire, pour toujours la ſaiſir ſur ſes parties latérales, ou du moins la mettre à portée d'y être ſaiſie; 2°. *de l'extraire dans une mauvaiſe poſition avec des mouvemens biaiſés, d'employer des efforts redoublés; & s'ils ſont inſuffiſans, d'y ajouter ceux d'un ou même de deux aides.* Certainement ſi cet habile accoucheur agiſſoit de cette maniere, ainſi que tous ceux qui font uſage de ſon forceps, ce ſeroit bien *aux dépens de qui il écherroit;* mais ce genre de manœuvre eſt bien contraire à leur façon de penſer, d'agir, & à leur but. Il eſt très rare qu'avec cet excellent *inſtrument*, il arrive le moindre accident à la mere ou à l'enfant; & c'eſt l'avantage qu'on retire de la courbure que m. *Levret* a donnée à ſon forceps, & que *Smellie* a été obligé d'adapter au ſien, ayant quelquefois manqué ſon but avec ſon forceps droit.

Plus doux, plus facile, & ſur tout *plus varié dans ſes ſecours* que le levier de

Roonhuyſen, le forceps *ne bleſſe*, *ne déchire*, *ni ne meurtrit*; *il ne prévient point la nature* (principalement ſi après avoir dégagé la tête de l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon progrès dans le petit baſſin, ou changé ſa poſition, on a ſoin d'abandonner aux contractions utérines l'expulſion de l'enfant amené, juſqu'à faire ſaillie au périnée (1)); *il ne la violente pas*; *il la ſert*; *il la ſeconde*, il lui ſupplée lorſqu'elle eſt inactive; *il s'accommode aux difficultés preſque ſans efforts & ſans riſque*; *il change toutes les poſitions qui forment l'obſtacle*; *il les rectifie*, & *diſpoſe ainſi l'accouchement*. Quoique *la conſtruction de cet inſtrument* ne ſoit pas auſſi *ſimple* que celle du levier, elle n'eſt

(1) Je dois cette importante remarque à m. *Enaux* qui a ſoin de la mettre en uſage dans ſa pratique depuis une douzaine d'années, temps auquel m. *Piet*, accoucheur de Paris, n'avoit pas encore donné le jour à la même remarque : j'avoue même que j'ignorois juſqu'à ce moment, ainſi que m. *Enaux*, qu'il l'eût faite. On évite, par ce moyen, le trop prompt reculement du coccyx, le déchirement du périnée, ſur tout à un premier accouchement. Les ſeuls cas où il eſt abſolument néceſſaire de s'écarter de cette regle, ſont les pertes, les convulſions qui arrivent au moment de l'accouchement, l'enfant préſentant la tête & le cordon ombilical, parce qu'ils exigent la plus grande célérité.

pas assez composée pour en gêner l'usage, quand on s'est bien assuré de la véritable position de l'enfant, & de l'état des parties de la femme.

Je ne conviendrai pas avec m. *Chayrou* de la solidité du reproche essentiel qu'il fait aux instrumens, *d'éteindre le génie dans l'artiste qui s'en sert, de détruire en lui tout esprit de ressource, & de borner ainsi les progrès de l'art.* Loin de borner les progrès de l'art, ils ont agrandi sa sphere, ses ressources; ressources vraiment utiles, puisqu'elles ont le double avantage de sauver la mere & l'enfant. A quoi serviront *la patience, les positions appropriées, les petites manœuvres, & quantité de choses de détail, dont il faut posséder la science, si l'on veut réussir constamment dans ce genre pénible de pratique*, non-seulement dans les différentes especes d'enclavemens, dont j'ai démontré la trop malheureuse réalité, mais encore dans les cas les plus pressans, tels que la perte violente, les convulsions qui surviennent au milieu ou à la fin du travail, le cordon ombilical se présentant avec la tête déjà trop engagée dans le petit bassin pour pouvoir ramener l'enfant par les pieds, &c. & où le forceps promptement & sagement employé, sauve du péril le plus éminent deux êtres inté-

reſſans, qui, ſans ce ſecours, auroient péri l'un ou l'autre, & ſouvent tous les deux.

Pour démontrer la ſolidité des principes, que m. *Chayrou* voudroit établir, il les appuie d'une ſeule obſervation; mais qui deſtinée à détruire chez les accoucheurs toutes les idées dogmatiques & pratiques reçues, devoit être concluante: cependant que de choſes à y deſirer & à y reprendre. 1°. La ſortie vive faite contre un profeſſeur d'accouchement, *fils & ſucceſſeur d'un homme célebre, auquel des ſuccès éclatans & une expérience conſommée, avoient acquis le ſurnom flatteur de Mauriceau d'Allemagne;* j'ajoute éleve de m. *Levret*, auteur d'élémens ſur l'art des accouchemens, qu'il a publiés en Allemagne en 1769, calqués ſur ceux de ſon dernier & illuſtre maître, & qui ſont entre les mains des jeunes accoucheurs qui viennent s'inſtruire à Straſbourg, n'eſt-elle pas au moins déplacée? Le titre de *grand inſtrumentaire* qu'on lui donne, n'eſt-il pas une injure, & devoit-on s'en permettre?

2°. Dans l'expoſé de l'obſervation, il n'eſt pas fait mention du terme de la groſſeſſe de la malade qui en fait le ſujet. Ce fait étoit cependant aſſez important pour en dire un mot: car que de

différences n'apporte pas dans les accouchemens, & dans leur manuel, l'entier développement de l'enfant, & celui du col de la matrice, comme ils le ſont à la fin du terme, & l'état où ils ſe trouvent à ſept ou huit mois, comme l'étoit la femme de Straſbourg.

3°. Il n'eſt pas plus parlé de l'oriſice uterin. Le ſentoit-on encore? Etoit-il effacé & reculé ſur la partie poſtérieure de la tête de l'enfant? on ſentira bientôt l'importance de cette remarque.

4°. Quelle étoit la véritable poſition de l'enfant? De quel côté étoit la face? Il eſt dit généralement; *la tête étoit dans dans une ſituation oblique, la main droite de l'enfant appliquée ſur le front, & preſſée entre la tête & les os du baſſin;* mais quels os du baſſin? *La tête*, eſt-il dit plus haut, *n'avoit encore pu franchir le détroit.* Eſt-ce le ſupérieur ou l'inférieur? Cependant toutes ces choſes influoient trop ſur le manuel de l'accouchement, pour devoir être paſſées ſous ſilence.

5°. *La reconnoiſſance de la poſition de l'enfant faite, l'accoucheur change la poſition de la malade; il abaiſſe la tête; il éleve le baſſin; & mettant à profit l'inertie de la matrice fatiguée par de longs efforts, par quatre jours de douleurs les plus vraies, mais entierement ceſſées alors,*

il repouſſe ſans peine, vers le fond, la tête obliquement engagée, & la ramene doucement à ſa poſition naturelle. La main ſe retire d'elle-même; la femme dort enſuite: après 2 heures, de légeres douleurs ſurviennent, augmentent, & la femme accouche naturellement d'un enfant vivant. Tout accoucheur auroit exécuté cette manœuvre; & il n'y a pas de doute que le profeſſeur ne l'eût au moins tentée avant d'en venir au moyen qu'on veut lui faire mettre en uſage, à la différence près, qu'il n'auroit pas cru, non plus que d'autres, ſe donner plus d'aiſance *en abaiſſant la tête, & élevant le baſſin de la femme*, parce qu'il n'entrera pas dans l'imagination d'un accoucheur de comparer la matrice à un ſac mol & flaſque, où ſa main range & dérange les parties de l'enfant à ſa volonté. Son expérience journaliere ne lui apprend que trop combien ce viſcere a de réaction ſur lui-même, & avec quelle force il embraſſe les parties de l'enfant qu'il contient; réaction d'autant plus vive, qu'il y a plus long-temps que les eaux ſont écoulées (choſe dont il n'eſt pas parlé dans l'obſervation). Les contractions utérines ont beau avoir ceſſé, le genre d'inertie qui ſubſiſte alors, n'eſt que relatif, c'eſt-à-dire, que quoique depuis pluſieurs heures la matrice

n'ait plus de contractions alternatives, elle n'en eſt pas moins reſſerrée ſur elle-même & ſur l'enfant, & elle n'en jouit pas moins de toute ſa force de réaction.

Je n'inſiſte ſi fort ici ſur cette ſituation *abaiſſée de la tête, & élevée du baſſin*, conſeillée par m. *Chayrou*, que parce que 1°. je ſais que c'eſt le principal moyen ſur lequel il établit tout le ſuccès de ſes *manœuvres* dans les accouchemens devenus laborieux; je ne dirai pas par l'enclavement de la tête, puiſqu'il n'y croit pas, mais par *ſes poſitions défavorables*. Il faudroit avoir perdu toute idée d'anatomie, & du méchaniſme de la groſſeſſe & de l'accouchement naturel, pour préſumer que la ſituation prétendue ſi favorable, puiſſe être d'aucune utilité; 1°. en ce que, comme il vient d'être dit, la matrice pendant la groſſeſſe étant dans un état paſſif, tend d'elle-même, par ſa propre vertu contractile, à ſe reſſerrer, à reprendre ſa forme, & à expulſer le corps étranger qu'elle renferme, dès qu'une fois la puiſſance, qui l'en empêchoit, a ceſſé, ſur tout après l'écoulement des eaux; ſon extenſion & ſon diametre étant alors diminués d'autant, ſes fibres muſculaires plus rapprochées, plus ſoutenues, en acquierent plus de force. C'eſt d'après cette connoiſſance de la contraction ſpontanée

de la matrice, après l'écoulement des eaux, que dans les cas de perte qui accompagne le travail de l'accouchement, ſur tout lorſqu'elle eſt modérée, & que l'accouchement forcé n'eſt pas néceſſité, on ſe contente de percer les membranes pour évacuer les eaux, ayant la précaution de ſoulever la tête de l'enfant dans l'intervalle de la contraction utérine, afin que l'évacuation ſoit plus complette. La force de réaction de la matrice ſur elle-même eſt ſi vive, que la mort même ne la détruit pas; puiſqu'il eſt de fait, que quelques femmes ont accouché naturellement après leur mort, & que dans celles à qui on fait alors l'opération céſarienne pour adminiſtrer les ſecours ſpirituels, & même ſauver la vie aux enfans, on voit leur matrice ſe contracter au point de ne pouvoir contenir en entier l'arriere-faix, quoiqu'on ait attendu, pour leur faire cette opération, qu'il n'y eût aucun ſigne de vie.

2°. De deux choſes l'une, ou l'orifice utérin eſt effacé, ou il ne l'eſt pas : s'il l'eſt, je ſuppoſe la tête point enclavée, & par conſéquent ſuſceptible d'avancer ou de reculer; comment ſera-t-il poſſible de la repouſſer du côté du fond de la matrice, puiſqu'elle en eſt déjà ſortie? ne ſeroit-ce pas s'expoſer, en exécutant cette manœuvre, à déchirer la portion du va-

gin, qui embraſſe le col de la matrice, ou y occaſionner des tiraillemens qui ne peuvent produire que des accidens funeſtes à la mere, ſans être d'aucune utilité à la réduction de la tête de l'enfant à une meilleure poſition? Mais la tête déjà en partie dans le vagin, & ſi fort enchâſſée entre les os du baſſin, que malgré les contractions violentes de la matrice, elle ne peut avancer, comme elle ne peut reculer, malgré les efforts les mieux entendus de la part de l'accoucheur, à quoi ſervira alors *d'abaiſſer la tête de la femme, & de lui élever le baſſin.* Si au contraire l'orifice utérin eſt au-devant de la tête de l'enfant, on peut pour lors tenter le redreſſement de cette tête, parce qu'elle n'eſt pas encore engagée dans le détroit ſupérieur du petit baſſin; mais la néceſſité du changement de poſition de la femme, n'en devient pas plus urgente: la preſſion du diaphragme, des muſcles & des viſceres abdominaux ſur le fond & le corps de la matrice, augmentée par les cris redoublés de la femme dans le temps de l'introduction de la main dans le vagin, & pendant qu'elle exécute les différentes manœuvres à employer pour redreſſer la tête, réduit à zéro l'effet qu'on en attend.

Un ſeul cas cependant, & qui n'a pas été indiqué, pourroit admettre ce chan-

gement de position de la femme pendant le temps du travail ; c'est celui où le petit bassin trop large, permet à la tête de l'enfant, recouverte de la matrice, de s'y engager en grande partie, ce qui rend l'accouchement très long & très douloureux pour la femme, & où les accoucheurs n'ont d'autre ouvrage que de s'armer de beaucoup de patience, en soutenant celle de la malade : tout l'effet qu'on peut attendre de ce changement de position, c'est qu'à la cessation de la contraction utérine, la tête & la matrice peuvent remonter au-dessus du détroit supérieur du petit bassin, & s'y soutenir, parce que mit-on la tête tout-à-fait en bas, & les pieds en haut, si la femme pouvoit soutenir cette situation, chaque contraction n'engagera pas moins la tête au même point que si l'on tenoit la femme debout.

Personne ne doute qu'un vrai chirurgien ne soit sans cesse forcé de s'éloigner des routes battues, & de s'en frayer de nouvelles, suivant les circonstances critiques où il se trouve, & que, sans acception d'autorité, il marche droit au but par les seules forces de ce génie vraiment chirurgical, donné malheureusement à si peu d'hommes : mais faut-il en conclure avec m. *Chayrou* le bannissement du forceps,

de l'art des accouchemens, parce que mm. *Levret* & *Smellie*, ont applani, au moyen de cet inſtrument, des difficultés juſqu'alors inſurmontables au génie des plus grands accoucheurs. Qu'attendre de *la patience, des poſitions appropriées, des petites manœuvres, quand la machine, luttant contre un embarras trop conſidérable, eſt prête à ſuccomber ſous ſes propres efforts; quand l'activité, pervertie de ſes forces, accroît rapidement le déſordre & le danger; quand un tableau de ſymptômes effrayans annonce que tout eſt déſeſpéré?* n'eſt-ce pas alors qu'il faut un homme qui, appréciant d'un coup-d'œil l'étendue du mal, choiſit auſſi-tôt le moyen propre, & le place à propos? Ne pourroit-on pas en apporter en preuve l'obſervation inſérée dans le journal de médecine de novembre 1771, où m. *Enaux*, mon confrere à Dijon, ayant reconnu que la tête d'un ſecond enfant deſcendu dans la cavité du petit baſſin, oppoſoit un obſtacle invincible à la ſortie d'un premier enfant venu naturellement par les pieds, & dont la moitié du corps étoit déjà dehors, employa ſi habilement & ſi heureuſement le forceps, qu'au moyen de cet inſtrument il accoucha la femme de ſon ſecond enfant, & termina enſuite l'ex-

traction du premier ſorti, avec la douce ſatisfaction de les avoir amenés tous les deux vivans.

Pour derniere preuve de la néceſſité où ſe trouve le chirurgien de s'écarter des préceptes reçus pour ſuivre les impulſions de ſon génie dans les occaſions graves & imprévues, m. *Chayrou* rapporte une obſervation de m. *la Peyre* le pere, où ce chirurgien ne vit d'autre reſſource dans un accouchement où la femme ſouffroit depuis ſix jours, & où les grandes levres étoient gangrenées, la ſenſibilité du vagin exaltée à un point exceſſif, le ventre météoriſé, à la ſuite des attouchemens fréquens, très multipliés d'une ſage-femme & d'un chirurgien appellé le troiſieme jour, & où l'enfant étoit bien certainement mort par l'odeur cadavéreuſe qu'il répandoit, que de commencer par emporter les grandes levres, enſuite de percer le crâne, évacuer le cerveau, de ſaiſir les os de la tête avec ſes doigts en forme de crochets, & d'extraire l'enfant; ce qu'il termina heureuſement, & non ſans peine. Je ne me permettrai aucune réflexion ſur cette obſervation; je me borne à mettre ici en parallele le manuel que j'ai employé dans un cas à-peu-près pareil.

Dans le mois de février 1778, je fus mandé par un chirurgien pour aller à qua-

tre lieues de Dijon délivrer une femme en travail depuis plus de quarante-huit heures. La tête de l'enfant s'étoit préſentée ſur le détroit ſupérieur du petit baſſin, la face par-derriere, les oreilles parfaitement latérales. La ſage-femme inſtruite, s'apperçut après quelques heures d'un travail bien ſoutenu, que la tête, après avoir franchi l'orifice utérin & s'être engagée dans le détroit ſupérieur du petit baſſin, n'avançoit ni ne reculoit, que conſéquemment elle s'*enclavoit*, demanda le ſecours d'un chirurgien qui, à ſon arrivée, trouvant les douleurs fortes & bien ſoutenues par une jeune femme groſſe & à terme de ſon premier enfant, ſe détermina d'abord à confier à la nature un accouchement qui paroiſſoit devoir ſe terminer promptement. Cependant après un aſſez long intervalle de douleurs très vives, voyant, ainſi qu'un autre chirurgien qui avoit encore été appellé, que rien n'avançoit, qu'il ſe formoit ſur la tête une tumeur allant toujours en groſſiſſant (ſigne de l'*enclavement*); d'ailleurs peu accoutumés l'un & l'autre à voir de pareils accidens, ils ſe déterminerent à ouvrir cette tumeur, perſuadés que c'étoit elle qui faiſoit obſtacle à l'accouchement. Cette tentative ne leur ayant pas réuſſi, ils ouvrirent le crâne, évacuerent le cer-

veau, croyant fermement que l'enfant devoit être mort. Ce fut encore en vain, malgré les efforts qu'ils firent en tirant sur les os de l'enfant ; ils ne purent venir à bout de faire cesser l'enclavement, après huit heures d'un travail continu encore plus laborieux pour la femme que pour eux. Je trouvai la malade très foible, épuisée par la longueur de ses douleurs & la nature des secours qui lui avoient été donnés ; les contractions utérines ne se faisoient plus sentir depuis quelques heures, ce qui avoit engagé le dernier chirurgien arrivé à proposer la section de la symphyse ; ce à quoi s'opposerent heureusement la femme, les parens & l'autre chirurgien. Les grandes levres étoient excessivement gonflées & noires, suite des violentes contusions qu'elles avoient essuyées. Après m'être assuré de la véritable position de l'enfant, sondé la femme, j'appliquai le forceps courbe de m. *Levret* sur les parties latérales de la tête ; mais cet instrument lâcha deux fois prises, vu l'évacuation du cerveau. L'ayant porté une troisieme fois jusqu'au-delà des apophyses mastoïdes, je *déclavai* la base du crâne qui seule faisoit obstacle, par de légers mouvemens & presque sans efforts, je l'amenai jusqu'à faire saillie au périnée. Alors, comme c'étoit un premier enfant, que les

parties étoient étonnamment tuméfiées, que je craignois l'inertie de la matrice, qui arriva malgré ma précaution, mais très légérement, je dégageai le forceps, & laiſſai à la nature le ſoin d'achever cet accouchement; ce qu'elle fit très promptement à l'aide de légeres douleurs qui ſurvinrent à la malade, n'ayant d'autre ſoin que de veiller à ce que les pointes & aſpérités des os du crâne ne déchiraſſent les parties de la femme; ce à quoi je n'eus pas grande peine. Je n'ai pas beſoin de dire que l'enfant étoit mort; mais je me vois forcé d'ajouter, qu'il paroiſſoit avoit été tué par les mauvaiſes manœuvres des chirurgiens au ſecours deſquels j'avois été appellé. La femme s'eſt ſi bien rétablie, qu'elle eſt accouchée de nouveau fort heureuſement.

Je ſuis intimement perſuadé que m. *Chayrou*, en proſcrivant l'*enclavement* de la théorie des accouchemens, & les *forceps* de leur pratique, n'a eu en vue que la grande utilité qui pouvoit en réſulter pour les femmes & les enfans; qu'il n'a écrit que ce qu'il croyoit. Les mêmes motifs ont été les miens, avec cette différence que je crois avoir pour moi la vérité ſoutenue par l'expérience de tout ce qu'il y a eu & ce qu'il y a encore de grands accoucheurs. C'eſt ce qui m'a engagé à relever

lever une erreur qui, ſi elle prenoit faveur, pourroit devenir très préjudiciable. Si m. *Chayrou* n'eût parlé que de l'abus que l'on fait quelquefois des inſtrumens, il n'y auroit eu que des remercîmens à lui faire; mais entre l'abus que l'on ne fait que trop ſouvent des meilleures choſes, & la proſcription totale, il eſt un juſte milieu, que de grands accoucheurs, je l'avouerai, n'ont pas toujours tenus; entr'autres, le docteur *Smellie*. Il a employé trop ſouvent le forceps; mais comme il ne peut réſulter aucun inconvénient de cet inſtrument bien manié, j'en préférerois encore l'abus à l'abandon, attendu que dans le premier cas, on ne fait que hâter l'ouvrage de la nature; & que dans le ſecond, on ſacrifie de gaieté de cœur la mere & l'enfant, ou tout au moins le dernier.

OBSERVATION

SUR un COMA SOMNOLENTUM ; *par m.* BAUMES, *docteur en médecine de la faculté de Montpellier, établi à Saint-Gilles en Languedoc.*

JE fus prié, le 14 d'août à sept heures du matin, d'aller voir la nommée *Coudelette*, veuve du sieur *Itier*. Je la trouvai assoupie, se plaignant de pesanteur & de mal de tête, balbutiant, lorsqu'on l'interrogeoit, quelques paroles, à peine assez haut pour être entendue ; sa peau étoit séche, l'habitude de son corps jouissoit de sa température ordinaire ; ses yeux étoient constamment fermés, mais elle les ouvroit bientôt pour les refermer tout de suite ; le pouls étoit celui d'une personne de son âge [environ 60 ans] (1). Son mal n'avoit pas débuté par le frisson, il

(1) Le pouls est fréquent & mou dans l'enfance, il est lent & grand dans la vieillesse, large & véhément dans la jeunesse.... Les personnes âgées ont le sang épais & les fibres roides ; c'est pourquoi leur pouls est dur, & se fait sentir fortement au toucher. JAMES, *dictionn. univ. de méd.* au mot PULSUS. Cet article est tiré de *Frédéric Hoffman.*

ne se déclara pas de chaleur, mais un léger mal-aise précéda un engourdissement général qui devint insensiblement, dans l'espace de quatre jours, une cataphore ou *coma somnolentum*. Sa mâchoire inférieure étoit un peu tirée du côté droit, on me répondit que c'étoit l'effet de quelques attaques momentanées de paralysie incomplete de la langue, qu'elle avoit eues dans le cours de sa vie ; & qu'on croyoit fort qu'elle n'en ressentît actuellement une invasion. Je la questionnai ; elle me répliqua, quoiqu'assez bas, qu'elle sentoit comme des fourmis marcher sur sa joue droite, & que sa langue se dégageoit : ce qui me fit juger que réellement son attaque de paralysie étoit sur sa fin ; car *tremor*, dit Pison, *formicationis sensus, stupor in corpore sano est prodromus paralyseos, in paralytico sanitatis.* Je dis à ma malade de sortir sa langue, elle m'obéit assez promptement, & exécuta avec elle les mouvemens que je lui prescrivis ; elle étoit toute recouverte d'une couche très épaisse d'un blanc mat, humide, n'exhalant aucune odeur septique pour les assistans, ni pour elle-même, quoiqu'elle eut constamment à la bouche comme le goût du fumier (c'étoient ses termes). Son estomac étoit soulevé par des nausées, & le diaphragme, agité à

grands intervalles par des mouvemens convulsifs, causoit un hoquet peu incommode.

L'examen attentif & combiné de tout ce qu'offroit l'inspection de cette malade, ne me montroit pas l'ensemble d'un nombre suffisant de symptômes pour caractériser une maladie aiguë. La permanence de l'assoupissement me faisant craindre ce que dit Boerhaave : *Si in facie hominis sani advertatur levis concussio circa labia & palpebras, balbuties quædam linguæ & tunc sequatur paralysis, ille homo morietur apoplecticus* (1). Le prognostic du premier membre de la phrase étoit accompli ; &, pour comble de maux, je lisois encore dans le même auteur : *Si paralysis oritur in alto corporis loco, præsagit & minitatur apoplexiam* (2). Il me sembloit conséquemment que cette cataphore devoit conduire la malade à une attaque d'apoplexie complette & mortelle.

D'un autre côté, l'état de la langue, les nausées, le hoquet (3), le rebut pour le

(1) *De morbis nervorum*, tom. II, pag. 707.

(2) *Loco citato.*

(3) Quoiqu'au rapport d'*Hoffman* le hoquet ne présage rien que de funeste dans les vieillards, on peut aisément juger, par les symptômes concomitans, que ce hoquet sympathique étoit une indice des viscosités, des crudités renfermées dans

bouillon de viande, en m'indiquant une cacochylie abondante dans les premieres voies, ſembloient m'induire à penſer que l'aſſoupiſſement pouvoit être ſympathique, & céder aux évacuans & aux correctifs de l'humeur putride.

Si le pouls eût été concentré, & que la ſaignée eût été omiſe avant mon arrivée, j'aurois pu croire, malgré l'âge, que les forces ſuffoquées par la pléthore n'attendoient que l'ouverture de la veine pour allumer une fievre vive, ſemblable à celle qui parut après la ſaignée que le fameux *Sydenham*, peu allarmé par des apparences de froid & de ſyncope, fit faire dans un cas de ſuffocation des forces & de la fievre (1). Les vaiſſeaux étant ſuffiſamment déſemplis, je me contentai d'un dégorgement local, & fis appliquer des ſangſues aux tempes & derriere les oreilles, avant d'adminiſtrer un emetico-cathartique en forme.

Combien de fois n'a-t-on pas, avec un vomitif, étouffé & enlevé des germes de maladie, & même des affections graves

---

les premieres voies ; & qu'ainſi, comme le dit le même auteur, il n'a rien alors de dangereux. HOFFMAN, *de ſingultu.* dans le diction. de *James*.

(1) *Schedula monitoria de novæ febris ingreſſu*, pag. 683.

commençantes ! Combien de fois avec un émétique, après les préliminaires indiqués, n'a-t-on pas prévenu des symptômes inquiétans & funestes ! *Sydenham*, *Glass*, & tous les grands praticiens l'ont assez décidé. Mais outre le fruit de l'évacuation, si nécessaire dans le cas actuel, j'attendois un autre avantage qui résulte de l'administration méthodique des vomitifs ; il consiste à réveiller le ton engourdi du genre nerveux, ranimer l'action systaltique languissante dans le système vasculeux pour augmenter le mouvement progressif & intestin du sang, faire couler la bile par les secousses qu'il occasionne, débarrasser les sécrétoires de l'abdomen, & lever, avec les mauvais sucs croupissans, une cause sympathique des affections soporeuses.

Guidé par de si justes indications, je donnai un emetico-catarthique : son opération fut heureuse, l'évacuation très complette, mais l'assoupissement persista quoiqu'à un moindre degré. La douleur gravative de la tête fut réduite à très peu de chose. Je prescrivis un régime végétal (1), & des boissons acidulo-savonneuses.

(1) Mon plan ne fut pas suivi à cause de la funeste habitude où l'on est de prescrire des bouillons de viande de 4 en 4 heures. Je fais des vœux

L'affection comateuſe n'ayant, pour ainſi dire, cédé nullement aux évacuations abondantes, je ſentis bien que la cacochylie des premieres voies n'étoit qu'une complication (1), ſans être une cauſe du mal, & que j'aurois beſoin de remedes plus énergiques. En comparant l'âge de la malade, ſa nourriture tirée d'alimens groſſiers, la lenteur du pouls (2), avec l'abſence des ſymptômes anomaux qui auroient pu m'indiquer une fievre maligne; je penſai que j'avois à combattre des humeurs épaiſſes, des fluides glutineux coulans à peine; je vis que je n'avois rien de mieux à faire que d'exciter graduellement une fievre un peu vive. Je dis graduellement, car on doit être très circonſpect pour décider cette chaîne de mou-

---

ſinceres pour l'abolition de cette biſarre & cruelle coutume. Quand verra-t-on les médecins plus écoutés dans le traitement des maladies !

(1) Cette complication n'étoit point d'un augure trop favorable; car plus les malades ſont âgés, dit *Hoffman*, foibles & remplis de ſucs impurs, plus le coma eſt dangereux.

(2) Le pouls lent dénote communément de la viſcoſité, de l'épaiſſiſſement & de la langueur dans la circulation du ſang, ainſi que dans les ſécrétions... Le pouls lent & grand indique des forces ſuffiſantes, mais un ſang viſqueux & tenace. Hoffman, dans le *dictionn. univerſ.* de *James*, au mot PULSUS.

vemens qui conſtitue la fievre, puiſque le mal eſt sûr dans ce cas, tandis que le ſuccès eſt incertain; & l'on ne doit pas perdre de vue le précepte d'*Hippocrate*, que le bon ſens avoit donné avant lui : *Medicus ſi juvare non poteſt, ſaltem non noceat*. Cependant le moyen de fondre cette glaire, cette pituite, dit m. *Lorry* (1), c'eſt d'augmenter les efforts de la nature. Dans les maladies ſoporeuſes, dit m. *Lecamus* (2), ſonger à réveiller le ton affoibli du cerveau, c'eſt le grand point de la curation; c'eſt imiter la nature qui termine les affections comateuſes par la fievre, comme l'ont obſervé les plus excellens praticiens. *In ſyderatis*, écrit Hippocrate, *ſi febris accedat, ſolutio contingit* (3).

Sans entrer ici dans le détail des maladies dont la fievre eſt le remede, ſans tenter de prouver comment la nature a ſouvent corrigé de conſtitutions foibles, & rétabli des malades que l'on croyoit comme perdus, par le moyen des affe-

(1) Eſſai ſur l'uſage des alimens, *tom.* 2, *pag.* 61. 141.

(2) Lecamus, *médecine pratique*, tom. 1, pag. 123.

(3) Hippocrate, *coac. prænot.* pag. 479.

ctions fébriles (1), il me ſuffit de faire ſentir qu'elle ne pouvoit qu'être ici fort avantageuſe. En effet, pour mettre en jeu tous les organes, briſer les humeurs & procurer la liberté de la circulation, que ne devois-je pas attendre d'un ſecours auſſi ſalutaire que la réaction des vaiſſeaux augmentée ; mais comment y réuſſir promptement ? *Hoc opus, hic labor.*

Si *Baglivi* nous eût donné le réſultat des expériences qu'il avoit faites pour donner la fievre à des chiens, ſoit en leur injectant dans les veines des ſubſtances âcres, ſpiritueuſes, échauffantes, ſoit en les leur faiſant prendre avec des alimens, on éviteroit les tâtonnemens ſi déſagréables aux médecins, & ſi périlleux pour les malades. Privé de cette reſſource, & guidé par ce principe de Houlier : *Intra 7 dies moriuntur lethargici niſi febris ſupervenerit, aut pus ex faucibus, naribus vel auribus ſuccedat, vel ſternutatio frequens cum narium vel oculorum ſtillici-*

(1) Je me propoſe de traiter un jour cette matiere que m. *Raymond* n'a effleuré que très légérement dans ſon traité des maladies qu'il eſt dangereux de guérir avec toute l'étendue dont elle eſt ſuſceptible ; c'eſt principalement à la nature de la fievre, comme remede, que je m'attacherai, quand j'aurai des matériaux néceſſaires.

diis eveniat, aut abſceſſus poſt aures fiant. Je fis appliquer tout de ſuite un large véſicatoire à la nuque, reſpirer des odeurs très volatiles, & exciter l'éternuement, ſervir des lavemens âcres; je recommandai des frictions aromatiques ſéches, des bains de vapeurs, d'expoſer ſans ceſſe la malade au grand jour, ſans oublier ſur tout la répétition des cathartiques relativement aux évacuations que je voulois produire, & à l'aſſoupiſſement qu'il falloit emporter : *Solvitur*, dit Klein, *diarrhæa ſeroſa.*

Les cantharides mordirent bien, mais la ſuppuration ne s'établit pas aſſez abondamment; pour y remédier, je priai m. le chirurgien de panſer avec l'onguent baſilicum légérement ſaupoudré de ces mouches. Les purgatifs, ou les tiſanes animées avec le ſyrop de *Glauber*, ou le tartre ſtibié, procuroient des ſelles nombreuſes fétides; les autres ſecours étoient peu ou point employés, malgré mes fortes recommandations.

Tant que dura l'irritation cauſée par le véſicatoire, la cataphore fut beaucoup moins forte, & le pouls légérement fébrile; mais cet état dura peu. A l'aide des évacuans la langue ſe nettoyoit, les nauſées, le hoquet avoient diſparu, le rebut du bouillon étoit moindre, & le mauvais

goût ſubſéquent n'exiſtoit preſque plus.

La conſtance des ſignes ſur leſquels j'avois dreſſé ma méthode de traitement, fit que je preſcrivis, de deux en deux heures, l'anti-émétique de *Riviere*. Je délayois le ſel d'abſynthe dans une petite quantité d'eau, & je faiſois avaler, immédiatement par-deſſus, le ſuc de limon, afin que l'efferveſcence ſe fît dans l'eſtomac. Soit, comme le veut *Lind*, que ce remede occaſionne des ſueurs conſidérables; ſoit, comme le penſe *White*, que l'air fixe qui ſe dégage de ce mélange forme un ſtimulant actif & extraordinaire qui agit ſur les nerfs très ſenſibles de l'eſtomac; ſoit enfin, comme d'autres le prétendent, qu'il opere par une vertu antiſeptique (1), je crus ce médicament parfaitement indiqué; & de la maniere dont je l'adminiſtrai, je ne craignois point de voir arriver ce que dit *Pringle* (2), qu'excepté les cas où le ſel d'abſynthe raſſaſié de jus de limon ou d'acide vitriolique relâche & par conſéquent rafraîchit, il lui a remarqué très peu de vertus. Je cherchois au contraire des qualités toutes différentes; car mon but étoit d'échauffer

(1) White, *avis aux femmes enceintes & en couche*, pag. 229.

(2) Maladie des armées, *tom.* 1, *pag.* 372.

plutôt que de rafraîchir. Le sel d'absynthe est un alkali fixe très chaud, & la neutralisation, par le moyen de l'acide, s'opérant dans l'estomac, il résulte encore un degré de chaleur plus considérable pendant l'effervescence (1); devenu sel neutre il devient pénétrant, apéritif, diaphorétique, diurétique, anti-septique (2) & laxatif.

Cette potion saline seconda mes vœux. Au bout de 24 heures la fievre se déclara; ce fut alors que j'eus besoin de m'armer contre la séduction de ceux qui vouloient m'engager à modérer ce mouvement fébrile, malgré que je ne cessasse de les assurer que le salut de la malade

---

(1) Ceci peut paroître un paradoxe pour bien des gens, sur tout en voyant que la sensation extérieure apparente ne vient point à l'appui de cette assertion, & que par conséquent on auroit lieu de ranger cette espece d'effervescence dans la classe des neutres, c'est-à-dire, de celles qui n'excitent ni froid, ni chaleur; mais je crois que sans s'en rapporter à l'autorité de *James* qui dit qu'au moyen de cette effervescence (les sels alkalis avec les acides) ils aiguillonnent les nerfs, agitent les esprits, &c. *diction. univ. de méd.* tom. 1. col. 616. je crois que le résultat des faits est seul capable de décider, sur tout en matiere médicale. En effet, le rapport des malades m'a constamment appris que la sensation de chaleur étoit augmentée lorsqu'ils avaloient le suc de limon.

(2) *James*, dictionn. univ. *tom.* 1, *col.* 616.

dépendoit abſolument de la fievre. Le ventre étoit libre, les véſicatoires fluoient, le cours des urines étoit naturel, enfin l'aſſoupiſſement s'éclipſa peu à peu.

La conformité apparente d'une obſervation de *Baglivi* (1), d'après *Valeſius*, *Rhodius* & *Baillou*, ne m'en impoſa pas lorſque le pouls ſe développa. Cet auteur a remarqué que le pouls des léthargiques, qui étoit d'abord petit lors de l'attaque, commençoit à devenir plus fort à meſure qu'ils approchoient de l'état de la léthargie, & qu'ils mouroient plus tôt ou plus tard, ſelon que le pouls augmentoit plus ou moins rapidement. Chacun peut ſentir l'inapplication de la remarque du médecin romain, au cas que je rapporte. Ma malade étoit parfaitement éveillée, ſoutenoit la converſation, & me reprochoit obligeamment le mal que je lui avois fait à la nuque. Heureuſe! ſi ce calme proſpere n'eût été pour elle le comble de l'infortune.

N'ayant rien de mieux à faire que de ſoutenir ce mouvement fébrile, je ne penſois qu'à le maintenir; mais on s'y oppoſa. *Me trouvant bien*, me diſoit la malade, *& étant aſſez médicamentée, je ne veux pas m'épuiſer totalement, puiſque*

(1) Traité de pratique, article *de apoplexia.*

d'ailleurs ma maladie eſt terminée. Elle tint parole, tout remede fut rejetté auſſitôt que propoſé; elle mangea à mon inſçu ſans diſcrétion; une terrible rechûte fut le prix de ſon imprudence. Le pouls reprit ſa premiere lenteur, l'aſſoupiſſement revint promptement, il finit par être apoplectique, & la mort termina, au bout de 48 heures, cet état d'inſenſibilité extrême.

Cette mort, pour ainſi dire inopinée, me fournit matiere à réflexions. Quoique je ſache combien la même maladie peut avoir de différences prodigieuſes dans les divers ſujets, combien les indications doivent varier, je crois cependant qu'on peut, avec ſagacité & juſteſſe, appliquer les obſervations déjà faites, plus ou moins analogues. Je comparai cette maladie avec la fievre maligne avec redoublemens ſoporeux, autrement la fievre maligne des vieillards de m. *Leroy* (1), je n'y apperçus aucune reſſemblance. *Morton*, *Torti*, *Werlof*, *Lauter*, *Senac*, me préſenterent pluſieurs hiſtoires de fievres intermittentes ou rémittentes ſoporeuſes malignes; mais ici devois-je reconnoître cette maladie ſous la marche ſimulée de l'aſſou-

(1) Mémoires & obſervations de médecine, *pag.* 16.

piſſement ? aucun ſigne ne m'engageoit à le croire.

Je regretterois fort de n'avoir pas employé le quina après les évacuans & les excitans néceſſaires, ou combiné avec eux, ſi j'euſſe pu découvrir la plus légere apparence de conformité du cas actuel avec les fievres intermittentes malignes, parce qu'il n'y a point de ſymptômes que n'affectent quelquefois ces fievres protéiformes. Le point eſt trop délicat pour ne pas expoſer les raiſons qui m'ôterent tout ſcrupule ſur cela.

La ſagacité de *Sydenham* ne fut point en défaut dans une conſtitution de fievres intermittentes maſquées ſous une véritable apoplexie, la couleur rouge foncée des urines & le ſédiment briqueté le conduiſirent à donner le quina, parce que telles ſont les urines dans les fievres intermittentes (1) ; mais telle n'étoit point l'urine chez ma malade, car, autant que j'ai pu m'en aſſurer, cette liqueur étoit légérement citrine, claire, & ne dépoſoit rien.

La préſence du ſédiment briqueté des urines n'eſt cependant qu'un ſigne équivoque, puiſque dans une épidémie de fievres intermittentes & rémittentes protéiformes, qui régna à Lachſendorf, *Lauter*

(1) Réponſe à *Robert Brady*, art. 34.

vit, la premiere année, ce ſigne dans les urines, qui diſparut l'année d'après, quoique le génie de la conſtitution fût toujours le même, il eſt donc néceſſaire de recourir à d'autres marques. La correſpondance périodique des accès comateux en eſt une des plus certaines, d'après *Lauter*, *Senac*, &c. Ma malade n'eut point de paroxyſmes périodiques, pas même d'erratiques; mais ſa cataphore fut continue, & augmenta juſqu'au 8e jour.

Enfin un troiſieme ſigne très prépondérant pour les auteurs cités, c'eſt la conſtitution épidémique de ces fievres; or elles n'exiſtoient ici ni épidémiquement, ni même ſporadiquement, autant que j'ai pu m'en aſſurer, par conſéquent l'analogie ne m'offrit aucun ſymptôme qui pût me faire regretter l'omiſſion du quinquina. Ce fait eſt bien différent d'une obſervation que je fis l'année paſſée d'une femme mere d'une nombreuſe famille, que j'allai voir environ deux heures avant ſa mort : elle étoit dans le dernier degré de l'apoplexie. Je m'informai du paſſé, la réponſe fut qu'on avoit cru que ſon mal n'étoit rien; qu'elle avoit eu deux accès de fievre tierce, pendant leſquels elle avoit dormi profondément; que dans les intervalles lucides elle avoit mangé, mais que dans ce troiſieme accès, elle étoit aſſoupie

plus

plus que jamais. Cette fievre intermittente, maligne, ſoporeuſe, qu'on regardoit comme ſinguliere, fut encore plus ſinguliérement traitée par un de ces médicaſtres, purgeurs automatiques, êtres plus deſtructeurs que la flamme, l'épée & la famine, qui, ſans principes, ſans talens, ſans connoiſſances, & ſans autre titre que celui de ſavoir captiver, par des baſſeſſes, la faveur de la populace qui ne ceſſe d'en être la dupe, s'arrogent impunément le droit d'exercer l'art le plus noble, le plus beau, qui, ſans eux, ne ſeroit pas dans le diſcrédit où il ſe trouve.

Je ne pus que déplorer le ſort de cette femme, ſans pouvoir rien faire pour elle que de regretter amèrement de n'avoir pas 24 heures pour la ſauver à l'aide du ſpécifique, dont la juſte application eſt un argument ſi fort pour la certitude de la médecine.

Je conclus, en finiſſant, qu'il eſt viſible que la maladie de la veuve du ſieur *Itier* étoit une vraie cataphore ou *coma ſomnolentum*; que ſa mort fut dûe à une indigeſtion, qui fut d'autant plus promptement funeſte, que la fievre n'avoit pas eu le temps de fondre toute la viſcoſité morbifique des humeurs; que les vaiſſeaux du cerveau n'avoient pas encore recouvré leur ton, & qu'il y avoit malheureuſe-

ment dans ce ſujet une tendance générale aux affections ſoporeuſes & paralytiques (1), dont la fievre a été & ſera toujours le meilleur remede.

25 octobre 1779.

(1) Il y a entre les paralyſies & les aſſoupiſſemens encore plus d'affinité qu'on n'en établit communément. *Voyez* ſur ce point le mémoire de m. *Voullonne*, couronné par l'académie de Dijon, ſur la queſtion relative à la médecine expectante ou agiſſante, *pag.* 168.

LETTRE de m. BOUCHER, *médecin à Lille, aux auteurs du journal de médecine.*

LE rhume épidémique, Meſſieurs, qui regne ici depuis environ trois mois, étant encore actuellement en vigueur, & un grand nombre de perſonnes de tous états, peu attentives ſur leur ſanté, étant prévenues qu'elles n'en ont rien à craindre, malgré bien des exemples qui devroient les diſſuader, j'ai cru devoir rendre à mes concitoyens le ſervice de les détromper, en rendant public le mémoire ci-joint, qui me paroît propre à cet effet. Votre journal eſt le dépôt naturel de ces ſortes de productions. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lille, 20 janvier 1780.

MÉMOIRE

Sur le rhume épidémique qui regne en Flandres depuis l'automne derniere ; par m. Boucher, doyen du college de médecine de Lille, &c.

A la diarrhée, qui a été épidémique pendant la plus grande partie de l'été, a ſuccédé, vers le milieu de l'automne, un rhume qui a attaqué les citoyens de tous les états, avec plus ou moins d'intenſité, & qui a perſiſté juſqu'à préſent (15 de janvier). Notre ville n'eſt point la ſeule qui l'ait eſſuyé ; les villes circonvoiſines en étoient auſſi infeſtées, & nous avons appris que cette maladie s'étoit étendue bien avant dans la Flandre maritime & dans l'autrichienne. Elle réuniſſoit les diverſes eſpeces de fluxions catarrheuſes proprement dites, le *rheuma*, le *bronchus*, l'*épiphora*, le *coryza*. Elle commence, ainſi que les rhumes ordinaires, par une peſanteur de tout le corps, & ſpécialement de la tête, par une légere horripilation qui ſe fait reſſentir ſur tout dans le dos, &c. L'enchiffrénement & le *coryza* ſuivent bientôt, ainſi que la toux, qui tantôt eſt ſéche, & tantôt avec des crachats pituiteux & viſqueux, & une dou-

leur dans le gosier avec plus ou moins de gonflement des parties qui entrent dans sa composition, mais qui n'empêche point la déglutition des liquides, & pas même des alimens solides, bien mâchés. La toux, dans plusieurs, est fâcheuse & par quintes assez violentes, pour provoquer le vomissement de matieres pituiteuses avec des stries de sang. Quand la fievre est de la partie, comme cela est arrivé à un grand nombre de personnes, on conçoit qu'elle aggrave la maladie; mais ordinairement elle n'est pas forte, & même elle est l'instrument d'une guérison prompte, lorsqu'elle est accompagnée de sueurs persistantes: c'est ce que nous avons observé dans quelques sujets. Assez souvent des douleurs rhumatismales se font sentir dans le col, dans les épaules & au haut des bras. Dans la plus grande partie des malades il n'y avoit ni fievre, ni accablement considérable, ni oppression de poitrine: ceci doit s'entendre sur tout des premiers temps de l'épidémie; car la maladie étoit généralement plus grave dans le mois de décembre, & attaquoit plus particuliérement les poumons & leurs parties accessoires, de façon qu'alors, dans quantité de personnes & sur tout dans le peuple, c'étoit une fluxion de poitrine qu'on avoit à traiter.

Les ſueurs ont été la criſe la plus générale : elles emportoient le plus sûrement les douleurs rhumatiſmales, & elles préparoient les criſes conſécutives, différentes ſelon le ſiége de la maladie, l'expectoration de crachats cuits lorſqu'elle occupoit la trachée-artere & les bronches ; &, dans le *coryza* & l'*épiphora*, l'excrétion d'une morve purulente.

Par cet expoſé on voit que le ſiége général de la maladie réſide dans une étendue plus ou moins conſidérable de la membrane pituiteuſe, tapiſſant l'intérieur du nez & les ſinus de la baſe du crâne, & dans ſa continuation qui revêt le fond de la bouche, le larynx & les bronches intérieurement. Elle eſt plus ou moins grave ſelon l'importance & la ſenſibilité de ces parties, ſelon l'eſpece des vaiſſeaux engorgés, & ſelon le degré de l'engorgement. Lorſqu'il eſt borné aux vaiſſeaux lymphatiques, & qu'il ne s'étend point juſqu'aux poumons, la maladie eſt de peu de conſéquence, & n'exige que peu de remedes.

C'eſt au contraſte de la grande ſéchereſſe, qui a eu lieu pendant tout l'été & une partie de l'automne, avec l'humidité froide & exceſſive qui l'a ſuivie, que nous attribuons la cauſe éloignée de cette épidémie.

Depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de décembre, il ne s'est presque point passé de jours sans pluie ; elle a été même continue pendant environ la moitié de cet espace de temps, de façon que nos canaux & rivieres, qui se trouvoient presque à sec au commencement du mois de novembre, débordoient à la fin de l'année, & formoient des inondations. Les vents d'est & de nord-est, qui ont soufflé le plus souvent pendant le temps de la sécheresse, avoient resserré le calibre des vaisseaux délicats de la membrane pituitaire dans les points exposés le plus aux impressions de l'air inspiré, en avoient oblitéré les capillaires, & avoient presque desséché la surface de cette membrane. De cette cause étoient provenus des maux de gorge qui avoient été très communs vers la fin de l'été. La même membrane, abreuvée ensuite & relâchée par un état opposé de l'atmosphere, a dû être plus susceptible de stases, de congestions & d'engorgemens dans les vaisseaux correspondans aux capillaires obstrués ou oblitérés. Dans la plûpart des sujets ces stases ont été bornées aux vaisseaux lymphatiques ; mais dans d'autres, elles ont été transmises jusqu'aux vaisseaux sanguins. La maladie a donc dû être plus ou moins grave selon la partie affectée

ſpécialement, ſelon le genre de vaiſſeaux engorgés ou obſtrués, & ſelon le degré de l'engorgement : celui qui eſt borné aux vaiſſeaux lymphatiques, dans quelqu'endroit que ce ſoit, n'eſt point ordinairement de grande conſéquence. La maladie exige néanmoins plus d'attention, lorſque ſon ſiége réſide dans l'intérieur du larynx, ou dans la diſtribution des bronches, à cauſe de la ſenſibilité exquiſe de la membrane qui revêt ces parties, & eu égard à la toux opiniâtre qui a lieu pour lors. C'eſt bien pis lorſque l'engorgement gagne les vaiſſeaux ſanguins : dans ce cas, la douleur & la chaleur de la partie alument la fievre ; ſi c'eſt dans le larynx, il en réſulte une angine alarmante ; dans les diſtributions des bronches, c'eſt une péripneumonie. Mais lorſque le mal gagne la ſubſtance des poumons, l'embarras ſe forme preſque toujours imperceptiblement ; dans ce cas, le pouls eſt plutôt lent & enfoncé, que fiévreux : c'eſt un engouement du poumon, qui conſtitue la fauſſe péripneumonie, vulgairement appellée *fluxion de poitrine*.

On voit, par cet expoſé, que la maladie en queſtion ne peut admettre un traitement général & uniforme, comme le vulgaire le penſe, mais qu'il doit être varié ſelon les circonſtances & les ſymptô-

mes; qu'il eſt même des cas qui exigent dans la cure la plus grande circonſpection. Lorſque la maladie eſt bornée à de ſimples congeſtions lymphatiques dans la partie de la membrane pituitaire qui tapiſſe l'intérieur du nez & le fond de la bouche, & ſans aucune complication, des boiſſons émollientes, délayantes, anodynes & diaphorétiques, ſuffiſent preſque à la cure, en y joignant un régime convenable. Dans ce cas, on preſcrit aux malades une infuſion théiforme des fleurs émollientes, auxquelles on aſſocie les capillaires & les fleurs de ſureau, des bouillons aux carotes & navets; des laits de poule à l'eau d'orge, bus chauds le ſoir à l'heure du ſommeil, dans la vue de provoquer de la ſueur la nuit. S'il y a de la chaleur dans le goſier, on joint à de pareilles boiſſons de l'oxymel ſimple, le looch blanc, &c., les narines ſéches & bouchées doivent être humectées par la vapeur de l'eau chaude, reçue dans le nez par le moyen d'un cornet de papier. Un des moyens les plus efficaces pour appaiſer la toux, c'eſt du bouillon de veau aux choux rouges, pris par taſſes fréquemment répétées & entremêlées d'une infuſion théiforme de fleurs de coquelicot, édulcorée avec de bon ſyrop de capillaires, ou de celui d'althéa compoſé, ou bien d'eau de ſon miellée:

le looch blanc, & celui avec le jaune d'œuf, conviennent encore dans ce cas.

Dans la toux, accompagnée de crachats viſqueux, les remedes ſuivans ſont employés avec ſuccès : une décoction de café crud miellée, ou de figues, édulcorée ſoit avec du miel, ſoit avec du ſyrop de capillaires ; le ſuc extrait des navets cuits ſous la cendre, dans lequel on fait fondre du ſucre candiſé, du jus d'oignons cuits de même ; le looch de manne, aiguiſé d'un peu d'oxymel ſcillitique ; enfin la manne à petites doſes, fondue dans une infuſion théiforme de fleurs pectorales-inciſives.

Souvent il ſe rencontre dans l'un & l'autre cas une complication de ſaburre bilieuſe dans les premieres voies. Si elle réſide principalement dans l'eſtomac, on la reconnoît par un ſentiment de peſanteur ou de gêne dans la région épigaſtrique moyenne, par une langue chargée d'une craſſe brune ou jaunâtre, par une bouche mauvaiſe, des nauſées, &c. Alors il faut donner un émétique doux, tel que l'ipécacuanha, ſoit ſeul, ſoit aſſocié à de l'oxymel ſcillitique : on a même employé avec ſuccès, en pareil cas, le ſyrop émétique. Les borborigmes, les tranchées paſſageres, des flatuoſités renfermées dans les inteſtins indiquent de la ſaburre dans ces parties, qu'il faut évacuer par des

purgatifs du genre des minoratifs, entre leſquels la manne mérite la préférence; on ajoute, dans ſa ſolution, un peu de vin & du jus de citron ou d'oranges, ce qui l'empêche de peſer & la rend plus laxative.

Les alimens doivent faire partie de la cure, & être analogues aux moyens de curation que nous venons d'indiquer. Des crêmes de gruau, d'orge & de ris, au bouillon de veau & de volaille, ou préparées avec une partie d'eau & une partie de lait; des purées de navets, d'haricots, de lentilles, de pommes de terre, aſſaiſonnées avec du beurre frais, ou délayées dans du bouillon gras, des œufs frais, de la volaille & du veau bouilli, lorſqu'il n'y a pas de fievre, des épinars, des racines, du poiſſon cuit à l'eau : voilà les eſpeces d'alimens qui, en général, conviennent le mieux.

C'eſt à quoi ſe borne la cure des rhumes ſimples, ſans fievre, ſans oppreſſion, & ſans irritation conſidérable dans les organes de la reſpiration. On en a vu même avec de la fievre & un ſentiment d'oppreſſion, ſe terminer heureuſement & en peu de temps, ſans être obligés d'avoir recours à d'autres moyens, & cela par le ſecours des ſueurs, provoquées & entretenues, pendant un certain temps, par un lavage abondant des boiſſons indiquées,

bues chaudement. Mais, en général, quand la fievre étoit un peu conſidérable, avec un pouls plein, la ſaignée étoit toujours indiquée, & faiſoit l'effet ſouhaité : elle l'étoit encore plus lorſque l'une ou l'autre des circonſtances ſuivantes s'y joignoient, une oppreſſion conſidérable de la poitrine, la reſpiration gênée, une forte toux, la gorge enflammée, &c. ; on étoit même ſouvent obligé, en pareil cas, de la réitérer, ſur tout lorſque le ſang tiré de la veine ſe trouvoit couenneux, ou d'un rouge brillant. Les autres moyens de curation indiqués ſont les tempérans relâchans, & les fondans rafraîchiſſans, tels que les potions huileuſes, acidulées avec du jus d'oranges douces, les décoctions de pommes de reinettes, une infuſion de fleurs de coquelicot dans de l'oxymel, du jus de carotes, la pulpe de prunes domeſtiques, &c. ; à quoi l'on doit joindre l'uſage des lavemens ſimples. Si, dans l'état ſuprême de la maladie, il ne ſe fait point d'expectoration louable, ou s'il n'y eſt point ſuppléé par des ſueurs ou par des urines troubles & abondantes, on doit s'attendre à un dépôt dans la poitrine, qu'on ne peut guere eſpérer d'évacuer qu'en attirant dans les jambes un écoulement purulent, procuré par l'application des véſicatoires, l'expérience nous appre-

nant que la nature débarraſſe quelquefois la poitrine ſurchargée par des dépôts dans les extrémités inférieures.

Il arrive ſouvent que la maladie s'établit ſourdement, & gagne imperceptiblement. Ce n'eſt d'abord que de la peſanteur dans tout le corps, avec ou ſans toux, la reſpiration un peu gênée, un ſentiment d'oppreſſion & d'angoiſſes à la région de l'eſtomac, &c., tout cela joint à un pouls lent, enfoncé & même déprimé. Cet état eſt le plus dangereux, parce qu'il eſt inſidieux : les malades ne prennent aucunes précautions, & les médecins même y ſont ſouvent trompés. Cependant la maladie fait toujours des progrès, & l'on voit enfin avec ſurpriſe qu'elle va ſe terminer par un dépôt gangreneux qu'il n'eſt preſque plus poſſible d'éviter : alors le médecin, s'il a été conſulté à temps, a à ſe reprocher de n'avoir pas réfléchi d'abord que la lenteur & la dépreſſion du pouls étoient l'effet de l'engouement du poumon ; auquel cas la ſaignée modérée & répétée à des intervalles convenables, eût été le moyen le plus efficace pour en arrêter les progrès, en y joignant l'emploi des boiſſons ſavonneuſes, inciſives & non irritantes, aſſociées aux anodyns, tels qu'une décoction de café crud, celle de figues, des infuſions théiformes des plantes vul-

néraires-pectorales, l'agrimoine, la véronique, le pas-d'âne, l'hyſope avec le coquelicot, le tout édulcoré avec le meilleur miel, ou avec l'oxymel ſimple : on y joint les loochs aiguiſés avec le kermès minéral. Ces remedes ſont en même temps propres à faire expectorer, & à pouſſer légérement par les ſueurs & par les urines. Nous avons éprouvé, ſpécialement dans nos hôpitaux, les bons effets de cette méthode curative, lorſque les malades y ſont arrivés à temps; & nous avons auſſi employé avec ſuccès la décoction de quinquina, coupée avec les boiſſons mentionnées, dans le cas de menace d'atonie gangreneuſe des poumons.

Nous ſaiſiſſons avec empreſſement l'occaſion du mémoire qu'on vient de lire, pour témoigner publiquement notre reconnoiſſance à m. BOUCHER. *Ce médecin donne, depuis très long-temps, des preuves de ſon zele pour l'avancement de l'art, & pour le bien de l'humanité. Obſervateur exact, praticien prudent, il rend compte chaque mois, & des maladies dont il eſt témoin & qu'il traite, & de la conſtitution de l'air; c'eſt notre journal qu'il a fait le dépoſitaire de ce travail ſi utile, qui remonte à l'année* 1757. *Il nous préſente aujourd'hui l'hiſtoire d'une épidémie*

qui se renouvelle de temps en temps en différens endroits, avec des accidens qui la rendent plus ou moins dangereuse, plus ou moins opiniâtre, & à laquelle on a donné des noms qu'on croit plaisans, & qui ne sont que ridicules. En effet, bien loin de désigner la maladie, ils en éloignent jusqu'à l'idée. Ce qui surprend c'est que quelques médecins se soient servis de ces bizarres dénominations qui embarrasseront un jour ceux qui les verront dans ces écrits. M. BOUCHER *plus sage, n'emploie que le terme propre; c'est qu'il sait que tout doit être grave & sérieux lorsqu'on parle de malades & de maladies.*

OBSERVATION

SUR une obturation du rectum; par m. BONCERF, *docteur en médecine, &c.*

LA dame *Villemaire*, aubergiste à Etampes, est accouchée le 20 septembre 1779, d'une fille qui ne paroissoit avoir aucun vice de conformation; elle ne rendoit eependant aucun excrément par l'anus, quoique l'ouverture fût naturelle à l'extérieur. Les parens, inquiets de ne

trouver dans ſes langes aucune déjection de matieres fécales, mais ſeulement de l'urine, quoiqu'ils euſſent introduit des ſuppoſitoires, adminiſtré des lavemens & des médecines avec le ſyrop de chicorée compoſé, déſeſpéroient de la ſauver. Ces ſecours ne rempliſſoient pas leurs vues, leur enfant refuſoit le tetton, & la nourrice étoit obligée de lui rayer du lait dans la bouche pour le faire ſubſiſter. Ce dégoût a perſiſté pendant huit jours, après lequel temps il a tetté & a bû; mais les boiſſons, ainſi que le lait, étoient preſqu'entiérement rendus par la bouche, après avoir ſéjourné quelques momens. Une parente zélée, deſirant conſerver cet enfant, me l'apporta pour l'examiner & remédier au déſordre qu'il éprouvoit. Je préſumai, après quelques queſtions, que l'obſtacle étoit dans le rectum ou autre inteſtin, plûtôt qu'au pylore, attendu qu'il n'avoit pas même rendu le méconium: j'introduiſis un petit navet en guiſe de ſonde, qui ne pénétra qu'à un pouce & quelques lignes. Je m'aſſurai enſuite, par tous les moyens poſſibles, qu'il y avoit une membrane ou bride qui ne pouvoit être qu'une union des parois de cet inteſtin. Je déclarai que, pour guérir cet enfant, il falloit donner iſſue aux matieres en introduiſant le trocar, & en agran-

diſſant enſuite cette voie par les bougies. On porta en conſéquence l'enfant à leur chirurgien ordinaire, qui ſe contenta d'examiner ſeulement l'extérieur, & ſoutint que cette partie étoit bien conformée; qu'il falloit réitérer les remedes ci-deſſus: vingt jours s'étant écoulés, & le vomiſſement ſubſiſtant, ſans aucune ſelle depuis la naiſſance, le pere & la mere avoient lieu de penſer que le fruit de leurs amours ne pouvoit éviter le trépas; ils craignoient auſſi que cet enfant ne vécût avec une telle incommodité contre-nature: ils pleuroient ſur ſon ſort, quoique cette fille fût leur ſeptieme enfant vivant. Ils ſe rendirent chez moi le 10 octobre pour me prier de procurer quelques ſecours à cette petite malheureuſe, je leur répétai que le vrai moyen de guériſon éroit l'opération que j'avois propoſée; que ſi leur chirurgien s'opiniâtroit à refuſer de la faire, il falloit en voir un autre: enfin il a fait cette opération avec le trocar le 13 de ce mois, en ſuivant la direction de l'inteſtin, les matieres ont pris leur cours, ainſi que les vents qui ont fait exploſion. Le vomiſſement n'a pas reparu, & l'enfant ſe porte bien. Avant cette opération, le ventre étoit tendu & commençoit à prendre une teinte rouge pourprée. Il arrive quelquefois que les enfans refuſent de tetter,

&

& ne ſe vuident pas, ſans qu'on faſſe aſſez de recherches pour en découvrir la cauſe; ils deviennent la victime de cette négligence : je ne dis pas cependant qu'un pareil obſtacle caché ſoit fréquent & en ſoit la ſeule cauſe. Mais comme il peut ſe rencontrer de nouveau, il doit réveiller l'attention des gens de l'art.

Ce récit, ne dût-il ſauver qu'un citoyen, eſt précieux pour le genre humain, & mérite dès-lors d'être recueilli : il confirme qu'il paſſe de l'eſtomac dans le ſang une partie des fluides qu'on avale, ainſi qu'un ſuc des alimens ou eſpece de chyle, & que le méſentere & les veines lactées ne ſont pas les ſeules parties deſtinées à rafraîchir & à renouveller le ſang; car cet enfant, après avoir refuſé le tetton pendant huit jours, tettoit enſuite avec plaiſir, & urinoit paſſablement : de plus, quoique tourmenté par des déjections contre nature, il n'a pas diminué d'embonpoint. Ne pourroit-on pas auſſi en inférer que s'il arrive quelquefois dans les hernies que le malade réſiſte trois ſemaines & davantage avec les vomiſſemens, & manque de déjections par bas, cela ne provient que parce que l'étranglement n'eſt pas porté, dans les premiers momens, à un degré à attirer l'inflammation & la gangrene; mais cet accident ſurvient le

plus ſouvent malgré un long retard. Le cas préſent n'auroit pas eu une autre iſſue ſans l'opération qui a été faite.

Ce 24 octobre 1779.

OBSERVATION

SUR une métaſtaſe ſinguliere ; par m. BERTHELOT, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, réſidant à Breſſuire en Bas-Poitou.

LE 30 ſeptembre 1768, je fus appellé pour donner mes ſoins à m. *Richard de la Maiſon-neuve*, âgé pour lors d'environ ſoixante-dix-ſept ans, d'un bon tempérament, qu'une vie active & laborieuſe a encore beaucoup contribué à affermir.

Je le trouvai attaqué d'une fievre continue très violente. Il ſe plaignoit d'une douleur aiguë à la région ombilicale. La ſenſibilité de cette partie étoit telle, qu'il pouvoit à peine y ſouffrir le drap. Le ventre, par tout où il vouloit permettre qu'on le touchât, étoit très ſouple. Les urines étoient rouges, ſans dépôt, & les déjections n'annonçoient rien de particulier. Le pouls étoit dur & très élevé.

Je craignis une inflammation, & preſcrivis les remedes propres à la prévenir.

J'aurois pu me flatter d'y avoir réuſſi : l'aſpect des ſymptômes qui s'offrirent peu après, auroient pu m'en impoſer; car vers le onzieme jour la fievre ſe calma, ainſi que les douleurs, la ſoif ardente, la ſéchereſſe de la langue ceſſerent de tourmenter le malade. Le ſommeil reparut, le pouls, quoiqu'un peu plus fréquent que dans l'état naturel, ſe ſoutenoit bien. Cependant il me reſtoit toujours quelque ſoupçon ſur la parfaite guériſon de ce malade, & la ſuite de la maladie me fit voir qu'il n'étoit que trop bien fondé, & que ce mieux apparent n'étoit qu'un calme trompeur. En effet les forces, loin de revenir, ne faiſoient que diminuer de jour en jour; l'appétit languiſſoit, le ſommeil devenoit de plus en plus inquiet. Le malade reſſentoit ſur le ſoir un léger friſſon, à la ſuite duquel le pouls s'élevoit un peu. Ce petit redoublement ſe calmoit le matin par une petite ſueur & des urines troubles, ſans ſédiment : le malade dépériſſoit à vue d'œil. Tout cela me confirma que l'inflammation s'étoit terminée par ſuppuration. Mon inquiétude étoit de reconnoître dans quelle partie poſitivement s'étoit faite la congeſtion. Le tact ne me découvrit rien. L'endroit qui avoit été douloureux étoit ſouple comme le reſte de l'abdomen. Les ſelles n'annonçoient rien de

particulier. Il passa tout le mois d'octobre dans cet état de dépérissement & de langueur, & il renonça à toute nourriture & à tout remede.

Dans les premiers jours de novembre, s'étant présenté pour aller à la garderobe, le malade fut effrayé à la vue d'une quantité prodigieuse de pus qu'il rendit mêlé avec ses excrémens. Je jugeai de-là que le kyste qui renfermoit une si grande quantité de pus s'étoit rompu, & qu'il seroit possible de parvenir à une cure radicale, à l'aide d'un bon régime & des remedes convenables. Mais il fut impossible de le déterminer ni à l'un, ni à l'autre. Il confia tout à la nature, il se restraignit à ne prendre que de l'eau pure pour boisson, pour aliment & pour tout remede.

Peu après il se déclara une diarrhée colliquative, la fievre lente continuoit, le pus ne cessoit de couler par les selles en abondance. Le malade étoit réduit au dernier degré du marasme; les forces, tant vitales que musculaires, étoient presque totalement éteintes; enfin vers le 24 ou le 25 novembre, il éprouva des foiblesses & des syncopes; peu après il fut tout-à-fait réduit à l'agonie. Le pus cessa de couler. Tous les symptômes d'une mort prochaine me donnoient lieu de craindre

qu'il ne paſſât pas la nuit. On ne l'entendoit plus parler ; le pouls étoit preſqu'entiérement éteint. Je le quittai le ſoir dans cette triſte ſituation, après lui avoir fait prendre quelques cuillerées d'une potion cordiale, animée avec quelques gouttes d'alkali volatil. L'extrême foibleſſe où il étoit réduit me laiſſoit à peine l'eſpoir qu'il pût ſoutenir une criſe, quand la nature en eût tenté une en ſa faveur.

Quel fut mon étonnement, lorſque le lendemain matin on me vint dire qu'il étoit beaucoup mieux ; que toute la nuit il avoit été ſans pouls & ſans mouvement, mais que vers les cinq heures du matin, il s'étoit réveillé comme d'une léthargie, & qu'il ſe plaignoit d'une douleur très vive à la partie moyenne & antérieure du bras droit. Je vais le voir ſur le champ ; je trouvai le pouls très bon. Les forces muſculaires avoient reparu au point qu'il ſe levoit ſans l'aide de perſonne : il fut naturellement à ſa garderobe, & on n'apperçut plus aucune trace de pus dans les déjections. La voix étoit forte.

M. *Dubourdieu* ſon chirurgien & moi, examinâmes avec attention le bras où il reſſentoit une douleur très vive, & qui lui faiſoit jetter des cris perçans. Nous n'y pûmes rien découvrir, ſinon beaucoup de chaleur. Nous y mîmes le cataplaſme

anodyn de mie de pain, avec le lait & le safran oriental. A notre visite du soir, nous trouvâmes que la peau avoit beaucoup rougi, & s'étoit très élevée, & que la douleur lancinante étoit toujours très vive. Nous ne changeâmes rien au traitement.

Le lendemain matin le dépôt critique s'ouvrit de lui-même, & répandit une quantité prodigieuse de pus de la meilleure qualité : l'ulcere fut pansé méthodiquement. Le soir, la suppuration se faisoit à merveille, & nous regardions notre malade comme hors d'affaire ; la langue étoit devenue très belle, & l'appétit avoit reparu : mais toute la tragédie n'étoit pas jouée.

Dans la nuit suivante la fievre reparoît avec violence, & le malade retombe dans le même état où nous l'avions vu deux jours auparavant. Nous examinons le bras, & nous sommes surpris d'y trouver à peine la moindre trace du dépôt que nous y avions observé. Nous fûmes donc encore une fois réduits à attendre si la nature, qui nous avoit si bien servi quelques jours auparavant, ne trouveroit point encore une issue pour se débarrasser. Nous craignions sur tout qu'elle ne déposât l'humeur purulente sur quelque viscere ; mais nous fûmes bientôt hors de peine. Le len-

demain matin nous trouvâmes que le pouls commençoit à prendre des forces. Peu après, le malade ſe plaignit d'une douleur des plus vives à l'occiput. Nous y fixâmes l'humeur à l'aide des cataplaſmes maturatifs, & je fis ouvrir la tumeur ſi-tôt que la fluctuation s'y fit ſentir. La ſuppuration s'établit parfaitement; mais nous craignions toujours la réſorption de l'humeur purulente. En conſéquence nous prîmes toutes les précautions poſſibles pour la fixer ſur cette partie : nous en vînmes à bout par le moyen des tentes, des onguens & des cataplaſmes ſuppuratifs. Cette méthode nous réuſſit, & nous eûmes la ſatisfaction de voir notre malade entiérement guéri le 2 janvier 1769.

Le malade jouit encore aujourd'hui de la meilleure ſanté, quoique d'un âge très avancé, ſans être ſujet à aucune des infirmités de la vieilleſſe. Il régit lui-même ſon bien, & continue ſon commerce qui eſt très pénible, & qui l'oblige à des voyages longs & aſſez fréquens.

Cette obſervation préſente des faits dont ſans doute il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'expliquer les cauſes & de ſuivre la marche; mais leur vérité nous avertit, 1°. que les efforts ſouvent ſalutaires de la nature doivent nous ten-

dre circonſpects dans notre prognoſtic ; 2°. qu'il eſt de notre devoir de ſeconder ces efforts dès qu'ils nous ſont connus, ſuivant cet axiome d'Hippocrate, *quò natura vergit, eò ducendum;* & que par conſéquent nous ne devons rien négliger pour fixer à l'extérieur une humeur critique qui s'y eſt dépoſée, parce que ſans cette précaution, le malade pourroît être livré à un nouveau travail, auquel la nature ne ſuffiroit peut-être pas auſſi heureuſement qu'au premier.

OBSERVATION

SUR les bons effets du vin adminiſtré intérieurement dans un maraſme à la ſuite d'une ſuppuration longue, & les plaies étant gangrenées ; par m. SCHUELER, *docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin du grand hôpital, & membre du conſeil de la république de Freybourg.*

MON frere, curé d'une paroiſſe de ce canton, portoit depuis pluſieurs années une loupe au genou droit : il l'irrita, en ſe mettant à genoux, toutes les fois que

les fonctions de ſon miniſtere l'y obligeoient. Cette loupe abcéda en 1771 : il étoit alors âgé de 61 ans.

La ſituation que les douleurs le forçoient de donner à ſa jambe malade, fit que le pus ſe porta par ſon propre poids vers la cuiſſe, & ayant différé de ſe prêter à l'ouverture de cet abſcès, le pus ſe fit une route par laquelle il ſe répandit entre les tégumens & les muſcles de la cuiſſe, tout le long du *faſcia lata* juſqu'à l'os *iſchion*.

Pour donner iſſue à ce pus, m. *Amman*, chirurgien qui traitoit mon frere, fit une inciſion de la longueur des deux tiers de la cuiſſe, en laiſſant un ſac au haut & un au bas ; ce dernier, pour ménager les tendons & l'articulation du genou. La plaie fut bien panſée, & m. *Amman* fit des injections qui détergerent ſuffiſamment les deux ſacs. Cependant, malgré les ſoins les plus aſſidus, & les remedes internes & externes les mieux appropriés, la quantité de pus qu'avoit fourni cette plaie, & deux autres fuſées qui s'étoient faite depuis l'ouverture du grand abſcès, épuiſerent la maſſe des humeurs, & celui qui fut réſorbé les fit tomber en dégénéreſcence, au point que mon frere étoit dans un état déſeſpéré. On s'attendoit d'un moment à

l'autre à le voir expirer, & déjà nous avions, entre les plus proches, pris des mesures pour son ensévelissement : le pouls étoit à peine perceptible, intermittent & irrégulier. Tous les muscles étoient réduits aux membranes & aux tendons ; les déjections du noir le plus foncé, les plaies gangrenées depuis plusieurs jours, & la face cadavéreuse annonçoient en effet une mort prochaine.

La noirceur des extrémités me fit naître l'idée que si on trouvoit un remede qui pût soutenir le peu de forces qui restoit, détruire l'alkalescence des humeurs, & être agréable au malade depuis longtemps dégoûté de toute espece de médicament, il seroit encore possible de le tirer d'affaire.

Le vin de Bourgogne m'offrit ces trois propriétés réunies ; & nonobstant la répugnance d'un collegue avec lequel je voyois mon frere, & qui ne fait pas grand cas du vin, ni comme boisson, ni comme remede, je profitai de l'arrêt d'incurabilité qu'il avoit prononcé, pour en faire prendre toutes les heures une cuillerée ordinaire.

Il restoit si peu de vie à mon frere, que je fus très flatté de la lui avoir conservée jusqu'à la nuit ; & n'ayant, le len-

demain à mon réveil, point appris de nouvelles de ſa mort, je me rendis de bon matin à ſa demeure. J'eus la ſatisfaction de lui trouver le pouls moins foible ; ſes déjections étoient moins noires, le pus paroiſſoit être de moins mauvaiſe qualité, l'intérieur des plaies moins livide, l'œil moins abattu que la veille, & la gangrene n'avoit pas fait de progrès depuis.

Le vin de Bourgogne fut continué, & tout alloit, de jour en jour, mieux : les matieres fécales & les plaies reprirent en peu de temps leur couleur naturelle, le pouls ſe fortifia, l'eſcarre gangreneuſe ſe détacha, l'appétit ſe rétablit, & les forces animales & vitales augmenterent viſiblement.

Au bout de trois ſemaines le malade, qui ſe trouvoit dans un mieux être conſidérable, fut ſubitement attaqué d'une toux ſi fréquente & ſi violente, qu'elle ne lui permettoit de prononcer que des monoſyllabes. Le lait coupé avec l'infuſion de fleurs de tilleul, fit ceſſer cette toux en deux jours. On continua ce remede qui ſeul rempliſſoit mes vœux en rétabliſſant les forces & en donnant de l'embonpoint, lorſqu'au même terme de trois ſemaines depuis ce nouveau traitement, il ſurvint une diarrhée qui ne diſconti-

nuoit, pour ainſi dire, pas. Pour rendre aux viſceres du bas-ventre le ton que le lait avoit diminué, je lui ordonnai une once & demie à deux onces de vin *tinto* toutes les quatre heures : le cours de ventre ceſſa en peu de temps, & dès lors la convaleſcence ne ſouffrit plus d'interruption. A l'aide du vin d'Eſpagne, que l'on continua encore pendant quelques mois, la plaie s'eſt cicatriſée, & les forces ſont ſi bien revenues, que trois mois après mon frere put marcher. Il vit encore, il n'eſt point boîteux ; l'année ſuivante il fit, de ſon pied, trois lieues de chemin en une matinée. Il ſe porte mieux, & ſon appétit eſt meilleur qu'il n'a jamais été avant ſa maladie.

Le maraſme, où l'avoit réduit l'extrême exténuation, le priva de la mémoire, du moins des objets récens. Il ne ſe ſouvint pas d'avoir été tranſporté dans cette ville, ni de la maiſon où il reſta pendant ſa maladie, ni des ouvertures des abſcès, quelques douloureuſes qu'aient été celles de deux dernieres fuſées : il ne s'en ſouvient pas même actuellement. Il avoit cependant très ſenſément décidé une queſtion que lui fit ſon vicaire quelques jours avant qu'il fût tombé dans le maraſme ; &, pendant ſa convaleſcence, la théolo-

gie, la ſainte écriture, & toutes les époques qui précéderent ſa maladie, lui étoient parfaitement préſentes. Aujourd'hui il eſt moins oublieux, quoiqu'il coure ſa 70ᵉ année.

L'état d'épuiſement dans lequel le malade étoit tombé, & ſon dégoût invincible pour toute boiſſon, autoriſoient ſans doute à s'écarter du précepte général qui proſcrit l'uſage du vin à l'intérieur dans le traitement des plaies & dans le cours d'une ſuppuration. Cet exemple prouve que c'eſt dans la juſte appréciation des indications & des moyens de les remplir, que conſiſte l'art de guérir, qui, pour être ſalutaire, n'exige pas moins un jugement ſolide qu'une expérience ſuivie.

EXTRAITS des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *janvier* 1780.

LA toux a été ſi générale depuis les premiers jours de décembre 1779, que l'on a été fondé à la regarder comme épidémique. En effet, on peut aſſurer que plus des trois quarts de cette ville en ont été attaqués. Des communautés religieuſes, compoſées d'un grand nombre de perſonnes, ont été réduites à l'impuiſſance de chanter l'office divin. Les enfans ſont les ſeuls qu'elle a épargnés; car ceux qui ont été enrhumés n'éprouvoient pas les mêmes ſymptômes que les adultes & les perſonnes avancées en âge. Les vieillards en ont ſouffert davantage, ainſi que les infirmes, dont la poitrine étoit déjà délicate & attaquée.

Dans les commencemens, elle a été accompagnée de douleurs dans le ventre, de dévoiemens, reſtes de la conſtitution qui avoit régné les mois précédens.

Si l'on conſulte les auteurs qui nous ont laiſſé l'hiſtoire des toux épidémiques, obſervées depuis deux ſiécles, on ſera convaincu que celle de cet hiver eſt, ainſi

que les précédentes, l'effet des impreſſions fâcheuſes d'une température inconſtante, & ſur tout froide & humide, qui a ſuccédé, ſans gradation, à une température chaude & humide, & avoit été précédée par des irrégularités notables dans chacune des ſaiſons de cette année.

Les accidens & ſymptômes de cette toux n'ont pas été les mêmes chez tous les malades, & on y a remarqué des différences qui peuvent la faire conſidérer ſous trois caracteres.

Chez quelques-uns ce n'a été qu'un catarrhe ſimple ſans fievre, au moins ſenſible, ſans douleurs, ſans perte d'appétit. L'enchifrénement, l'enrouement, une tête lourde & peſante, un ſentiment de laſſitude, avec des retours alternatifs & ſubits de froid & de chaud, qui duroient en tout 24 ou 36 heures, ont été les ſymptômes les plus ordinaires. A cet état, que l'on appelle vulgairement *rhume de cerveau*, ſuccédoit une gêne de la poitrine, avec une toux plus ou moins fatigante, reſſemblant quelquefois aux ſecouſſes précipitées, convulſives & ſuffoquantes de la coqueluche. Ces ſecouſſes ne produiſoient que des crachats aqueux, ſéreux, qui s'épaiſiſſoient peu, encore après cinq ou ſix jours, & quelquefois plus tard.

Cet état fatiguoit plus qu'il n'étoit inquiétant. Les malades, qui ſe modéroient ſur la nourriture, ſe tenoient dans une douce chaleur, buvant abondamment des tiſanes béchiques inciſives, comme l'infuſion de bourache, des quatre fleurs, de véronique, de la décoction des raiſins ſecs, des dattes, de pommes de rainette édulcorées avec du miel ou du ſucre, de l'eau ſucrée, du ſyrop de guimauve ou de capillaires, & ſur la fin de la maune ſeule, communément à la doſe de deux onces, dans un verre d'eau, ou étendue dans une pinte d'apozême pectoral, ſont les remedes qui ont réuſſi ſur la plus grande partie des malades. Ceux qui parvenoient à ſe procurer, par ces boiſſons, des ſueurs douces & univerſelles, ont été plutôt guéris. Cependant on a reconnu qu'il étoit néceſſaire de purger lorſque la toux commençoit à ſe calmer, & à être moins aiguë. Ceux qui n'ont pas voulu ſe purger, ou ſe ſont trop promptement expoſés à l'air froid & humide, ont éprouvé des rechûtes longues. Les purgatifs devoient être très doux : un demi-gros, plus ou moins ſuivant les circonſtances, de thériaque pris le ſoir de la purgation, produiſoit de très bons effets.

Lorſque les ſymptômes dont nous avons fait

fait le tableau avoient plus d'intenſité, par exemple, ſi la douleur de tête étoit plus violente, ſi celle de la poitrine étoit aiguë avec difficulté de reſpirer, crachement de ſang, mal de gorge brûlant, ſi la fievre étoit continue; ſoit avec, ſoit ſans redoublemens, la toux, ou, ſi l'on veut, l'affection catarrhale, étoit alors au ſecond degré, & elle exigeoit des remedes plus actifs. On a été obligé de recourir à la ſaignée, & même de la répéter, lorſque les accidens & la fievre ſe ſoutenoient avec un pouls plein, dur. L'état de la tête a ſouvent indiqué la ſaignée du pied. Après ce préliminaire, à qui pluſieurs malades ont dû la vie, les potions huileuſes, avec le ſyrop diacode, dans la proportion d'un ſixieme, & un peu d'eau de fleur d'orange, l'ipécacuanha comme fondant, le kermès minéral à petite doſe avec le ſucre, mais principalement l'oxymel ſcillitique dans les boiſſons inciſives béchiques, priſes ſouvent & en une quantité modérée à la fois, ont ſauvé preſque tous ceux chez qui la maladie catarrhale n'étoit compliquée que par l'état de rigidité des fibres & de denſité de ſang.

Le traitement n'a pas dû être le même pour les malades qui joignoient à la toux une ſabure abondante & âcre des pre-

mieres voies, une cacochimie antécédente. Cette classe formoit le troisieme caractere de l'épidémie, la fievre étoit continue avec une chaleur âcre, la toux opiniâtre, convulsive, suffoquante, comme dans les coqueluches les plus violentes, avec peu ou point de crachats, des douleurs vives de côté, sur le *sternum*, mais changeantes de siége; souvent des douleurs de ventre avec des déjections d'abord un peu épaisses, ensuite séreuses; point de sommeil, la toux fatiguant plus la nuit que le jour. Les pieds étoient presque toujours froids, la bouche humide, chargée d'un limon blanc, ensuite jaune: il y avoit des envies de vomir.

Cet état exigeoit moins de saignée. Bien plus, il falloit des indications pressantes pour la faire avec succès; car sans cela elle doubloit l'oppression, & diminuoit les forces de la nature, qu'il étoit nécessaire de conserver. Les boissons adoucissantes béchiques, alliées aux acides végétaux, l'oxymel simple ou scillitique, les vésicatoires, l'ipécacuanha comme vomitif, & ensuite comme fondant, & les purgatifs minoratifs, sont les moyens qui ont le mieux réussi. Cette derniere complication a été longue, sujette à des irrégularités dans sa marche & aux récidives.

Indépendamment de ces trois caracteres de l'épidémie régnante, on a auſſi obſervé d'autres variétés occaſionnées par des maladies ou des indiſpoſitions pré-exiſtentes, comme chez les goutteux, dont l'humeur rendue vague a cauſé pluſieurs accidens, chez les mélancoliques, chez les femmes nerveuſes, &c. Un grand nombre de femmes ont eſſuyé dans leurs regles des dérangemens qui n'ont pas eu de ſuites fâcheuſes. Cet effet a été moins commun chez les filles.

L'expectoration n'a pas été la criſe des toux dont nous venons de parler.. La liberté du ventre, qui dans le commencement étoit conſtipé, a paru produire un adouciſſement plus marqué. On a vu quelques malades qui n'ont été parfaitement débarraſſés qu'après des douleurs vives d'oreille, ſuivies de ſuppuration.

Les affections rhumatiſmales ont auſſi été très communes; il y en a eu de fort douloureuſes : elles ont cédé aux boiſſons diaphorétiques priſes en très grande quantité, la ſaignée faite préalablement lorſqu'elle étoit néceſſaire, & elle l'étoit chez le plus grand nombre de ceux qui avoient en même temps de la fievre. M. *Le Preux* a guéri deux malades qui n'avoient point de fievre, en leur faiſant prendre dans vingt-

quatre heures une poudre compoſée de camphre, ſucre candi, de chaque 24 grains; kermès minéral, 2 grains, & leur faiſant boire beaucoup d'une tiſane légérement ſudorifique.

Il y a eu des jauniſſes qui n'ont exigé que des apéritifs doux, le petit-lait, l'infuſion des chicoracées, avec la terre foliée de tartre, la limonade légere, l'eau de carotte.... Il falloit bien ſe garder de purger trop tôt & avant la diſparution preſque totale de la couleur jaune, ſans quoi la récidive étoit prompte, & le traitement plus difficile.

On a vu auſſi quelques maladies de peau, des éryſipeles, des plaques rouges à la peau, reſſemblantes à l'éruption de la fievre rouge, ſi ce n'eſt que la rougeur étoit diſtribuée par places. Les petites-véroles en moindre nombre que le mois précédent, préſentoient le même caractere.

MM. *Duchanoy*, *Desbois de Rochefort*, & *Jeannet des Longrois*, ont lu des obſervations ſur des maladies particulieres; m. *Deſeſſartz* a confirmé la vertu diurétique de l'æther nitreux, par le récit de la guériſon de deux malades qui depuis pluſieurs jours ne pouvoient uriner qu'en très petite quantité, & avec de grandes douleurs.

M. *Leclerc* a lu un mémoire ſur l'épidémie régnante. Nous en avons emprunté les principaux traits avec d'autant plus d'empreſſement, que l'hiſtoire qu'il préſente eſt appuyée du ſuffrage de tous les docteurs préſens, qui ſe font un devoir de rendre avec fidélité à leur compagnie, ce qu'ils ont vu dans les différens quartiers de cette ville immenſe. Ce récit n'eſt pas celui d'un ſeul homme, mais celui d'un grand nombre d'obſervateurs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JANVIER 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	−2, 0	−0, 8	−1, 8	28 2, 3	28 2, 3	28 2,
2	−4, 0	−2, 0	−1, 0	28 1, 10	28 1, 8	28 1,
3	1, 2	3, 0	3, 2	28 0, 4	28 0, 0	28 0,
4	1, 9	3, 2	−1, 0	28 1, 0	28 1, 8	28 3,
5	−4, 5	−0, 5	−1, 1	28 3, 0	28 2, 2	28 1,
6	−1, 2	2, 0	1, 0	28 0, 4	27 11, 8	28 0,
7	0, 5	2, 0	−2, 0	28 0, 6	28 0, 6	28 0,
8	−5, 5	−1, 6	−4, 0	28 0, 0	27 11, 8	27 11,
9	−5, 5	−0, 0	−2, 0	27 10, 10	27 10, 3	27 10,
10	−2, 7	0, 7	0, 5	27 8, 5	27 7, 8	27 7,
11	1, 0	1, 5	0, 4	27 7, 2	27 7, 4	27 8,
12	1, 3	−0, 7	−3, 3	27 7, 2	27 8, 2	27 9,
13	−4, 2	−0, 0	−3, 0	27 10, 6	27 10, 2	27 9,
14	−5, 2	−1, 0	−4, 1	27 8, 2	27 8, 1	27 8,
15	−5, 8	−0, 0	3, 6	27 6, 9	27 5, 0	27 1,
16	4, 7	7, 1	6, 0	27 0, 2	27 0, 4	27 0,
17	5, 4	6, 5	4, 4	26 11, 4	26 10, 0	26 11,
18	4, 2	6, 8	6, 2	27 0, 6	27 1, 4	27 1,
19	4, 2	7, 6	5, 8	27 2, 6	27 2, 6	27 2,
20	5, 2	5, 0	3, 7	27 2, 0	27 3, 2	27 4,
21	2, 0	2, 7	0, 6	27 7, 2	27 8, 6	27 10,
22	−1, 3	2, 0	−1, 9	27 10, 8	27 10 11	27 11,
23	−2, 0	−0, 0	−3, 0	27 11, 0	27 11, 0	27 11,
24	−3, 3	−0, 5	−3, 9	27 10, 8	27 9, 4	27 9,
25	−6, 4	−2, 8	−3, 0	27 10, 6	27 10, 1	27 10,
26	−2, 5	0, 5	−4, 2	27 9, 6	27 9, 4	27 10,
27	−5, 0	−0, 0	−3, 6	27 10, 6	27 10, 9	27 10,
28	−6, 8	−2, 4	−5, 0	27 10, 6	27 10, 2	27 9,
29	−3, 7	−1, 0	−1, 8	27 8, 5	27 7, 4	27 6,
30	−2, 5	−1, 0	−3, 0	27 5, 6	27 5, 5	27 6,
31	−6, 5	−2, 7	−4, 5	27 6, 6	27 6, 3	27 6,

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9h.*
1	E. couv. brouill.	S. & E. c. bro. fr.	S. & E. c. br. fr.
2	O. & E. *id.* givre.	N. & S. *id.* givre.	N. & E. *id.* givre.
3	N-O. couvert, brouill. bruine.	N-O. couvert, brouill. bruine.	N-O. couvert, brouillard.
4	N. couvert.	N-E. beau, froid.	N. beau, froid.
5	N-E. beau, froid.	O. nuages.	N-O. beau.
6	N-O. couvert.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
7	N-E. nua. brouil.	N-E. beau, froid.	N-E. beau, froid.
8	N-E. beau, froid	N-E. *idem.*	E. *idem.*
9	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
10	E. couv. grêle.	S-E. couv. brouil.	E. couv. brouill.
11	N. nuages, vent-	N-O. nuages.	N-O. couvert.
12	O. couv. bruine.	N. couv. neige.	N. beau, froid.
13	N. be. fr. brouil.	N-E. beau, froid.	N-E. *idem.*
14	N-E. beau, froid.	N-E. *idem.*	E. *idem.*
15	E. couv. frcid.	S & E. c. gr. br.	S. couv. pluie.
16	S-O. nuag. v. pl.	N-O. nu. gr. v.	S-O. nua. gr. v.
17	S. couv. brouil. pl.	E. & S. c. v. br.	N. & S. c. brouil.
18	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
19	S. *idem.*	S. nuages.	S. *idem.* pluie.
20	S. *id.* brouill. v.	S-O. c pl. brou.	S-O. *idem.* vent.
21	N-O. couv. vent.	N-O. *id.* v. neige.	N-O. couvert.
22	N. beau, froid.	N. beau, fr. neige.	N. beau, froid.
23	N. couv. brouill. froid.	N-E. & N. beau.	N-E. *idem.*
24	N-E. *idem.*	N-O. couv. neige.	N. *idem.*
25	N-E. nuag, froid	N-E. *idem.*	N-E. couvert.
26	N. couv. neige.	N. *idem.*	N. beau.
27	N-E. *idem.*	E. & N. couvert	N. nuages.
28	E. & N. be. fr.	E. beau, froid.	E beau, froid.
29	E. nuages, froid.	E. couv. froid.	E. couvert, froid.
30	N-E. c. v. froid.	N-E. c. v piquant.	N-E. c. v. piq.
31	N-E. beau, vent piquant.	N-E. beau, même vent.	N-E. beau, même vent.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . 7, 6 deg. le 19
Moindre degré de chaleur . . . . . —6, 8 le 28

Chaleur moyenne . . . . . 0, 2 dég.

	pou. lig.	
Plus grande élévation du Mercure	28, 3, 0	les 4 & 5
Moindre élévat. du Mercure . . .	26, 10, 0	le 17
Elévation moyenne	27 p. 8, 5	

Nombre de jours de Beau	10	
de Couvert . . .	18	
de Nuages	3	
de Vent	15	
de Tonnerre . . .	0	
de Brouillard. .	12	
de Pluie	6	
de Neige	7	
Quantité de Pluie	11, 10	lignes.
D'Evaporation	7, 0	
Différence	4, 10	
Le vent a soufflé du N.	7	fois.
N.-E.	8	
N.-O.	4	
S.	4	
S.-E.	0	
S.-O.	3	
E.	7	
O.	1	

TEMPÉRATURE : Froide, humide.

MALADIES : Beaucoup de rhumes, point d'autres maladies.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er février 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de janvier 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LA gelée, qui avoit commencé à la fin du mois de décembre, a perſiſté & a pris de l'accroiſſement en janvier juſqu'au 15. La liqueur du thermometre n'eſt cependant point deſcendue plus bas qu'au terme de 5 degrés au-deſſous de celui de la congélation, & ce n'eſt que le 15 qu'elle eſt deſcendue à ce terme. Après quelques jours d'interruption, la gelée a repris le 22, ſans être plus forte, la liqueur du thermometre n'étant deſcendue aucun jour au-deſſous du terme de 4 ½ degrés (1).

Il n'eſt tombé de neige, dans tout le cours du mois, qu'environ dequoi couvrir la terre de cinq à ſix pouces de hauteur.

Il y a eu des variations dans le barometre. Le 16 & le 17, le mercure eſt deſcendu au terme preſque précis de 27 pouces.

Les vents ont auſſi varié : mais après le 20 du mois, ils ont été conſtamment *nord* & *nord-eſt*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 ½ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 ½ lignes.

(1) Le thermometre d'un ami, mieux expoſé que le mien, a marqué conſtamment un degré plus bas.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	8 fois du sud.
8 fois du nord vers l'est.	2 fois du sud vers l'oueſt.
5 fois de l'est.	3 fois de l'oueſt.
3 fois du sud vers l'est.	3 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.	8 jours de brouillards.
6 jours de neige.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de janvier 1780.

LE rhume épidémique & la fievre catarrheuse ont perſisté ce mois, & un assez grand nombre de citoyens y ont succombé, les uns par l'intensité de la maladie, les autres par la négligence à s'en faire traiter à temps. Dans le premier cas, ils périssoient ordinairement par un dépôt gangreneux dans la poitrine; & dans le second, par la pulmonie ou la fievre hectique. Nous en avons eu nombre d'exemples dans nos hôpitaux de charité, dont les lits n'étoient presque occupés que par des personnes attaquées de cette maladie. Quelques-uns cependant étoient dans le cas de la fievre continue, dont il a été fait mention au mois de novembre dernier. Elle n'étoit pas exempte de malignité : un jeune homme, pris de cette fievre, est arrivé à l'un de ces hôpitaux, tout couvert de taches pourprées, & dans un état de délire; il en a cependant guéri en assez peu de temps par le moyen des boissons délayantes, aigrelettes & anti-septiques.

Il y a eu nombre de récidives de fievres tierces & quartes, dont le quinquina, continué même long-temps après les évacuations indiquées, n'avoit

point enlevé la cauſe. A l'égard de ceux dont les accès n'avoient rien d'alarmant, nous avons cru devoir en remettre la cure radicale à une ſaiſon plus favorable.

La petite-vérole a paru, vers la fin du mois, dans quelques maiſons : elle étoit de l'eſpece diſcrette, & n'avoit rien de fâcheux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Analyſe des eaux de Sultzmatt en haute Alſace ; par M. J. A. MÉGLIN, docteur en médecine.

Neque negligentiorem ſe circa aquarum facultates cognoſcendas exhibere convenit, quemadmodum enim guſtu differunt, pondere, ac ſtatione, ſic quoque virtute aliæ aliis præſtant.

HYPP. *de aëre loc. & aquis.*

Chez J. Henri Heitz, *imprimeur de l'univerſité*, 1779. *Straſbourg.*

Cette analyſe eſt l'ouvrage d'un homme inſtruit, qui, en nous avertiſſant qu'en général il a ſuivi la méthode & les principes de m. *Spielmann*, chymiſte célebre, nous montre dans les motifs qui l'ont quelquefois déterminé à s'écarter des regles de ſon modele, que ſes lumieres égalent ſa modeſtie.

On compte à Sultzmatt ſix ſources dont les eaux alkalines, gazeuſes, ferrugineuſes, ſont de même nature. Si l'une d'elles paroît contenir de l'hépar, c'eſt une particularité accidentelle, ſelon m. *Méglin*. Toutes tiennent, en diſſolution, les mêmes ſubſtances ; mais la proportion où ſe trouvent dans chacune le fer, le gas & l'alkali, les rend différentes les unes des autres.

L'évaporation a découvert à l'auteur une variation très étonnante dans la quantité de réſidu que

donne l'eau de chaque ſource dans les analyſes réitérées qu'il ſe propoſoit d'en faire : le tableau qui ſuit en eſt la preuve.

Dans un premier eſſai.

1re ſource	12 ℔	donnent ℥ ß. gns xv.
2e	12	℥ ß. gns x.
3e	12	ʒ j. ℈ ij.
4e	12	ʒ j. gns xv.
5e	12	ʒ j. ℈ ij.
6e	12	℥ ß.

Dans un eſſai poſtérieur.

1re ſource	12 ℔	donnent ℥ iij. ʒ j.
2e	12	ʒ ij.
3e	6	gns xij.
4e	6	gns vij.

On voit que 12 ℔ d'eau de la 1re ſource évaporées à deux époques différentes, ont fourni la deuxieme fois ℥ ij. ʒ jv. ℈ ij. gns jx. de plus qu'à la premiere.

M. *Méglin* a d'abord fait uſage des réactifs pour reconnoître les principes des eaux de Sultzmatt ; mais il en a rejetté pluſieurs de ceux qu'on emploie ordinairement, & notamment l'alkali flogiſtiqué. Nous convenons avec m. *Méglin* que, rigoureuſement parlant, ce réactif eſt équivoque, & qu'il ſeroit peu sûr pour examiner des liqueurs factices ; mais dans la très grande variété d'eaux minérales naturelles, aucune n'a juſqu'à préſent été découverte qui formât un précipité avec cet alkali ſans être ferrugineuſe.

Nous avons dit que m. *Méglin* avoit reconnu que la ſource qui répandoit d'abord l'odeur hépatique, ne devoit cette apparence trompeuſe qu'à une circonſtance étrangere à ſes principes. Effectivement, après avoir fait curer ſon baſſin des

feuilles & des autres débris végétaux qu'il contenoit, l'odeur disparut pour un temps très long. M. *Méglin*, prenant occasion de ce fait pour établir sa doctrine sur les eaux hépatiques, assure qu'il n'existe aucune source véritablement sulphureuse, que toutes celles que l'on regarde comme telles, doivent leur odeur au gas inflammable seul, sans jamais contenir un atôme de matiere sulphureuse. Les phénomènes naturels dont m. *Méglin* appuie son assertion, la théorie aërienne des gas qu'il développe ensuite d'une maniere séduisante, ne peuvent malheureusement rien prouver contre des faits certains. Nous n'en citerons qu'un seul. MM. *Bellot*, *Bertrand*, *Roux* & *d'Arcet*, commissaires nommés par la faculté de Paris pour faire l'analyse d'une eau découverte dans la vallée de Montmorency, après de nombreuses expériences faites, pour la plûpart, par m. *Roux*, ont reconnu que cette eau tenoit un vrai soufre en dissolution; le beurre d'antimoine, fait avec la chaux d'arsenic de l'acide marin, ajouté peu à peu à cette eau, y occasionne un précipité qui est un pur orpiment; ce que la sublimation, la simple combustion, & la décomposition par le sublimé corrosif, prouvent évidemment. Cette eau d'ailleurs, exposée à l'air, se trouble, & par le seul repos, forme un sédiment qui est vrai soufre (1).

Nous desirerions que l'auteur eût mis autant de soin à la partie thérapeutique qui termine sa dissertation, qu'il en a mis à la partie chymique; la différence est grande. L'auteur expose l'action des eaux bien plus en homme de cabinet qu'en praticien; il transcrit une liste nombreuse des maladies qui peuvent en requérir l'usage, & les observations entassées ensuite, ressemblent trop à celles qui terminent les annonces de la plûpart des gens à secrets.

(1) Nous donnerons cette analyse entiere incessamment.

PRIX proposé par l'académie royale de chirurgie, pour l'année 1781,

L'ACADÉMIE royale de chirurgie propose, pour le prix de l'année 1781, la question suivante :

Exposer les effets du sommeil & de la veille, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.

Le prix consistera en une médaille d'or, de la valeur de cinq cens livres, suivant la fondation de m. *de la Peyronie.*

Ceux qui enverront des mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leur ouvrage; ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs noms, qualités & demeure; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la piece ait mérité le prix.

Ils adresseront leur ouvrage, franc de port, à m. *Louis,* secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Les étrangers sont avertis qu'il ne suffit pas d'acquitter le port de leurs paquets jusqu'aux frontieres de la France; mais qu'ils doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontiere jusqu'à Paris, sans quoi leurs mémoires ne seront pas admis au concours.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au prix : on n'en excepte que les membres de l'académie.

La médaille sera délivrée à l'auteur même qui se sera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant

la marque distinctive, & une copie nette du mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de décembre 1780 inclusivement ; & l'académie, à son assemblée publique de 1781, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques, proclamera celui qui aura remporté le prix.

L'académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par m. de la Peyronie, *une médaille d'or de deux cens livres, à celui des chirurgiens étrangers ou regnicoles, non membres de l'académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit*, au choix de l'auteur : *elle adjugera ce prix d'émulation le jour de la séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année 1780.*

Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens regnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année un mémoire, ou trois observations intéressantes.

ERRATA.

Journ. de décemb. dernier, *pag.* 556, *ligne* 22, saignés à temps, *lisez* soignés à temps.

Journal de janvier 1780, *pag.* 81, *ligne* 2, après le mot *effet*, mettez un · ; effacez celui qui se trouve à la suite de ces mots *continue-rémittente.*

Journal de février 1780. *M. THIERRY, médecin, & mm. les chirurgiens de l'hôpital de la Charité de Paris, assisterent tous à l'opération dont est parlé* pag. 144. *C'est par erreur à l'impression qu'on les a dit présens à celle rapportée* page 147.

Ibid. *pag.* 149, *ligne* 15, des intestins, *lisez* du cubitus.

TABLE
DU MOIS DE MARS 1780.

EXTRAIT. *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appellées communément vapeurs, &c. ; par* m. CLAUDE REVILLON, *médecin.* pag. 193
Suite & fin *des réflexions de m.* HOIN, *sur le forceps de m.* LEVRET, *&c.* 207
Observation sur un coma somnolentum ; *par* m. BAUMES, *méd.* 226
Lettre de m. BOUCHER, *médecin à Lille.* 242
Mémoire sur le rhume épidémique qui regne en Flandres, &c. ; par m. BOUCHER, *méd.* 243
Observation sur une obturation du rectum ; par m. BONCERF, *méd.* 254
Observation sur une métastase singuliere ; par m. BERTHOLET, *méd.* 258
Observation sur les bons effets du vin ; par m. SCHUELER, *méd.* 264
Extraits des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les premier & 15 janvier* 1780. 270
Observations météor. faites à Montmorenci. 278
Observations météor. faites à Lille. 281
Maladies qui ont régné à Lille. 282

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livre nouveau. 283
Prix proposé par l'académie royale de chirurgie, pour l'année 1781. 286

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de mars 1780. A Paris, ce 24 février 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE, *PHARMACIE, &c.*

AVRIL 1780.

EXTRAIT.

ANALYSE des fonctions du système nerveux, pour servir d'introduction à un examen pratique des maux de nerfs; par m. DE LA ROCHE, *docteur en médecine de la faculté de Geneve. A Geneve, chez* du Villard, fils, & Nouffer, 1778. 2 *vol.* in-8°. (1).

M. *de la Roche* développe dans ce traité, d'une maniere auſſi intéreſſante que neuve,

(1) On trouve cet ouvrage à Paris, chez *Baſtien*, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain. Prix 5 liv. broché.

toutes les connoiſſances que les médecins ont pu acquérir juſqu'à ce jour ſur les nerfs & leurs uſages. Les leçons de m. *Cullen*, célebre profeſſeur anglois, ont été, pour le docteur de Geneve, la ſource des idées heureuſes & utiles qu'il nous communique aujourd'hui ; l'aveu qu'il en fait ne diminue rien de l'opinion que nous devons avoir de ſes talens, & il eſt une preuve de la très grande utilité des voyages que l'on entreprend dans la vue de perfectionner les ſciences & les arts. Malheureuſement ce genre d'études eſt diſpendieux & manque en France des encouragemens néceſſaires.

Deux principaux motifs ont déterminé m. *de la Roche* à approfondir la phyſiologie des nerfs, le beſoin de jetter quelque jour ſur les phénomenes, les cauſes, les ſymptômes, la méthode curative des maladies nerveuſes dont l'hiſtoire nous manque entiérement encore, & la néceſſité d'écarter de plus en plus des livres de médecine *la ſuperſtition du merveilleux* qui n'enfante que de vaines chimeres, dénature tout, & relativement à l'objet actuel, nous a mis dans l'impoſſibilité de parvenir à quelque explication ſatisfaiſante.

A peine s'eſt-on permis, nous dit m. *de la Roche*, dans les maladies ner-

veuſes d'imaginer que leurs ſymptômes puſſent dépendre des mêmes loix qui déterminent les mouvemens dans l'état de ſanté ; l'on a trouvé plus commode de ſe livrer à l'empiriſme le plus abſolu, l'on n'a ceſſé de ſe récrier ſur ce que ces maladies paroiſſoient avoir de merveilleux, & loin de ſoupçonner qu'un examen approfondi feroit diſparoître ces merveilles, il ſemble que les hommes aient voulu renchérir les uns ſur les autres dans les idées extraordinaires & biſarres qu'ils en ont priſes.

L'étude, qui nous fera connoître le jeu de toutes les parties du ſyſtême nerveux, leurs relations & les agens qui les meuvent, eſt donc de la plus grande utilité. Cette étude ſuppoſe la connoiſſance acquiſe préliminairement de bien des objets ; l'analyſe des principales facultés de l'ame, leurs liaiſons intimes avec les mouvemens du corps, l'organiſation de celui-ci ; les nouvelles découvertes relatives aux fluides qui peuvent avoir de l'analogie avec le fluide nerveux ; l'électricité, le magnétiſme, les gas ; les théories de l'irritabilité, de la ſenſibilité, & de la chaleur animale.

L'auteur nomme indifféremment ſyſtême nerveux ou principe vital, toutes les fonctions des nerfs réunies & ſuppoſées

dans une co-rélation néceſſaire & perpétuelle. Selon lui, toutes les maladies ne ſont, à proprement parler, que des maladies nerveuſes, puiſqu'elles ſont le plus ſouvent occaſionnées & toujours accompagnées par quelques dérangemens des fonctions du ſyſtême nerveux. Il donne à cette propoſition le développement néceſſaire, & nous annonce enſuite la méthode qu'il ſe propoſe de ſuivre, qui eſt de raſſembler tout ce que l'obſervation a enſeigné de plus eſſentiel relativement à la phyſiologie des nerfs, & d'en faire un corps ſyſtématique bien lié dans toutes ſes parties, où *l'on déduira des conſéquences générales de faits particuliers.* En raſſemblant ces faits, continue l'auteur, « nous » chercherons à faire connoître les loix » du ſyſtême nerveux, & à montrer *ce* » *qui ſe paſſe dans ce ſyſtême plutôt que* » *la maniere dont cela ſe paſſe ;* tâchant, » autant qu'il ſera poſſible, d'éviter toute » hypothèſe ».

La ſubſtance médullaire du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée & épiniere, les prolongemens de cette même ſubſtance ſous le nom de nerfs, les dernieres ramifications très nombreuſes & très déliées de ceux-ci, forment le ſyſtême nerveux, & ce ſont les extrémités des nerfs qui, unies à des organes parti-

culiers, & peut-être organisées elles-mêmes d'une maniere différente, deviennent capables de recevoir les impressions qui excitent les sensations, ou de produire les mouvemens nécessaires aux besoins de notre économie.

Le système nerveux peut être considéré comme divisé en quatre parties, 1°. le cerveau; 2°. les nerfs; 3°. les extrémités sentantes des nerfs; 4°. leurs extrémités mouvantes, ou les muscles. M. *de la Roche* ajoute, en passant, un mot sur les ganglions : il les regarde comme des especes de nœuds qui ne servent qu'à la distribution des nerfs, & à en assurer la continuité vers les parties intéressantes; de sorte que si trois nerfs entrent dans un ganglion, m. *de la Roche* pense que chaque nerf qui en sort a reçu des branches de tous les trois.

Selon notre auteur, la substance des nerfs est par-tout continue, homogene & susceptible de mouvemens qui se transmettent librement d'une partie à l'autre; cette substance est ce qu'on peut appeller le *solide vital* des animaux : mais il regarde comme une condition essentielle à la propagation de ces mouvemens la présence d'un certain fluide dont il se propose de déterminer ailleurs l'origine, la nature & la maniere d'agir.

Toutes les fonctions du syſtême nerveux ſe réduiroient à un pur automatiſme ſans la préſence de l'ame & ſon influence. M. *de la Roche* ne cherche point à expliquer comment cette ſubſtance immatérielle & penſante eſt liée à la partie matérielle & corporelle de l'homme; il avoue ne pas comprendre pourquoi des mouvemens excités dans le ſyſtême nerveux donnent lieu à la penſée, & ne pas concevoir davantage pourquoi la penſée, de quelque maniere qu'elle ſoit produite, donne lieu à des mouvemens dans le ſyſtême nerveux; mais regardant cette correſpondance comme un fait certain & démontré dans toutes nos actions, il abandonne aux diſcuſſions des métaphyſiciens les ſyſtêmes de *Sthal*, de *Whytt*, de *Haller*, *Gaubius* & *Bonnet*. On voit néanmoins qu'il penche vers les opinions de ces trois derniers, avec leſquels il croit que l'ame a par elle-même ſur le corps & ſur ſes mouvemens un pouvoir conſidérable, & qu'on ne ſauroit abſolument rapporter à une action méchanique: ce qui n'empêche pas cependant que tous les mouvemens du ſyſtême nerveux ne ſoient tellement enchaînés les uns aux autres, qu'ils peuvent s'exciter réciproquement par l'entremiſe du cerveau, ſans le concours de l'ame.

M. *de la Roche* rejette avec dédain les opinions des matérialiſtes. Quelle perfection d'organes pourra jamais effectivement nous aider à comprendre qu'une ſubſtance étendue & inerte puiſſe être ſuſceptible de bienveillance, d'envie, de curioſité ? Il nous eſt impoſſible de nous former aucune idée des remords, de la vertu, de la volonté, de la conſcience de notre propre exiſtence, comme étant ſimplement des modifications de la matiere.

Nous connoiſſons les parties conſtituantes du ſyſtême nerveux, examinons avec m. *de laRoche*, l'ordre de ſes mouvemens. Les corps étrangers produiſent une impreſſion ſur les extrémités ſentantes des nerfs, diſtribuées dans les différens organes ; de-là naît la ſenſation, & bientôt un changement quelconque dans l'ame affectée de deſir ou de dégoût pour ces objets ; ce qui détermine une action muſculaire vers telle ou telle fin. Cette marche nous montre que les mouvemens du ſyſtême nerveux communiquent entr'eux par l'interpoſition de la ſenſation & de la volonté, leſquelles ne ſont que des modifications particulieres de l'ame, & il en réſulte que l'ame eſt préſente à une certaine portion du ſyſtême nerveux plutôt qu'aux autres. Cette portion eſt le *ſenſo-*

rium qui probablement exiſte dans tout le cerveau. En effet, nous voyons que l'impulſion des corps ſur les extrémités ſentantes des nerfs n'occaſionne aucune ſenſation, à moins que le nerf qui eſt entre l'extrémité ſentante & le cerveau ne ſoit libre dans tout ſon cours; comme auſſi la volonté ne ſauroit produire aucune contraction des fibres muſculaires, à moins que le nerf entre le cerveau & le muſcle qu'on veut mouvoir, ne ſoit également libre.

Suivons avec notre auteur la diviſion qu'il a choiſie pour la ſuite de ſon travail, & conſidérons,

1°. La ſenſation, & avec elle les fonctions générales des extrémités ſentantes.

2°. L'action des fibres motrices.

3°. Les fonctions du cerveau.

M. *de la Roche* définit la ſenſation *une modification de l'ame dont elle a la conſcience, produite par ſes propres opérations, ou par un changement quelconque excité dans le ſyſtéme nerveux.* Il y a, comme l'on voit, ſelon lui, deux ſortes de ſenſations, 1°. *les ſenſations d'impulſion* qui ſont produites par l'impulſion des corps étrangers à l'organe ſentant, ſoit que ces corps exiſtent hors du nôtre, ou qu'ils y ſoient contenus ſans en faire partie, comme les vers, la pierre, ou qu'ils

nous appartiennent essentiellement comme le cœur & les arteres dont les pulsations forment quelquefois de véritables sensations d'impressions. 2°. *Les sensations de conscience* qui comprennent les différens états de l'ame, appercevant ses modifications & son action.

Les sensations d'impression se rangent naturellement sous cinq classes relatives aux sens. Les quatre premiers, savoir, la vue, l'ouïe, l'odorat & le goût, constituent chacun un genre distinct de sensations qu'il est impossible de comparer avec celles que produisent les trois autres. Le toucher est un sens bien plus étendu & les sensations qu'il nous procure ont aussi peu de rapports entr'elles que les sons, les odeurs & les couleurs; la chaleur, le froid, le rude, l'humide ne sonten aucune maniere comparables.

Les sensations de conscience se rapportent a six chefs, 1°. les sensations générales d'apperception par lesquelles nous sentons en général que nous voulons, pensons, desirons : elles nous donnent le sentiment intérieur de notre identité. 2°. Les sensations produites par l'état de la pensée, comme le plus ou moins de facilité, de justesse, de netteté dans l'imagination, la mémoire & le jugement. 3°. Les sensations relatives à l'exercice de

volonté, qui peut être plus ou moins active, plus ou moins forte. 4°. Les ſenſations cauſées par l'état d'action en général; nous nous ſentons tantôt gais, pleins de courage, légers, vigoureux; tantôt peſans, engourdis, timides. Indépendamment de ces ſenſations générales, nous éprouvons, en cherchant à vaincre la réſiſtance des corps extérieurs, un état d'action ſingulier, & ſemblable au ſentiment que nous avons de notre foibleſſe lorſque cette réſiſtance eſt inconnue. De cet état naiſſent des ſenſations obſcures qui n'indiquent dans aucun cas la cauſe qui rend cette action plus ou moins aiſée ou difficile, lente ou prompte, foible ou forte, durable ou paſſagere. 5°. Chacune de nos actions en particulier occaſionne une ſenſation dont nous avons la conſcience; mais le plus ſouvent nous n'avons pas celle des moyens que nous employons pour effectuer cette action. Nous ignorons, par exemple, complétement quels muſcles entrent en jeu lorſque nous exécutons tel ou tel mouvement. Cette ſenſation s'efface quelquefois par l'habitude, quelquefois auſſi nous la retrouvons dans des circonſtances particulieres. 6°. Enfin la ceſſation des impreſſions eſt une nouvelle ſource de ſenſations, puiſqu'il en réſulte dans l'ame

une nouvelle modification de ſon être, dont elle a la conſcience. Nous éprouvons de ces ſortes de ſenſations en paſſant de la lumiere dans les ténebres, & d'un lieu bruyant dans un autre lieu très ſolitaire & retiré.

M. *de la Roche* prétend que le toucher eſt le ſeul ſens qui nous donne quelques notions ſur la nature des corps, & que nous regarderions ſans lui toutes nos ſenſations acquiſes par les autres ſens, comme de pures modifications de nous-mêmes. Enſuite il revient à l'examen des conditions néceſſaires pour qu'il y ait ſenſation d'impreſſion. Il remarque qu'il faut que cette impreſſion ait un certain degré de force & de durée en-deçà & au-delà duquel l'impreſſion peut diſparoître ou changer abſolument de nature ; que cependant la ſenſation n'a point de rapport proportionné à la force de l'impreſſion, & que ſes limites varient chez différentes perſonnes en raiſon de leur différente ſenſibilité. Ce défaut de proportion entre les impreſſions & les ſenſations, paroît à m. *de la Roche* un moyen propre à nous découvrir l'exiſtence d'une ſubſtance animée immatérielle, en ce que les effets qui réſultent de l'action des corps les uns ſur les autres, ſont néceſſaires, tandis que ceux des impreſſions

qu'ils ſont ſur le principe ſentant ne le ſont aucunement.

Les impreſſions étant données, leurs effets n'en ſeront pas moins différens chez différentes perſonnes, & chez la même perſonne en différens temps; ce qui tient néceſſairement à la maniere d'être de ceux qui éprouvent ces impreſſions. Cette variété de ſenſibilité peut dépendre de l'état premier & originaire de la ſubſtance médullaire des extrémités ſentantes, ſoit que l'on conſidere l'enſemble du ſyſtême nerveux, ſoit qu'on ne conſidere que les nerfs appartenant à un ſens particulier, elle peut naître de l'état des parties qui enveloppent & recouvrent ces nerfs. Ainſi les tégumens, relativement au toucher, la forme des organes des autres ſens, peuvent augmenter ou diminuer la ſenſibilité. Les vaiſſeaux ſanguins unis aux extrémités ſentantes, en les tenant dans un certain degré de tenſion, peuvent de même augmenter ou diminuer leur ſenſibilité; enfin la chaleur & le froid, les effets des impreſſions précédentes, l'état des nerfs, celui du cerveau, l'attention qui dépend juſqu'à un certain point de la volonté, modifient la ſenſibilité de nos organes.

M. *de la Roche* examine les ſenſations relativement à leur durée & à leur mé-

lange ; il croit que la ſimultanéité de pluſieurs impreſſions dans l'ame eſt compatible avec la ſimplicité de ſon eſſence, comme le ſentiment intérieur paroît le confirmer. Il approfondit quantité d'autres problêmes curieux : pourquoi, par exemple, certaines ſenſations ne ſont jamais produites que par des organes particuliers ; comment nous apprenons qu'il exiſte des cauſes de ſenſations hors de nous ; comment encore nous rapportons la cauſe d'une ſenſation tantôt à la partie où l'impreſſion a eu lieu, tantôt à une partie éloignée, tantôt enfin à une partie qui n'exiſte plus. Les phénomenes de la réminiſcence, de la mémoire, & de l'imagination, les ſonges fourniſſent après une matiere abondante pour de nouvelles conſidérations.

Juſqu'ici nous avons vu les impreſſions reçues occaſionner des ſenſations agréables ou déſagréables, dont les effets varioient & montroient le ſyſtême nerveux mis en action de mille manieres différentes ; m. *de la Roche* a de plus obſervé qu'il eſt des cas où ces impreſſions peuvent agir ſur le ſyſtême nerveux ſans produire de ſenſation : ainſi, dit-il, un purgatif irrite les inteſtins, augmente leur mouvement périſtaltique, ſans avoir fait reſſentir la moindre douleur, ni qu'on

s'en apperçoive autrement que par l'effet. Ainſi des vers excitent des convulſions générales, tandis que les inteſtins qui les recelent ne paroiſſent en éprouver aucune incommodité, aucun ſentiment.

L'hiſtoire des organes du mouvement, de leurs fibres, de leurs parties, en un mot des muſcles, ſuit celle des organes deſtinés à nous procurer des ſenſations. La premiere remarque importante de m. *de la Roche* eſt que la force de contraction eſt beaucoup plus grande que la cauſe qui l'excite. Cette force contractile peut être enviſagée ſous trois rapports diſtincts, qui appartiennent à des cauſes ſéparées; car les fibres ont une force inhérente & indépendante du ſyſtême nerveux, puiſqu'un muſcle ſéparé du corps eſt encore ſuſceptible de contraction : le cœur de pluſieurs animaux en eſt la preuve. Le même muſcle ſe contractera ſi l'on irrite, à quelque diſtance de lui, le nerf qui s'y diſtribue, ſoit que ce muſcle ſoit uni ou ſéparé du corps; cet effet, produit par un mouvement propagé le long du nerf, conſtitue une ſeconde eſpece de force contractile que l'auteur nomme force nerveuſe. Enfin lorſque, à l'occaſion d'une ſenſation, le cerveau réagit & détermine un mouvement quelconque, nous avons l'exemple d'une troiſieme eſpece de force qu'il

appelle force animale. Il eſt à remarquer que cette réaction du cerveau peut être purement corporelle, & avoir lieu ſans que l'ame en ait la conſcience.

M. *de la Roche* regarde les forces inhérentes & nerveuſes comme étant de même nature ; elles ſuivent les mêmes loix & dépendent également de la force animale qui, pendant la vie, s'étend ſur toutes les parties du ſyſtême. Cependant tous les organes ne ſont pas doués de la force inhérente au même degré, elle eſt incomparablement plus grande, plus mobile, plus permanente dans les fibres du cœur que dans celles de tout autre muſcle ; certains animaux, & ſur tout les reptiles, paroiſſent la poſſéder à un point éminent.

Indépendamment de ces forces, les fibres ont une tendance naturelle à ſe contracter, que m. *de la Roche* appelle force tonique, & qui ſe proportionne à la force inhérente ; il la diſtingue très bien d'une ſimple vertu élaſtique, aſſigne les loix qu'elle ſuit, & les cauſes qui l'entretiennent.

Dans toute action muſculaire on peut aiſément remarquer la facilité avec laquelle la contraction eſt excitée, & la force avec laquelle elle s'exécute. La premiere qualité ou la mobilité eſt l'appanage des femmes, des enfans ; la rigueur

eſt celui des hommes faits. Cette ſeconde qualité, comme on le voit, n'a aucun rapport avec la premiere qui ſemble avoir ſa cauſe dans la foibleſſe & la fineſſe des fibres, tandis que la vigueur annonce leur groſſeur & leur rigidité : ces deux qualités ſont même oppoſées juſqu'à un certain point, quoiqu'on les ait confondues mal à propos ſous le terme général d'irritabilité, puiſque la mobilité des fibres paroît ſouvent être augmentée par des cauſes qui diminuent leur vigueur.

Ordinairement l'action muſculaire conſiſte dans une contraction alternative, avec un état de relâchement ; quelquefois c'eſt un mouvement oſcillatoire précipité, qu'on peut remarquer lorſqu'on fait effort pour vaincre une réſiſtance très conſidérable. Le relâchement ne ſuppoſe pas l'élongation de la fibre ; m. *de la Roche* prouve ce fait par l'état mol & ſouple des muſcles fléchiſſeurs, qui ſont cependant raccourcis & ramaſſés, lorſque par des ſoutiens extérieurs les parties auxquelles ils appartiennent ſont maintenues dans une flexion indépendante de leur action. Il examine enſuite ce que c'eſt que le ſpaſme & la convulſion ; il aſſigne la différence de ces deux états, & croit que le premier dépend plus immédiatement de la vigueur des fibres ; le ſecond, de leur mobilité.

mobilité. Dans l'un & l'autre cas, la volonté n'a plus aucun empire ſur les mouvemens qui s'exécutent. La laſſitude, ſouvent une atonie complette ſont la ſuite de ces contractions violentes; elles ſont de même la ſuite d'un exercice trop fort ou trop long-temps continué, tandis que s'il eſt modéré, la vigueur & la facilité des mouvemens en augmentent. La derniere remarque que m. *de la Roche* faſſe ſur le mouvement muſculaire, eſt qu'il paroît que les ſeuls muſcles ſoumis à l'empire de la volonté, ſont ſuſceptibles de laſſitude. Le cœur, les muſcles ſervant à la reſpiration, n'éprouvent point cet état, quoique leur action ſoit ſans interruption auſſi long-temps que la vie ſubſiſte.

L'hiſtoire du cerveau, conſidéré comme *ſenſorium*, occupe preſqu'entiérement le ſecond volume de l'ouvrage de m. *de la Roche*. Il y a joint une hypothèſe ingénieuſe ſur la nature du fluide nerveux, & quelques conſidérations ſur la chaleur animale.

Le cerveau eſt le centre commun des mouvemens nerveux, ſoit que ces mouvemens propagés des extrémités ſentantes vers eux, produiſent les ſenſations; ſoit qu'ils prennent naiſſance au cerveau, & que, ſe propageant le long des nerfs, ils excitent la contraction des fibres motrices.

Ordinairement ces mouvemens ſont relatifs ; ceux de la ſeconde eſpece ſont occaſionnés par la premiere. Cependant il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait pour cela ſenſation, ni exercice de la volonté ; ſouvent le cerveau réagit par un pur automatiſme, quoique dans ce cas même ce ne ſoit pas une ſimple communication de mouvemens. La preuve qu'en donne m. *de la Roche* eſt qu'il n'y a aucune proportion entre la grandeur de l'effet & la cauſe ; mais il confeſſe en même temps qu'il nous eſt impoſſible de rien dire de ſatisfaiſant ſur cette organiſation du cerveau, qui le met en état de changer la nature de nos mouvemens, & de les augmenter contre toutes les loix de la méchanique ordinaire.

M. *de la Roche* forme deux claſſes des cauſes qui peuvent déterminer l'action du cerveau : 1°. celles dont nous avons conſcience ; 2°. celles dûes à la ſeule organiſation. Les premieres ſont au nombre de ſix, la volonté, les paſſions, l'imitation, les appétits & les penchans, les impreſſions intérieures & extérieures, qui agiſſent directement ſur la force animale, certaines cauſes dont l'effet eſt de diminuer l'énergie de cette force animale.

L'influence de la volonté, ou plutôt d'un acte particulier de la volonté, que

l'auteur appelle volition ſur le ſyſtême nerveux, eſt inexplicable. Il obſerve que cette influence ſe rapporte plutôt au but que nous nous propoſons qu'aux mouvemens excités pour y parvenir. En effet, ces mouvemens nous ſont le plus ſouvent inconnus : l'empire de la volonté s'étend à preſque tous les muſcles du corps.

Les émotions ſont aux paſſions ce que la volition eſt à la volonté. Mille mouvemens tumultueux s'excitent dans une perſonne émue ; peu ſoumis au pouvoir de la volonté, ils ſe ſuccédent rapidement, & cauſent les plus grands déſordres. On voit néanmoins chaque paſſion caractériſée par des mouvemens de même nature ; la joie s'annonce par les ris, la triſteſſe par les ſoupirs, la honte par le coloris du viſage.

L'imitation eſt ce penchant qui nous amène inſenſiblement à éprouver la même ſituation d'eſprit que ceux avec qui nous nous trouvons. Ce n'eſt point l'effet d'un méchaniſme ; nos paſſions ſont alors miſes en activité. Il y a une autre ſorte d'imitation très ſinguliere, dont m. *de la R.* s'efforce de développer la nature : c'eſt cette facilité avec laquelle on eſt forcé à des mouvemens involontaires & vraiment convulſifs ; il y a dans l'ouvrage

des faits très curieux rapportés à ce ſujet : au ſurplus les bâillemens en ſont un exemple fréquent & familier.

Les appétits & les penchans ſont dépendans de nos beſoins, & ne ſont accompagnés de la conſcience d'aucune fin. Ils ſont, juſqu'à un certain point, ſoumis à l'influence de la volonté qui peut les modifier, les accélérer, les ſuſpendre quelquefois, ſans les exciter à ſon gré, ni les gouverner entiérement.

Les mouvemens par leſquels s'exécutent toutes les fonctions du corps, les différentes irritations que des agens chymiques ou méchaniques peuvent occaſionner, font un ordre de cauſes agiſſantes ſur le cerveau, ſur leſquelles la volonté n'a aucune part. L'influence du cerveau eſt marquée dans ce cas par ſa réaction, ſans laquelle, par exemple, on ſait que les véſicatoires n'ont aucun effet.

Les forces médicatrices & conſervatrices par leſquelles la nature tend à rétablir l'énergie du ſyſtême nerveux, quand certaines cauſes la diminuent, étoient une matiere difficile à traiter. M. *de la Roche* a jetté quelque jour ſur cet article important de l'économie animale.

La coutume eſt une ſeconde nature, nous dit-on depuis long-temps : m. *de la Roche* examine quel eſt ſon pouvoir re-

lativement à la ſenſibilité & au mouvement muſculaire. Il faut lire dans l'ouvrage même les loix qu'il poſe, & la maniere dont il les développe ; c'eſt un travail achevé. Il conſidere enſuite le ſyſtême nerveux ſous un autre point de vue ; il obſerve que le ſommeil & la veille ont une ſucceſſion alternative néceſſaire, & croit cette alternative de repos & d'activité, l'effet d'une diſpoſition eſſentielle innée ; il recherche quelles peuvent être les cauſes prochaines du ſommeil, ſi elles tiennent à l'épuiſement du fluide nerveux, ou bien à une compreſſion du cerveau, ou enfin à un défaut de mobilité dans la ſubſtance médullaire de ce viſcere. Viennent enſuite les cauſes éloignées qu'il aſſigne en grand nombre, le froid, l'abſence des ſenſations, la durée de certaines ſenſations indifférentes, la plénitude de l'eſtomac, les paſſions triſtes, les ſubſtances narcotiques, le bain, les évacuations abondantes, la ceſſation ſoudaine de toute ſenſation très vive, la fatigue, &c. tous ces articles ſont diſcutés de maniere à faire naître de l'intérêt : il y a ſur tout des expériences ſur les narcotiques, qui méritent la plus ſérieuſe attention.

De l'examen de ce qui peut avoir rapport au ſommeil, m. *de la Roche* paſſe à

ce qui concerne la veille ; il en recherche également les causes entre lesquelles il nomme la chaleur, les sensations, & un certain degré de tension dans le cerveau, occasionné par l'abord du sang dans les vaisseaux de cet organe.

M. *de la Roche* distingue par rapport au cerveau, comme il l'a fait pour la fibre musculaire, la mobilité, de la vigueur ; & cette distinction amene des considérations sur la démence, la manie, les songes ; enfin il examine quelles peuvent être les causes capables de causer les syncopes & la mort ; & trouvant que toutes agissent & occasionnent l'affaissement du cerveau, il en conclud que le siége de la vie est dans le système nerveux.

L'ouvrage est terminé par l'exposé des sentimens de l'auteur sur les sympathies, la nature du fluide nerveux, & les causes de la chaleur animale. Il n'admet point la correspondance de certains nerfs particuliers ; comme une cause de sympathie ; toutes, selon lui, doivent leur origine à des associations de sensations & d'idées ; toutes sont déterminées par l'action du cerveau qui est le centre des mouvemens sympathiques. Cependant il est des fonctions naturelles qui exigent l'action simultanée de divers organes voisins, & une correspondance dans les vaisseaux san-

guins, dont m. *de la Roche* assimile la nature & les effets aux mouvemens sympathiques.

L'éther au *Newton* est le fluide auquel m. *de la Roche* croit que tous les phénomenes du systême nerveux doivent être attribués : il est la source & l'entretien de la vie. Cette hypothèse, renouvellée d'après le grand Philosophe que cite notre auteur, est détachée entiérement, & n'a aucune liaison nécessaire avec l'enchaînement des propositions qui forment le corps de sa doctrine : propositions appuyées toutes sur l'observation & les faits, liées d'ailleurs par le raisonnement le plus exact.

La chaleur animale, ses causes & la maniere dont elle s'entretient, a un degré à-peu-près toujours égal, soit dans un milieu très refroidi, soit dans une atmosphere extrêmement échauffée, fourniſſent à m. *de la Roche* l'occasion de nous montrer qu'il est à la fin de son ouvrage ce qu'il a paru dans tout le cours, toujours d'un esprit pénétrant, juste & profond.

OBSERVATION

SUR le rapport qu'il y a entre le caractere des maladies du genre bilieux & le caractere des fievres intermittentes & remittentes, particuliérement dans les pays marécageux, & sur la transformation des bilieux en intermittentes ou remittentes; par m. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

AYANT exercé la médecine pendant vingt-cinq ans à Marignane, pays bas & marécageux, où les fievres intermittentes & remittentes sont endémiques & souvent épidémiques, j'ai eu occasion de faire sur ces maladies un grand nombre d'observations, qui m'ont convaincu qu'elles ont pour principe une humeur bilieuse, devenue putride, ou d'une qualité propre à exciter la fievre qu'on appelle intermittente ou remittente; toutes circonstances qui précédent la naissance de ces fievres, tous les phénomenes qu'on observe dans leurs paroxysmes, tous les effets spontanés ou produits par le traitement qui décident leur guérison, déposent en faveur de cette opinion, à

laquelle le ſçavant auteur du traité de *reconditâ febr. intermitt. tùm remitt. naturâ*, *&c.* a donné les plus ſolides fondemens ; mais elle n'eſt pourtant pas adoptée généralement. Le journal des ſçavans, en rendant compte de ce bon livre, propoſa contre ce ſyſtême pluſieurs objections, auxquelles on peut répondre, ſelon moi, par les principes même de notre ſyſtême, ou plutôt par les faits bien obſervés qui en ſont la baſe. On ſçait que le grand *Boerhaave* & ſon commentateur en ont ſoutenu un tout différent : c'eſt pourquoi je penſe que l'obſervation ſuivante eſt digne d'être conſignée, parce qu'elle peut contribuer à décider ce problême dans le ſens que je préſente, & qu'on a communément enviſagé depuis *Hyppocrate* juſqu'à nous.

M. *Ricard*, bourgeois de ce lieu, âgé d'environ 60 ans, d'une conſtitution graſſe & pléthorique, & d'un tempérament ſanguin, étoit ſujet, depuis quelques années, à des attaques de vomiſſemens & de coliques d'eſtomac, qui étoient cauſées manifeſtement par la bile ou par une humeur analogue, devenue exceſſivement âcre & dépravée : je ne parlerai que de deux cas qui ont été les plus forts, & qui donnent une idée ſuffiſante de la diſpoſition pu-

tride & acrimonieuſe, attachée aux humeurs bilieuſes de notre ſujet.

Dans l'automne 1775, après avoir eſſuyé quelques fatigues, après des marches forcées, il éprouva des picotemens conſidérables ſur toute l'habitude du corps, avec une douleur aſſez conſidérable & un ſerrement à la région de l'eſtomac : il prit des bouillons apéritifs rafraîchiſſans, du petit-lait, des laxatifs, & il ſe trouva bien ; mais dans peu de jours, la colique d'eſtomac, les irritations de ce viſcere & le vomiſſement reparurent avec la plus grande force. Nous employâmes les meilleurs délayans, la limonade cuite, l'eau d'orge & de chiendent acidulée avec la crême de tartre, l'eau de poulet, &c. beaucoup de lavemens, de nouveaux bouillons légérement fondans, aiguiſés de ſels neutres tempérans ; la maladie fit encore trêve ; il ne reſtoit que le dégoût, qui s'en alla peu à peu : ce calme dura pendant un aſſez grand nombre de jours, après leſquels la douleur d'eſtomac, les violens efforts pour vomir, le vomiſſement & les plus fortes irritations dans les entrailles revinrent tout à coup ; il ſurvint un accès de fievre bien ſemblable à celui d'une intermittente, lequel ſe renouvella pluſieurs fois, mais preſque tou-

jours d'une maniere irréguliere, tant pour la forme des paroxyſmes, que pour l'ordre des invaſions. Le traitement que nous employions, toujours réglé ſur les mêmes indications, ſembloit avoir changé en mieux l'état du malade, & faiſoit eſpérer une heureuſe convaleſcence, lorſque dans la nuit il fut pris tout à coup de la colique la plus violente, pour laquelle je me décidai à appliquer à l'inſtant même des ventouſes ſur le bas-ventre, leſquelles calmerent le mal comme par enchantement; mais immédiatement après, ſurvint un friſſon des plus violens, auquel ſuccéda la plus forte fievre, qui fut terminée dans 24 heures, par une ſueur extraordinaire. La guériſon ſubite & complette fut l'effet de ce dernier mouvement de la nature.

M. *Ricard* paſſa environ deux ans dans un aſſez bon état, ſe plaignant ſeulement d'un ſentiment de gêne & de preſſion à la région de l'eſtomac & à la partie du dos diamétralement oppoſée.

Dans l'automne de 1777, il fut attaqué des mêmes accidens qui caractériſent l'irritation de l'eſtomac & des inteſtins, cauſée par une matiere bilieuſe-putride-exaltée; la fievre paroiſſoit par fois irréguliérement & ſouvent ſous le type d'intermittente; les efforts pour vomir & le

vomiſſement revenoient fréquemment & avec une violence extraordinaire ; cet état dura plus de deux mois : nous mîmes en uſage tout ce qui peut délayer, émouſſer & évacuer des ſucs bilieux-âcres, comme ceux que nous avions à détruire ; leur férocité, ſur les organes de la digeſtion, parut céder ; mais ce qui s'en étoit inſinué dans la maſſe humorale, & même dans le tiſſu cellulaire, cauſa une jauniſſe univerſelle & très forte, & une demangeaiſon inſupportable ſur tout le corps, & particuliérement à la tête & aux mains. Il fallut en venir aux bains tiédes, pour laver & détremper cette quantité immenſe de molécules âcres & mordantes qui s'étoient répandues dans le tiſſu cellulaire, & qui s'étoient attachées à la peau, & pour en favoriſer l'iſſue par la voie d'une douce ſueur ou d'une tranſpiration augmentée. L'exigence de l'indication fit paſſer pardeſſus la contrariété de la ſaiſon, qui étoit alors très froide : ces bains eurent un grand ſuccès ; ils diminuerent beaucoup la démangeaiſon ; des doux vomitifs, tels que le vin d'épicacuanha à doſe bien ménagée, des eccoprotiques anti-bilieux, & divers anti-ictériques inciſifs-ſavoneux raffraîchiſſans, extirperent toute la matiere morbifique, & il ne reſta plus que le dégoût, qui exiſtoit depuis un mois, &

qui devint général : je le regardai comme produit & entretenu par l'inertie des organes digeſtifs qui avoient été tant fatigués, & vraiſemblablement encore par les défauts de quantité ou de qualité des ſucs, qui déterminent leur action & décident de leur bonne & mauvaiſe fonction ; ce dégoût étoit invincible, & le malade fut réduit, dans le cours de cinq mois que dura la maladie, à un extrême maraſme. L'uſage de la teinture ſacrée fit quelque bien ; il releva le ton de l'eſtomac, & acheva d'expulſer, par les ſelles, les reſtes des ſucs bilieux viciés, qui étoient comme colés aux parois de ce viſcere & des adjacens. Enfin, il falloit apparemment aiguilloner cet organe par une eſpece de caprice ; l'envie de manger des cardes fraîches réveilla ſon action ; l'eſtomac n'attendoit que cette fantaiſie pour rentrer dans ſes fonctions.

M. *Ricard* avoit encore joui, pendant deux ans, d'une bonne ſanté, n'ayant d'autre ſouvenir de ſes maux paſſés, que celui qu'entretenoit une ſenſation *moleſtante* qu'il éprouvoit conſtamment au creux de l'eſtomac, & laquelle ſembloit pénétrer juſqu'à la partie du dos directement oppoſée. Au printems dernier, il eut les fâcheuſes annonces de ſa maladie ordi-

naire ; il s'y joignit des mouvemens de fievre qui ne tenoient ni du type ni du caractere apparens de l'intermittente ; mais tout céda promptement à l'uſage des délayans & des évacuans convenables, & le dégoût, qui étoit toujours un accident inſéparable, ſe diſſipa aiſément par l'uſage de l'élixir de propriété ſans acide, lequel, pris à la doſe de 30 gouttes avant le dîner, produiſit deux bons effets, celui de relever le ton de l'eſtomac, & celui de purger entiérement tous les mauvais ſucs qui y croupiſſoient.

Notre malade avoit repris toute ſa ſanté ; elle paroiſſoit même meilleure qu'elle n'avoit jamais été, lorſqu'à la fin du mois de juillet dernier, les chaleurs étant ici exceſſives, il fut attaqué inopinément, dans la nuit, des premiers accidens de ſa maladie ordinaire, c'eſt-à-dire de ſa cardialgie & de ſes vomiſſemens : il n'eut du ſecours que le matin ; on en vint tout de ſuite aux délayans uſités & aux lavemens, mais il n'en retira aucun ſoulagement : vers le milieu du jour il eut un léger friſſon, qui fut ſuivi d'une fievre, dont la *gravité* ne fut pas marquée par la vivacité du pouls, ni par une chaleur bien grande, mais par un aſſoupiſſement léthargique, duquel le malade ne ſortit très

imparfaitement que le lendemain matin ; je profitai de cette remiſſion, qui ne dura que quatre heures, pour donner une potion faite avec du tartre ſtibié & des ſyrops purgatifs, ſous forme laxative ; l'évacuation alvine fut prodigieuſe, & nous nous en promettions un heureux événement : notre eſpérance fut trompée ; le friſſon & la fievre revinrent un peu plus tard, mais ils n'en furent que plus forts ; la tête s'embarraſſa encore plus, & le malade fut dans une vraie apoplexie juſqu'au lendemain ; les ſaignées réitérées, deux au bras & une au pied, placées dans la plus forte intenſité des paroxyſmes, ne firent aucun bien, & je ne ſçais ſi elles ne firent pas du mal ; ce qui, par parentheſe, fournit le plus fort argument pour prouver que la ſaignée, bien qu'autoriſée en apparence par la force & la vivacité du pouls & par la chaleur extraordinaire du ſang, eſt quelquefois très peu adaptée au génie de la maladie, & pour renverſer en même temps l'opinion de tant de barbiers médicaſtres, qui blâment avec la plus hardie pétulance l'omiſſion ou l'uſage circonſpect de la ſaignée dans ces ſortes de cas où les *Lanciſi* & les *Sydenham*, &, après eux, les *Pringles* & les *Werlooffs*, & pluſieurs autres excellens

obſervateurs, autant inſtruits par la bonne expérience que par une juſte théorie, ne l'ont pratiquée que dans des exceptions que le génie ſeul peut ſaiſir. Un remede évacuant fut placé dans une courte rémiſſion; il ne produiſit pas beaucoup d'effet; les lavemens réitérés n'opérerent pas davantage ; le même paroxyſme revint ſous trois heures; l'état apoplectique, qui n'avoit guere été changé, s'augmenta; la ſueur la plus abondante ſe déclara d'abord après l'invaſion, & elle continua juſqu'au lendemain, ſans rien diminuer du mauvais état du malade; nous n'eûmes cette fois qu'une bien petite rémiſſion, encore bien plus de la fievre que de l'accident apoplectique; j'eſſayai une forte décoction de quinquina rendue cordiale, le malade étant hors d'état de rien prendre ni en poudre ni en bol, on vint à bout de la lui faire paſſer par cuillerées. Le paroxyſme ne fut pas moins exact à paroître ; une forte ſueur ſe décida immédiatement; l'état apoplectique fut à ſon comble; dans le même jour, la chaleur fit place à un refroidiſſement général; l'action du cœur baiſſa par degrés, & tout fut terminé vers les quatre heures du matin, par la mort, dont la proximité avoit été annoncée par de vaſtes plaques gangréneuſes

qui

qui s'étoient manifeſtées, principalement aux cuiſſes, depuis deux jours.

Il eſt bien aiſé, il eſt indiſpenſable de déduire, de la deſcription que nous venons de donner de la naiſſance, de la marche & de la nature de cette derniere fievre rémittente apoplectique, que ſa cauſe primordiale a été la mauvaiſe diſpoſition habituelle de l'humeur bilieuſe, laquelle a pris un caractere particulier & plus pernicieux, & s'eſt changée en levain de fievre rémittente maligne par l'influence de la chaleur extraordinaire de la ſaiſon, & des autres qualités de l'air inhérentes à la conſtitution marécageuſe. Deux fondemens établiſſent la certitude de ce corollaire; l'antériorité prochaine de la maladie bilieuſe ordinaire & la ſalubrité générale du pays, laquelle ne permet pas de croire que cette derniere & funeſte fievre ait été, chez notre ſujet, intercurrente ou additionnelle.

PROCÉDÉ (1) *par lequel on obtient tout-à-la-fois l'éther nitreux, la liqueur minérale anodine nitreuſe, l'acide nitreux fumant, & l'eſprit-de-nitre dulcifié; par m.* DE LA PLANCHE, *D. M. P.*

LA formation des *éthers nitreux, marin & acéteux*, n'étoit plus, depuis quelques années, un problême en chymie; mais l'embarras, le danger, la lenteur des procédés, le prix & la petite quantité des produits faiſoient deſirer aux chymiſtes une méthode moins ſujette à tant d'inconvéniens : cette méthode exiſte aujourd'hui. Découverte en 1773 par m. *de la Planche*, mon frere, apothicaire en cette capitale, confirmée, perfectionnée par une ſuite d'expériences qu'il a faites en 1776, de concert avec m. *Bucquet* (2), elle ſe trouve toute détaillée avec ces expériences, dans un mémoire lu au nom

(1) Extrait d'un mémoire lu à l'aſſemblée du *prima menſis* de la faculté, le 2 mars 1780.

(2) Feu m. *Bucquet* s'eſt beaucoup occupé des éthers avec mon frere, a fourni l'idée de pluſieurs des expériences ſecondaires, & a répété avec ſuccès le procédé, dans ſes cours publics & particuliers.

des deux chymiſtes, à l'académie des ſciences le 19 mars 1777. Ce procédé ſimple, court & exempt de danger, ſe réduit à combiner dans un état de vapeurs, l'eſprit-de-vin avec l'acide nitreux, ou marin, ou acéteux (1). Le même principe appliqué à la méthode de *Wolfe*, pour diſtiller les acides minéraux, eſt devenu, relativement à l'éther nitreux, le germe d'une ſeconde découverte auſſi ſimple, auſſi avantageuſe que la premiere. En publiant cette méthode nouvelle, avec l'agrément de ma compagnie, qui a bien voulu en accepter l'hommage, je déclare qu'elle appartient eſſentiellement à mon frere; & que je n'y ai d'autre part que celle d'avoir réuni nos travaux & nos réflexions pour la rendre la plus sûre, la plus avantageuſe, la plus ſimple, en un mot, la plus parfaite qu'il nous a été poſſible.

---

(1) Il conſiſte à verſer peu à peu & alternativement, parties égales d'acide vitriolique, & d'eſprit-de-vin, ſur le nitre ou le ſel marin, ou le ſel de Saturne bien ſéchés & occupans la moitié d'une cornue de verre tubulée; l'effuſion faite, bientôt le ſel neutre ſe décompoſe. Son acide, élevé en vapeurs, ſe combine avec l'eſprit-de-vin volatiliſé en même temps par la chaleur de la décompoſition & du feu; il en réſulte un acide foible & éthéré, qu'il ſuffit de rédiſtiller ſur l'alkali pour en obtenir de l'éther.

Nous nous ſervons, pour cette opération, d'un fourneau ordinaire, & du bain de cendres. Notre appareil eſt compoſé d'une cornue de verre tubulée (1), d'une alonge, d'un ballon à deux becs (2), d'un tube de cryſtal long de 8 à 10 pouces, large d'environ 15 lignes à l'une, & 6 à l'autre de ſes extrémités, recourbé vers celle qui eſt la plus étroite (3); de deux flacons tenans deux pintes, l'un ſimple, l'autre muni d'un canal recourbé comme l'alambic anglois; enfin de différens ſupports pour ces vaiſſeaux.

Voici comme il faut diſpoſer cet appareil: introduiſez dans la cornue, ſix livres de nitre très ſec, très pur & en poudre; poſez-la ſolidement ſur le bain de cendres; joignez-y l'alonge que vous aurez préalablement luttée au ballon; mettez dans le flacon ſimple, au moins trois livres de

(1) D'une capacité telle que le mélange n'en occupe que la moitié.

(2) Qu'il ſoit ſolide & tranſparent, d'une ampleur proportionnée à celle de la cornue; & percé, plutôt à ſon col qu'à ſon corps, d'un trou que l'on puiſſe ouvrir & fermer avec un bouchon de cryſtal uſé à l'éméri.

(3) Il ſeroit à ſouhaiter que le bec étroit du ballon eût lui-même cette longueur & cette courbure, pour ſimplifier l'appareil par la ſuppreſſion de ce tube.

l'eſprit-de-vin le plus parfait; inſérez-y le canal du flacon tubulé, de ſorte qu'il plonge dans la liqueur auſſi avant qu'il ſera poſſible; faites entrer le bec étroit du ballon dans la longue portion du tube de cryſtal ou tube de communication, & l'autre extrémité de ce tube dans le col du flacon tubulé; luttez toutes les jointures, & affermiſſez les luts par des bandes de toiles couvertes de chaux éteinte & de blanc d'œuf.

Le tout ſolidement établi, les luts étant bien ſecs, verſez, par la tubulure de la cornue, trois livres d'acide vitriolique très pur (1) & à 70 degrés inférieurs (2); fermez-la auſſi-tôt avec un bouchon de cryſtal très approprié; mettez le feu, augmentez-le par degrés juſqu'à l'ébulli-

(1) S'il eſt coloré il fournit de l'acide ſulphureux qui altérera la pureté de l'eſprit de nitre.

(2) Le degré 0 du peſe-liqueur eſt le point juſqu'où cet inſtrument plonge dans l'eau diſtillée. Les degrés qui augmentent en montant, de ce point à l'extrémité du tube, déſignent de plus en plus la légéreté; on peut les nommer degrés ſupérieurs. Ceux au contraire qui augmentent en deſcendant, du même point mitoyen, à la boule, marquent le plus de denſité, & ſont les degrés inférieurs.

tion (1), & entretenez-le jusqu'à ce qu'il ne s'éleve plus de vapeurs.

L'opération achevée, vous trouverez dans la cornue du tartre vitriolé pur; dans le ballon, de très bon esprit de nitre fumant; enfin dans le flacon simple, une liqueur claire, de couleur légérement citrine, agréablement éthérée (2).

---

(1) Il y a de l'inconvénient à forcer comme à trop épargner la chaleur : trop considérable, elle éleve trop de vapeurs élastiques, & même la matiere saline en substance. On est averti d'y remédier par la multiplité des bulles formées dans l'esprit-de-vin, qui se confondent au lieu de se succéder. Alors il faut ôter le feu & boucher les registres. Trop peu de feu ralentit l'opération, occasionne (ce qui a lieu aussi quand elle finit) l'ascension de l'esprit-de-vin par le canal du flacon tubulé : le remede est de donner de l'air sur le champ, par le trou du ballon, & de transvaser la liqueur remontée, du flacon tubulé dans l'autre. L'accident, qui n'est ici qu'un peu embarrassant, seroit funeste sans le flacon vuide prêt à recevoir cette liqueur. Car passant immédiatement dans l'esprit de nitre, elle exciteroit sur le champ la rupture complette des vaisseaux. Cette addition à l'appareil de *Wolfe* devient donc de premiere nécessité dans notre procédé où l'esprit-de-vin est substitué à l'eau dans laquelle les vapeurs acides viennent se perdre, suivant la méthode de ce chymiste.

(2) Ayant employé six livres de nitre pur non séché, trois livres d'acide vitriolique peu concen-

C'eſt de ce produit éthéré que nous devons extraire l'éther, la liqueur anodine & l'acide dulcifié. Pour y parvenir, il faut trois manipulations très ſimples.

1°. Le diſtiller dans l'appareil le plus ſimple, une cornue & un ballon, en obtenir les deux tiers.

2°. Reverſer ce nouveau produit dans la même cornue (qui doit être un peu ample); y mêler (1) $\frac{1}{5}$ d'eſprit de nitre fumant verſé peu à peu par un entonnoir à tige longue & étroite; diſtiller comme précédemment, obtenir encore les deux tiers.

3°. Enfin diſtiller ſur du ſel de tartre

---

tré, autant d'eſprit-de-vin à 35 degrés ſupérieurs, nous avons obtenu ſix livres de tartre vitriolé, trois livres d'eſprit de nitre fumant à 50 degrés inférieurs, trois livres & environ quatre onces d'eſprit-de-vin éthéré.

Avec des ſubſtances plus déphlegmées nous avons eu moins d'acide, mais plus fort, & un eſprit-de-vin beaucoup plus éthéré; enfin avec des ſubſtances très humides, nous n'avons obtenu que de l'eau-forte, & l'eſprit-de-vin très peu éthéré. On voit par-là combien la parfaite deſſication eſt importante.

(1) Cette addition eſt indiſpenſable pour avoir de l'éther, & la diſtillation préliminaire a pour but de ſéparer ce qui eſt acide phlegmatique de ce qui eſt vraiment liqueur anodine, pour conſerver dans toute ſa force l'acide fumant que l'on ajoute.

ce produit nouveau plus fort que les précédens; en retirer d'abord 4 onces, puis les $\frac{3}{4}$ du reſte.

Ce partage vous donne deux très bons produits; le premier eſt jaune, ſurnage l'eau qui en diſſout très peu, a l'odeur, la ſaveur de l'éther le plus agréable; le deuxieme eſt moins fort, ſe mêle à l'eau lentement, mais en totalité l'odeur & la ſaveur en ſont auſſi très agréables, l'un eſt l'*éther nitreux pur*; l'autre, une très bonne *liqueur anodine nitreuſe* (1).

Indépendamment de ces produits, chaque rectification laiſſe trois réſidus; le premier eſt limpide, blanc, acidulé, légéremenr ſtiptique, ſentant peu l'éther; l'autre en differe par un peu plus d'acidité. Des deux on peut n'en faire qu'un ſous la dénomination très convenable d'*eſprit de nitre dulcifié*.

Quant au troiſieme & dernier réſidu, peu abondant, il eſt encore moins utile; c'eſt une liqueur rouſſe, ou l'eau qui tient en diſſolution de l'alkali ſurabondant du nitre, & quand les matieres premieres ne ſont pas pures, un peu de tartre vitriolé.

---

(1) Nous avons vu avec étonnement la différence de denſité entre les éthers vitriolique & nitreux; le premier ayant 50 degrés ſupérieurs, & le ſecond n'en ayant que 27.

Quoique les éthers aient plus d'énergie que les *liqueurs anodines*, néanmoins elles ont, dans la pratique, un inconvénient dû, 1°. à ce qu'elles s'évaporent très promptement; 2°. à ce qu'elles se mêlent difficilement à l'eau. D'ailleurs, dans les cas de colique venteuse & de dysurie rénale, cas auxquels on a plus particuliérement appliqué les liqueurs éthérées nitreuses, n'affoiblit-on pas l'éther en le mêlant à des potions huileuses, aqueuses, mucilagineuses? Il seroit aussi avantageux, ce me semble, de renoncer à se procurer l'éther, dans la rectification, pour obtenir un produit unique, moins actif, il est vrai, mais d'une force suffisante & plus miscible à l'eau; ce seroit la *liqueur minérale anodine nitreuse* la plus parfaite (1). On peut l'ordonner jusqu'à deux gros, mêlée dans un looch, ou un julep mucilagineux de six onces.

---

(1) M. *Majault* est le médecin de Paris qui en a fait le plus grand usage, & avec les succès les plus heureux. Cette liqueur lui a toujours suffi; il a même vu que cherchant à la remplacer par un mélange d'éther nitreux & d'esprit-de-vin, on ne réussissoit pas. Ce qui vient, sans doute, de ce que cette combinaison n'ôte pas la qualité âpre desséchante de l'esprit-de-vin, qualités qui nuisent plutôt que d'aider à l'effet apéritif, diurétiques propres à la vraie *liqueur anodine nitreuse*.

Perſonne n'ignore les vertus diurétique, anti-ſeptique, rafraîchiſſante de l'*eſprit de nitre dulcifié*. L'eſprit-de-vin, combiné avec l'eſprit de nitre, diminue tellement la ſtipticité de cet acide, qu'il peut, avec le ſucre & l'eau, former une limonade très agréable. L'huile de l'eſprit-de-vin ſemble lui faire prendre un caractere végétal. Car ſi on le fait évaporer après l'avoir ſaturé d'alkali fixe, on obtient du nitre; quelquefois enſuite, un peu de tartre vitriolé; le réſidu eſt un extrait amer qui, mis au feu, ſe bourſouffle & répand une odeur impoſante de caramel. Cette dulcification eſt éminente, ſur tout dans les réſidus d'éther nitreux, & celui de notre procédé réſultant de l'emploi de ſubſtances premieres, dont la nature eſt bien déterminée, ſera uniforme & conſtamment le même, par tout où on l'aura préparé ſuivant nos proportions. Celui des diſpenſaires au contraire differe eſſentiellement dans les pharmacies, à raiſon de la concentration de l'eſprit de nitre, de la pureté de l'eſprit de vin, & de la vétuſté de la préparation.

L'eſprit de nitre fumant que nous obtenons eſt le même que celui de *Glauber*: les pharmaciens ne devroient jamais en employer d'autre. Ils y mêleroient des doſes d'eau diſtillée, convenables pour ſe

procurer eux-mêmes des eaux fortes de denſités, meſurées au peſe-liqueur. Ainſi, produits & réſidus, tout ſert dans notre procédé. Ce n'eſt pas une merveille, mais c'eſt un procédé ſimple, ſûr, commode, fructueux; c'eſt un pas de plus dans la pratique de la ſcience. Loin d'être un pur objet de curioſité, ce travail nous paroît mériter l'attention des médecins, 1°. parce qu'il fournit en peu de temps, & ſans danger, quatre ſubſtances très utiles; 2°. en ce qu'il préſente une maniere uniforme & conſtante de les préparer; 3°. enfin parce qu'il en met quelques-unes, beaucoup plus qu'elles n'ont été juſqu'à ce jour, à la portée des fortunes médiocres.

MÉMOIRE A CONSULTER

Sur une maladie opiniâtre du genou; par m. Desgranges, maître-ès-arts & en chirurgie, à Lyon.

Mlle *Berth...*, âgée de vingt-ſix ans, bien conſtituée, d'un tempérament ſanguin, d'un embonpoint médiocre, & d'une gaieté intéreſſante, avoit été bien réglée juſqu'en juillet 1779. Elle éprouva alors (ſans pouvoir en aſſigner aucune cauſe)

un retard de dix jours; pendant ce temps, elle reſſentit des mal-aiſes, des laſſitudes par-tout le corps, & dans l'intérieur des os des extrémités tant ſupérieures qu'inférieures, une douleur difficile à exprimer : elle lui ſembloit produite par quelque choſe qui parcouroit en furetant la cavité de ces os. Elle crut qu'un exercice plus fort que de coutume pourroit la ſoulager, en briſant & chaſſant cette humeur par la voie de la tranſpiration : ce fut en vain. Les larmes qui lui échappoient alors, la ſueur qui l'inondoit, déceloient la douleur vive qu'elle éprouvoit, & elle étoit forcée de ſe repoſer.

Les deux genoux devinrent roides & douloureux, mais bientôt la roideur ſe borna au ſeul genou droit, qui étoit rouge plus ſenſiblement à ſa partie latérale interne. La malade ne pouvoit le mouvoir ſans y éprouver un craquement qui ſubſiſte conſtamment; ce craquement imite aſſez bien le bruit que feroient pluſieurs corps durs, âpres & inégaux, froiſſés l'un contre l'autre. La rougeur du genou eſt devenue brune, noire, reſſemblant à une forte meurtriſſure; elle s'eſt diſſipée inſenſiblement à meſure que l'écoulement périodique s'eſt rétabli, dix jours après le terme ordinaire. Cet écoulement s'eſt répété depuis fort réguliérement au temps marqué.

Dans les premiers jours de ſeptembre un chirurgien eut occaſion de voir cette malade ; il conſeilla une décoction de plantes aromatiques pour en baſſiner continuellement le genou : ce qui fut exécuté dix jours de ſuite. Il y avoit déjà de la chaleur, & une ſenſibilité aſſez grande, lorſqu'appuyant ſur la rotule, on l'approchoit de plus près des os ſur leſquels elle repoſe. On eut recours aux cataplaſmes de fiente de vache, qui ſemblerent apporter quelque ſoulagement. On paſſa aux bouillons de tripes, en lotions, la malade fut ſaignée au pied, & prit quatre purgations ; on appliqua enſuite une pommade faite avec la moëlle de bœuf, l'hiéble & la marjolaine, & tous ces différens ſecours furent ſans effet : auſſi recommanda-t-on, pour derniere reſſource, l'exercice & les mouvemens de cet article. Mlle *B.* fut obligée de s'y ſoumettre, quoique l'expérience lui eût déjà appris combien il y avoit peu à compter ſur ce moyen, qui, en effet, loin de la ſoulager, augmenta encore ſes maux. La chaleur du genou devint plus grande, ainſi que la difficulté de marcher ; il s'y joignit des douleurs dans l'intérieur des os, c'étoit des picottemens âcres, une douleur chaude qui ſe faiſoient reſſentir de temps à autre, principalement ſous la rotule, & à la

partie interne du tibia. Le ſommeil fut interrompu, la malade ſe ſentoit échauffée, altérée, les urines étoient rouges & troubles, il y avoit peu d'appétit, &c. C'eſt dans cet état que je fus appellé pour la voir ; elle me fit elle-même le récit de tout ce que je viens d'expoſer.

Le genou, pour lors, étoit un peu plus gros que l'autre, excès de volume qui dépendoit du gonflement (léger à la vérité) des trois os qui concourent à le former ; car ſes tégumens étoient ſains & ſans empâtement : il y avoit de la chaleur, de la douleur, & une gêne bien grande à mouvoir cet article. En palpant ſa circonférence, on ne ſentoit ni amas glaireux, ni engorgement humoral, il ſembloit au contraire que l'intérieur de cette jointure étoit à ſec, qu'elle manquoit de ce fluide lubréfiant qui en facilite le jeu ; le contact des pieces étoit trop immédiat, leur cohéſion forte, dure & pénible, la rotule étoit exactement rapprochée de la couliſſe intermédiaire (antérieurement) des deux condyles, où elle jouoit moins aiſément lors de l'extenſion de la jambe. Pour parvenir à cette extenſion, il falloit beaucoup de temps & de précautions de la part de la malade ; elle y procédoit lentement, & comme en retirant la cuiſſe à elle pour éviter un trop grand frottement

des pieces, ou pour le diminuer à mesure que la jambe s'étendoit.

Je prescrivis, en conséquence de ces informations, des cataplasmes de pulpes émollientes, pour en entourer exactement le genou; je la mis à l'usage du petit-lait bien clarifié, altéré de fumeterre, de cresson, de marrube blanc alternativement; j'interdis tout mouvement, & j'ordonnai des bains domestiques qui furent pris au nombre de 24. Ces remedes apporterent un peu de calme, la malade se trouva moins échauffée, recouvra le sommeil, ses urines furent moins chargées, le genou étoit moins chaud; mais toujours le même quant au reste. J'essayai ensuite les embrocations avec l'huile de laurier, & par-dessus un cataplasme de ris cuit; & successivement j'usai de divers cataplasmes faits avec les feuilles d'hiéble, le sureau, la ciguë & les escargots; d'autres fois ils étoient composés avec des plantes anodines & stupéfiantes; j'eus recours aux embrocations d'huile de muscade, &, pendant plus de 25 jours, on se servit de l'eau végéto-minérale en douche, de la pommade fondante contre les ankyloses, & du sparadrap de m. *Goulard*, que la famille voulut employer, remedes qui, quoique peu indiqués, ne me parurent pas devoir nuire; aussi consentis-je à leur

uſage. Le 22 novembre je tentai les bains de fumier ; c'étoit un tas de fumier échauffé, auprès duquel on aſſeyoit cette demoiſelle : on en enlevoit aſſez pour qu'elle pût y placer aiſément ſa jambe étendue, que l'on recouvroit à l'inſtant du même fumier. Je préſumois que ce ſéjour du genou dans une atmoſphere humide & chaude, ne pouvoit qu'être avantageux pour hâter la réſolution des ſucs ſtagnans, donner du mouvement à l'huile médullaire, au ſuc nourricier des os, & faciliter le dégorgement de leur tiſſu, &c. Elle y reſtoit une demi-heure, & même trois quarts d'heure chaque fois. Ce moyen a été réitéré 13 fois en ſept jours, & n'a produit aucun bien ; au contraire, la malade s'en trouva fort échauffée, & je fus obligé de lui faire prendre douze bains domeſtiques.

Les remedes internes n'ont point été négligés, les bouillons altérans & rafraîchiſſans, les préparations martiales & antimoniales, les boiſſons ſudorifiques & laxatives, les remedes & le régime que preſcrit m. *Boerhaave* dans le *ſpina ventoſa*, la décoction de bourgeons de ſapin, les opiates inciſives & fondantes, &c., rien n'a été épargné. J'ai conſulté d'habiles gens, médecins, chirurgiens ; j'ai mis en uſage tout ce qu'ils m'ont indiqué,

qué, & j'ai la douleur de ne pouvoir me flatter d'avoir obtenu la moindre amélioration de ſes maux : j'ai ſeulement, je crois, prévenu l'augmentation du mal, ou rendu ſes progrès plus lents.

Aujourd'hui (24 décembre) ce genou eſt un peu plus gros que l'autre, l'extrémité inférieure du fémur paroît plus évaſée, & la tête du tibia auſſi plus élargie; les tégumens ne ſont ni pâteux, ni engorgés, la rotule eſt à peine augmentée de volume. La partie interne & ſupérieure du tibia, qui paroît un peu plus gonflée, eſt auſſi un peu douloureuſe, Mlle *B.* y reſſent des petites douleurs avec chaleur & élancement, qui s'étendent le long de la crête du tibia, mais qui ſont plus vives & plus fréquentes ſous la rotule, dans l'endroit ſur tout de la couliſſe fémorale où elle appuie. Les mêmes élancemens ſe propagent auſſi le long du fémur juſqu'au-delà de ſa partie moyenne. Les douleurs ſemblent augmenter la nuit par la chaleur du lit; elles ne ſont point continuelles, ni véhémentes, cette demoiſelle les qualifie déchirantes, & elles lui paroiſſent tantôt monter à la cuiſſe, tantôt deſcendre à la jambe.

Depuis plus de trois ſemaines les glandes inguinales de ce côté ſont engorgées. Il y a huit jours qu'à mon inſçu on fit

frotter le genou avec le baume de *Fioraventi* le soir en se couchant ; le sommeil en fut troublé, les douleurs devinrent plus vives, plus brûlantes, la roideur plus grande : ce qui força de recourir aux cataplasmes émolliens auxquels nous nous tenons depuis ce temps. Les mouvemens de cette articulation s'operent comme nous l'avons dit *page* 334 ; il n'y a rien de changé à cet égard.

Mlle *B.* est née de parens fort sains, qui n'ont jamais été incommodés de la goutte ; on ne peut raisonnablement supposer en elle l'existence d'aucun des vices connus, le scorbutique, le scrophuleux, &c. : elle-même n'avoit éprouvé aucune douleur de rhumatisme. . . . . A quelle cause donc rapporter une affection aussi opiniâtre ? On a dû voir par l'exposé ci-dessus, & d'après les moyens mêmes que j'ai employés, que je regarde l'altération du suc médullaire, son séjour, son défaut de renouvellement, son acrimonie subséquente ; comme la cause immédiate des désordres que nous avons à combattre. Le défaut de transudation de l'huile médullaire dans l'article, ne pourroit-il pas être regardé comme la cause du cliquetis ou espece de crispation que l'on y observe ? L'analogie, ou mieux la conformité que je trouve entre les accidens qu'é-

prouve aujourd'hui ma malade, & ceux que reſſentit Mlle *Louiſe Chantep....* à qui il fallut couper la cuiſſe pour un *ſpina ventoſa* bien caractériſé au genou gauche, dont j'ai donné l'hiſtoire dans le journal de médecine du mois de décembre 1777, *pag.* 517, me fait appréhender que cette maladie ne dégénere en *ſpina ventoſa*, affection oſſeuſe, réellement incurable, ſur tout quand elle a ſon ſiége dans un article, & qu'elle eſt confirmée.

J'oſe prier mm. les médecins & chirurgiens qui me liront, de vouloir bien m'éclairer de leurs lumieres, ſi je me fais illuſion dans mon diagnoſtic, & m'indiquer le genre d'indiſpoſition que j'ai à combattre, & les armes dont je dois me ſervir.

Si malheureuſement mon diagnoſtic eſt vrai, l'opiniâtreté de cette maladie, la difficulté de ſa curation, la rareté des obſervations connues ſur cet objet, & dont la multiplicité ne pourroit que jetter un jour bien favorable ſur le traitement des maladies des os, ſont des motifs puiſſans pour me faire demander & attendre également leurs avis ſur la méthode curative que je dois ſuivre dans l'état actuel des choſes.

Doit-on eſpérer un ſecours efficace des exutoires ? des fumigations humides auxquelles on expoſeroit les extrémités inſé-

rieures droites ? & de frictions ſur le genou affecté, avec la pommade mercurielle, avec l'attention de tenir le ventre libre ? enfin quels ſont les remedes que preſcrivent, de concert, le raiſonnement & l'expérience, ſinon directe au moins par analogie ?

DISSERTATION

SUR la fievre miliaire des femmes en couches, & ſur leur traitement ; par m. PLANCHON, aggrégé au college de médecine, à Tournay, correſpondant de l'académie de Dijon, &c.

Sæpè ſalutari tentat natura labore,
Spiſſatis nimiùm ſuccis, oppreſſa levare
Viſcera, præſenteſque criſi prævertere morbos.
GEOFFROI, *de Hygieine poëma, verſibus* 445, 446 & 447.

INTRODUCTION.

1. SI l'on doit ajouter foi aux annales de la médecine, il paroît que Léipſick fut le berceau de la fievre miliaire des femmes en couches, & qu'il fut le théâtre où elle exerça ſes fureurs. *Welſch* la date de l'année 1652, & ce profeſſeur allemand en préſenta l'hiſtoire en 1655, dans une thèſe que le célebre *de Haller* a eu ſoin de con-

ſigner dans ſa précieuſe collection des thèſes concernant les maladies & leur traitement. *Hoffmann* a confirmé l'époque de cette maladie qui étonna les médecins de Léipſick par ſa nouveauté, par ſa malignité, & par la multitude des victimes qu'elle s'immoloit. *Welſch* ne rougit point de dire qu'ils la combattirent en vain pendant trois ans. A peine cette fievre meurtriere épargnoit-elle la dixieme partie des femmes en couches ſur leſquelles elle exerçoit ſes ravages.

2. Cette maladie s'étendit bientôt dans toute l'Allemagne, & n'en fut pas moins cruelle ni moins funeſte; & les médecins, toujours étonnés & frappés de ſa marche perfide, ſe virent autant embarraſſés que la faculté de Léipſick. L'expérience, juſques-là, ne leur avoit encore rien appris de poſitif ſur cette maladie nouvellement ſortie de la boîte de Pandore. Ils n'en connoiſſoient ni le caractere, ni le traitement, même du temps de *Hoffmann*, aux lumieres duquel ont recouru les médecins de Francfort-ſur-le-Mein en 1723. On en lit la lettre dans les ouvrages de ce célebre profeſſeur, & la réponſe qu'ils en reçurent ſervit à leur donner de nouvelles connoiſſances ſur cette matiere.

3. L'Allemagne ne fut pas la ſeule en proie à une fievre auſſi mortelle, toute

l'Europe la vit bientôt se propager, & *victimer* les nouvelles accouchées; l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Italie, la France sur tout, fut le témoin de ses fureurs. Les observations d'*Hamilton* viennent à l'appui de ce que j'avance; depuis lui, *Fordyce* confirme, par une expérience de 16 ans, ce qu'a vu & observé son prédécesseur. *Allioni* en fait mention dans son traité de la miliaire. Enfin tous les médécins qui ont traité de cette maladie, en parlent comme appartenant à la classe de cette fievre exanthématique (*a*).

4. Cependant si l'on considere ses causes, son caractere & sa marche, elle doit faire classe à part. Aussi la faculté de médecine de Paris a sçu la distinguer de la fievre miliaire épidémique, qui de temps en temps désole quelques provinces de la France; & pour correspondre aux vues patriotiques de quelques personnes *aussi distinguées par leur naissance, que respectables par leur zele pour le soulagement de l'humanité*, elle a proposé le *traitement de la fievre miliaire des femmes en couches*. Elle a divisé cette question importante & utile à la pratique de médecine, en cinq membres; elle desire qu'on expose clairement :

(*a*) *Molinarius*, *Fordyce*, *Allioni*, &c. &c.

1°. *Le caractere de cette maladie, d'après ſes ſignes & ſes ſymptômes.*

2°. *En quoi elle differe de la fievre miliaire qui, épidémique, attaque indiſtinctement les deux ſexes.*

3°. *Si la diverſité des couleurs dans les boutons, établit une différence réelle dans le caractere de la maladie.*

4°. *Quel traitement elle exige à raiſon du temps de ſon invaſion, de ſes ſymptômes, de la couleur des boutons, & d'autres circonſtances où ſe trouve la femme en couche.*

5°. *Enfin s'il eſt quelques précautions à prendre après que la maladie eſt diſſipée, pour préſerver de la récidive dans une nouvelle couche.*

5. Ce ſont-là [4] des queſtions bien utiles, auxquelles je tâcherai de répondre; &, pour remplir cette tâche importante, je diviſerai cette diſſertation en autant d'articles qu'il y a de propoſitions. Mon ouvrage ſera calqué ſur l'obſervation confirmée par la vraie expérience, ſeul juge compétant en cette matiere. Je ſais qu'il ne faut point enfanter pour cela des vains ſyſtêmes, dont l'illuſion ne conduit qu'à l'erreur: triſte écueil contre lequel la conduite des médecins ne peut qu'échouer!

ARTICLE PREMIER.

Caractere de la fievre miliaire des femmes en couches, ſes ſignes & ſes ſymptômes.

6. Tous les auteurs qui ont traité de la miliaire des nouvelles accouchées, ont confondu cette fievre avec celle qui, épidémique, attaque indifféremment les deux ſexes. *Hamilton*, *Huxam*, *Fordyce*, en Angleterre; *Welſch*, *Hoffmann*, en Allemagne; *Allioni*, en Italie; *Molinari*, à Vienne, & tant d'autres en France & ailleurs, ne l'ont différenciée de la derniere que par les circonſtances où ſe trouvoient les femmes qui l'eſſuioient, en les conſidérant comme des ſujets plus diſpoſés à la prendre, tant par la délicateſſe de leur tempérament, que par le ſurcroît des cauſes *prédiſpoſantes*.

7. Cependant on ne peut point douter que la miliaire des accouchées n'appartienne à une cauſe particuliere, & ne ſoit d'une nature tout-à-fait oppoſée au génie de celle qui eſt épidémique : celle-ci doit ſa ſource à un levain particulier & ſemblable à celui de la petite-vérole ou de la rougeole; il doit être dépoſé à la peau, s'y cuire & ſe deſſécher, & tomber en deſquamation. Les cauſes qui la font naî-

tre & la font éclore n'ont ſouvent rien de commun avec celle qui conſtitue le pourpre des accouchées. Il eſt vrai cependant que la combinaiſon des unes & des autres peuvent leur donner de l'affinité, & rendre les maladies identiques, ſpécialement pour les précautions à prendre dans le traitement.

8. Ces réflexions [7] ont ſans doute décidé les médecins à ne pas les diſtinguer les unes des autres. D'ailleurs, quelles que ſoient les cauſes de la miliaire en général, ſes ſignes & ſes ſymptômes ſont preſque toujours les mêmes : il étoit pourtant bien important d'en faire une claſſe à part, parce que dans beaucoup de circonſtances on voit la miliaire attaquer les nouvelles accouchées, tandis qu'il ne regne aucune maladie épidémique. Il faut donc que ces maladies portent dans leur ſein une humeur propre à les faire éclore.

9. C'eſt cette humeur morbifique [8] qui en fait le caractere ; & quelle eſt-elle ? Je dois en enviſager une ſeule, l'humeur laiteuſe retenue dans la maſſe. Souvent alors la matiere des lochies, toujours plus ou moins ſupprimée, lui donne de l'intenſité, & un degré de ſepticité particuliere, capable de porter avec elle toute la confuſion poſſible dans l'économie ani-

male, & de troubler l'équilibre du cours des humeurs (*a*).

10. Cette confuſion, ce trouble dans les humeurs [9] ſont d'autant plus terribles chez les femmes, qu'elles ont eſſuyé un travail laborieux, & pendant lequel elles ont été vivement abattues ou languiſſantes, & n'ont donné le jour à leur enfant qu'avec toute la difficulté poſſible; chez celles qui vivent plus à l'aiſe, & dont le tempérament eſt délicat; chez celles qui, pendant leur groſſeſſe, ont été preſſées d'une ſoif conſtante, & conſumées par une fievre lente; chez celles-là enfin qui ont été conſtamment conſtipées pendant ce temps-là, & qui n'ont point alors diminué l'abondance du ſang par quelques ſaignées. Les femmes vaporeuſes, celles qui ont des lochies peu abondantes, ou chez qui elles ſont ſupprimées, ſont d'autant plus ſujettes à la miliaire, que le lait eſt déjà dérouté: on doit ranger au nombre des cauſes qui [19] diſpoſent à cette maladie, le régime mal ordonné qu'elles ſuivent pendant leur groſſeſſe.

(*a*) Le ſang lochial eſt lui-même chargé de matiere laiteuſe qui a dû ſervir de nourriture au fœtus pendant la groſſeſſe; refoulé dans le torrent de la circulation, il devient un ſurcroît de matiere morbifique.

11. Joignons encore à cette cauſe eſſentielle de la miliaire, la diminution ou la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, à laquelle ne s'expoſent que trop ſouvent la plûpart des nouvelles accouchées, en ſe levant trop tôt, en s'expoſant au froid, en interrompant ſouvent une évacuation ſenſible & bien ſalutaire, une ſueur bénigne & bienfaiſante, après laquelle les femmes en couches ſe trouvent à l'abri de beaucoup de maux auxquels elles ſont expoſées.

12. La tranſpiration inſenſible, diminuée ou ſupprimée, doit être d'autant plus regardée comme un acceſſoire aux autres cauſes de la miliaire, que la matiere de cette évacuation importante eſt d'une nature à produire ſouvent cette maladie éruptive dans les deux ſexes, tels furent les ſentimens de pluſieurs médecins, ſpécialement de m. *Gaſtel*, &c. Ces auteurs, en parlant du caractere de cette maladie, ont prouvé évidemment que la matiere de la tranſpiration inſenſible, retenue & confondue dans la maſſe, a donné lieu à cette fievre exanthématique.

13. Ces circonſtances [9, 10, 11 & 12], conſidérées dans tout leur point de vue, préſentées aux yeux d'un médecin obſervateur, qui cherche à développer les cauſes d'une maladie, ces circonſtances, diſ-

je, ne laiſſent aucun doute ſur la cauſe efficiente de la miliaire des accouchées. On n'a que trop vérifié, par des événemens funeſtes, quel ravage portoit dans l'économie animale la matiere du lait retenue & confondue dans toute la maſſe humorale. La nature l'avoit préparé pour ſervir de premier aliment à l'enfant qui vient de naître; elle avoit diſpoſé des organes propres à en faciliter la ſécrétion & l'excrétion pour cet uſage important. Il eſt donc dans l'ordre de la nature que cette humeur ait ſon cours à cette époque & s'évacue, ſi l'on veut éviter des déſordres inſéparables de la ſuppreſſion d'une matiere devenue hétérogene. Déſordre d'autant plus terrible & plus funeſte, que cette humeur eſt ſuſceptible d'un degré de ſepticité cauſtique capable de détruire les organes ſur leſquelles elle ſe jette. Les inflammations laiteuſes, les gangreneuſes, les fievres putrides des accouchées, les dépôts laiteux ſur quelques parties, les épanchemens de lait avec fievre en ſont des preuves non équivoques.

14. Il s'enſuit de-là [3] qu'il ſuffit que par quelque cauſe que ce ſoit, le lait vienne à s'épancher pour devoir le reconnoître comme la ſeule cauſe qui puiſſe établir la fievre miliaire dont il eſt queſtion. L'obſervation & l'expérience l'ont

ſuffiſamment démontré : mais, comme je l'ai déjà fait obſerver, cette cauſe ne ſuffiroit peut-être pas ſans la concomitance de deux autres [9, 10, 11, 12]; la ſuppreſſion ou la diminution des lochies en eſt une des plus actives, & la principale qui donne un caractere de ſepticité à la matiere laiteuſe. L'humeur de l'inſenſible tranſpiration retenue dans la maſſe, dans un ſujet où déjà le ſang lochial a acquis pendant la groſſeſſe une diſpoſition à la putreſcence, ajoute à la nature de celle-là, d'où il réſulte un caractere décidé de ſepticité qui conſtitue cette fievre éruptive.

15. Reprenons ſes trois cauſes, & voyons-les en particulier. Pour prouver ce que nous venons d'alléguer, je tâcherai d'être bref & de ne préſenter que ce que la pratique, éclairée par le flambeau de l'expérience, a prouvé plus d'une fois.

16. Si, par quelques circonſtances fâcheuſes, la matiere laiteuſe eſt retenue en tout ou en partie dans la maſſe du ſang, elle ne peut guere tarder, ſur tout dans des tempéramens foibles & délicats, à ſe corrompre & à infecter la lymphe, à exciter une fievre plus ou moins violente. Ici la nature ſe ſouleve contre une humeur étrangere, & cherche à s'en débarraſſer; alors la matiere laiteuſe, conti-

nuellement agitée par le feu de la fievre, par les forces de la circulation, ſubit néceſſairement le changement auquel les fluides ſont ſoumis, dès qu'il y a trop de chaleur, trop d'agitation, trop de frottement, conſéquemment trop d'exaltation de leurs principes conſtitutifs. Le lait eſt à cet égard ſuſceptible de putridité, inſenſiblement il en acquiert les qualités; &, malgré l'odeur aigre qu'on reſpire près des malades, qui doivent faire ou font la miliaire, on y ſent quelque choſe de fétide qui manifeſte la putreſcence. Au reſte on ne doute plus que cette odeur d'*aigre* ne ſoit celle d'un acide qui dégénere & qui paſſe au troiſieme degré de fermentation; telle eſt celle qu'exhalent les réſervoirs où les payſans conſervent ce qu'ils appellent dans ce pays-ci *ſûr de fromage*: c'eſt la ſéroſité du lait qui ſe corrompt, & qui, de l'acidité qui lui eſt propre, contracte une qualité putreſcente après avoir ſubi la fermentation aceſcente.

17. On conçoit de-là [16] que l'humeur laiteuſe confuſément mêlée avec les ſucs animaux, & agitée avec eux, eſt ſuſceptible comme eux de putridité, toutes les conditions requiſes à cette dégénéreſcence ſe rencontrent dans l'économie animale. Non-ſeulement la ſéroſité de la matiere laiteuſe, qui eſt abondante, prend

un degré de putreſcence alors, mais la partie *fromageuſe*, plus ſuſceptible de putridité que la premiere, prend par les mêmes raiſons un caractere de ſepticité particuliere, ſepticité qui devient d'autant plus cauſtique, que la partie crêmeuſe du lait devient rance, âcre & brûlante.

18. Telle eſt [17] la conſtitution des humeurs d'une femme nouvellement accouchée, chez qui la déroute du lait commence à faire des ravages. Démontrons à préſent quels ſont les effets de la ſuppreſſion ou de la diminution des lochies: le ſang lochial, après avoir ſéjourné plus ou moins dans les vaiſſeaux utérins pendant la groſſeſſe, doit, après l'accouchement, s'évacuer par la matrice, & conſtituer ce que l'on appelle communément les *purgations des femmes en couche.* A peine la femme eſt-elle délivrée qu'il ſe fait chez preſque toutes un flux abondant les trois quatre premiers jours. Cependant par la contraction de la matrice, au moment de la délivrance, une partie de ce ſang lochial reflue dans la maſſe, & la majeure partie s'écoule par le flux lochial. S'il arrive que ce dernier diminue ou ſe ſupprime par les effets d'une fievre ſurvenue tout-à-coup, il ſe mêle avec la matiere laiteuſe, & par la diſpoſition à la putridité qu'il a contractée pendant la

groſſeſſe, il devient un ſurcroît de ſeptícité à la premiere, qui, par le mouvement de la nature, ne peut éviter de tendre à la putreſcence.

19. Au reſte, les circonſtances qui ont précédé & qui accompagnent ce déſordre, contribuent en tout ou en partie à vicier les humeurs. Tant de cauſes contribuent à les faire dégénérer. Les paſſions de l'ame, vives ou conſternantes, un accouchement long & laborieux, un régime déſordonné pendant la groſſeſſe & après l'accouchement, ſur tout chez des femmes cacochimes, foibles & délicates, chez qui les ſucs n'ont point ſubi aſſez d'élaboration, & ne ſont point aſſez animaliſés; chez celles-là enfin qui ont été dans les circonſtances mentionnées [10].

20. Il me reſte à parler de la troiſieme cauſe qui, ſe joignant preſque toujours à la premiere, devient un ſurcroît à la nature, & groſſit la matiere morbifique, lui donnant plus de force, plus d'activité; je veux dire l'abondance de la ſéroſité qui ſe décharge par la tranſpiration inſenſible. Cette humeur, déjà exaltée & diviſée à l'infini pour paſſer par les couloirs de la peau, ne peut que vicier, par ſes principes âcres, le reſte des humeurs.

21. Si cette humeur retenue peut établir dans bien des ſujets une fievre miliaire,

liaire, comme il eſt démontré par l'obſervation, & que le raiſonnement le prouve d'après l'expérience, on doit convenir que cette cauſe ayant ſouvent lieu chez les femmes en couche, c'eſt aſſez pour exciter cette fievre éruptive qui devient eſſentiellement laiteuſe : car il ſuffit qu'il ſe faſſe un trouble dans le cours des humeurs, & qu'il s'établiſſe une fievre aiguë pour dérouter le lait. On voit donc que la combinaiſon de ces différentes humeurs conſtitue cette cauſe primordiale de la miliaire. La derniere des circonſtances eſt d'une nature putreſcente comme les autres. Une partie eſt retenue ſouvent dans les pores de la peau, l'autre eſt refoulée dans la maſſe, & tend à faire dégénérer les ſucs avec leſquels elle ſe confond, la bile ſur tout, dont la dégénéreſcence entraîne avec elle la fonte des liquides.

22. Toutes ces conſidérations [16 à 21] nous font voir que la miliaire des femmes en couche doit ſon origine primitive à la retenue de la matiere laiteuſe, dégénérée & tendante à la putridité ; & que celle-ci eſt d'autant plus accélérée, que les cauſes conjointes [19, 20, 21] lui donnent de l'intenſité ; mais, dira-t-on, comment ſe peut-il qu'elle conſtitue une éruption miliaire, tandis que, dans d'autres circon-

ſtances, on obſerve des accidens tout-à-fait oppoſés ?

23. Il eſt vrai que l'humeur laiteuſe, retenue & confondue avec les autres, n'a point toujours procuré les mêmes maux. Cette différence dépend de la diverſité des tempéramens & des circonſtances qui ont précédé. Dans des tempéramens lâches & foibles, dit m. *Bonté* (*a*), elle ne tarde pas à ſe corrompre & à infecter la lymphe. La ſéroſité ſurabondante chargée de parties groſſieres & viciées s'arrête dans les émonctoires de la peau, y forme des flictenes d'abord tranſparentes. Quelques-unes des parties de l'humeur du lait, les plus diviſées à l'aide de la ſéroſité qui lui ſert de véhicule, ſe portent bientôt avec elle à la peau, & les puſtules alors blanchiſſent, tandis que d'autres parties mêlées avec la lymphe, forment des ſtaſes & des irritations particulieres d'où naît un trouble général dans l'économie animale.

24. Cette explication de m. *Bonté*, de la maniere d'agir du levain de la miliaire des femmes en couche, paroît dans l'ordre des choſes ; & toutes les circonſtances qui précedent, nous portent à croire que la matiere laiteuſe eſt alors d'une nature

(*a*) Journal de méd. *pag.* 37, *tom.* VII.

âcre & cauſtique, que la ſéroſité & la lymphe en ſont imprégnées, que ſa cauſticité a pénétré juſqu'à l'origine des nerfs, & qu'elle a vicié les fluides qui les parcourent. Ce qui prouve cette derniere aſſertion, c'eſt que le début même de cette fievre ſe paſſe dans le ſiſtême nerveux.

25. L'expérience a toujours démontré que ce levain fait non-ſeulement tomber promptement les fluides en diſſolution, mais tend à former des ſtaſes gangreneuſes, s'il arrive qu'il ne puiſſe ſe dépoſer entiérement à la peau.

26. Soit que la miliaire ſoit rouge ou véſiculaire, ſi la nature eſt ſurchargée de la matiere morbifique, & qu'elle la dépoſe parmi toute la ſuperficie de la peau, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe la vaincre & la ſubjuguer, à moins que d'autres évacuations ne ſurviennent, telles que les cours-de-ventre, un cours d'urine abondant, des ſueurs bienfaiſantes; ſans cela, ce levain ſeptique vicie bientôt toute la maſſe, attaque le principe des nerfs, le principe de la vie; &, s'il y a une inflammation locale, alors c'eſt en vain qu'on attend la réſolution ou la ſuppuration: la gangrene ſuccede promptement avec ſes ſymptômes funeſtes.

27. On a vu [6 à 23] quel eſt le caractere de la miliaire des accouchées, dé-

montré par la raiſon. Montrons à préſent qu'il eſt tel par les ſignes & les ſymptômes de cette maladie.

28. La fievre miliaire en général eſt ainſi nommée à raiſon des puſtules rouges, ou des véſicules blanches qui ſurviennent à la peau pendant le cours de la maladie, & qui reſſemblent à la graine de *millet*. Il a plu à nos prédéceſſeurs de l'appeller fievre pourprée, rouge ou blanche, *febris purpurata*, *rubra vel alba*. C'eſt ainſi qu'*Hoffmann* en a fait la premiere diſtinction : ces deux éruptions ſont quelquefois doublement compliquées, & après avoir paru ſous la forme de boutons rouges, âpres & plus ou moins élevés, leurs pointes ſe convertiſſent en de petites véſicules pleines de ſéroſités, ou il ſe répand ſur la peau des boutons rouges miliaires entremêlés de puſtules blanches.

29. Ces exanthêmes [27, 28] s'élargiſſent, quelquefois les rouges ſemblent être comme autant de boutons éryſipélateux ; le pourpre blanc s'élargit en flictenes.

30. On doit encore diviſer la miliaire en *inflammatoire* & en *putride eſſentielle* ; & quoique la premiere doive ſon origine au même levain, la différence de conſtitution de la femme qui l'eſſuie, en change la marche & les ſymptômes. Au

reſte, la miliaire rouge paroît appartenir à la conſtitution phlogiſtique des ſujets; & la blanche, à la délicateſſe, au relâchement des fibres & à la diathèſe vapide & froide des humeurs, où il y a plus d'inertie & plus de tendance à la putridité; je dirai plus, l'appareil inflammatoire de la maladie, finit ſouvent par celui que produit la cauſticité de la marche morbifique.

31. Je diviſerai encore cette fievre en bénigne & en maligne, & ce ſera d'après cette diviſion, que j'en tracerai le tableau. Je la préſenterai ſous quatre points de vue, qui ſeront les quatre périodes de la maladie. On ſait qu'une fievre quelconque, dès ſon *invaſion* qui fait le premier période, paſſe à l'*augment* qui eſt le ſecond, de-là à l'*état* de la maladie que l'on conſidere comme le troiſieme, & enſuite au *déclin* qui en fait le quatrieme. Ces quatre périodes répondent à ce que m. *Bordeu* appelle les temps de *crudité*, de *coction* & d'*excrétion* (*a*).

32. Les ſuites des couches ne ſont ordinairement fâcheuſes qu'à la ſuite de la

(*a*) On verra, dans le cours de l'ouvrage, que je conſidere ces quatre périodes ſous la dénomination des temps d'*incubation*, d'*éruption*, de *maturité* & d'*exſiccation* ou *deſquamation*.

fievre de lait : elle eſt le début des accidens qui ſurviennent à la plûpart des nouvelles accouchées qui ont été expoſées aux cauſes propres à ſuſciter des déſordres. Soit que ceux-ci ſoient une inflammation des viſceres, ſoit qu'ils n'établiſſent qu'une fievre aiguë, & ſouvent la miliaire, c'eſt toujours la fievre de lait qui en eſt l'époque. Mais une remarque eſſentielle, qui doit faire craindre des ſuites fâcheuſes, c'eſt qu'après la délivrance, au lieu du calme du pouls qui doit ſuccéder à l'accouchement, on obſerve une agitation fébrile permanente juſqu'au troiſieme jour, alors la révolution du lait excite un nouveau trouble fébrile, & c'eſt le début de la fievre, ou miliaire, ou putride, &c. On ſent aſſez qu'à cette époque la ſécrétion & l'excrétion du lait eſt ſuſpendue, il reſte en arriere, alors le trouble eſt général.

Premier période.

33. Le début de la fievre de lait, celui de la miliaire des accouchées, eſt commun à toutes les fievres. Il y a des laſſitudes ſpontanées, des horripilations vagues & récurrentes, un pouls inégal, accéléré, vif, reſſerré, plus ou moins petit, ordinairement inégal, irrégulier, fréquent à l'approche de l'éruption, des inquiétudes, des maux de tête, des hémorrhagies du

nez, des insomnies; le sommeil est tracassé par des rêves fatigans dont on se plaint à son réveil, [& c'est un des signes caractéristiques de la miliaire] (*a*). Les convulsions, les nausées, les vomissemens, une chaleur âcre, mordicante, la sécheresse de la peau le premier jour, & bientôt après des sueurs copieuses qui répandent une odeur éruptive, aigre, fade, fort piquante, approchant de la dissolution du sel marin, une soif pressante, l'oppression de poitrine, des langueurs qui vont bientôt à la défaillance, si les malades veulent se mettre dans une situation plus élevée (*b*), des anxiétés précordiales, la respiration plus ou moins gênée, sont, au rapport de *Fordyce* (*c*), les signes patognomoniques qui annoncent infailliblement la présence du levain de la miliaire. Les malades poussent des soupirs profonds, & plus l'éruption approche, plus ils sont fréquens, plus il y a de difficulté de respirer.

34. A ces symptômes [33] se joint une toux plus ou moins séche. Les urines sont plus ou moins crues, limpides, co-

(*a*) *Journal de médecine*, tom. XIX. p. 118.
(*b*) Fordyce, *de fœtu miliari*, pag. 19.
(*c*) *Ibid.* pag. 25. 26.

pieuſes, principalement dans le commencement. Le ventre eſt ſouvent conſtipé, & même plus ou moins tendu ſurtout s'il y a une diſpoſition phlogiſtique à la matrice, avec ſuppreſſion ou diminution des lochies. Preſque toutes les malades ſe plaignent de pulſation à la tête, aux tempes, ſpécialement vers les redoublemens, qui ſurviennent toujours vers le ſoir, & durent juſque vers le matin. Pendant l'exacerbation, il y a plus d'intenſité dans les ſymptômes énoncés, parmi leſquels on obſerve des douleurs au col, dans le dos, dans les côtés & dans les membres.

35. Cette marche, plus ou moins variée des ſymptômes que je viens de décrire [33, 34] dure pendant quatre jours, pendant leſquels la ſécrétion & l'excrétion du lait, ſi elle a eu lieu, ne ſe fait plus. Le cours des lochies eſt dérangé : elles deviennent des lochies par irritation peu bienfaiſantes. Si la maladie eſt compliquée d'inflammation de matrice, d'autres viſceres, &c., ces organes ſont douloureux, il y a tenſion, météoriſme au bas-ventre ; des douleurs de côté annoncent que la pleuvre ou les poumons ſont intéreſſés; ſi la tête eſt menacée du dépôt de la matiere morbifique, il y a délire & inſomnie.

36. Une choſe que je dois faire remarquer, c'eſt que, lorſqu'à la ſuite d'une

couche, il s'établit une inflammation laiteuſe dans l'un ou l'autre des viſceres, preſque toujours, il s'y joint une éruption miliaire par l'abondance de la matiere laiteuſe, dont le ſang eſt inondé.... Cette éruption, loin d'être bienfaiſante, eſt un ſurcroît de maux à combattre pour la nature ſurchargée d'une part & fauſſement victorieuſe de l'autre; l'état inflammatoire des organes, exige des moyens qui aillent au-devant de la gangrene dont ils ſont menacés.

Second période.

37. Vers le 4e jour, on obſerve une augmentation dans la marche des ſymptômes: les ſueurs innondent la malade; elle ſe plaint de démangeaiſons, de picotemens à la peau, d'un ſentiment d'engourdiſſement, de ſtupeur pungitive dans les doigts, qu'*Allioni* & les médecins allemands appellent *granf*; ces ſignes ſont patognomoniques d'une miliaire quelconque; je les ai obſervés même dans les maux de gorge gangreneux, accompagnés d'éruption miliaire & ſcarlatine; ils accompagnent toutes les fievres éruptives. Auſſi bientôt, parmi la foule des ſymptômes plus ou moins alarmans, la peau ſe couvre de petites puſtules rondes, miliaires, plus ou moins ſéparées, rouges,

ou pleines d'une ſéroſité criſtalline ; quelquefois, de rouges qu'elles avoient paru, elles pointent, & leur éminence n'eſt rien qu'une petite véſicule criſtalline.

38. C'eſt principalement au col, ſur la gorge, à la poitrine, aux aiſſelles, ſur les bras & les mains, aux plis du bras, entre les doigts, ſur le dos que cette éruption ſe répand.

39. L'apparition de la miliaire n'eſt pas bornée au quatrieme jour, on la voit éclorre le 5, 6, 7, 8, 9, 11 & 14e jour, & même on doit remarquer que ſi elle ne paroît pas après la premiere impétuoſité de la maladie, elle ne ſurvient que ces jours nommés par *Hyppocrate ;* quand la maladie eſt dans ſon état, la choſe n'en eſt que d'un meilleur augure, parce que la nature a eu aſſez de temps pour ſubjuguer la matiere morbifique, elle eſt alors, à coup ſûr, un dépôt critique à la peau, & moins ſuſceptible de rétropulſion. Il faut ordinairement à la nature, qui eſt ici toute active, au moins quatre jours pour achever la dépoſition de la matiere morbifique. L'éruption ſe fait ſucceſſivement & même lentement ; les premieres puſtules ſont déja en maturité, que les autres ſont encore en arriere, & paroiſſent au niveau de la peau ; il eſt vrai que cette

éruption se fait quelquefois rapidement, spécialement lorsqu'il y a peu de matiere étrangere & que la fievre est bénigne.

Troisieme période.

40. C'est ici l'état de la maladie; le temps de coction est presqu'achevé; il touche à celui d'excrétion. L'humeur morbifique déposée [39] à la peau, les symptômes perdent de leurs forces, & la matiere limpide des pustules, si c'est la vésiculaire, prend enfin un degré de coction; elle s'épaissit, elle blanchit, se dessèche, enfin tombe en desquamation, à mesure que les boutons paroissent, s'accroissent, grossissent & acquierent leur maturité. Les pustules rouges qui n'ont point pris la forme de flictenes, grossissent & pâlissent peu-à-peu pour passer à la desquamation; il arrive que la plûpart de ces vésicules se crevent & laissent couler l'humeur qu'elles contiennent, sur-tout si les malades pressées par le prurit se frottent; elles sont alors à l'abri de la rétropulsion.

41. Dans cet état [40] de la fievre miliaire, la marche des symptômes portés au comble de l'intensité que la nature a suscitée pour faciliter la déposition de l'humeur morbifique à l'habitude du corps, est presque toujours la même: cependant

la maſſe du ſang n'eſt point encore tout-à-fait dépouillée. J'ai dit plus haut que les ſymptômes perdoient de leurs forces, mais les redoublemens ont lieu; il y a une ſorte de régularité dans les rémiſſions & dans les exacerbations: les viſceres eſſentiels ne paroiſſent plus autant menacés; les forces vitales jouiſſent de leur activité; le trouble quel qu'il ſoit, (à cette époque il n'eſt point extrême) joue ſon rôle ſur le genre nerveux. J'ai déjà dit que cette fievre eſt toute nerveuſe, l'ataxie des eſprits, pour parler le langage de *Sydenham*, eſt toujours ſenſible dans l'exacerbation: ainſi toutes ces agitations de la malade qui ſe plaint de la poitrine, de l'eſtomac, de la tête, ont leur ſiege dans le ſiſtême nerveux. Mais il eſt des choſes à obſerver dans l'état de cette maladie, les urines de claires & limpides qu'elles étoient dans les deux premiers périodes, ſe troublent bientôt, & enfin dépoſent un ſédiment copieux & latéritieux ou blanc; les ſueurs ſont toujours abondantes, & répandent une odeur tirant ſur *l'aigre fétide*. Les anxiétés, les ſoupirs, les inquiétudes, les oppreſſions toujours plus ou moins préſentes, ſont plus ſupportables, le pouls devient plus ſouple, plus mol, plus large, moins fréquent, ſpécialement dans les rémiſſions qu'on obſerve tous les matins juſ

que vers le midi, & même vers le ſoir. La proſtration des forces n'eſt plus ſi ſenſible ; il y a plus de repos, moins de délire, moins de ſoubreſauts dans les tendons, moins de mouvemens convulſifs, s'ils ont eu lieu, & le calme ſuccede à l'orage, lorſque la nature, plus victorieuſe que vaincue, a dompté le mal qui la menaçoit. A cette époque le ventre s'ouvre & charie des évacuations jaunes, blanchâtres, ſemblables à de la purée plus ou moins épaiſſe, qui ſoulagent & ne dérangent point l'éruption déjà établie. Le cours des lochies reparoît ; elles deviennent critiques, ſoulagent, & ne ſont plus l'effet d'une irritation conſtante : ſi ce flux n'a plus lieu, un flux blanc, ſéreux, qu'on peut appeller laiteux, vient ſuppléer au défaut du premier, & dans le cas d'une inflammation de matrice & de bas ventre, cette évacuation annonce la réſolution.

Quatrieme période.

42. Quatre, cinq, ſix, ou pluſieurs jours après que la miliaire a paru, les ſymptômes qui l'accompagnent, déjà diminués, [41] ſe mitigent à meſure que la maſſe du ſang ſe dépure, tant par les ſueurs qui perſiſtent toujours, que par le cours de

ventre qui a ſouvent lieu, & par les nouvelles puſtules qui ſe multiplient encore. Quelquefois, après quelques jours de calme, de rémiſſion ſenſible pendant la nuit, la malade reprend ſon ſommeil, elle ne ſent plus autant de chaleur : il ſurvient une douce moiteur, une détente à la peau, avec une ſorte de fraîcheur. Il n'y a plus ni douleur ni irritation, nulle anxiété précordiale, nulle inquiétude : le pouls prend un rithme nouveau ; les battemens des arteres ſe rapprochent de l'état naturel, & les fonctions commencent à reprendre leur marche réguliere. Il ſemble que la nature fatiguée par les différens aſſauts qu'elle vient d'eſſuyer, reprend un nouvel eſſor ; la maladie alors eſt ſur ſon déclin & touche à la convaleſcence ; mais dans cet état mitoyen, on obſerve aſſez ſouvent un gonflement œdémateux aux articulations ; j'ai vu même des femmes vraiment leucophlegmatiques. D'autres fois elles ſouffrent des douleurs aiguës, que le moindre mouvement augmente cruellement, & qui les rendent preſque immobiles.

43. Quand tout ſe paſſe au gré de la nature, [40, 41, 42] l'événement ne peut être qu'heureux, mais il eſt toujours funeſte ſi la choſe n'arrive pas comme je

viens de la rapporter; alors la malade affoiblie, abattue, affaiſſée, ſe ſent conſumée par un feu intérieur, rien ne lui rend des forces, elle déſeſpere de ſon rétabliſſement. Du deuxieme, même du premier au troiſieme période, il ſurvient des ſueurs froides, la voix s'éteint, la foibleſſe eſt extrême, les anxiétés ſont plus preſſantes, le pouls eſt toujours petit, reſſerré, précipité, les rémiſſions ne ſont plus ſi ſenſibles, les urines ſont conſtamment décolorées, la chaleur eſt âcre & brûlante, les ſueurs ſont des ſueurs de diſſolution, & toujours plus fétides, le délire ne tarde pas à ſuccéder aux inſomnies & aux diſparates; s'il eſt obſcur, il eſt entremêlé d'affections comateuſes, quelquefois de convulſions; alors il devance le moment prompt & fatal qui va terminer la vie. Pendant ces angoiſſes alarmantes de la mort, l'éruption quoique complette eſt toujours fugitive & prête à diſparoître, & la réſolution des forces annonce que la nature eſt vaincue par la ſurcharge ou la ſepticité de l'humeur morbifique dont la maſſe du ſang a été inondée.

44. La miliaire des femmes en couche ne ſuit pas toujours une marche auſſi réguliere; [41, 42, 43.] ſes temps d'*incubation*, d'*éruption*, d'*exſiccation* & de *deſquamation*, circonſtances qui en conſ-

tituent les quatre périodes, varient le plus ſouvent. Leur inconſtance dans leur début & leur durée, rend incertaines la maturité & la furfureſcence des puſtules qui partent d'une ſource intariſſable. La matiere laiteuſe eſt de nature à ſe reproduire, & par conſéquent à ſurcharger & à vicier la maſſe, dès qu'elle eſt déroutée des couloirs qui lui ſont deſtinés. Auſſi m. *Tiſſot*, dans ſon traité des maladies des gens du monde, fait obſerver que les maladies cauſées par la déroute du lait ſont longues & opiniâtres. Son ſentiment adopté par m. *Planchon*, dans ſa diſſertation ſur la médecine agiſſante (*a*) & expectante, & vérifié par l'expérience, nous donne une raiſon de ce que l'éruption totale de la miliaire laiteuſe eſt ſi lente & ſe reproduit à meſure qu'elle ſe deſſeche: c'eſt que la matiere morbifique trouve une ſource de reproduction dans les humeurs mucilagineuſes & nourricieres des malades; elles fourniſſent un nouveau lait qui remplace celui que la nature avoit ſubjugué comme matiere étrangere, & chaſſé par les pores de la peau & les couloirs du bas-ventre.

45. J'ai diviſé cette fievre en bénigne & en maligne [31]; il étoit important de le faire, il l'eſt encore plus d'aſſigner

(*a*) Page 17, 18.

la

la bénignité par des ſignes diſtinctifs, pour ne point ſe laiſſer ſurprendre par ſa malignité qui ſouvent prend le maſque de la bénignité la plus flatteuſe en apparence. On ſait aſſez qu'elle prend, en général, la marche de toutes les maladies, & que, ſous le voile emprunté de l'une ou de l'autre, elle tend des piéges aux médecins les plus clair-voyans, à moins qu'attentifs aux ſignes qui la décélent, ils ne puiſſent ſaiſir l'ennemi ſur le fait, & obvier à ſes fauſſes & inſidieuſes démarches.

46. La bénignité de cette fievre n'appartient qu'aux circonſtances favorables qui l'ont précédée, & qui l'accompagnent; plus les cauſes qui l'ont précédée ont rendu les humeurs ſuſceptibles de leur germe, & ont ſervi à le développer, en augmentant les ſources productrices de l'humeur morbifique, plus terribles, plus violens, & plus alarmans, doivent être les ſymptômes de cette maladie perfide par elle-même. C'eſt, en partie, à l'abondance plus ou moins grande de l'humeur morbifique, qu'on doit attribuer la bénignité ou la malignité de cette fievre, ſa ſimplicité ou ſa complication.

(*La ſuite au journal prochain*).

Extrait des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 3 & 15 février 1780.*

L'AFFECTION CATARRHALE a continué juſqu'au mois de février, à être, à peu de choſe près, la même, tant par ſes ſymptômes propres & ſes complications, que par la quantité des perſonnes qui en ont été attaquées. Les nouvelles obſervations ont confirmé la deſcription & la diviſion qui avoient été données dans les aſſemblées du mois de janvier, ainſi que la variété néceſſaire du traitement (1), & ſur tout la remarque que les véſicatoires étoient ſinguliérement avantageux aux vieillards, pourvu qu'ils fuſſent entretenus long-temps, & qu'on adminiſtrât auſſi des inciſifs ſtimulans & actifs, tels que l'oxymel ſcillitique, l'ipécacuanha préférable au kermès minéral, tandis que chez les jeunes gens il falloit ſpécialement inſiſter ſur les purgatifs minoratifs. Les purgatifs draſtiques ont généralement été nuiſibles.

Les dépôts critiques aux oreilles, ont été plus communs dans ces derniers temps. Des douleurs de tête vives & lancinantes

(1) Voyez *Journal de médecine* du mois de mars de cette année.

en étoient les signes avant-coureurs; la suppuration, ou pour mieux dire, l'écoulement séreux, tantôt plus, tantôt moins épais, a duré jusqu'à 21 jours. Pour prévenir cette métastase chez ceux en qui elle étoit annoncée, on leur a appliqué, avec succès, des vésicatoires aux jambes.

L'air étant devenu plus sec & plus froid, la maladie régnante a beaucoup diminué à toutes sortes d'égards; mais d'un autre côté on a reconnu dans ceux qui en ont été affectés, une viscosité plus grande des humeurs, & un engorgement plus facile & plus opiniâtre des vaisseaux. Chez quelques personnes vaporeuses, tristes, mélancoliques, l'éréthisme, qui leur est habituel, a beaucoup augmenté, les liqueurs sont devenues plus épaisses; les saignées, quoique répétées, n'ont pas eu des succès heureux, malgré la fievre qui s'étoit annoncée vivement. Les délayans incisifs n'ont paru avoir aucune action. Les vésicatoires formoient des plaies qui séchoient promptement, ou devenoient gangréneuses: plusieurs de ces malades ont succombé en peu de jours.

On a vu peu de petites-véroles, mais un assez grand nombre d'éruptions cutanées, anomales, dont il a déjà été rendu compte. On a observé que ces éruptions & des démangeaisons incommodes, ac-

compagnées d'ampoules, qui ſe diſſipoient en peu de temps, avoient ſouvent lieu lorſqu'un temps ſec & froid ſuccédoit ſubitement à un temps doux & humide. Des boiſſons légérement diaphorétiques, une chaleur tempérée, ont communément ſuffi. Il y en a eu de très rebelles, pour leſquelles il a fallu avoir recours à la ſaignée & aux bains.

Les fievres bilieuſes ont été longues & de difficile coction. Il étoit néceſſaire de préparer par beaucoup de boiſſons acidules, le petit-lait, l'hydromel, par des apozêmes avec les chicoracées, la bourache avant de placer les purgatifs.... Il en a été de même des jauniſſes... & des fievres intermittentes, dans leſquelles le quinquina, adminiſtré comme fébrifuge, a produit plus de mauvais effets que de bons.

MM. *Majault*, *Gervaiſe*, *Sallin*, *Lepreux*, *Teſſier*, *de la Planche*, *Navier*, ont communiqué des obſervations particulieres.

M. *de la Motte* a donné l'hiſtoire des maladies qu'il a traitées à l'hôpital de la Charité; & m. *Doublet* a rendu compte de celles qu'il a ſuivies dans l'hoſpice de charité établi par madame *Necker* dans le fauxbourg Saint-Germain.

M. *Thiéry*, médecin conſultant du roi, a lu un mémoire ſur l'irrégularité ſingu-

liere des saisons non-seulement en France, mais dans la majeure partie des pays connus, pendant l'année 1779. C'est à ces irrégularités qu'il attribue les maladies épidémiques qui ont régné cette année. Ce tableau, tracé de main de maître, est un modele de l'emploi qu'on doit faire en médecine des observations météorologiques, & de l'utilité dont ces observations peuvent être.

Les observations que m. l'abbé *Tessier* a lues sur les *bons* effets du vinaigre contre la brûlure, ont donné lieu à plusieurs docteurs de faire part des remedes qu'ils avoient vus constamment réussir contre cet accident. L'esprit-de-vin, conseillé par *Juncker*, a irrité la plaie & causé les douleurs les plus aiguës. L'huile & les substances onctueuses ont été citées comme ayant produit les meilleurs effets. M. *de l'Epine* s'est servi avec succès de la farine de froment dont on couvre la partie brûlée.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1780.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soi
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou.
1	−6, 0	−2, 3	−3, 0	27 6, 3	27 5, 8	27 5
2	−4, 2	−1, 5	−5, 0	27 4, 5	27 4, 5	27 5
3	−4, 0	0, 7	−0, 0	27 6, 6	27 7, 8	27 9
4	−2, 0	1, 8	−1, 6	27 10, 0	27 9, 4	27 7
5	−2, 4	0, 7	−0, 0	27 4, 9	27 4,10	27 6
6	3, 0	5, 4	−3, 0	27 3, 0	27 3, 8	27 4
7	3, 8	5, 2	2, 2	27 5, 8	27 7, 4	27 9
8	0, 7	6, 9	2, 7	27 11, 2	27 11, 6	28 0
9	2, 7	6, 0	5, 3	28 1, 0	28 1, 6	28 2
10	2, 8	6, 5	4, 0	28 2, 8	28 2, 7	28 2
11	3, 0	4, 7	3, 0	28 2, 4	28 2, 8	28 3
12	1, 3	3, 3	1, 0	28 3, 5	28 3, 5	28 3
13	−0, 0	2, 4	0, 2	28 3, 7	28 3, 7	28 4
14	0, 7	3, 2	2, 3	28 3,11	28 3, 5	28 3
15	0, 8	2, 2	1, 5	28 2, 8	28 2, 6	28 2
16	0, 4	3, 4	2, 5	28 0, 6	27 11, 1	27 10
17	−3, 0	1, 3	−0, 0	28 0, 5	28 1, 4	28 1
18	−0, 0	0, 7	−0, 0	28 1, 0	28 0, 0	27 11
19	1, 0	1, 0	−0, 0	27 8, 2	27 7, 0	27 6
20	−1, 8	3, 6	−2, 0	27 6, 2	27 6, 4	27 7
21	−1, 7	1, 0	−2, 0	27 7, 4	27 8, 0	27 8
22	−1, 5	1, 5	−1, 2	27 8,10	27 9, 6	27 10
23	−1, 2	2, 8	−0, 8	28 0, 1	28 1, 4	28 2
24	−3, 7	2, 8	0, 2	28 3, 4	28 3, 6	28 3
25	1, 5	4, 0	3, 5	28 2, 4	28 0, 7	27 9
26	−0, 0	−0, 0	−2, 0	27 5, 0	27 11, 3	28 1
27	−2, 3	2, 8	3, 5	28 1,10	28 0, 5	27 10
28	5, 5	7, 8	6, 6	27 11, 3	27 11,11	28 0
29	6, 0	8, 5	7, 0	27 11,10	28 0, 2	28 1

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

du is.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9h.*
1	N-E. beau, froid	N-E. couv. froid.	N-E. c. v. froid.
2	N-E. nuages.	N-E. *idem.*	N-E. beau, froid.
3	N. & N-E. couv.	N-O. couv. gresil.	N-O. couvert.
4	N-O. beau, assez doux.	S. beau, assez doux.	S-E. nuag. froid.
5	E. c. neig. gresil.	N.O. couv. doux.	O. couv. doux.
6	S. & pl. brouill. vent, dégel.	S-O. nuag. vent.	S-O. couv. pl.
7	S-O. couv. pl. v.	N.O. c. doux, pl.	N-O. couv. doux.
8	N-O. cou. brouil.	S. nuages.	E. couvert, pluie.
9	E. couv. pluie.	S c. pl. brouill.	S-E. couv. brouil.
10	N-E. & E. b. dou.	N-E. & E. b-dou.	N-E. nuages.
11	N-E. couvert.	N-E. c. v. froid.	N. couv. v. fr.
12	N-E. *id.* fr. glace.	N-E. *idem.*	N-E. nuag. froid.
13	N-E. couvert.	N-E. & E. nu. fr.	N. *idem.*
14	N. *idem.* froid.	N. couv. bruine.	N. couvert.
15	N-E. *id.* neige.	N-E. couvert.	N-E. *idem.*
16	N. couvert.	N. *idem.* pluie.	N-E. *idem.* pluie.
17	N-E. beau, froid	E. beau.	N-E. couvert.
18	N. c. brouil. gib.	O. couv. giboul.	O. *idem.*
19	N-O. c. n. v. fr.	S-O. *idem.*	S-O. nuages.
20	N-O. & O. nuages, brouillard.	N. beau, giboulées.	N. beau, froid.
21	N. nuag. neige, vent froid.	N. couv. neige.	N. nuages.
22	N. nua. v. froid.	N. *id.* v. froid.	N. *id.* v. fr. *aur. b.*
23	N. beau, v. froid.	N. beau.	N. beau.
24	N. beau, brouil.	S-O. *idem.*	S-O. couvert.
25	S-O. c. dég. bruin.	S-O. couv. gr. v.	S-O. *id.* gr. vent.
26	N-O. couv. neig. *tempête.*	N-O. beau, gr. vent froid.	N-O. beau, froid.
27	O. nuages, vent.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. couv. gr. v.
28	N-O. c. v. doux.	N-O. cou. bruine.	N-O. c. très hum.
29	O. couv. *idem.*	O. couvert.	O. *id. aur. bor.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 8, 5 deg. le 29
Moindre degré de chaleur . . . . . —6, 0 le 1er

Chaleur moyenne . . . . . 0, 2 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 4, 0 le 13
Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 3, 0 le 6

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 10, 6

Nombre de jours de Beau 5
de Couvert . . . 19
de Nuages 5
de Vent 13
de Tonnerre . . . 0
de Brouillard. . . 6
de Pluie 7
de Neige 6
d'Aur. boréale . . 2

Quantité de Pluie . . . . . 8, 7 *lignes.*
D'Evaporation 6, 0
Différence 2, 7

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.
N.-E. 7
N.-O. 5
S. 1
S.-E. 1
S.-O. 5
E. 2
O. 3

TEMPÉRATURE : Froide, humide & très désagréable ; la nature étoit encore morte à la fin du mois.

MALADIES : Quelques fluxions de poitrine, & beaucoup de rhumes.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er mars 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de février 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LA gelée a ceſſé le 7 de ce mois : mais de-là juſqu'au 17, la liqueur du thermometre ne s'eſt élevée que de 2 à 3 degrés au-deſſus du terme de la congélation. La gelée a repris le 17, & a continué juſqu'au 28. Cependant la liqueur du thermometre n'eſt deſcendue, aucun jour, plus bas que le terme de deux degrés au-deſſous de celui de la congélation.

Il eſt tombé de la neige vers la fin du mois, & même plus que dans le mois précédent.

La hauteur du barometre a varié; mais le plus ſouvent il a été obſervé au-deſſus du terme de 28 pouces : le 12, le mercure s'eſt élevé à celui de 28 pouces 4 lignes. Il y a eu auſſi des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſon plus grand abaiſſement a été de $2\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de $11\frac{1}{2}$ lig.

Le vent a ſoufflé 5 fois du nord.	6 fois du ſud.
6 fois du nord vers l'eſt.	5 fois du ſud vers l'oueſt.
1 fois de l'eſt.	6 fois de l'oueſt.
1 fois du ſud vers l'eſt.	5 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie. — 8 jours de neige.
Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de février 1780.

LA petite-vérole s'eſt manifeſtée ce mois dans pluſieurs familles; quoiqu'abondante en quelques ſujets, elle étoit de l'eſpece diſcrette, & ne préſentoit rien d'extraordinaire. La cure, qui a été ſimple, a eu le ſuccès deſiré dans tous ceux que nous avons eu occaſion de voir.

La fievre catarrhale putride a perſiſté dans le peuple, avec un caractere de malignité chez la plûpart des malades. Elle étoit généralement rémittente, & les redoublemens arrivoient principalement les ſoirs: mais après l'emploi des remedes généraux, indiqués dans le premier période, il étoit plus prudent de s'en tenir aux boiſſons délayantes, aigrelettes, anti-ſeptiques & légérement laxatives, que de recourir à des remedes plus énergiques. Nous n'avons guere vu périr de ceux qui ont été traités conformément à cette méthode.

Le retour des froids humides & des neiges a réveillé, vers la fin du mois, les rhumes qui paroiſſoient amortis, & a cauſé des rhumatiſmes inflammatoires-goutteux, dont la cure a été longue, & la guériſon difficile. Quantité de perſonnes ſont encore mortes ce mois, victimes des rhumes & fluxions de poitrine négligés, parmi leſquelles il s'eſt trouvé beaucoup de vieillards & de perſonnes cacochymes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Tableau hiſtorique & raiſonné des épidémies catarrhales, vulgairement dites la grippe, *depuis* 1510 *& y compris celle de* 1780, *avec l'indication des traitemens curatifs, & des moyens propres à s'en préſerver; par m.* SAILLANT, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris. A Paris, chez* Didot le jeune, *la veuve* Deſaint; Nyon l'aîné, & Méquignon, 1780. *in-*12 *de* 131 *pages.*

La diverſité & ſouvent la contrariété des méthodes curatives, vantées comme efficaces contre les épidémies catarrhales, ont déterminé m. *Saillant* à rapprocher dans un même tableau les épidémies de ce genre, obſervées en différens temps. Son ouvrage eſt diviſé en deux parties : dans la premiere, il rapporte les obſervations par ordre chronologique, ſans les entremêler d'aucunes réflexions. Ses deſcriptions ſont puiſées dans les ouvrages de *Scherckius*, *Foreſtus*, *Fernel*, *Sennert*, *Etmuller*; *Willis*, *Baillou*, *Riviere*, *Hoffman*, *Sydenham*, *Huxham*, dans les actes d'Edimbourg, philoſophiques, les thèſes de la faculté de Paris, le journal de médecine, &c.... Dans la ſeconde partie, il établit des regles de pratique tirées de ces obſervations comparées les unes aux autres, & il termine cette thérapeutique par l'expoſé des moyens préſervatifs.

Ce petit ouvrage, fait avec diſcernement, ne peut qu'être de la plus grande utilité pour les médecins, ſous les yeux deſquels il fait paſſer, en moins d'une demi-heure, les deſcriptions des prin-

cipales épidémies catarrhales qui se sont succédées pendant près de trois siécles. En rapprochant les faits, ils apprécieront les conséquences pratiques qu'en déduit l'auteur, & y puiseront des vues qui ne contribueront pas peu à assurer le traitement qu'exige cette espece d'épidémie suivant les différentes circonstances.

(1) Instruccion curativa de las viruelas; por el Dr. D. JOSEF AMAR, méd. &c. *C'est-à-dire : Traité de la petite-vérole par Don JOSEPH AMAR, médecin de la chambre de sa majesté, conseiller du tribunal royal de médecine, premier médecin du royaume de Navarre, de la société royale des sciences de Séville, & vice-président de l'academie royale de médecine de Madrid. Madrid, 1774, chez* D. Joachim Ibarra, *imprimeur de la chambre de sa majesté.* 1 *vol.* in-4°. 164 *pages.*

Dans cet ouvrage l'auteur commence par l'histoire de la petite-vérole & de son origine. Il explique comment elle se développe dans chaque individu, & expose sur ce point la doctrine de *Rhasis*. Il distingue quatre époques qui exigent une méthode curative particuliere, & propose les meilleurs

(1) Ces notices nous ont été adressées de Madrid. Nous les inférons ici traduites de l'espagnol, sans garantir les jugemens qu'elles contiennent, parce que nous ne connoissons pas les ouvrages qu'elles concernent : elles nous ont paru intéressantes en ce qu'elles prouvent que les sciences fleurissent en Espagne, & que la médecine en particulier y est cultivée par des hommes d'un vrai mérite.

moyens de parer aux accidens qui ont coutume de ſurvenir. Il s'oppoſe à la fameuſe invention de l'inoculation, & donne un moyen plus efficace de préſerver de la petite-vérole. On fait mention, dans ce traité, de ce qui a été écrit de bon ſur cette maladie terrible chez toutes les nations; en particulier d'un petit traité de *Sérampion*. Les auteurs eſpagnols, *Marcellin Oberté*, *A. Gomez Pereira* y ſont appréciés avec juſteſſe. La petite-vérole donnant occaſion à l'auteur de parler des maladies contagieuſes; il obſerve que, depuis les temps les plus reculés juſqu'à ce jour, on a toujours eu, en Eſpagne, l'attention particuliere d'entretenir des hôpitaux où les malades, dans ces triſtes circonſtances, ſont traités avec les précautions néceſſaires pour empêcher toutes communications des miaſmes contagieux. L'expoſé des fonctions & de la juriſdiction du tribunal royal qui prononce ſur la nature des contagions, & ordonne la ſéparation des infectés, termine cet ouvrage utile.

Inſtruccion curativa de los Tabardillos, por D. J. AMAR, &c... *Méthode curative des maladies éruptives*; *par Don* JOSEPH AMAR, *&c.... Madrid*, 1775, *chez* J. Ibarra, &c. *in*-4°. *de* 327 *pages*.

Après avoir traité de la fievre en général, de ſes cauſes, différences, ſymptômes, phénomenes & terminaiſons, l'auteur de cet ouvrage expoſe ſa doctrine ſur la putridité & la malignité, ſur les pétéchies & le millet; il donne enſuite une idée ſuccincte & cependant nette de la crudité & de la coction; & cite de préférence les auteurs eſpagnols, tels que *Louis de Toro*, *Jean de Carmona*, qui ont écrit avec une ſagacité ſupérieure

ſur ces maladies qui ſont très communes en Eſpagne. *D. Amar* penſe que les pétéchies ſont preſque un ſigne caractériſtique de malignité, & que ſi elles ſont la ſuite d'un traitement échauffant dans d'autres pays, cela ne peut avoir lieu en Eſpagne où la méthode anti-phlogiſtique & tempérante de *Boerhaave* eſt très ancienne. Il remarque que ſouvent des fievres inflammatoires dégénerent en putrides, & que pluſieurs de ces dernieres produiſent des inflammations. La méthode du traitement eſt réglée ſur la marche de la nature; on conſeille de l'aider ſans interrompre les criſes qu'elle excite ordinairement. L'ouvrage eſt terminé par une notice des fievres pernicieuſes, & des diverſes épidémies qui ont affligé l'Eſpagne.

Inſtruccion curativa y preſervativa de dolores de coſtado y pulmonias; por &c... *Traité des maux de poitrine & de la pulmonie, avec la méthode de s'en préſerver; par D. J. AMAR, &c.... Madrid*, 1777, *chez* J. Ibarra, *in*-4°. *de* 204 *pages*.

D. Amar ſe propoſe, dans ce traité, d'établir un diagnoſtic clair des différentes maladies de la poitrine. Il diviſe la pleuréſie en aſcendante & deſcendante, & tire de cette diviſion & des ſymptômes qui en ſont la baſe, l'indication de ſaigner ou de purger dans cette maladie. Il parle de la pulmonie, & notamment de la fauſſe, maladie auſſi *infâme*, dit *D. Amar*, par ſes ſuites cruelles que par la marche obſcure qui la diſſimule dans ſes commencemens. Cet ouvrage eſt vraiment hippocratique; on y regarde l'obſervation des effets naturels comme l'unique & le vrai moyen de former des médecins. *Georges Gomez*, *Michel de Le-*

desma, *Louis Collado* & d'autres auteurs Espagnols ont fourni à l'auteur des observations qu'il apprécie, & pour lesquelles il rend à ces écrivains un tribut de louanges.

Ces trois ouvrages sont, d'après le jugement qu'en porte l'auteur des notices originales, écrites d'un style pur, clair & facile.

Lettre à m. DE BRANVILLA, *écuyer, premier chirurgien de LL. M. I. R. A. & de leurs armées ; par m.* DE CAMBON, *écuyer, premier chirurgien de feu S. A. R. la duchesse de Lorraine & de Bar, &c. &c. sur trois opérations de la symphyse. A Mons, chez* H. Hoyois, *imprimeur-libraire ; & se trouve à Paris, chez* C. J. C. Durand, *libraire rue du Foin Saint-Jacques, au Griffon*, 1780, *in-8°. de* 25 *pages.*

M. *de Cambon* rend un compte très simple des succès heureux des trois opérations qu'il a faites ; succès remarquable, sur tout à l'égard d'une femme opérée deux fois, & dont l'enfant venu au monde lors de la seconde opération, est plein de vie & de santé, ainsi que la mere qui le nourrit elle-même.

ERRATA.

Journal de février, *pag.* 186. *ligne* 14, marquée, *lisez* masquée.

TABLE
DU MOIS D'AVRIL 1780.

EXTRAIT. *Analyſe des fonctions du ſyſtême nerveux, &c.; par m.* DE LA ROCHE, *méd.* page 289
Obſervation ſur les fievres bilieuſes; par m. SUMEIRE, *méd.* 312
Mémoire ſur l'éther nitreux, &c.; par m. DE LA PLANCHE, *méd.* 322
Mémoire à conſulter ſur une maladie opiniâtre du genou; par m. DESGRANGES, *chir.* 331
Diſſertation ſur la fievre miliaire des femmes en couche; par m. PLANCHON, *méd.* 340
Extrait des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 3 & 15 février* 1780. 370
Obſervations météor. faites à Montmorenci. 374
Obſervations météor. faites à Lille. 377
Maladies qui ont régné à Lille. 378

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 379

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'avril 1780. A Paris, ce 24 mars 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE, *PHARMACIE, &c.*

MAI 1780.

EXTRAIT.

De china china in ſynochis putribus animadverſiones PETRI JOANNIS VASTAPANI, *ampliſſimi Taurinenſis medicorum collegii ſocii, nec non medici in Noſocomio urbis majori vicarii. Taurini*, 1779, in-8°. *de* 152 *pages; & ſe trouve à Paris chez* Didot le jeune, & Gogué, *libraires, quai des Auguſtins.*

LE kinkina eſt un remede précieux entre les mains d'un médecin inſtruit des effets qu'il produit ſur les ſolides & ſur les fluides du corps humain, & de l'état

actuel de ces ſolides & de ces fluides dans la maladie. Mais, adminiſtré comme fébrifuge par le motif ſeul que des obſervations ſans nombre ont prouvé ſon efficacité preſque ſpécifique dans les fievres tierces, quartes, & dans pluſieurs de ces maladies dont les retours périodiques leur ont fait donner le nom de fievres intermittentes protéiformes; ou adminiſtré en qualité d'anti-ſeptique, parce que, dans pluſieurs cas de gangrene externe & de putridité interne, ſon uſage a arrêté la corruption & ranimé les forces de la vie, il peut être & a été ſouvent inutile, & même dangereux.

Le trop de confiance qu'on donne à ces deux propriétés du kinkina, & ſur-tout à la derniere, & les accidens malheureux dont ſon emploi a été ſuivi dans les fievres ſynoches putrides, ont excité le zele de m. *Vaſtapani*, médecin réſident dans le grand hôpital de Turin, & digne de cette place qu'il occupe depuis pluſieurs années, par ſon application à obſerver tout ce qui ſe paſſe chez les malades, de la part de la cauſe morbifique, de la part des remedes, & de la part de la nature. Sa candeur, dans le compte qu'il rend des ſuites de ſa pratique, eſt une qualité rare qui mérite de nouveaux éloges. Incertain au milieu de la contradiction que préſentent les opinions différentes des médecins, dont

un grand nombre met l'écorce du Pérou au nombre des anti-ſeptiques les plus efficaces & les plus sûrs dans les fievres continues que l'on appelle communément putrides, tandis que d'autres font très peu de cas de cette vertu dont même ils craignent l'activité dans ces maladies, c'eſt au flambeau de l'expérience & du raiſonnement, fondé ſur des obſervations uniformes, qu'il a cherché à diſſiper ſes doutes & à fixer ſon jugement.

Le grand hôpital de Turin, les conſtitutions épidémiques qui ont régné dans cette ville en 1776 & 1777, celles qui ont régné à Coni & autres lieux en 1775, lui ont offert une ample matiere à obſerver ; & il appelle, en témoignage de ſes obſervations, les médecins les plus célebres de ces villes ſous les yeux deſquels la plûpart des faits ſe ſont paſſés.

Son ouvrage eſt diviſé en deux parties : la premiere eſt une diſſertation contenant 29 ſections. L'auteur a ſuivi dans ſes recherches la marche lumineuſe des géometres, établiſſant d'abord les propriétés phyſiques du kinkina, enſuite la nature de la fievre ſynoche putride & des principaux accidens qui ſurviennent dans les différens temps de cette maladie, enfin il a déduit de ces données des conſéquences ſur le cas que l'on doit faire du kinkina

dans la cure des fievres dont il eſt queſtion. La ſeconde partie contient l'hiſtoire de quinze malades à qui ce remede a été adminiſtré, & des effets qu'il a produits.

L'expoſé ſuccinct des propoſitions principales, donnera une idée de l'opinion & du travail de l'auteur.

Les chymiſtes qui ont ſoumis le kinkina à l'analyſe, *Geoffroy*, *Neuman*, *Cartheuſer*, y ont reconnu, à peu de choſe près, les mêmes principes. Cette écorce formée d'une grande quantité de terre, unie à une ſubſtance fixe, gommo-réſineuſe, n'a preſque point d'odeur, mais une ſaveur amere qui laiſſe ſur la langue un léger ſentiment d'aſtriction. Ses qualités ſenſibles dépendent de ſes principes fixes ; la qualité amere réſide dans la partie gommeuſe, & la qualité auſtere ſtiptique dépend du principe réſineux, qui, ſelon pluſieurs, eſt le véritable fébrifuge.

La fievre eſt ſynoche putride, lorſque, outre ſes accès ſans intermiſſions, & les douleurs gravatives ou aiguës, les humeurs, dégénérées de leur état naturel, tendent à l'alkaleſcence. Sa cauſe conſiſte dans la viſcoſité des humeurs, jointe à une acrimonie extraordinaire. De cet état des humeurs peut naître l'inflammation ou la putréfaction : ſouvent ces deux effets

ſe trouvent conjoints, & il en réſulte des ſymptômes mixtes, dans leſquels cependant la putréfaction paroît dominer. Les commencemens de la maladie ſemblent annoncer une véritable inflammation, mais bientôt la méthode curative que le médecin adopte, ſoit heureuſe, ſoit malheureuſe, ne laiſſe plus de doute ſur la qualité viſqueuſe des humeurs, qui donnent promptement enſuite tous les ſignes d'une véritable putridité.

Une deſcription exacte des ſymptômes obſervés dans les ſynoches putrides, ſoit ſporadiques, ſoit épidémiques, qui ont régné à Coni, à Turin & dans les environs, fourniſſent à l'auteur des preuves de l'exiſtence de cette viſcoſité des humeurs, dès le principe de la maladie. Les mêmes ſymptômes, leur inconſtance, & ſur-tout leur irrégularité, démontrent également leur âcreté ſinguliere. Les phénomenes que préſente l'ouverture des cadavres, viennent à l'appui des raiſonnemens phyſiologiques.

Ces préliminaires poſés ou avoués, notre auteur examine ſi l'uſage du kinkina convient à cette eſpece de fievre. En conſidérant l'état viſqueux inflammatoire que produiſent ordinairement les cauſes occaſionnelles de la ſynoche putride, & la tendance prompte & facile de cet état à

la putridité, il conclud de la vertu tonique & aſtringente du remede, qu'il eſt plus propre à augmenter qu'à diminuer la maladie; qu'il donne lieu, en forçant la ſtagnation des humeurs, au développement de leur diſpoſition à l'acrimonie. Son uſage eſt également nuiſible, quand même on auroit commencé par nettoyer les premieres voies par des vomitifs, des purgatifs, qu'on auroit obvié à la tenſion, à la rigidité des fibres par la ſaignée, & qu'on auroit combattu la viſcoſité des humeurs par les délayans, les tempérans, &c.

Le kinkina, en ſupprimant la fievre, arrête cet effort ſalutaire que fait la nature pour opérer la coction, ou, comme dit *Gorris*, la maturation de l'humeur morbifique, & ſon expulſion par celle des voies excrétoires qu'elle choiſit. L'humeur devient plus âcre par ſon ſéjour, & ſes effets ſont alors plus terribles & plus funeſtes, ce qui ne peut qu'être dangereux dans tous les périodes de la maladie. En effet, nous voyons, dit l'auteur, le kinkina arrêter les fievres intermittentes; mais nous ne voyons aucune évacuation de la cauſe matérielle de ces fievres, & ſouvent, après cette guériſon, les malades ſont en proie à tous les dérangemens qu'entraîne la cacexie, aux obſtructions, à l'hydropiſie, &c... preuve

évidente que le principe de la fievre n'a point été détruit, & que le kinkina a seulement changé son action. Or, dans les synoches putrides, les humeurs sont visqueuses, âcres; si l'on veut guérir, il faut briser cette viscosité, & rendre aux humeurs non-seulement leur fluidité, mais encore leur douceur, leur caractere propre & naturel. On ne doit raisonnablement pas attendre ces effets d'un remede qui, tonique & astringent, peut bien à la vérité fortifier les fibres trop affoiblies, modérer les mouvemens trop rapides du suc nerveux, & calmer les spasmes violens, mais qui augmente & la tension des solides irrités par une humeur âcre, & la viscosité glutineuse des liqueurs. A raison de cette maniere d'agir, il ne convient pas même dans les fievres intermittentes légitimes, qui surviennent pendant une épidémie dont la cause demande que les humeurs soient changées ou évacuées. Administré dans ces circonstances, il fait bientôt dégénérer la fievre intermittente en continue violente, & même en fievre maligne.

M. *Vastapani* n'a pu se dissimuler qu'une telle décision l'exposoit au reproche de vouloir bannir absolument du traitement des fievres continues putrides, un remede dont l'expérience & les observations des

plus grands maîtres annoncent l'efficacité même dans ces maladies, & dans d'autres qui portent évidemment les caracteres d'une putridité délétere. C'eſt pourquoi il déclare que ſon intention n'eſt pas de prononcer cette proſcription, mais ſeulement, 1°. de s'oppoſer à l'indiſcrétion & à la témérité avec leſquelles un grand nombre de perſonnes, faiſant la médecine, ſe hâtent de donner ce remede; 2°. de déterminer le temps & les circonſtances où il convient; ce qui a lieu lorſque toute la matiere morbifique étant corrigée, ou évacuée, il ne reſte que les indiſpoſitions dépendantes de la trop grande foibleſſe des ſolides, & du défaut de conſiſtance & d'énergie des fluides. *Sydenham*, *Frédéric Hoffman*, *Torti*, *Mead*, *Huxham*, ont dicté le même précepte; le dernier même interdit l'uſage du kinkina, lorſqu'après la ceſſation de la fievre, le viſage reſte pâle, le ventre tendu & ſec. Dans ce cas, les apéritifs, les ſavoneux doivent être préférés à l'écorce du Pérou, dont l'emploi ſeroit bientôt ſuivi ou d'une inflammation, ou d'une fievre lente nerveuſe.

Les avantages que pluſieurs célebres praticiens ont retirés du kinkina dans les fievres pétéchiales, malignes, dans les petites-véroles de mauvais caractere, dont

l'éruption étoit difficile, ou dont les puſtules devenoient gangreneuſes, dans les fievres miliaires, &c. ne contrediſent point la doctrine de notre auteur. Le kinkina, ſelon lui, n'a réuſſi que parce que la maladie dépendoit, non pas d'humeurs viſqueuſes dont la quantité opprimoit les forces de la nature, & qui, ſi elles ne ſont évacuées, produiſent les accidens les plus graves, ſouvent mortels, ou donnent naiſſance à des maladies chroniques; mais d'une humeur âcre qui diſſolvoit promptement toutes les autres humeurs du corps, & jettoit les ſolides dans une foibleſſe dangereuſe. *La qualité ſtyptique du kinkina eſt alors le moyen le plus efficace pour arrêter l'altération ſubite de l'économie animale, pour empêcher que le virus abandonné à lui-même ne porte le trouble dans le ſyſtéme nerveux, ou ne ſe dépoſe ſur les viſceres dont il opéreroit promptement la deſtruction.*

Nous croyons en avoir aſſez dit pour faire connoître à nos lecteurs la doctrine de m. *Vaſtapani*, dont le travail mérite des éloges. Sa théorie, preſque toute empruntée de celle du célebre *Boerhaave*, eſt appuyée d'obſervations faites par les meilleurs praticiens. Peut-être jugera-t-on que m. *Vaſtapani* donne trop d'extenſion

aux effets que peuvent produire les qualités toniques & légérement aſtringentes du kinkina. Nous le penſons, & qu'injuſtement on leur attribueroit tous les accidens qu'il fait dépendre de leur action. Mais le précepte, qu'il établit d'après ſon expérience conforme à celle des meilleurs médecins, de ne point adminiſtrer le kinkina quand la fievre eſt allumée & entretenue par des matieres qui doivent néceſſairement être évacuées avant l'expulſion totale de ces matieres, eſt généralement vrai. Les récidives, ou même le changement de la fievre intermittente en continue, après ſon adminiſtration précipitée, ne laiſſe aucun doute ſur la néceſſité de ſuivre ce précepte. Nous avons dit qu'il étoit généralement vrai; car il eſt des cas, rares à la vérité, où l'on eſt forcé de modérer la violence & les redoublemens trop précipités de la fievre, en donnant du kinkina. Sans le relâche, que l'on obtient par ce moyen, on ſeroit dans l'impoſſibilité d'évacuer les humeurs. Mais alors ce n'eſt pas pour détruire la fievre principale qu'on l'adminiſtre, mais pour modérer une fievre accidentelle qui empêche de traiter la maladie principale. C'eſt ainſi que *Frédéric Hoffman*, *Morton*, *de Haen*, l'ont

placé avec ſuccès, & que nous le voyons réuſſir entre les mains des médecins accoutumés à reconnoître les maladies.

Les quinze hiſtoires qui terminent l'ouvrage dont nous rendons compte, ſont, à l'exception d'une ſeule, des exemples des mauvais effets du kinkina adminiſtré dans des fievres évidemment tierces. La fievre intermittente a été arrêtée, mais ſa ſuppreſſion a été promptement ſuivie de fievres continues plus ou moins aiguës, accompagnées d'accidens plus ou moins graves, dont la cure fait honneur à m. *Vaſtapani*.

Ce médecin eſtimable nous permettra cependant d'obſerver que les conſéquences qu'il a tirées de ces exemples contre les propriétés efficaces du kinkina, nous paroiſſent peu concluantes. Car en général ce remede a été donné après le trois ou quatrieme accès de la fievre, à des ſujets en qui les premieres voies paroiſſoient ſurchargées de matieres putrides; il eſt vrai que quelques-uns avoient été ſaignés, avoient pris un lavement, un purgatif: mais, ſuivant le précepte de *Sydenham*, ſuivant l'expérience des praticiens les plus éclairés, c'étoit ſe trop preſſer de donner le kinkina comme fébrifuge, il falloit d'abord délayer, divi-

ſer & évacuer l'humeur qui croupiſſoit dans les premieres voies.

Nous obſerverons encore que peut-être le kinkina ne convenoit point du tout dans ces fievres intermittentes, ſoit qu'elles euſſent précédé la fievre continue, ſoit qu'elles lui euſſent ſuccédé. L'expérience prouve que dans certaines conſtitutions épidémiques, les fievres intermittentes ne cédent point à ce remede juſqu'à ce que l'on ait combattu le vice dépendant de la conſtitution. Il en régnoit alors une à Turin, & dans les environs, qui avoit tous les caractères de la putridité la plus âcre & la plus délétere. Les malades dont l'hiſtoire nous eſt tracée en ont eſſuyé tous les ſymptômes ; & aſſurément la rétention de cette matiere putride a dû être pernicieuſe : l'auteur lui-même en fait la remarque. Mais de ce que le kinkina n'a pas répondu à ſon attente dans ces circonſtances, on n'en doit pas conclure qu'il ſera également dangereux dans les fievres qui ont la marche des véritables intermittentes ou rémittentes pernicieuſes, ni même dans toutes les fievres continues putrides, malignes, & qui ſe trouvent manifeſtement participer du caractere des fievres intermittentes.

Enfin, quelques ſpécieux que ſoient les

raisonnemens de l'auteur, ils ne doivent affoiblir en aucune maniere la confiance qu'un grand nombre de faits constans a mérité au kinkina, comme anti-septique; car ce remede n'a été employé qu'à grande dose & en poudre : m. *Vastapani* ne dit pas qu'il l'ait employé en infusion, en décoction, ni à doses modérées & répétées, comme on l'administre souvent & avec succès dans cette intention. Personne n'ignore les bons effets de cette écorce alliée aux purgatifs dans quelques petites-véroles & quelques fievres putrides pétéchiales.

RÉFLEXIONS

Sur quelques remedes qui sont aujourd'hui fort en vogue dans quelques villes du royaume; par m. Briode, docteur en médecine à Aurillac.

Sur la magnésie.

Pendant mon dernier séjour dans une des principales villes de la province que j'habite, j'ai vu prendre de la magnésie à plusieurs personnes, lorsquelles vouloient se purger : c'est la purgation à la mode. Une Dame, à la santé de laquelle je prends beaucoup d'intérêt, me demanda

mon ſentiment ſur ce remede; je lui fis l'aveu du peu de cas que j'en faiſois, ſans ajouter les motifs ſur leſquels je fondois mon opinion. Je vis enſuite que, dans cette ville, la crédulité ſur les vertus imaginaires de cette terre, étoit preſque générale: je fus témoin de beaucoup d'abus. C'eſt ce qui m'a déterminé à publier ces réflexions: mon intention eſt qu'on les liſe comme étant mon ſentiment particulier, ou, ſi l'on veut, ma méthode de pratiquer, & non comme la critique de celle des autres.

Nous nous ſervons aujourd'hui, en médecine, de deux ſortes de magnéſie; l'une eſt une terre calcaire, qu'on tire des eaux meres du ſalpêtre, & du ſel marin: elle fait la baſe de la majeure partie de ces deux ſels qui y ſont contenus en abondance. Cette terre, ſéparée des acides marins & nitreux, eſt appellée *magnéſie blanche*, ou *poudre de Sentinelli*.

On appelle la ſeconde eſpece *magnéſie du ſel d'epſom*, parce qu'elle fait auſſi la baſe de ce ſel d'où on la retire. Sa découverte eſt dûe aux travaux du docteur *Black*, médecin d'Edimbourg; elle differe eſſentiellement des terres calcaires & argilleuſes; elle eſt par conſéquent très différente de la premiere magnéſie: on l'or-

donne cependant dans les mêmes vues, & elle produit les mêmes effets.

L'opération par laquelle on obtient l'une & l'autre, eſt ſimple & facile; il n'y a cependant que deux apothicaires dans cette ville, qui ſachent ou qui veulent ſe donner la peine de la préparer.

1°. Pour avoir de la magnéſie calcaire, il faut étendre les eaux meres deſquelles on veut la retirer dans ſuffiſante quantité d'eau commune. Sans cette précaution, on n'obtiendroit qu'une pâte connue ſous le nom de *miraculum chymicum*. On y verſe enſuite peu à peu un alkali fixe en liqueur, juſqu'à ce que cette terre ſoit entiérement précipitée. On la lave pluſieurs fois juſqu'à ce qu'elle ſoit totalement inſipide; ſans cette manipulation, m. *Maquer* nous avertit qu'elle reſte purgative donnée à une certaine doſe, parce qu'elle retient toujours quelques ſels qui n'ont point été décompoſés. M. *Malouin* conſeille, dans ſa chymie médicinale, de la préparer par la voie de la calcination. Cette méthode eſt dangereuſe; car cette terre devient cauſtique par le feu. C'eſt pour lors une véritable chaux dont l'uſage intérieur eſt nuiſible.

2°. On opere de même pour avoir la magnéſie du ſel d'epſom. On diſſout ce ſel dans l'eau; on précipite enſuite ſa baſe

en y verſant peu à peu un alkali fixe ; on la lave & on la ſéche.

Si nous conſultons les auteurs ſur les vertus qu'ils leur attribuent, nous trouverons qu'ils varient preſque tous : je n'en citerai que quelques-uns pour le prouver.

M. *Malouin* nous dit, *pag.* 528, *tom.* 2 de ſa chymie, qu'elle abſorbe les aigres, fond les obſtructions, & purge doucement. Elle convient, ajoute-t-il, par cette raiſon aux femmes vaporeuſes, & aux hypochondriaques.

M. *Lieutaud* ajoute qu'elle eſt anti-ſcrophuleuſe, & qu'elle diſſout les obſtructions des viſceres du bas-ventre.

Spielman, dans ſes inſtituts de matiere médicale, s'eſt borné à la ranger dans la claſſe des apéritifs.

Cartheuſer n'en parle point, mais il réduit les effets des abſorbans terreux à la deſtruction des aigres des premieres voies. Il ne veut point qu'ils paſſent dans le ſang. Les magnéſies, qui ne ſont que des terres, n'auront donc que cette même vertu, ſelon lui.

Le commentateur des aphoriſmes de *Boerhaave* penſe de même ſur les abſorbans terreux, *page* 14 de la matiere médicale annexée à la fin du cinquieme volume de ſon ouvrage. Il ajoute que, *mole*

& pondere nocent Tout cela convient encore aux magnéſies.

M. *Beaumé* refuſe la vertu purgative à la magnéſie calcaire; il ne parle point de l'autre. Voici ſes propres paroles, *tom.* 2, *page* 612 de ſa chymie expérimentale : « Elle n'eſt nullement purgative lorſqu'elle eſt bien préparée; elle ne le devient que lorſqu'on y mêle quelques grains de tartre ſtibié, ou que par une charlatanerie impardonnable, on la prépare mal dans des vaiſſeaux de cuivre ».

M. *Maquer* (chymie), *tom.* 2, *pag.* 39, édit. *in*-4°. 1778, dit « que ſi on ne lave point aſſez la magnéſie calcaire, elle reſte purgative ». Il conſeille de la bien laver; &, ſi on veut la rendre telle enſuite, il faut y ajouter la doſe qu'on veut d'un ſel purgatif. On eſt par-là sûr de ſon effet purgatif; au lieu qu'il eſt fort incertain dans le premier cas.

Quant à celle du ſel d'epſom, voici ſes paroles : *On aſſure qu'elle purge depuis demi-once juſqu'à une once.*

Enfin la majeure partie des praticiens de l'Europe n'emploient aujourd'hui ces magnéſies que comme anti-acides, abſorbantes, dans les maladies laiteuſes des femmes, & celles des enfans où les aigres paroiſſent dominer dans les premieres voies.

Ils ont obſervé que les digeſtions, chez les enfans, étant trop précipitées, ſont toujours imparfaites ; que les alimens dont on les nourrit ont une diſpoſition à la fermentation acide : par ces deux raiſons le chyle n'eſt jamais aſſez animaliſé dans leurs premieres voies. C'eſt pourquoi on trouve, dans preſque toutes leurs maladies, des foyers glaireux & acides, que leur reſpiration, leurs digeſtions & autres ſymptômes indiquent.

On a pareillement obſervé que le lait, chez les femmes en couche, a beaucoup de tendance à s'aigrir, même lorſqu'il coule naturellement. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à approcher de leur lit pour lors. Il s'aigrit encore plus facilement lorſqu'il ne coule point par les voies que la nature lui a deſtinées, c'eſt le premier pas qu'il fait vers la putréfaction qui en eſt bientôt la ſuite. Il ſe détourne en outre fort aiſément vers les premieres voies, ou on le trouve tout pur, mêlé avec les ſelles ; ce qui augmente ſa diſpoſition à l'aigre.

Ces faits, obſervés chaque jour, ſemblent juſtifier le travail de ceux qui emploient alors les magnéſies pour neutraliſer ces aigres. On peut cependant mieux faire ; on en jugera par la ſuite de ces réflexions.

Laiſſons-là l'autorité dès qu'elle eſt ſi incertaine ; elle ne doit d'ailleurs jamais ſervir ſeule de guide au praticien ſage : elle peut tout au plus le raſſurer. Examinons, ſans préjugé, quelles vertus peuvent avoir les magnéſies comme remede.

L'une eſt une terre calcaire, l'autre eſt d'une nature particuliere qui n'eſt point encore bien connue. Toutes les deux contiennent un fluide aëriforme qu'on a appellé gas, air fixe, air gaſeux, gas méphitique. Juſqu'à préſent on n'a découvert autre choſe dans les deux, que le principe gaſeux & le principe terreux, lorſqu'elles ſont bien préparées : elles ont beaucoup d'affinité avec les acides qui ſe combinent aiſément avec elles, & forment des ſels neutres à baſe terreuſe. Dans cette opération, qui ſe fait ordinairement avec effervescence, l'acide chaſſe le gas & prend ſa place : celui-ci quitte le principe terreux, ſe raſſemble en forme d'aggrégation, & acquiert des propriétés qui le rapprochent de la nature de l'air, quoiqu'il n'en ſoit point. Une des principales, c'eſt d'être élaſtique comme l'air atmoſphérique ; il en differe néanmoins en ce qu'il empêche la combuſtion & tue ſubitement les animaux qui le reſpirent. Tels ſont à-peu-près les phénomenes que pré-

ſente la magnéſie dans ſa combinaiſon avec les acides.

L'analogie nous conduit à croire que les mêmes phénomenes arrivent dans les premieres voies, lorſqu'on la fait prendre bien préparée, & qu'elle y rencontre des aigres développés à un certain point: elle s'y combine avec eux, & anéantit leur action malfaiſante en les neutraliſant. Son gas la quitte dans cette opération, & ſe raſſemble en maſſe: nous verrons bientôt que l'obſervation auprès des malades confirme cette théorie.

Si elle ne rencontre point des aigres, elle s'amalgame avec les ſucs digeſtifs, ſur tout avec le mucus inteſtinal, & forme un enduit qui tapiſſe l'intérieur de l'eſtomac & des inteſtins lorſqu'on en fait long-temps uſage. C'eſt le cas prévu par *van Swieten*, en parlant des abſorbans terreux, *mole & pondere nocent.*

Il n'eſt pas poſſible de concevoir d'autre maniere d'agir dans ces terres gaſeuſes pendant leur ſéjour dans les premieres voies; elles n'ont aucune action ſur la maſſe des humeurs: car elles ne paſſent jamais dans le torrent de la circulation dans l'état terreux; & lorſqu'elles ſont dans l'état ſalin, elles y paſſent en ſi petite quantité, que leur action y eſt encore nulle.

Nous dirons donc des magnéſies ce que nos praticiens les plus ſages & nos chymiſtes les plus éclairés en penſent.

1°. Que leur action abſorbante ne s'étend point au-delà des premieres voies, & ne frappe que ſur les acides qu'elles y rencontrent, & qu'elles n'ont aucune action ſur l'acrimonie acide de la maſſe des humeurs.

2°. Que le développement du gas dans les premieres voies peut être très-nuiſible, ainſi que le ciment qui demeure ſur la ſurface interne du tube inteſtinal.

3°. Qu'elles ſurchargent les inteſtins dont le mouvement périſtaltique ne peut les détacher ni les expulſer, lorſqu'elles y reſtent en nature de terre.

4°. Que, ſuivant les expériences de *Pringle* & de *Macbride*, elles augmentent la putréfaction.

C'eſt donc vouloir jetter dans l'erreur, que d'aſſurer qu'elles peuvent déſobſtruer les viſceres du bas-ventre, tandis qu'elles n'y pénétrent point; encore moins peuvent-elles détruire le vice ſcrophuleux.

En effet, qui eſt-ce qui ignore que l'épaiſſiſſement ſcrophuleux de la lymphe eſt toujours accompagné du relâchement des ſolides; qu'il faut un uſage continué, pendant longues années, des amers les plus actifs, des apéritifs réſineux, & quelquefois les plus âcres? Souvent des eaux ther-

males les plus chaudes pour détruire ce vice & donner du jeu aux solides, encore arrive-t-il souvent que la guérison de cette cruelle maladie, n'est dûe qu'à la nature qui prend le dessus à l'époque de la puberté. Que peut donc une substance terreuse qui n'agit que dans les premieres voies & sur les acides qui y déposent les alimens ?

Il est encore plus ridicule d'en proposer l'usage aux vaporeux & aux hypochondriaques. Si l'on considere les symptômes qui affligent les malades de l'une ou l'autre espece, que voit-on ? un mélange bisarre de spasme, d'atonie & de sensibilité extrême. Les organes destinés au sentiment sont chez eux d'une sensibilité extrême. Rarement cette faculté s'émousse & s'éteint chez eux ; la fibre musculaire est en même temps au-delà de son ton ordinaire, quelquefois jusqu'à la convulsion, ou dans l'état opposé, elle est dans un relâchement absolu.

Les magnésies n'ont certainement aucune vertu propre pour les rétablir dans leur état naturel.

L'on observe à la vérité que ces malades sont très sujets aux glaires & aux flatuosités qui sont toujours l'effet, & non la cause de cet état.

Le gas qui s'échappe des magnésies,

lors de leur combinaiſon avec les acides, augmente ces flatuoſités qui ne ſont elles-mêmes qu'un gas méphitique, fruit de leur mauvaiſes digeſtions; elles détruiſent encore moins les glaires dont elles augmentent la maſſe & le volume en s'amalgamant avec elles : ce remede leur eſt donc contraire.

L'uſage de la magnéſie peut détruire, en partie, l'acrimonie laiteuſe des femmes en couche, ainſi que celle des enfans : je l'ai déjà obſervé. Mais les inconvéniens qui en réſultent, n'avertiſſent-ils pas qu'il faut apporter beaucoup de prudence dans leur uſage ? J'ai vu des femmes & des enfans auxquels on en faiſoit prendre, ſe plaindre, après quelques jours, d'un poids à l'eſtomac, d'un mal-être accompagné de beaucoup de dégoût. Les enfans ſur-tout deviennent jaunes après qu'ils en ont pris pendant quelque temps. On voit conſtamment que les ſécrétions ſe font mal dans le tube inteſtinal, quand il eſt embarraſſé & ſurchargé par une maſſe quelconque qu'il ne peut expulſer; or c'eſt ce qui arrive à ceux qui font uſage de ces terres. Les alkalis fixes adoucis, les ſavons, les ſels neutres aidés de quelques purgatifs, valent beaucoup mieux. Auſſi voyons-nous les magnéſies ainſi que les abſorbans terreux abandon-

nés par le plus grand nombre des praticiens : on ne voit tout au plus que quelques routiniers les faire débiter aux apothicaires.

Mais, disent ces approbateurs de la magnésie depuis longues années, on purge avec succès, dans plusieurs villes du royaume, avec cette substance. Elle évacue doucement & abondamment par les selles ; c'est un fait confirmé par l'expérience journaliere. Voici ma réponse : J'avoue que cette terre purge depuis demi-once jusqu'à une once ; j'en ai été plusieurs fois le témoin ; j'ai même consenti quelquefois, avec regret, que des personnes qui en avoient envie en prissent. Je vais faire part de mes motifs pour n'en point approuver l'usage.

L'on ne peut point accuser les apothicaires de la ville où j'ai vu employer les magnésies de ne point savoir préparer celles qu'ils débitent. On doit leur rendre la justice qu'ils méritent ; ils sont aussi instruits qu'aucuns des apothicaires du royaume. Ce n'est donc point leur ignorance qui rend cette terre purgative, ils savent certainement jusqu'à quel point elle doit être lavée ; on doit encore moins leur imputer la charlatanerie dont m. *Baumé* accuse certains de ses confreres : ces messieurs ne seroient pas pardonnables de

purger des femmes délicates & vaporeuſes avec cette terre émétiſée. J'ai vu deux femmes ſe purger très ſouvent avec de la magnéſie que leur donnoient leurs apothicaires, quoiqu'elles fuſſent rongées de vapeurs ſpaſmodiques; or, s'ils avoient été certains qu'elle étoit mêlée avec du tartre ſtibié, ils euſſent été très coupables de la leur donner.

Je crois donc de bonne foi qu'ils donnent au public de la magnéſie ſans fraude; que c'eſt même de celle du ſel d'epſom dont ils ſe ſervent, parce qu'elle eſt ſujette à moins d'inconvéniens que l'autre: dès lors c'eſt une terre gaſeuſe dépouillée de tout principe ſalin.

Mais comment une terre gaſeuſe peut-elle produire des ſelles auſſi copieuſes que celles dont j'ai été le témoin? Une once de magnéſie avoit produit chez une dame une ſuperpurgation que ſon médecin avoit peine à arrêter; elle en étoit d'autant plus ſurpriſe, qu'elle étoit ordinairement peu évacuée par ce remede, avec lequel elle étoit familiariſée.

Une autre jeune dame accablée de coliques & de ſpaſmes hyſtériques produiſant toutes ſortes de phénomenes depuis pluſieurs années, prend ſouvent de la magnéſie pour ſe purger; il n'eſt pas rare que ce remede ne produiſe d'autre effet

ſur elle, que de la gonfler beaucoup, quoiqu'elle en prenne la doſe ordinaire, qui eſt une once.

Parmi le grand nombre des perſonnes que j'ai interrogées ſur ſes effets, il n'en eſt aucune qui ne convienne qu'elle reſſent beaucoup de gonflemens & de grouillement dans tout le bas-ventre pendant la durée de ſon action. Toutes m'ont également avoué qu'il y avoit beaucoup d'inégalité dans le nombre comme dans la quantité des ſelles ; de ſorte que c'eſt une maniere de ſe purger dont l'effet eſt incertain, & qui donne beaucoup de vents.

D'après ces obſervations, on doit conclure que ce n'eſt point la magnéſie qui eſt purgative ; c'eſt le ſel neutre qu'elle produit. Lorſque cette terre rencontre beaucoup de matieres acides, elle purge abondamment ; ſi elle n'en trouve point, ou en très petite quantité, il n'y a point d'évacuation, ſon effet ſe réduit à quelques gonflemens qui ſont produits par l'aggrégation du gas qui ſe dégage.

La maniere dont on donne ce remede confirme mes conjectures ; c'eſt à la vérité un petit tour d'adreſſe de meſſieurs les apothicaires, qui n'eſt pas bien régulier.

Ils ſe ſont ſans doute apperçus que leur drogue ne purgeoit pas conſtamment. Pour

éviter les reproches & lui assurer son action, ils la délayent dans un gobelet de limonade qu'ils ne laissent avaler qu'après que l'effervescence qui résulte de cette dissolution est finie, du moins en apparence. Cette petite charlatanerie suppose des gens instruits; ils font, par ce mélange, un sel neutre végétal à base terreuse, qui doit purger, quand même il ne rencontreroit point d'acides dans les premieres voies. Ils évitent en outre, par ce moyen, le gonflement, parce que le gas est presque tout dégagé avant qu'on avale le remede; mais ce n'est plus la magnésie qui est purgative, c'est le sel neutre qu'ils ont produit dans le gobelet.

Supposé donc qu'il n'y ait point de fraude, ni d'ignorance de la part des apothicaires, il reste toujours prouvé que la magnésie n'étant qu'une terre gaseuse, n'est point purgative par elle-même; que ce n'est qu'un absorbant terreux incapable de produire aucune évacuation; qu'elle n'acquiert cette vertu que lorsqu'elle parvient à l'état salin par sa combinaison dans les premieres voies, ou dans le verre de limonade, que dès-lors c'est le sel neutre qui en résulte qui purge, & non la terre qui est dénaturée.

Ce purgatif, qu'on prodigue à tous les tempéramens, qu'on fait prendre dans tou-

tes les maladies, mérite-t-il cette confiance ? Les gens inſtruits voient certainement que cela n'eſt pas poſſible.

L'incertitude de ſon action, la quantité de gas qu'il répand dans le tube inteſtinal lorſqu'il agit comme purgatif, la maſſe terreuſe dont le mucus inteſtinal eſt empâté lorſqu'il ne ſe décompoſe point, tous ces inconvéniens, que nous avons prouvé être inſéparables de ſon uſage, doivent le faire rejetter.

Comment de bonne foi les gens de l'art peuvent-ils donner quelque efficacité à de la terre, ou à un ſel neutre très foible ? La magnéſie, dans les premieres voies, eſt l'un ou l'autre.

S'ils obſervent, ſans préjugé, l'effet des remedes qu'ils preſcrivent, ils doivent avoir été les témoins, pluſieurs fois, des reproches que je viens de mettre ſur le compte de cette drogue. Dégoût, peſanteur d'eſtomac, jauniſſe commençante, mal-être, obſtructions, tous ces mauvais effets des magnéſies doivent leur être connus.

Pourquoi donc ne proſcrivent-ils point ce remede qui ne poſſede tout au plus que la vertu inciſive d'un ſel neutre très foible ?

La raiſon en eſt que beaucoup de remedes s'ordonnent ſans un examen réfléchi

de leur nature, ſur la foi d'autrui, ou par complaiſance; mais l'amour de l'humanité, la ſûreté & l'honneur de la médecine, me paroiſſent exiger que les magnéſies ſoient dépouillées du titre trompeur de purgatifs, & retranchées des pharmacies non-ſeulement comme incertaines & fauſſes dans leurs effets, mais comme dangereuſes. Tel eſt au moins le jugement que j'en porte d'après la théorie, l'expérience, & les réflexions que l'une & l'autre m'ont ſuggérées.

OBSERVATION

SUR le danger des ligatures, aux extrémités, employées pour arrêter l'hémorrhagie du nez; par m. SUMEIRE, médecin à Marignane.

CEUX qui compoſent des livres de médecine-pratique, pour mettre les connoiſſances de l'art de guérir à la portée du peuple, manquent entiérement leur but. Il eſt impoſſible que le commun des hommes, & même des gens d'eſprit, puiſſent diſcerner la différence des maladies, le véritable caractere qui en conſtitue l'eſpece, toutes les circonſtances & toutes

les raiſons qui déterminent & font varier l'application des remedes, enfin l'incertitude, la fauſſeté, les inconvéniens & les dangers de certains moyens curatifs, plutôt ſuggérés par des idées théoriques qui ne portent que ſur les apparences de la vérité, qu'indiqués par la bonne expérience, qui ſeule peut en établir la certitude. De tous les livres de médecine, faits pour l'uſage du peuple, il n'en eſt aucun qui ſoit moins éloigné de ſon objet, que l'*avis au peuple ſur ſa ſanté*. L'auteur a bien donné les notions les plus claires & les plus juſtes de toutes les maladies dont il parle, & il a bien preſcrit les remedes les plus ſimples & les plus sûrs; mais outre qu'il n'a pas pu marquer des diſtinctions qui mettent le peuple à même de connoître avec certitude la différence de pluſieurs maladies, ce qui laiſſe un vaſte champ aux mépriſes les plus funeſtes, il n'a pas évité toujours l'erreur dans le choix des méthodes qu'il propoſe : par exemple, le premier des moyens qu'il indique pour arrêter l'hémorrhagie du nez, eſt d'appliquer des ligatures bien ſerrées aux extrémités, ſe propoſant par-là d'y arrêter le ſang, comme il le dit. Mais cette pratique eſt d'un grand danger, parce qu'en interceptant le cours du ſang dans les extrémités ſupérieures & inférieures

par des bandes bien ſerrées, on diminue trop la quantité qui aborde au cœur; l'action de celui-ci en peut ſouffrir très-conſidérablement, & la circulation peut languir au point d'occaſionner la mort. Le fait ſuivant juſtifie cette derniere théorie.

Un homme de Châteauneuf-lès-Martigues, âgé d'environ ſoixante ans, avoit un ſaignement du nez que rien ne pouvoit arrêter; on crut être obligé de mettre des ligatures aux bras & aux jambes; dès que les bandes furent ſerrées le malade tomba dans une aſphyxie complette, & l'on crut qu'il étoit mort décidément. On coupa promptement les bandes, on donna des cordiaux, on mit en uſage divers ſtimulans externes, & le malade revint à la vie, mais très difficilement, & preſque contre toute eſpérance.

Il importe qu'on ſoit inſtruit de cet accident bien propre à enſeigner qu'on ne doit jamais pratiquer des remedes ſans avoir l'avis des perſonnes de l'art bien éclairées & expérimentées; & qu'il peut y avoir au moins autant d'inconvéniens que d'avantages à mettre des livres de médecine entre les mains du peuple qui, ne pouvant apprécier ce qu'ils contiennent, eſt trop expoſé à en faire de mauvaiſes applications.

OBSERVATION

SUR une hernie de la plevre ; par m. GRATELOUP, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, à Dax.

CE n'eſt qu'après un examen des plus rigoureux, & l'application la plus ſuivie, que je me ſuis décidé à caractériſer ainſi la tumeur contre-nature qui fait le ſujet de cette obſervation. J'ai tout lieu de croire qu'elle méritera l'attention des médecins ſçavans, autant par ſon importance que par ſa nouveauté. J'aurois bien voulu qu'il m'eût été permis de nommer la perſonne qui m'a fourni cette obſervation : on ſait combien cette liberté donne de force à un fait, & combien elle fait plaiſir à l'obſervateur.

Mademoiſelle de..... eſt âgée d'environ 24 ans; elle a joui d'une très-bonne ſanté juſqu'à l'époque de l'apparition de ſes regles, vers la fin de ſa quatorzieme année. Les révolutions de ce premier flux firent craindre beaucoup pour ſa ſanté. Une légere colique menſtruelle, bien caractériſée, & qui annonçoit, ſans le moindre doute, le cours prochain des regles, donna lieu aux accidens les plus alarmans.

On

On ſe livra avec une confiance, on ne peut plus blâmable, aux vaines promeſſes d'un drogueur ignorant & avide, qui prit honteuſement le change ſur cette colique. Les bornes trop étroites d'une obſervation ne me permettent point d'entrer dans le détail de cette fâcheuſe circonſtance. Qu'on ſe repréſente ſeulement, pour un inſtant, tout le déſordre & la confuſion qui dûrent réſulter néceſſairement d'une méthode hazardée, empirique & échauffante à l'excès, dans un corps pléthorique, & où le travail critique des regles étoit trop vif. En effet cette éruption, ainſi pervertie, coûta bien cher à cette demoiſelle. Sa ſanté en fut tout-à-fait dérangée, & l'excrétion menſtruelle fut dès-lors habituellement pénible & orageuſe. Des accidens, bornés primitivement à la matrice, ſe propagerent bientôt, & porterent le trouble dans preſque tous les viſceres. La criſpation & l'éréthiſme permanens des ſolides d'un côté; les erreurs de certains fluides, & notamment du ſang menſtruel de l'autre, tourmentoient ſans ceſſe cette victime de l'ignorance & de l'empiriſme. On mit en uſage inutilement les ſaignées, les bains d'une douce température, les bouillons de veau & de poulet; en un mot, tous ces lavages tiédes, inſipides, & généralement nuiſibles. L'opium

& ſes préparations dont on fit un étrange abus, apportoient du ſoulagement, mais il n'étoit pas conſtant.

Une laxité générale, jointe à une délicateſſe & une ſenſibilité exceſſives de tout le ſyſtême des nerfs, fut le terme inévitable de cette longue chaîne de ſpaſmes. Je ne m'arrêterai point à détailler les effets d'une pareille conſtitution ; je ſerois beaucoup trop long : j'obſerverai ſeulement que l'appauvriſſement du ſang étoit parvenu à un point extrême.

Au milieu de tous ces maux, (la conſtitution de l'air ayant été long-temps froide & humide) cette demoiſelle fut affectée d'une toux alors fort répandue dans la ville & dans les environs. Cette toux fatigua ſinguliérement la malade, & elle réſiſta opiniâtrément aux méthodes vulgaires. La ſaignée & les anodins internes augmentoient l'oppreſſion. Il eſt fort ordinaire d'appercevoir un grand rapport dans les effets de ces deux remedes : tous deux relâchent & détendent ; ils coopéroient conſéquemment avec les diſpoſitions actuelles du temps, à augmenter le vice radical de la conſtitution de la malade.

Cette affection catarrhale qui fut très-longue, & qu'il falloit traiter par des moyens oppoſés, & directement déduits

de la nature des cauſes ſenſiblement démontrées, laiſſa chez la malade une *impreſſion fâcheuſe* dans le côté gauche de la poitrine, une douleur latérale fixe entre la 6e & 7e vraie côte. C'eſt préciſément à cette époque que je fus conſulté par les parens de cette demoiſelle. On avoit depuis quelque temps porté toutes ſes vues vers cette partie ſouffrante; & l'idée, ſouvent funeſte, d'incurabilité faiſoit négliger les vraies reſſources de l'art, tandis qu'on ne s'attachoit qu'à affoiblir les accidens par la ſaignée répétée du bras, & par l'abus des potions anodines. Cette ſage maxime de *Bennet* n'eſt pas aſſez connue : *Cave ne inter ramorum defalcationem ſuccreſcat radix.*

Qu'eſt-ce qui occaſionnoit cette *impreſſion fâcheuſe ?* (c'étoit le nom ſous lequel on avoit déſigné cet état ſouffrant de la poitrine). Peu content d'une dénomination auſſi vague, & qui fixoit auſſi peu mes idées, je queſtionnai diverſement la malade; &, malgré tout, je me vis fort embarraſſé pour aſſeoir un jugement vrai & ſolide ſur le caractere de cette maladie. Devoit-on l'attribuer à un reſte d'humeur fixée ſur un point déterminé de la plevre, ou dans les muſcles intercoſtaux? Etoit-ce une adhérence du poumon avec cette membrane, cauſée par un phlegmon ou

phlogoſe terminés par la ſuppuration ? Etoit-ce une affection ſympathique, ou entretenue par quelqu'un des vices ſcrophuleux, rachitique, ſyphillitique, ſcorbutique, arthritique, & autres analogues, ou réſultant de leur mixtion ? Etoit-ce enfin un anevriſme de l'artere intercoſtale, ou quelqu'autre vice organique ?... Cependant le mal faiſoit de nouveaux progrès. La malade éprouvoit de temps en temps des douleurs vives qu'elle exprimoit par le terme de *pincement*. Enveloppé dans le tourbillon épais des conjectures, & convaincu de l'inutilité des remedes qu'on avoit déjà employés, je demandai à la malade de m'accorder l'examen de la partie ſouffrante ; j'inſiſtai ſur la néceſſité de cet examen : elle s'y refuſa fortement ſous prétexte qu'on ne l'avoit pas cru néceſſaire juſqu'alors. Enfin, vaincue & gagnée par mes raiſons, elle me dit qu'elle avoit depuis quelque temps une *enflure* au côté gauche, laquelle rentroit & reparoiſſoit à volonté. Cet aveu piqua le deſir que j'avois de m'inſtruire à fond, & leva un coin du voile qui couvroit la nature de cette maladie. Je m'aſſurai en effet, par l'inſpection & par le tact, que cette tumeur étoit de la claſſe des hernies. Sa rentrée & ſa *reparition* ſoumiſes à la volonté, les ébranlemens fréquens d'une

longue toux, l'étrange abus de la saignée & des préparations d'opium, une constitution enfin des plus lâches... toutes ces réflexions vinrent à l'appui de l'idée que je m'étois faite d'une hernie.

Cette tumeur formoit, entre la 6e & 7e vraie côte, une saillie de figure oblique, mollette & un peu élastique; sa longueur étoit d'environ 2 pouces & demi sur 3 quarts de pouce de large, & un pouce de hauteur. La douleur étoit vive dans les fortes inspirations; c'étoit un vrai tiraillement : la constitution froide & humide du temps aggravoit cette affection. La crainte bien fondée de l'étranglement de la plevre, soit seule, soit accompagnée, étoit un motif bien puissant pour s'occuper promptement des moyens propres à le prévenir. J'avouerai que j'aurois bien voulu consulter avec une personne de l'art; mais l'idée effrayante d'une opération, dont on n'avoit pas même parlé, empêcha cette demoiselle d'accueillir ma proposition. Voici le moyen simple que j'employai : Après avoir fait le taxis avec les précautions convenables, j'appliquai un bandage contentif composé d'une ceinture & d'une pelotte un peu ferme, qui portoit sur l'endroit de la tumeur. Ce bandage étoit soutenu par le scapulaire.

Ce traitement produisit bientôt les

effets qu'on pouvoit attendre d'une preſſion uniforme & bien conduite. La malade n'éprouva plus ces *pincemens*, ces tiraillemens douloureux qui gênoient ſi fort le méchaniſme de la reſpiration, &, par une ſuite néceſſaire, l'action du cœur & le jeu des viſceres du bas-ventre. Cette méthode, cette cure n'eſt ordinairement que palliative; je parvins à la rendre radicale dans toute la force du terme, par l'uſage varié & long-temps ſoutenu des remedes les plus propres à rétablir le reſſort de la conſtitution entiere. C'étoit-là l'indication ſeule dominante. Pour cet effet, je bannis de mon traitement tous les évacuans quelconques; je raſſurai fortement l'eſprit de la malade. Les bains froids qu'elle prit ſur la fin de l'été dernier 1779, avec les précautions qu'inſpire la connoiſſance des cas que l'on traite, changerent petit à petit & de la maniere la plus heureuſe, l'état de la malade. Les chairs reprirent leur fermeté naturelle, le pouls n'eut plus le caractere fébrile, il devint plus fort & moins vif; les digeſtions ſe firent mieux, le ſang des regles devint plus denſe & plus riche, &c.... Je ſoutins ces précieux effets des bains froids par l'uſage interne des remedes également toniques, tels que le kinkina & les martiaux que j'employai ſous diffé-

rentes formes. Parmi ces derniers, la boiſſon d'une eau minérale ferrugineuſe a mis le ſceau à la guériſon.

Il eſt bon d'obſerver que ces remedes n'ont pas été employés tous en même temps, & à des doſes toujours égales : une gradation & une ſucceſſion ſuivies en ont conſtamment ménagé & étendu les bons effets. Rarement a-t-il fallu en interrompre l'uſage, & leur aſſocier des tempérans, des humectans ; quelques verres d'eau froide où l'on ajoutoit quelques gouttes d'elixir de vitriol qu'on édulcoroit avec un peu de ſyrop de violette, remédioient aux légers ſentimens d'ardeur que la perſonne éprouvoit ; mais rarement dans la poitrine & la région épigaſtrique. L'eau de poulet, quoiqu'altérée avec des plantes nitreuſes, ne produiſoit point un effet auſſi prompt & auſſi conſtant ; de légeres frictions avec un morceau de flanelle, un exercice doux, tel que la promenade à pied dans un temps frais & ſec, une nourriture ſaine & de facile digeſtion, ont coopéré, on ne peut mieux, avec les remedes ci-deſſus, à rétablir parfaitement la malade. Ses nerfs ſont fermes & bien conſtitués, & la hernie de la plevre eſt entiérement guérie. La malade s'eſt aſſujettie, par mes conſeils, à porter encore pendant quelque temps un corps

baleiné, dont la preſſion fait ici l'office d'un bandage.

OBSERVATION

SUR les effets funeſtes des noyaux de prune, avalés & arrêtés dans le duodénum; *par m.* JAYMES, *maître en chirurgie du Mont-de-Marſan, à l'Encouac en Marſan, &c.*

LA nommée *Jeanne Bernadet*, habitante de Maillerès, âgée d'environ 65 ans, d'un tempérament ſanguin, & jouiſſant ordinairement d'une très-bonne ſanté, fut attaquée le 15 ſeptembre 1778, d'une fievre qui ſe manifeſta pendant les trois premiers mois, par des peſanteurs de tête, ſur-tout vers les cinq heures du ſoir, heure à laquelle il ſurvenoit des friſſons aſſez conſidérables, qui annonçoient les redoublemens de la fievre, de même que des laſſitudes dans tous les membres, principalement dans les articulations. La malade éprouvoit des borborigmes ou bruiſſemens d'entrailles, avec douleur pongitive vers le pilore, une ſoif & une amertume inſupportables, ſa langue étoit chargée d'un limon blanchâtre, &, avec cela, elle avoit très-ſouvent des nauſées, qui quelquefois

étoient ſuivies d'un vomiſſement de matieres bilieuſes. En outre elle avoit des inſomnies preſque continuelles, qui ne ceſſoient que pour donner lieu à des aſſoupiſſemens dont la plûpart étoient ſuivis de rêves & de ſonges très-incommodes & très-fatigans; ils étoient ſuivis d'une ſueur abondante qui la rendoit ſi foible, qu'elle étoit long-temps ſans pouvoir ſe remuer. Voilà tous les ſymptômes qu'elle m'a dit avoir éprouvés pendant le temps ci-deſſus énoncé. Elle n'avoit pris qu'un purgatif qu'un chirurgien des environs lui adminiſtra ſans ſuccès.

Se voyant dépourvue de ſecours, & hors d'état de pouvoir gagner ſa vie, elle réſolut de ſe retirer à l'Encouac chez ſon fils, aux environs du mois de juillet 1779, & je fus appellé environ quinze jours après ſon arrivée. Sa maladie me parut grave & fort compliquée; je la regardai d'abord comme une fievre lente, jointe a l'affection hyſtérique dont elle avoit eu pluſieurs accès depuis l'âge de 50 ans, terme auquel les regles ont ceſſé naturellement. Je le crus d'autant plus, qu'elle reſſentoit alors dans la cavité de l'abdomen, une eſpece de boule qui ſe jettoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qui produiſoit des langueurs d'eſtomac, & un reſſerrement au bas du

thorax, & au-dedans du goſier. Comme j'étois très-occupé, je penſai d'abord à ſatisfaire à l'indication la plus urgente, qui étoit de calmer le ſpaſme nerveux, & différai juſqu'au lendemain les médicamens convenables à la fievre lente. J'ordonnai conſéquemment une eau de poulet, & la tiſane de tilleul, avec une potion anti-hiſtérique compoſée des eaux diſtillées d'armoiſe, de méliſſe, de fleurs d'orange, de la poudre de caſtoreum, du laudanum liquide de *Sydenham* & du ſyrop d'armoiſe, à prendre par cuillerées; & je lui fis appliquer auſſi-tôt ſur le nombril un emplâtre fait avec le galbanum, le tacamahaca, le caſtoreum & l'huile de ſuccin : ce qui fut preſque ſans ſuccès. A la ſeconde viſite, en voyant que ces moyens avoient été infructueux, je pris le parti de l'interroger plus que je n'avois fait précédemment, ſur l'expoſé des ſymptômes de ſa maladie, & elle me raconta qu'elle n'alloit point à la ſelle, que les urines étoient fort rouges, & qu'elle croyoit fermement avoir avalé, en dormant ſur la prairie, quelque grenouille ou quelque ſerpent, parce que, me diſoit-elle, elle ſentoit à chaque inſtant quelque choſe de vivant qui remuoit dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Je fis bien attention à tout ce qu'elle me dit, & à l'expoſé qu'elle

m'en avoit fait la veille, & voulus en conſéquence faire des perquiſitions pour connoître la vraie éthiologie de cette fievre. En palpant l'abdomen, je trouvai une tumeur de la figure d'une cornemuſe, qui occupoit l'hypochondre gauche, l'épigaſtre, & un peu de l'hypochondre droit, & deſcendoit enſuite vers la région de l'ombilic, &, dans toute ſon étendue, la malade ſentoit continuellement une douleur & des gargouillemens, principalement lorſqu'elle étoit debout ou qu'on excitoit de la chaleur dans cet endroit. Elle prenoit ces mouvemens pour ceux d'un animal qu'elle avoit avalé; je tâchai de lui perſuader le contraire, mais il ne me fut pas poſſible. Ce n'étoit pas aſſez que d'avoir reconnu la tumeur, il falloit encore ſavoir ſi c'étoit une hernie qui la produiſoit, ou bien une obſtruction générale ou partielle de quelque viſcere, ou l'hydropiſie de l'épiploon, ou bien encore la diſtenſion contre nature de l'eſtomac. Par la réunion de tous les ſignes, je penchai pour l'affirmative de cette derniere; en conſéquence je lui preſcrivis dès auſſi-tôt une diette aſſez ſévère, jointe à la tiſane d'une décoction de lierre terreſtre & de réglisſe effilée, pour boiſſon ordinaire, & un bouillon fait avec de la volaille; j'y fis ajouter des navets pour adoucir les âcretés

de la poitrine, & en même temps pour réparer les forces ainſi que l'état de maigreur & d'exténuation que cette fievre lui avoit cauſé. Comme elle avoit beaucoup d'averſion pour les alimens, & des ſignes évidens de ſabure dans les premieres voies, ſans pouvoir aller à la ſelle, je lui fis donner deux lavemens émolliens & laxatifs pour la diſpoſer à la purgation qui fut compoſée de ſix gros de lénitif fin, deux onces de manne, deux gros de ſel de *Glauber*, & une once de ſyrop de fleurs de pêcher, pour une doſe qu'elle prit le lendemain, & ſans aucun effet : il en fut de même de deux lavemens. Je fis encore continuer ces derniers, que je rendois purgatifs, pendant un mois & demi, & toujours ſans qu'ils aient produit la moindre évacuation. Les potions purgatives & les opiates de même nature ont été mis en uſage, pendant le même temps, juſqu'à deux fois par ſemaine, auſſi infructueuſement. Enfin voyant que tout cela étoit ſans ſuccès, j'employai le tartre ſtibié en lavage, à la doſe de quatre grains, & la tiſane ordinaire de demi-once de crême de tartre ſur une chopine d'eau, ſans en retirer aucun fruit. Tout au contraire, la cardialgie, la tumeur, les bruiſſemens d'entrailles, l'œdématie des jambes & des pieds, & tous les autres ſymptômes

augmenterent de plus en plus, & elle mourut le 19 de mars de cette année, après ſix mois ou environ de ſouffrances ſans interruption.

J'avois prié ſon fils de me faire avertir auſſi-tôt après ſon décès; il le fit en croyant que je ne voulois ſeulement que la viſiter : mais, à force de ſollicitations, j'obtins la permiſſion d'en faire l'ouverture. Ayant commencé par le bas-ventre, je trouvai que la tumeur, unique cauſe de ſa maladie, étoit une diſtenſion contre nature de l'eſtomac & du duodenum, produite par un rétréciſſement en maniere de cercle & de la largeur d'un pouce, à la fin de cet inteſtin : de façon que ſa cavité, dans cet endroit, auroit à peine permis le paſſage d'un tuyau de plume à écrire, & dans ſon intérieur, il contenoit une concrétion pierreuſe qui avoit pour baſe un noyau de prune, & qui en bouchoit abſolument toute la cavité. Tous les alimens que la malade avoit pris, depuis le commencement de ſa maladie, y étoient encore contenus, & reſſembloint à une eſpece de lie de vin grisâtre & de très-mauvaiſe odeur. Parmi ces matieres, dont la quantité alloit preſque à ſix pintes, étoient une quantité prodigieuſe de noyaux de prune qu'elle avoit avalés dans le mois de ſep-

tembre 1778, & qui donnerent lieu, vingt-quatre heures après, à ſa maladie qui commença par une colique. D'où je conclus que cette obturation calleuſe, cauſée par la préſence des corps étrangers, & par la formation ſucceſſive de la concrétion pierreuſe, a été la véritable cauſe de la dilatation exceſſive de l'eſtomac & du duodénum.

Si la malade a vécu auſſi long-temps, on ne peut l'attribuer qu'à la réſorbtion des ſucs nourriciers extraits des alimens par les vaiſſeaux lactés qui ſont en très-grand nombre, & fort dilatés dans ces deux viſceres. La graiſſe a auſſi, pendant ce temps, pu ſervir d'aliment; mais, par la ſuite, s'étant diſſipée, & les vaiſſeaux étant comprimés par l'épaiſſiſſement & l'endurciſſement des membranes, le chyle n'aura pu y paſſer, & la nutrition ceſſant, la malade a dû ſuccomber.

Le foie étoit d'un volume très-médiocre, principalement le petit lobe, la véſicule du fiel très-dilatée, & la rate n'étoit que de la groſſeur d'un marron d'inde applatti, le reſte du tube inteſtinal, les reins, les ovaires, la matrice & la veſſie étoient à-peu-près dans l'état naturel, de même que toutes les parties contenues dans la poitrine.

On voit par-là les accidens qui peu-

vent ſurvenir de l'habitude où l'on eſt d'avaler les noyaux de certains fruits; ce qui ſe trouve confirmé par une obſervation de m. *Virard*, médecin à Grenoble, conſignée dans le *Journal de médecine* du mois de juin dernier, & par celle de m. *Barral*, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi à Saint-Etienne en Forez. En liſant cette derniere, mon pere, qui eſt maître en chirurgie, m'a communiqué un fait analogue à celui de m. *Giraud*, inſéré dans l'obſervation de m. *Barral*: le voici.

« Un homme âgé de 30 ans, d'un bon tempérament, fut atteint d'une fievre putride, pour laquelle il employa les évacuans & autres médicamens convenables en pareil cas : il fut guéri. Dans ſa convaleſcence, il eut envie de manger des cormes ou ſorbes. Un jour, qu'il étoit ſeul chez lui, il ſe leve & ſe traîne ſous un cormier où il mange avidement autant de cormes qu'il veut. Il ſe retire, &, bientôt après, une colique violente s'empare de lui, avec une fievre très-forte qui ne ceſſa que lorſque ſa femme eut retiré, avec l'extrémité d'un fuſeau, tout ce qu'il avoit mangé & qui s'étoit accumulé dans le rectum, &c. &c. Il a joui depuis d'une bonne ſanté, &c. »

Si ces obſervations n'apprennent rien

aux maîtres de l'art, au moins doivent-elles leur inſpirer le deſir d'empêcher, autant qu'il ſera en eux, de ſemblables malheurs, en les engageant à faire connoître, dans les converſations, le danger auquel s'expoſent tous ceux qui avalent des noyaux de ceriſes, de prunes, d'abricots, ou autres. Cette maniere d'aller au-devant du mal, n'eſt pas moins utile au genre-humain, que la guériſon des accidens qui réſultent de ces imprudences.

SUITE ET FIN

DE la diſſertation ſur la fievre miliaire des femmes en couche, & ſur leur traitement; par m. PLANCHON.

47. Par la deſcription que je viens d'en donner [33 à 43], on peut voir quels ſont les ſymptômes qui caractériſent ſa bénignité en général; tous annoncent de la modération, & la premiere invaſion de la fievre reſſemble au début d'une fievre éphémere, ou d'une ſimple fievre de lait : l'inſomnie eſt ordinairement ce qui tracaſſe le plus. L'éruption cependant ſe fait paiſiblement, les puſtules acquierent leur maturité, ſe deſſéchent, & la criſe de la maladie ſe fait les jours même que la nature, réguliere dans ſa marche & dans

dans l'œuvre de la coction, a préparés, & dont l'obſervation de tous les temps depuis *Hippocrate*, a vérifié l'ordre cent & cent fois.

48. Ainſi la miliaire bénigne parcourt ſes temps ſans que les évacuations critiques ſoient interrompues. La convaleſcence eſt prompte, & la ſueur eſt l'évacuation la plus ſenſible qui juge la maladie, lorſque le ventre ne s'ouvre pas, ou qu'un grand cours d'urines blanches & latéritieuſes ne la termine point. Ordinairement quatorze jours renferment tout le temps de ſa durée, lorſqu'un vice particulier des humeurs ne s'y oppoſe pas. Le retour du lait aux mamelles, & la facilité à nourrir montrent que les femmes un peu courageuſes peuvent & doivent remplir ce devoir après l'heureuſe iſſue de cette fievre bénigne : j'y ai même vu réuſſir, contre toute attente, à la ſuite d'un épanchement de lait accompagné d'accidens fâcheux, & d'une fievre miliaire qui n'avoit été nullement bénigne.

49. La miliaire bénigne eſt remarquable par les circonſtances qui l'ont précédées & qui l'accompagnent [47, 48]. Sa malignité l'eſt également, puiſqu'elle a les ſymptômes des fievres eſſentiellement malignes; qu'elle entraîne, comme elles, le plus grand péril, ſur-tout lorſque le tranſ-

port de la matiere laiteuſe ſur quelque viſcere y cauſe des accidens inflammatoires : complication terrible & funeſte.

50. D'autres fois les malades périſſent ou meurent lorſqu'on s'y attend le moins ; la maladie alors eſt inſidieuſe dans ſa marche ; elle a les apparences de la miliaire bénigne, mais l'éruption fugitive & prompte à diſparoître, en doit faire prévoir la malheureuſe iſſue.

51. En obſervant de près, dans ce cas [50] l'état des malades, au moment que ſous l'apparence d'un calme trompeur, elles ſont inquiétes ſur leur ſort, elles ſe plaignent d'anéantiſſement, d'une chaleur intérieure ; leur reſpiration eſt profonde ; elles ſoupirent ſans s'en appercevoir ; en un mot l'ame eſt troublée. Juſques-là l'irritation du genre nerveux n'annonce encore rien de funeſte ; l'éruption ſe ſoutient, & même ſe multiplie ; les déjections ſe font au gré de la nature : mais tout-à-coup la malade ſe plaint d'une extrême foibleſſe, & rien ne répare ſes forces ; le mouvement du cœur & des artéres eſt tremblotant & foible ; il ſurvient des ſoubreſauts dans les tendons, quelquefois des convulſions, du délire, ou une léthargie mortelle, d'autres fois des défaillances fréquentes, des anxiétés fugaces : enfin la *jactation* des membres, & notam-

ment la qualité des urines qui ſe décolorent d'heure en heure, annoncent la diſparition prochaine & la rétropulſion de l'éruption miliaire. A peine a-t-elle diſparu, que le principe de la vie eſt éteint : la gangrene eſt dans les principaux viſceres, & les malades ſe croient encore éloignées de leur fin ; mais un médecin clairvoyant ne s'en laiſſe point impoſer. Les ſymptômes précurſeurs de la mort, réunis au tableau terrible que je viens de tracer, l'avertiſſent que la malade ne ſurvivra pas quatre heures.

52. Telle eſt la marche de la fievre miliaire maligne inſidieuſe ; voyons quelle eſt celle de cette fievre éruptive, lorſque dès l'invaſion, les ſymptômes rapprochés annoncent l'érétiſme le plus violent, & que toutes les fonctions ſont dans le plus grand déſordre. L'affaiſſement extrême, joint à une foule de ſymptômes tumultueux, nous montre le principe vital profondément affecté ; l'inſomnie, le délire, les ſoubreſauts des tendons, les convulſions mêmes paroiſſent dès ce premier temps.

53. Le pouls, dans ces circonſtances [52], eſt miſérable, petit, précipité, quelquefois ſi troublé qu'on ne peut lui aſſigner aucun rithme, ou ſi effacé qu'on le retrouve à peine. L'oppreſſion, les langueurs,

les anxiétés précordiales désolent les malades, la langue est séche & aride, elle se noircit. La soif est pressante. Il survient des aphtes, souvent gangreneux, qui occupent la langue, le voile du palais & l'œsophage, & occasionnent une grande difficulté d'avaler. L'éruption miliaire se fait abondamment pendant ce temps; des sueurs copieuses colliquatives & fétides l'accompagnent. Cependant les symptômes ne diminuent point pendant cette éruption précoce & *phlictæneuse* qui annonce l'état gangreneux des humeurs. L'humeur morbifique est si abondante que la nature ne sauroit la déposer entiérement à la peau, & les exanthêmes se multiplient à mesure qu'il en est qui se dessséchent. Il est à présumer que les viscères sont alors également parsemés de ces pustules.

54. La septicité du levain miliaire dissout quelquefois le sang au point d'occasionner des hémorrhagies difficiles à réprimer. Un feu interne consume les malades; les émanations fétides qu'on respire près d'elles annoncent la putridité la plus décidée, les déjections alvines participent au même vice, & sont telles qu'on les observe dans les autres malignes. Il y a météorisme & tension au bas-ventre. Les urines sont oléagineuses, hautes en

couleur : lorſqu'elles donnent alors un dépôt briqueté, on peut eſpérer une terminaiſon heureuſe. Dans ce combat des forces de la vie avec une maladie meurtriere, le cours des lochies eſt ſuſpendu ; s'il paroît quelque peu, il porte avec lui l'empreinte de la diſſolution & de la putridité.

55. Dans cet état [54] la diſparition de l'éruption eſt peu éloignée ; les forces perdent rapidement de leur activité, & les ſignes qui préſagent une métaſtaſe ſur les viſceres, marchent de concert avec les ſymptômes alarmans que je viens de décrire. Bientôt & ſouvent dès le troiſieme période, les anxiétés précordiales, les ſueurs & les extrémités froides, les yeux éteints & larmoyans annoncent la perte prochaine de la malade, qui arrive ordinairement les 11, 14, 17, 20, 24mes jours à compter de l'invaſion.

56. Lorſque, malgré la foule des ſymptômes menaçans, les puſtules miliaires ſont conduites à leur maturité & leur deſſéchement par les forces de la nature encore plus vigoureuſes, & ſur-tout aidées par tout ce que l'art a dû employer de reſſources, (car ici la médecine agiſſante jouit de tous ſes droits) alors les ſymptômes perdent inſenſiblement de leur violence, le délire, les ſoubreſauts ceſſent

par intervalles, il ſurvient des évacuations critiques par les ſelles qui ſont en ce cas blanches & laiteuſes, les ſueurs paroiſſent moins fétides, le pouls ſe développe, & la fievre ſe termine ainſi qu'il arrive dans la miliaire bénigne.

57. On voit que le caractere de la miliaire des femmes en couche [6 à 25] eſt ſeptique au plus haut degré : les ſymptômes de la maladie [33 à 56] en ſont la preuve. Quoiqu'il ſemble que les nouvelles accouchées devroient ſeules y être ſujettes, il eſt à obſerver que pendant tout le temps qu'une femme nourrit, elle eſt expoſée à eſſuyer cette fievre, s'il arrive qu'elle perde ſubitement ſon lait, ou qu'une maladie aiguë, inflammatoire le déroute : l'expérienee m'a vérifié pluſieurs fois ce fait de pratique.

58. On retrouve alors tout l'ordre des ſymptômes que j'ai déjà décrit [33 *& ſeq.*]; l'odeur aigre, le fourmillement appellé *granf*, &c.....

ARTICLE DEUXIEME.

Différence de la miliaire des nouvelles accouchées, d'avec celle qui eſt épidémique.

59. La miliaire des femmes en couche porte avec elle preſque tous les mêmes ſymptômes que celle qui attaque indiſtinc-

tement les deux ſexes : elle a la même marche. Dans l'une & l'autre, un levain âcre fermente dans les humeurs ; le ſuc nerveux, la lymphe, la ſéroſité en ſont infectés ; la nature tend également à s'en débarraſſer, en le portant à la peau ; la forme de l'éruption eſt la même.

60. Leur différence eſſentielle conſiſte dans la cauſe matérielle & originaire de l'une & de l'autre fievre. La miliaire des deux ſexes, ſporadique ou épidémique, a ſa ſource dans une dégénéreſcence ſeptique de la lymphe, de la ſéroſité & du ſuc nerveux. Ce vice vient le plus ſouvent de la retenue de la matiere de la tranſpiration inſenſible, qui alors éprouvant un plus haut point d'atténuation, s'échauffe, tend par cela ſeul à la putridité, devient âcre & cauſtique. On voit que cette humeur excrémentitielle, reſtée en partie dans les glandes de la peau, confondue en partie dans la maſſe ſeroſo-lymphatique, doit, lorſqu'elle eſt pouſſée par la fievre vers la ſuperficie du corps où elle tend naturellement, y produire les mêmes effets qu'un millier de parcelles de cantharides qu'on y auroit appliquées.

61. Cette maladie ſe complique avec beaucoup d'autres, comme l'ont remarqué pluſieurs auteurs ; ſouvent elle devient épidémique, & même contagieuſe : elle

a parcouru différentes fois l'Europe entiere. En France, la Picardie paroît être le théâtre principal de ſes fureurs. Elle n'épargne ni âge, ni ſexe; nul tempérament n'en exempte. Les conſtitutions de l'air qui produiſent des fievres catarrhales malignes, des fievres putrides eſſentielles, des fievres lentes nerveuſes, &c... ſont celles où l'on obſerve auſſi la fievre miliaire.

62. La miliaire des accouchées au contraire, doit ſon origine à la matiere laiteuſe retenue ou refoulée dans le torrent de la circulation : ſouvent elle eſt compliquée avec un déſordre plus ou moins grand dans le cours des lochies qui même quelquefois eſt entiérement ſuſpendu. Les nourrices n'y ſont guere ſujettes qu'autant qu'elles ſe ſont expoſées, pendant leur groſſeſſe ou dans leurs couches, à des accidens capables de dérouter leur lait. Cette fievre n'eſt point contagieuſe; elle n'eſt point épidémique. Nous devons obſerver pourtant que, lorſque la miliaire des deux ſexes court épidémiquement, les nouvelles accouchées y ſont les plus expoſées ; & même *Welſch*, en 1652, l'a vue ſi commune que peu de femmes en couche échappoient à ſes ravages. Alors il eſt à croire que le trouble de l'ame & la frayeur s'emparoit des femmes groſſes qui avoient vu périr leurs voiſines : cette

agitation, ou plutôt cette conſternation, ſuffiſoit pour troubler les ſuites naturelles de leurs couches, & produire la fievre & tous les autres accidens dont elles devinrent les victimes.

63. La miliaire des accouchées differe encore de celle commune aux deux ſexes, en ce que, dans la premiere, on obſerve une complication particuliere de dépôts laiteux ſur quelques parties ou quelques viſceres, il y a des gonflemens œdémateux, & même quelquefois une vraie leucophlegmatie laiteuſe, tandis que toute la peau eſt couverte de phlyctenes plutôt que de puſtules, à cauſe de l'abondance de la matiere hétérogène. Il eſt rare, au contraire, que dans l'autre il y ait une telle complication. Tantôt l'éruption eſt rouge, tantôt blanche, quelquefois rouge & blanche en même temps; mais toujours elle eſt grenue.

64. Telles ſont [60 à 63] les différences reconnues par les médecins obſervateurs & perſuadés que le levain de la miliaire ne part pas toujours d'une même ſource.

ARTICLE TROISIEME.

La diverſité de couleurs dans les boutons établit-elle une différence réelle dans le caractere de la maladie ?

65. Nous avons démontré que la ma-

tiere laiteuſe retenue, confondue dans les humeurs [6 à 33], agitée, diviſée, échauffée par le feu de la fievre au point d'être entiérement pervertie, & d'acquérir une qualité éminemment ſeptique, étoit la cauſe eſſentielle de la miliaire des nouvelles accouchées. Nous avons fait voir (*ibid*) que le caractere de cette maladie, ſes ſymptômes, ſa marche la rangeoient au nombre des fievres putrides. La corruption prompte des cadavres, & les ouvertures qui en ont été faites, achevent de mettre cette vérité au grand jour : la diverſité de couleur dans les boutons ne peut donc établir que de légeres différences.

66. L'obſervation principale à faire, eſt que l'éruption miliaire rouge eſt accompagnée de ſymptômes plus inflammatoires, tandis que l'éruption cryſtalline marque plus de putridité. Au reſte, dans l'une & l'autre eſpece, le levain acrimonieux eſt le même, & il agit également ſur la peau, la membrane intérieure de la bouche, l'œſophage, &c....

67. La couleur rouge eſt la ſuite des cauſes générales qui diſpoſent à l'inflammation ; c'eſt de préférence chez les femmes d'un tempérament ſanguin & pléthorique qu'on l'obſerve : elle marque preſque toujours de la bénignité.

68. Le *pourpre blanc* au contraire eſt produit par l'abondance de la ſéroſité & de la lymphe dégénérées. Il a lieu, de préférence, chez les femmes d'un tempérament foible, humide, cachectique, & qui n'ont vécu que d'alimens peu ſucculens: telles ſont celles qui ont éprouvé des pâles-couleurs longues, opiniâtres, dont la vie eſt trop ſédentaire, & habituellement chagrine.

69. L'ordre des accidens & la cauſe de la maladie ſont, comme je viens de le dire [65 à 68], abſolument les mêmes, ſoit que l'éruption ſoit rouge ou blanche. J'obſerve cependant que, dans le premier cas, les mouvemens critiques ſont plus décidés, plus ſenſibles & plus réguliers, & que, de l'aveu des praticiens, l'événement de la maladie eſt beaucoup moins dangereux; qu'au contraire la miliaire cryſtalline eſt preſque toujours maligne.

70. Dans la miliaire rouge, lorſqu'une fois l'éruption eſt parfaite, on voit quelquefois ſur le ſommet des boutons une petite véſicule tranſparente, pleine d'une matière limpide & ſéreuſe, qui tantôt s'écoule, tantôt s'épaiſſit pour tomber en furfureſcence. D'après ces nuances, on juge de l'état plus ou moins inflammatoire, plus ou moins putride des humeurs, & l'on regle en conſéquence le traite-

ment dont nous allons nous occuper actuellement.

ARTICLE QUATRIEME.

Traitement de la miliaire relatif à ſes périodes, ſa couleur, ſes ſymptômes, & les circonſtances qui peuvent faire complication.

71. Quoique tous les ſymptômes de cette maladie viennent eſſentiellement d'une même cauſe, cependant les circonſtances qui l'ont précédée ou qui l'accompagnent, l'âge, le tempérament, la ſaiſon, les complications, exigent une méthode curative variée, ſans laquelle on commettroit des fautes irréparables.

72. Conſidérons d'abord quel doit être l'emploi des remedes généraux au début de la miliaire; car chaque période demande des ſoins particuliers. Voyons ſpécialement quels accidens indiquent la néceſſité de tirer du ſang ou d'évacuer.

73. Toutes les fois que la fievre de lait dégénere en continue, que le lait ne ſe porte plus au ſein, on doit attendre une éruption miliaire. Il arrive néanmoins quelquefois que la fievre demeure ſimplement putride (*putrida puerperarum*) ou aiguë, ſoit qu'il y ait ou non une diſpoſition inflammatoire du bas-ventre & de la matrice. Le plus ſouvent, dans tous

ces cas, les ſignes d'éruption ſe manifeſtent, & ils ſont la ſuite du reflux d'un ſang lochial & laiteux dans les vaiſſeaux. Il faut alors examiner promptement s'il exiſte des ſymptômes qui faſſent redouter de la malignité, ou ſi la miliaire ſera bénigne.

Premier période.

74. Les perſonnes pléthoriques, ſanguines, robuſtes, dont le pouls eſt dur, plein, tendu, chez qui la fievre eſt forte, doivent être ſaignées. S'il y a des ſymptômes inflammatoires à l'utérus ou au bas-ventre, il convient d'appliquer les ſangſues à l'anus. Ces évacuations ſanguines ſe répétent juſqu'à ce que la douleur, la tenſion & la chaleur diminuent; & même, quoiqu'il n'y ait aucune partie enflammée, il ſuffit que le ſang ait une denſité phlogiſtique, & qu'il ſoit couenneux, il ſuffit qu'il y ait une grande chaleur à la peau, & des douleurs aux reins, pour qu'il faille réitérer la ſaignée. On a même recours à ce remede pour les femmes délicates dès qu'elles éprouvent des douleurs poignantes, des maux de tête & des lombes, & que la fievre eſt violente. M. *Marteau* (*a*) ne conſeilloit la ſaignée alors que dans les cas urgens; il domptoit l'inflammation

(*a*) Traité des bains, *pag.* 136.

laiteuſe de la matrice par des demi-bains. J'ai fait moi-même une heureuſe expérience de ſa méthode.

75. L'état que je viens de décrire [74] n'annonce point de malignité. Auſſi-tôt qu'elle ſe fait appercevoir, la nature a beſoin de toutes ſes forces pour ſubjuguer la matiere morbifique, & la dépoſer à la peau.

76. Ainſi, à moins que la diſpoſition inflammatoire ne ſoit décidée & manifeſte, il faut être réſervé ſur la ſaignée; on doit la rejetter lorſque les ſymptômes [53] décelent une fievre miliaire cryſtalline maligne: car il eſt eſſentiel de ne point perdre de vue que cette fievre eſt de la claſſe de celles où le genre nerveux eſt ſpécialement attaqué, & que la lymphe & le ſang y éprouvent une ſorte de décompoſition de leurs principes; enſorte que le meilleur moyen de s'oppoſer à ſes effets pernicieux, eſt de faciliter l'action dépuratoire de la nature.

77. Il ſe trouve ſouvent des circonſtances, dans le premier période de la miliaire, qui exigent qu'on évacue les premieres voies, ſoit que la ſaignée ait eu lieu ou non. Ce n'eſt pas que le levain miliaire exiſte dans le canal alimentaire, mais il eſt très-rare que la ſabure ne ſoit pas abondante chez la plûpart des femmes

qui, pendant leur groſſeſſe, ont obſervé peu de régime, & ſe ſont nourries d'alimens groſſiers & indigeſtes. Alors, ſi l'on n'a pas la précaution d'enlever & de détruire ces mauvais levains, ils donnent de nouvelles entraves aux forces qu'employeroit la nature; la coction & la criſe en ſont troublées; l'éruption ſe fait mal, ou ne ſe fait point du tout.

78. Une ſabure abondante eſt indiquée par l'état de la langue extrêmement chargée par un goût mauvais & amer, des rapports & une haleine fétides, des nauſées & des ſoulévemens d'eſtomac. Lorſqu'à ces ſymptômes il ſe joint des défaillances, la fievre menace de devenir miliaire maligne; une bile putride, porracée croupit dans l'eſtomac & le duodénum : il faut ſe hâter de la faire rejetter par le vomiſſement, à moins qu'une inflammation de la matrice, du bas-ventre ou de la poitrine, ne s'y oppoſent (*a*).

79. Hors ces ſignes de *turgeſcence* [78] il convient de mettre la malade à l'uſage des ſels digeſtifs, tels que la terre foliée, le ſel *e duobus*, &c. Ils ſollicitent doucement l'évacuation des ſucs putrides qui

(*a*) *Purgandum eſt, valdè utile ſi turgeat materies eâdem die, morari enim in talibus malum.* HYPP. aphor. 10, ſect. 4.

tapiſſent le canal inteſtinal ; ils ont d'ailleurs une eſpece d'empire ſur la matiere laiteuſe, & la font couler par les urines. On ſait combien m. *Levret* recommande l'*arcanum duplicatum* pour obvier aux déſordres d'un lait dérouté.

80. Soit qu'on ait cru devoir placer un émétique d'après les indications [78], ſoit que trop de roideur, d'éréthiſme ou de chaleur fébrile aient empêché d'adopter ce moyen curatif, on doit preſcrire promptement un purgatif anti-phlogiſtique. Les borborigmes, la peſanteur de l'eſtomac, quelques tranchées paſſageres, le gonflement du bas-ventre, une ſorte de gêne qui ne céde pas aux lavemens, nous montrent que l'humeur a déjà été préparée par les boiſſons : auſſi les évacuations que l'on procure donnent de l'allégement, & facilitent l'éruption.

81. Dans la miliaire maligne comme dans les fievres malignes ordinaires, les regles générales de l'art doivent guider le traitement, ſur-tout au temps de l'invaſion. On ne doit donc pas perdre de vue qu'il eſt des ſymptômes qui contre-indiquent les évacuans, tels ſont ceux qui naiſſent de la trop grande violence de la fievre, de la tenſion & de la rigidité de la fibre, de l'état phlogiſtique des viſceres, des engorgemens, &c.... Alors il faut recourir

recourir à tous les délayans mucilagineux aigrelets qui ſont propres à envelopper l'âcreté de la lymphe, & qui corrigent la tendance à la gangrene à laquelle cette fievre diſpoſe ſinguliérement. Lorſque dès le début, l'abattement, la langueur, les angoiſſes & les défaillances oppriment les malades, j'ai preſcrit les cordiaux qui m'ont réuſſi.

Deuxieme période.

82. A ce temps de la maladie où l'éruption ſe fait déjà, ou va ſe faire, des circonſtances particulieres peuvent exiger encore la ſaignée & les évacuans. Si l'éruption n'a point encore paru, & que les ſymptômes [74, 75] aient toujours lieu, on ne doit pas héſiter de ſaigner, ſpécialement ſi les lochies ſont ſupprimées. Il eſt bon d'obſerver que rarement le médecin eſt appellé avant cette époque, & que les inſtans ſont alors précieux. Il en eſt de même des circonſtances qui exigent des évacuans [77 *& ſeq.*]. Lorſqu'il s'eſt établi un cours de ventre bilieux : il faut le modérer, & l'infuſion de rhubarbe convient dans ce cas. Si on arrêtoit imprudemment cette diarrhée utile, on riſqueroit de faire périr la malade comme je l'ai vu arriver.

83. Lorſque l'éruption miliaire eſt précoce, très abondante, avec des ſymptômes

tumultueux & alarmans, que la fievre eſt ardente, l'engorgement & la putridité conſidérables, on a lieu de tout craindre pour les jours de la malade, elle eſt menacée d'une gangrene prochaine, ſur-tout ſi le bas-ventre & la matrice ſont dans un état inflammatoire.

84. Dans une poſition auſſi fâcheuſe la ſaignée paroît indiſpenſable : il eſt des médecins qui s'y oppoſeront à raiſon de l'éruption. Le peuple blâmera certainement celui qui oſera la faire exécuter ; cependant l'expérience a démontré qu'elle peut être pratiquée avec un grand ſuccès. *Molinari* (*a*) en rapporte un exemple frappant. *Fordyce* s'eſt conduit de même d'après les mêmes principes, & ſauva la vie de ſa malade par une ſaignée faite pendant une éruption miliaire très-abondante, mais indiquée par l'ardeur de la fievre, l'oppreſſion, la douleur de côté & le délire.

85. *Molinari* regarde, ainſi que nous, la ſabure des premieres voies comme une cauſe de trouble avant & pendant l'éruption : auſſi conſeille-t-il l'uſage des évacuans pour ſoutenir l'éruption, lorſque les ſignes de ſabure paroiſſent. Il ne craint

(*a*) *De Mill. exanth.* Vindobonæ, ann. 1764, *pag.* 65 *& ſeq.*

point qu'elle s'arrête par de doux laxatifs qui, en débarraſſant les entrailles, laiſſent à la nature toute ſon activité dans le travail qui doit porter au-dehors la matiere éruptive : au reſte, s'il ſurvient des évacuations naturelles & bienfaiſantes, un médecin prudent reſte en obſervation juſqu'au temps de la maturité. J'ai lu, dans un manuſcrit, que m. *Ant. Petit* uniſſoit les anti-ſpaſmodiques aux purgatifs dans le traitement de la miliaire des femmes en couche, & qu'il croyoit cette union capable de produire les plus grands avantages.

86. Si la nature, occupée à la *ſubaction* & à l'expulſion de la matiere miliaire, ſe ſuffit à elle-même, on doit attendre les mouvemens critiques qu'elle excitera. L'éruption, pendant ce temps, pullule & ſe répand, les vues doivent être ſeulement de corriger la pente qu'ont les humeurs à la putridité. Ainſi l'on ſuivra le régime propoſé dans le premier période [81], en donnant des boiſſons délayantes & mucilagineuſes propres à envelopper l'âcreté de la matiere fébrile, & à l'empêcher d'irriter autant les fibrilles nerveuſes. D'ailleurs il faut ſuppléer à la perte des ſéroſités qui s'échappent par des ſueurs copieuſes & des urines abondantes : ces évacuations entraînent avec elles une por-

tion conſidérable d'air fixe, que *Macbridge & de Boiſſieux* regardent comme le lien des mixtes, les ſueurs ſur-tout; & alors cet air, dégagé par les mouvemens inteſtins, s'échappant par les pores de la peau, laiſſe les humeurs en diſſolution.

87. Lorſque la fievre eſt ardente, & la raréfaction des humeurs extrême, malgré ce que l'art a pu faire pour la modérer, il faut employer les rafraîchiſſans & antiſeptiques proprement dits, & y inſiſter fortement.

88. On n'a jamais douté que l'apparition de la miliaire ne préſentât l'indication importante de ſoutenir la matiere éruptive à la ſuperficie de la peau, & d'y faciliter ſa maturité. On connoît ſa nature fugitive & les ſuites funeſtes de ſa rétropulſion; en conſéquence, on emploie avec utilité les boiſſons légérement diaphorétiques unies aux autres [81, 88], telles ſont les infuſions de thé, de méliſſe, de fleurs de ſureau, de tilleul, de ſaſſafras : ces remedes ſuffiſent preſque toujours dans la miliaire bénigne. J'ajoute que, pour appaiſer le trouble du genre nerveux, il eſt bon de preſcrire des calmans sûrs, comme la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, & des émulſions avec le ſyrop diacode.

89. Dans la miliaire, même bénigne, il

eſt des ſymptômes appartenant uniquement à l'altération du fluide nerveux ; tels ſont les ſoupirs, les langueurs & les anxiétés dans le temps de l'éruption, & principalement lorſqu'elle va paroître : ces accidens s'adouciſſent par l'uſage de la liqueur minérale anodine, & du ſel ſédatif d'*Homberg*. *Fordyce* préféroit le ſafran, la confection cardiaque, le camphre, & le vin à très-petite doſe. J'ai employé avec ſuccès le vin & le camphre, & même, à l'exemple de *Storck*, je preſcris le camphre dès que j'apperçois une éruption miliaire, à moins que les ſymptômes d'une fievre vivement inflammatoire ne m'en empêchent ; mais j'y reviens lorſqu'elle a repris ſon caractere de fievre miliaire ſans complication.

90. Tout médecin connoît le camphre, cette ſubſtance onctueuſe, odorante, volatile & pénétrante ; elle a obtenu juſtement le titre de calmant dans les maladies nerveuſes. Il ſemble, de plus, qu'elle ait une vertu particuliere dans les maladies éruptives, & qu'elle en ſoit, pour ainſi dire, le ſpécifique. M. *van Swieten* en étoit perſuadé, & l'ordonnoit à grande doſe dans la rétropulſion de la miliaire (*a*).

(*a*) Van Swieten, *maladies des armées*, pag. 182.

Il en prescrivoit un gros sur dix onces de vinaigre de vin, avec quelques gouttes d'esprit-de-vin rectifié, pour le dissoudre parfaitement, & deux onces de sucre. Une telle méthode devoit obtenir des succès plutôt que celle d'employer des poudres absorbantes, terreuses & prétendues diaphorétiques.

91. La fievre miliaire maligne, à son second période, offre un effrayant tableau de désordres, dont les suites menacent d'être funestes : les indications sont les mêmes, il faut insister sur les mêmes moyens curatifs [87, 88, 89]. Cependant souvent ces secours ne suffiroient pas ; les humeurs sont surchargées de la matiere miliaire, le tissu cellulaire en est abreuvé ; l'habitude du corps ne sauroit la recevoir toute entiere : il faut, dans ce cas, lui ouvrir de nouvelles routes.

92. On sent bien que je veux ici parler des vésicatoires : leurs effets ne sont point équivoques. Ils réussissent, comme le camphre, à rappeller à la peau une éruption miliaire effacée, & ont, ainsi que lui à plus forte raison, le pouvoir d'empêcher une métastase des pustules. Tel est le sentiment de *Fordyce* qui regarde la chaux d'antimoine comme un vrai remede, lorsque la miliaire à peine a pullulé, ou qu'elle a disparu : telle est notre doctrine

& notre pratique, lorſque les forces expulſives de la nature ſont languiſſantes, & qu'il y a à craindre une diſparition des exanthêmes.

93. Nous venons de donner les moyens de faciliter, de ſoutenir & de rappeller à la peau l'éruption miliaire [87 *& ſeq.*] Il ſe préſente quelquefois des complications qui exigent des ſecours particuliers. L'état du bas-ventre, tendu & phlogoſé, demande des fomentations émollientes & réſolutives, des embrocations faites avec l'huile d'olive, le baume tranquille, &c... On réitere ces remedes avec ſoin, & l'on évite ſur-tout d'expoſer la malade au froid qui ſeroit, à cette époque, très-nuiſible.

Troiſieme période.

94. La fievre miliaire bénigne, à cette époque, marche réguliérement & ſans trouble. La matiere exanthématique a été entiérement dépoſée à la peau; l'art ici doit ſe borner à l'expectation, ſeulement on continue l'uſage des boiſſons indiquées pour les premier & ſecond périodes. La coction ſe fait, & la nature tend à achever d'épurer les humeurs par des excrétions ſalutaires.

95. La miliaire maligne au contraire exige non-ſeulement les ſecours recommandés [30 à 48], mais de nouvelles précautions néceſſaires pour relever l'af-

faiſſement abſolu où tombent les malades. Le vin eſt alors un excellent cordial, il releve les forces, anime la circulation, modere les ſueurs & les évacuations du ventre, recrée l'ame & lui rend ſa ſérénité (*a*). Dans cette circonſtance on donne avec ſuccès une légere décoction de racines de contrajerva, de ſerpentaire de Virginie : mais le camphre eſt à préférer à tout autre alexipharmaque, parce que, malgré la déjection des forces, l'érétiſme fébrile eſt conſidérable. M. *Bonté* penſoit ainſi, & ne ſe ſervoit, en cas pareil, que des diaphorétiques les plus doux (*b*).

96. Les calmans, que j'ai déjà indiqués [88], ſont ceux que j'emploie avec confiance pour modérer, à cette époque, les ſymptômes nerveux [41] qui alors ont beaucoup d'intenſité. Il n'en eſt pas de même de l'opium qu'on ne doit preſcrire qu'avec une extrême réſerve : on en doit redouter l'action lorſqu'il y a des évacua-

(*a*) *Quotieſcumque enim metus eſt ne homo diſſolvatur penitùs, præclariſſimum ſubſidium eſt vinum. Celeriter enim reficit vires ſpirituſque, ad extremitatem uſque permeans nervos, torpentes expergefacit, frigidos fovet ; nimium madorem & quaſi diffluentem coercit ; animum denique languentem fulcire, & delirantem demulcere poteſt.* Fordyce, *pag.* 63.

(*b*) Journal de médecine, *tom.* VII. *pag.* 38.

tions bienfaiſantes qu'il ſupprimeroit, ou des ſignes d'inflammation ; car s'il arrête la douleur, il facilite la gangrene : témoin ce pleurétique que *van Swieten* a vu périr après avoir pris de l'opium qui enleva la douleur de côté, mais n'empêcha pas la gangrene de ſuccéder à l'inflammation de la plevre. Cependant *Fordyce* a preſcrit heureuſement le diacode & l'elixir paré-gorique dans lequel entrent l'opium & le camphre (*a*). M. *Storck*, qui a beaucoup vu de fievres miliaires qui ſont communes à Vienne en Autriche, préfere également aux autres calmans le diacode qu'il unit au camphre (*b*).

97. Nous avons décrit les ſymptômes qui annoncent la répercuſſion de la miliaire [51] ; elle eſt ſuivie de délires, d'affections comateuſes, de convulſions qui ſouvent en moins d'une heure entraînent la malade au tombeau. Les véſicatoires ſont ici indiſpenſables ; on les applique à la nuque & aux jambes, tandis qu'on inſiſte ſur les alexipharmaques & diaphorétiques doux [88 *& ſeq.*]. Mon expérience, fondée ſur celle de *Storck*, m'a vérifié ce fait important (*c*).

(*a*) Fordyce, *pag.* 66.

(*b*) Storck, *ann. med.* 1. pag. 58 ; *ann. med.* 2. pag. 276.

(*c*) *Ann. med.* 1. pag. 70.

98. Fixer à la peau l'humeur dont le reflux cauſe des ſymptômes effrayans ; conſéquemment ſoutenir d'un côté la force de la circulation & l'activité de la nature, ſans porter dans le ſang des remedes incendiaires ; relâcher de l'autre, & détendre l'érétiſme du genre nerveux, celui des nerfs de la peau, c'eſt remplir l'indication la plus eſſentielle. C'eſt ainſi que s'exprime m. *Marteau* (*a*) lorſqu'il propoſe les bains au degré de la chaleur animale, pour rappeller à la peau la miliaire qui vient de diſparoître, ou qui menace de s'effacer. Il cite les ſuccès qu'obtint m. *Gourlez de la Motte*, médecin de Paris, par cette méthode, dans une miliaire rentrée. Le médecin d'Amiens fit même d'heureux eſſais du pédiluve & des bains de vapeurs dans quelques-uns de ces cas, dit-il, où le déſeſpoir du ſalut rend les aſſiſtans & les malades dociles.

99. Un médecin éclairé juge aiſément les circonſtances où les bains tiédes & chauds doivent être mis en uſage ou rejettés. Il en eſt de l'éruption miliaire comme de celle de la petite-vérole ; ſi elle ſe fait lentement, ou diſparoît pendant que la peau eſt ſéche, ardente, la fievre vive, ces bains conviennent. Lorſ-

(*a*) Traité des bains d'eau douce, *pag.* 118.

que les forces ſont anéanties & la malignité à ſon comble, ils nuiroient infailliblement.

100. Le camphre, l'opium, les véſicatoires, les bains ſont donc les moyens les plus propres à rappeller la miliaire à la peau. Le camphre ſur-tout paroît être ſpécifique en ce cas, ainſi que dans les effections éryſipélateuſes, contre leſquelles m. *Pouteau* le donne à grande doſe (*a*). L'analogie des deux maladies eſt, au reſte, aiſée à reconnoître; on les voit ſe ſuccéder l'une à l'autre, & j'ai eu occaſion de l'obſerver.

101. *Hamilton*, *Welſch*, *Hoffmann*, donnoient les abſorbans lorſqu'ils craignoient les effets d'un reſte d'acidité de la matiere laiteuſe. Je crois préférable d'employer les alkalis volatils; j'ai preſcrit pluſieurs fois, avec ſuccès, l'eſprit de corne de cerf avec l'oxymel ſimple, de maniere qu'il en réſultât une eſpece d'eſprit de *Mindererus* avec un léger excès d'alkali: je me ſuis auſſi ſervi de l'eſprit de *Mindererus ordinaire*.

102. Les déſordres affreux que l'extrême putridité des humeurs & tous les ſymptômes de la malignité engendrent,

---

(*a*) *Pouteau*, mélanges de chirurg. *pag.* 180 *& ſeq.*

quelquefois dès le ſecond & même le premier période [76 à 91], ſont portés à l'excès dans le troiſieme : il faut empêcher la diſſolution prochaine de l'individu. L'uſage modéré d'un vin généreux eſt alors un excellent remede ; le kinkina, ſous toutes les formes, produira les meilleurs effets, en relevant le ton de la fibre : je préfere cependant de donner ſon extrait, que je combine, à grande doſe, avec les acides minéraux, ſpécialement avec l'acide ſulphureux volatil qui peut ſuppléer à l'eau chargée d'air fixe. Je fournis ainſi, autant que je le puis, au ſang diſſout, des principes anti-ſeptiques abondans.

103. Les choſes ne ſont pas toujours, à beaucoup près, portées au degré d'intenſité dont je viens de parler [102] ; & l'on peut s'en tenir à des moyens curatifs plus ſimples. Parmi ceux-ci, les diurétiques rempliſſent heureuſement une des indications principales. M. *Levret* l'avoit obſervé. M. *Bonté* pareillement, en parlant de la miliaire des accouchées (*a*), dit que la matiere laiteuſe s'évacue, avec avantage, par la voie des urines, que, lorſqu'elles ſont abondantes, rarement on voit ſurvenir une éruption miliaire, ou

(*a*) *Journal de médecine*, tom. VII. pag. 40.

qu'au moins elle eſt très-bénigne. Le ſel *è duobus*, tant recommandé par m. *Levret*, & la terre foliée avec l'infuſion de pariétaire, ſe preſcrivent utilement dans cette intention : le vinaigre tartariſé, bien préparé, remede moins diſpendieux & auſſi efficace que la terre foliée du tartre devroit lui être préféré.

Quatrieme période.

104. Le déclin de la fievre miliaire s'annonce par l'adouciſſement de tous les ſymptômes. Les fonctions ſe rapprochent de l'état naturel : le médecin doit ceſſer d'agir en faiſant une juſte application de l'aphoriſme 6e, *quæ judicuntur aut judicata ſunt non movere, ſed ſinere oportet.*

105. Ce temps eſt celui de la deſquamation pendant laquelle on laiſſe, comme je viens de le dire, la nature à elle-même. Après quoi l'on facilite, par de doux évacuans, l'expulſion du reſte de la matiere fébrile qui n'auroit pas été ſubjuguée, & pourroit occaſionner une rechûte ou des métaſtaſes.

106. Avant de finir cet article, je vais dire un mot des précautions relatives au régime de la malade, & à la température du lieu qu'elle habite. Quel que ſoit le période de la maladie, la chaleur de l'air qu'elle reſpire doit être douce & égale : l'excès de chaleur augmente l'ardeur de

la fievre, affoiblit, disposé les humeurs à la putridité ; le froid empêche l'éruption & la fait disparoître ; l'alternative subite de ces deux états est pire encore que l'un ou l'autre. La propreté est indispensable malgré le préjugé général qui condamne les femmes en couche à tous les inconvéniens & tous les dégoûts d'un bain de sueurs & d'écoulemens fétides & aigres. Il convient seulement de choisir prudemment l'instant de renouveller leur linge. Lorsque les sueurs sont suspendues, on ne risque rien de leur passer une chemise bien blanche, bien séche & chaude ; il faut avoir l'attention, en ce moment, de ne point agiter & renouveller précipitamment l'air de la chambre : on ne manque pas d'autre temps pour le faire sans danger. On peut encore détruire les exhalaisons putrides qui infectent l'air, en brûlant de la poudre, faisant détonner du nitre : les vapeurs du vinaigre, en évaporation, sont de même utiles ? Il est bon enfin, lorsqu'on le peut, de placer dans la chambre de ces arbrisseaux, toujours verds & parfumés, dont l'esprit recteur aromatique est éminemment anti-septique, & recrée singuliérement les malades.

ARTICLE CINQUIEME.

Quelles ſont les précautions à prendre après que la maladie paroît diſſipée, & quelles ſont celles qui préſervent de la récidive dans une nouvelle couche?

106. Si l'abondance de l'éruption, de la deſquamation, des ſueurs, des déjections alvines & des urines, n'a pas ſuffi pour la dépuration parfaite du ſang, les malades paſſent à une convaleſcence difficile, & ſont menacées de récidive. La rechûte exige les mêmes égards que la premiere maladie, & l'on ne doit pas perdre de vue que les forces viennent d'être épuiſées par celle qui a précédé.

107. Pendant cette fauſſe convaleſcence, les malades ſont ſujettes à des ſueurs nocturnes opiniâtres qui les affoibliſſent & les conduiſent au maraſme. La ſauge infuſée dans le vin, ou quelques cuillerées de vin de Malaga, ſont les remedes, qu'à l'exemple de *Sydenham*, j'ai donnés avec ſuccès, ſoir & matin. S'il ſurvient des furoncles produits par un reſte de matiere fébrile, ils demandent de doux purgatifs répétés de temps en temps; s'ils ſe multiplient ou reparoiſſent, on donne un égout à l'humeur par un cautere, ou par le garou. Cependant on

s'attache à fortifier le genre nerveux trop ébranlé ; c'eſt le cas de recourir à l'efficacité des toniques, tels que le kinkina, les martiaux & les bains froids. Leur uſage rend à la malade ſon courage avec ſes forces.

108. Toutes les convaleſcences longues offrent un ſymptôme qu'éprouvent auſſi les femmes en couche après la miliaire : c'eſt le gonflement des extrémités. Je l'ai vu faire, ſouvent en peu de jours, des progrès effrayans, & produire une leucophlegmatie laiteuſe, & même une anaſarque rebelle. L'action du tiſſu muqueux, n'eſt pas aſſez énergique pour qu'il ſe dépouille entiérement de la ſéroſité qui s'épanche ; on doit l'aider par des évacuans ſalins, ſtimulans, par des diurétiques, par des antiſcorbutiques, enfin par des amers toniques. M. *Bonté* a remarqué que cette leucophlegmatie a un génie particulier (*a*) ; qu'elle occupe de préférence les articulations, occaſionne de nouvelles douleurs, ſouvent très-aiguës ; qu'elle paſſe d'une jointure à l'autre, comme dans les rhumatiſmes goutteux ; & que les malades, ainſi affectées, reſtent immobiles dans la crainte d'augmenter leurs ſouffrances. Il a obſervé auſſi que, dans ces circonſtances, des urines

(*a*) Journal de médecine, *tom.* VII. *pag.* 54.

épaiſſes,

épaiſſes, troubles & bourbeuſes diſſipoient le mal (*a*). Le journal de médecine a rapporté depuis une obſervation pareille (*b*). L'expérience de tous les médecins le vérifie chaque jour.

109. Je viens d'indiquer ſommairement les remedes à employer [108]. Chaque praticien acquiert, par ſa propre expérience, un art particulier qui le guide dans cet emploi, & lui fait donner la préférence à certains médicamens ſur d'autres. Pour moi, je n'ai rien trouvé de mieux que l'eſſence de *Stahl*, dont je fais prendre une cuillerée à café, deux ou trois fois par jour, dans un verre de vin blanc : j'ajoute, à ſon uſage, celui du vin anti-ſcorbutique du codex. La teinture de jalap faite avec l'eſprit de cochlearia, à l'exemple d'*Hamilton*, peut convenir lorſque, de temps en temps, il faut purger. Ce médecin anglois la donnoit comme diurétique, à la doſe de vingt gouttes, trois fois le jour; je me ſuis ſouvent ſervi, dans cette intention, du vin de ſcille de *Storck* : cette

(*a*) *Laſſatis per febres ad articulos abſceſſus fiunt ; ab abſceſſus ad articulos liberat urina multa & craſſa & alba prodiens.* HYPP. ſect. 4. aph. 31. *Ibid.* 54.

(*b*) Journal de méd. *tom.* XXXVI. *pag.* 411.

racine peut être appellée le diurétique par excellence.

110. Un des meilleurs moyens de réveiller l'action engourdie du tiſſu cellulaire, de faciliter les excrétions, d'augmenter & d'accélérer les ſécrétions, c'eſt le mouvement & l'exercice : celui de la promenade eſt très-utile aux convaleſcens. S'il ne leur eſt pas poſſible de le prendre, on y ſupplée par des frictions ſéches répétées deux ou trois fois par jour, & entremêlées de fumigations aromatiques.

111. Les véſicatoires, ſi utiles pour détourner en partie les ravages du levain miliaire pendant la maladie, ſont également indiqués dans la leucophlegmatie laiteuſe qui en eſt quelquefois la ſuite. Ils ont ſouvent terminé heureuſement une longue & ennuyeuſe convaleſcence pendant laquelle les évacuans, ſtimulans, purgatifs, diurétiques, ainſi que les toniques, avoient été donnés ſans ſuccès.

112. Quand, à la bouffiſſure, ſuccede une chaleur hectique avec langueur & perte d'appétit (*Hamilton* menace de cet état les malades qui ſe levent trop tôt); alors je conſeille les eaux de Selters, enſuite celles de Spa avec le lait, & j'ordonne la diete lactée. La ſéchereſſe de la peau & les démangeaiſons inſupportables indiquent les bains tiédes qui operent des

effets merveilleux lorſque la miliaire aiguë ſe change en chronique.

113. Il me reſte à parler des précautions néceſſaires pour éviter le retour de la miliaire dans une nouvelle couche. Pendant ſa groſſeſſe, la femme doit obſerver un régime exact, éviter les alimens ſucculens & échauffans, les liqueurs ſpiritueuſes & le café; ſon exercice doit être modéré. Si ſa conſtitution eſt forte & ſanguine, il eſt à propos qu'elle ſoit ſaignée de temps en temps: eſt-elle au contraire foible & délicate, cacochime & valétudinaire, on fera bien de la purger deux ou trois fois, ſpécialement aux approches de ſon terme. Une femme, qui a eſſuyé précédemment une fievre miliaire, doit ſe défier, dans une autre groſſeſſe, de la conſtipation, & y remédier par des lavemens: de petites doſes de rhubarbe remédient à l'état contraire.

114. Au moment de l'accouchement, il faut procurer à la femme cette ſituation paiſible d'eſprit & de corps, dans laquelle la nature reſte entiere à elle-même. Il eſt pernicieux de hâter ſon travail par des emménagogues incendiaires, & par des manœuvres ſouvent funeſtes. La femme eſt-elle accouchée; qu'elle ſe prête à nourrir ſon enfant, qu'elle commence même peu d'heures après ſa délivrance. Ce ſoin

eſt ſouvent efficace pour garantir des ſuites fâcheuſes des couches. Je ne dis rien du régime doux & humectant qui lui convient : je parle à des médecins inſtruits. Par la même raiſon je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit relativement à la propreté des accouchées, à la température & au renouvellement de l'air de la chambre qu'elles habitent.

CONCLUSION.

Les tableaux que j'ai préſentés dans cette diſſertation ſont empruntés de l'obſervation ſeule, & le traitement eſt fondé ſur l'expérience : ſur la vraie expérience, pour parler le langage de *Zimmermann*. Vingt années de pratique me ſont un garant de ce que j'ai écrit ſur la miliaire des accouchées. Je ne multiplierai pas les autorités pour appuyer mes opinions. J'ai cependant conſulté les anciens qui ont vu cette maladie avec étonnement, & les modernes qui l'ont obſervée avec génie & ſagacité ; leurs recherches m'ont aidé à former un corps de doctrine conforme au réſultat de mes propres obſervations & abſolument étranger à toute eſpece de ſyſtême.

Quod vidimus teſtamur.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 2 & 16 mars 1780.*

LE tableau des maladies qui ont régné depuis le 15 février juſqu'au 16 mars, diffère peu de celui que nous avons donné d'après les obſervations communiquées les 3 & 15 février, au moins quant au caractere de ces maladies. La diſpoſition catarrhale étoit la même, & les cauſes capables de la développer & de la mettre en action, ont été plus puiſſantes que dans le mois précédent; car la température froide de la ſaiſon a été en même temps fort humide. Auſſi la poitrine & la tête ont paru plus affectées que les autres parties du corps. Les maux de tête ſur-tout ont été très-communs, cauſant des douleurs aiguës & opiniâtres. Ils n'étoient point inflammatoires, mais produits par l'humeur catarrhale arrêtée dans le tiſſu cellulaire des tégumens. Elle y occaſionnoit des gonflemens ſenſibles, & même ſouvent d'un ſeul côté; elle a cauſé auſſi des maux de gorge & des toux très-fréquentes lorſqu'elle s'eſt dépoſée ſur le larynx ou le pharynx, ſur les piliers du voile

du palais, & encore plus lorſqu'elle occupoit toutes ces parties.

Après avoir pourvu à la pléthore & à la trop grande chaleur par des ſaignées modérées & les boiſſons délayantes & inciſives que nous avons déjà indiquées dans les autres journaux, on a eu les plus grands ſuccès de l'application des véſicatoires. Des évacuations bilieuſes abondantes, ſoit naturelles, ſoit procurées par l'art, ont auſſi été très-avantageuſes, ſur-tout chez ceux qui, dans ces maux de tête ou de gorge, éprouvoient un ſentiment incommode de peſanteur dans la région épigaſtrique, avoient des maux de cœur, la bouche amere, & dont la peau devenoit jaune dans les redoublemens des douleurs.

Le traitement a dû être peu différent, ou plutôt le même dans les fluxions de poitrine. Les éruptions de taches rouges reſſemblantes à des morſures de puces ou de boutons éryſipélateux, que l'on a obſervées ſur la poitrine de pluſieurs malades, ne permettoient pas de méconnoître le ſiége de ces affections, & de les confondre avec les vraies péripneumonies ou pleuro-péripneumonies inflammatoires.

Ces maladies ayant été très-fréquentes *à l'hôtel-dieu*, & parmi le peuple de cette grande ville, ſur la fin de février & au

commencement de mars, ont donné lieu à m. *Majault* de faire les obſervations ſuivantes, confirmées par le plus grand nombre des praticiens préſens.

Lorſque la douleur occupoit la partie inférieure de la poitrine, & ſe faiſoit ſentir dans la direction des attaches du diaphragme, le pouls étoit petit, fréquent, & la toux plus convulſive : ſi elle s'étendoit dans la région hypochondriaque droite, alors les crachats, quelquefois ſanguinolens, étoient plus bilieux, la langue plus ſéche, plus chargée dc mucoſité, la peau plus ou moins jaune étoit plus aride & plus chaude, & les malades avoient la tête plus lourde, embarraſſée. Lorſque le centre du diaphragme partageoit le ſort de ſes attaches, le malade avoit des hoquets; quand la douleur de côté étoit moins baſſe, le pouls étoit plus développé, plus plein. Chez les uns & les autres, la difficulté de reſpirer étoit à-peu-près la même, mais l'obſtacle partoit de points évidemment différens : tous étoient vivement tourmentés de la ſoif. Dans les ſujets pléthoriques, l'expectoration a été plus ſanguinolente. L'excès ſeul de la quantité de ſang mêlé aux crachats, a pu forcer à réitérer les ſaignées qui, en général, ont dû être ménagées. Une le matin, & répétée le ſoir, ſi la pre-

miere n'avoit pas diminué conſidérablement les douleurs, a ſuffi. La criſe s'eſt faite par les ſueurs chez ceux qui ne joignoient pas à ces douleurs un foyer d'humeurs putrides dans les premieres voies; car, chez ceux-ci, les évacuations par les ſelles ont décidé la guériſon. Les vomitifs, les boiſſons délayantes anti-putrides, ſudorifiques, telles que l'oxymel ſimple, l'eſprit de mindererus, quand la ſueur s'annonçoit par la ſoupleſſe & la douceur de la peau; enſuite les purgatifs ont terminé la cure : ces maladies ont eu un terme court, elles ont rarement paſſé le 9.

Depuis les premiers jours de mars elles ont préſenté un caractere de putridité plus marqué. La bile retenue dans le foie, cédant difficilement aux inciſifs, a produit des ſymptômes effrayans au premier coup-d'œil, des oppreſſions, des points de côté, des crachemens de ſang, du délire, ſoif ardente avec ſéchereſſe dans la bouche, dans le goſier. Nous rendrons, dans le journal prochain, un compte plus détaillé de ce qui a été obſervé au ſujet de cette nouvelle forme qu'a priſe l'affection catarrhale.

On a vu peu de petites-véroles, mais les apoplexies ont été très-communes. Il y a eu auſſi beaucoup d'affections ner-

veuſes chez les femmes foibles & délicates, & chez les hommes mélancoliques.

M. *Hallot* a lu un mémoire ſur les maladies régnantes.

M. *Boſquillon* a rapporté pluſieurs paſſages des hiſtoriens & philoſophes grecs, qui prouvent que les maladies catarrhales ont préſenté de tout temps les mêmes ſymptômes. Ce qui doit être, puiſque la température de l'air étant la cauſe principale de ces maladies, elle produit néceſſairement les mêmes effets par-tout où elle éprouve les mêmes viciſſitudes; ce que m. *Sallin* a confirmé par les obſervations d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Fernel*, de *Baillou*, &c....

MM. *Majault*, *Leclerc*, *Millin*, *Rouſſel de Vauzeme*, *Leroux des Tillets*, ont communiqué des obſervations ſur des maladies particulieres. M. *de la Planche* a fait hommage du procédé que monſieur ſon frere & lui ont imaginé & exécuté pour obtenir tout-à-la-fois l'éther nitreux, la liqueur minérale anodine nitreuſe, l'acide fumant, & l'eſprit de nitre dulcifié (nous en avons donné l'extrait dans le journal du mois de mars). Il a auſſi remis à la faculté les quatre produits réſultans de cette opération.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
MARS 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig
1	5, 0	7, 0	5, 0	28 1, 4	28 1, 0	28 0,
2	4, 2	9, 0	7, 5	27 11, 2	27 10, 2	27 10,
3	4, 9	8, 3	5, 0	27 9, 8	27 9, 5	27 9,
4	3, 1	8, 4	3, 0	27 10, 0	28 0, 4	28 2,
5	1, 5	9, 6	7, 0	28 3, 6	28 4, 0	28 5,
6	6, 8	10, 5	8, 4	28 6, 0	28 5, 6	28 5,
7	7, 0	9, 1	7, 7	28 5, 2	28 4, 8	28 4,
8	6, 6	9, 0	8, 0	28 4, 2	28 4, 2	28 3,
9	7, 4	9, 0	7, 0	28 2, 2	28 1, 2	28 1,
10	4, 5	8, 5	5, 0	28 3, 4	28 4, 1	28 4,
11	1, 6	9, 7	7, 0	28 3, 7	28 2, 1	28 0,
12	4, 0	9, 8	7, 8	27 11, 0	27 11, 0	28 0,
13	3, 3	9, 7	6, 0	28 2, 2	28 2, 4	28 2,
14	2, 1	12, 1	9, 0	28 0, 5	27 11, 0	27 9,
15	5, 0	6, 2	3, 0	27 8, 6	27 8, 0	27 8,
16	3, 0	8, 7	4, 4	27 4, 11	27 7, 6	27 10,
17	2, 0	10, 0	9, 2	28 0, 1	28 0, 4	28 0,
18	7, 5	10, 3	7, 7	27 11, 6	27 9, 6	27 9,
19	5, 0	7, 1	7, 3	27 11, 2	27 11, 11	27 11,
20	8, 2	12, 0	9, 4	27 11, 6	28 0, 0	27 11,
21	5, 8	14, 8	13, 7	27 10, 8	27 9, 10	27 9,
22	6, 0	8, 1	5, 0	27 10, 8	27 11, 5	28 0,
23	1, 5	7, 6	4, 0	28 1, 8	28 2, 0	28 1,
24	1, 2	10, 4	5, 9	28 0, 8	27 11, 1	27 10,
25	4, 2	11, 2	7, 5	27 10, 0	27 11, 2	28 0,
26	4, 7	13, 5	10, 7	28 0, 3	28 0, 3	28 0,
27	5, 9	16, 1	12, 1	28 0, 1	27 11, 0	27 9,
28	7, 8	16, 0	9, 8	27 9, 2	27 8, 6	27 10,
29	5, 5	12, 0	10, 3	28 0, 1	27 11, 9	27 11,
30	8, 9	11, 0	10, 0	27 10, 4	27 9, 11	27 9,
31	6, 4	8, 5	7, 1	27 9, 0	27 8, 3	27 8,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	O. couvert.	O. couvert, doux.	N-O. couv. doux.
2	S. *idem.* vent.	S.O. *idem.* pluie.	S-O. *idem.*
3	N-O. & O. couv. doux.	S-O. *idem.* vent, *grêle.*	S-O. couvert.
4	N-O. nuages.	S. beau.	N. beau.
5	S. couv. glace.	N-O. nu. doux.	S-O. *idem.*
6	S-O. c. v. doux.	S-O. couv. doux.	O. couv. doux.
7	O. *idem.*	O. *idem.* vent.	O. *idem.*
8	O. couv. bruine.	N-O. cou. bruine.	N-O. cou. bruine.
9	N-O. cou. brouil.	S. couv. doux.	S. beau, doux.
10	N. beau.	N. beau.	N. beau, froid.
11	N-E. *id.* glace.	S. *idem.*	S. *idem.*
12	S. couv. vent.	S-O. couv. vent.	S-O. c. pl. douce.
13	N. beau, froid	S-O. beau.	S-O. beau.
14	S-E. beau, glace, brouillards.	S. *idem.* doux.	S. *idem.* doux.
15	S. c. v. froid, pl.	N-O. c. pl. gr. v.	O. beau, froid.
16	O. couv. pl. vent.	N-O. beau.	N. *idem.*
17	N. beau, *gelée bl.* brouillards.	S-O. couvert, pluie.	S-O. couvert.
18	S-O. c. gr. vent.	S-O. nu. *tempête.*	S-O. beau, gr. v.
19	S-O. *idem.*	O. couv. vent.	S-O. couvert.
20	O. couv. doux.	O. beau, doux.	S-O. beau, doux.
21	S. beau, chaud.	S. couvert, doux.	S. couvert, doux.
22	N-O. couv. pl.	O. beau, froid.	N-O. beau, froid.
23	N. beau, *glace.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
24	N-E. *idem.*	S. *idem.* vent.	E. *idem.*
25	E. nuages.	N-O. beau.	N. beau.
26	E. couv. doux.	S-O. *id.* doux.	O. *idem.* doux.
27	S-O. nu. brouill.	S. nuages, chaud.	S-E. *idem.*
28	S-E. nuages.	S. couv. pl. vent.	S-O. beau, vent.
29	S. nuages.	S. nuages.	S-O. nu. *aur. bor.*
30	O. couv. pluie.	S-O. couvert.	S-O. nuages.
31	O. nuagvs, pluie.	N-O. n. pl. *gr. ton.*	S-O. couvert.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 16, 1 deg. le 27
Moindre degré de chaleur . . . . . 1, 2 le 24

Chaleur moyenne . . . . . 7, 4 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 6, 0 le 6
Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 4, 11 le 16

Elévation moyenne . . . . . 28 p. 0, 0

Nombre de jours de Beau 8
de Couvert . . . 14
de Nuages 9
de Vent 10
de Tonnerre . . . 1
de Brouillard. . . 3
de Pluie 13
de Gréle 2
d'Aur. boréale . . 1

Quantité de Pluie . . . . . 10, 8 lignes.
D'Evaporation 33, 0
Différence 22, 4

Le vent a soufflé du N. . . . . 3 fois.
N.-E. 1
N.-O. 4
S. 5
S.-E. 1
S.-O. 9
E. 2
O. 5

TEMPÉRATURE : Assez douce & assez séche ; les productions de la terre plus tardives de trois semaines que l'année derniere.

MALADIES : Nous avons eu quelques fievres putrides malignes dont personne n'est mort.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er avril 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mars 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été plus doux & plus agréable qu'il ne l'eſt ordinairement dans le cours de ce mois : nous avons eu beaucoup de jours ſereins, & peu de pluie.

La liqueur du thermometre n'eſt deſcendue, aucun jour, plus bas que le terme de 2 ½ degrés au-deſſus de celui de la congélation ; vers la fin du mois il a été obſervé, nombre de jours, au-deſſus du terme du tempéré. Le 21 il s'eſt élevé à 12 degrés, & à 12 ½ degrés le 28.

Le mercure, dans le barometre, s'eſt maintenu tout le mois à la hauteur de 28 pouces, ou très près de ce terme. Le 6 il s'eſt élevé à celui de 28 pouces 3 ½ lignes, & à 28 pouces 4 lignes le 10 & le 14.

Les vents ont varié : mais ils ont ſoufflé le plus ſouvent du ſud & de l'oueſt.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 ½ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 ½ degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 8 ½ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 ½ lig.

Le vent a ſoufflé 3 fois du nord.	10 fois du ſud vers l'oueſt.
1 fois de l'eſt.	10 fois de l'oueſt.
3 fois du ſud vers l'eſt.	4 fois du nord vers l'oueſt.
9 fois du ſud.	

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.	1 jour de grêle.
1 jour de neige.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mars 1780.

NOUS avons vu, ce mois, encore quelques personnes attaquées de la petite-vérole ; mais cette maladie ne s'eſt pas fort étendue. J'ai traité une dame religieuſe de notre hôpital de Comteſſe, d'une confluente fâcheuſe dont elle eſt bien rétablie après avoir couru quelques dangers.

Dans le peuple, nombre de perſonnes ont encore été infectées de la fievre putride maligne, portant à la tête. Le point eſſentiel de la cure, après des ſaignées ſuffiſantes, conſiſtoit à tenir le ventre libre, dans tout le cours de la maladie, par des lavemens & par des minoratifs anti-phlogiſtiques & anti-ſeptiques, tels qu'une décoction de tamarins avec du nitre & de la manne. Le kinkina étoit rarement indiqué : il étoit même nuiſible dans le cas de l'engouement de la tête & des viſceres du bas-ventre. Dans ce dernier cas, nous nous ſommes bien trouvés des potions huileuſes, acidulées avec le jus d'oranges ou le ſuc de citron.

Vers la fin du mois nous avons vu beaucoup de points de côté pleurétiques, compliqués, dans quelques perſonnes, de fievre continue rémittente. L'opiniâtreté du point a obligé aſſez ſouvent de recourir à un véſicatoire ſur le côté, qui a obvié aux ſuites fâcheuſes qu'on avoit à craindre.

Les rhumatiſmes inflammatoires continuoient. Cette maladie étoit ſi opiniâtre, que la plûpart de ceux qui en avoient été attaqués dès le commencement du mois dernier, n'étoient point encore rétablis à la fin de celui-ci, quoiqu'on leur eût adminiſtré les remedes les mieux indiqués.

Nombre de perſonnes ont eſſuyé des atteintes d'apoplexie & de paralyſie : nous ne connoiſſons perſonne qui y ait ſuccombé ; mais quelques-uns ſont reſtés paralyſés de quelques membres.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Hiſtoire médicale des maladies dyſentériques qui affligerent la province du Maine en 1779 ; moyens convenables pour combattre avec ſuccès le mal principal & les accidens qui en ſont la ſuite ; par m. VETILLARD, *docteur en médecine, membre du college des médecins du Mans, médecin de* MONSIEUR, *frere du roi, &c.... Au Mans, chez* Charles Monnoyer, *imprimeur du roi, de* MONSIEUR, *& de monſeigneur l'Evêque, avec approbation, & ſous le privilege de la ſociété royale de médecine, 1779.* in-12. *74 pag.*

Cette diſſertation eſt l'ouvrage d'un praticien inſtruit, & qui peint avec ſenſibilité les maux qu'il s'eſt efforcé d'adoucir.

Les grands remedes contre la rage, l'épilepſie, les vertiges & vapeurs qui ont atteinte à ce mal, & autres infirmités ; par m. LE JAYANT, curé de Notre-Dame de la Quinte, près le Mans. Au Mans, chez Charles Monnoyer, *&c. avec permiſſion, 1780. A Paris, chez la veuve* Sauvage.

Beaucoup de zele, infiniment peu de lumieres.

ERRATA.

Journal d'avril dernier, *pag.* 312, *lig.* 7, *des bilieux en intermittentes*, liſez *des fievres bilieuſes en intermittentes.*

TABLE

DU MOIS DE MAI 1780.

Extrait. De china china in ſynochis putribus animadverſiones PETRI JOANNIS VASTAPANI, med. *page* 385

Réflexions ſur quelques remedes, &c.; par m. BRIOUDE, *méd.* 397

Obſervation ſur le danger des ligatures, &c.; par m. SUMEIRE, *méd.* 413

Obſervation ſur une hernie de la plevre; par m. GRATELOUP, *méd.* 416

Obſervation ſur les effets funeſtes des noyaux de prunes; par m. JAYMES, *chir.* 424

Suite & fin *de la diſſertation ſur la fievre miliaire des femmes en couche; par* m. PLANCHON, *méd.* 432

Extrait des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les 2 & 16 mars* 1780. 469

Obſervations météor. faites à Montmorenci. 474

Obſervations météor. faites à Lille. 477

Maladies qui ont régné à Lille. 478

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 479

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de mai 1780. A Paris, ce 24 avril 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1780.

EXTRAIT.

ESSAIS sur l'art d'imiter les eaux minérales, ou *de la connoissance des eaux minérales, & de la maniere de se les procurer en les composant soi-même, dans tous les temps & dans tous les lieux; par m. DUCHANOY, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon.*

Non auro myrrhâque bibunt sed gurgite pleno :
Vita redit ; satis est populis.
LUCAN. *Pharsal. lib.* IV.

Prix 3 ℔ relié. A Paris, chez Mé-

quignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis Saint-Côme*, 1780, *avec approbation & privilege du roi.*

LES uſages anciens de la faculté de médecine de Paris, obligeoient ſes membres à ſoumettre leurs travaux à la cenſure de la compagnie, lorſqu'ils avoient le deſſein de les rendre publics par la voie de l'impreſſion. Long-temps cette ſage coutume fut obſervée pour le bien des peuples, & au grand avantage de la doctrine médicale : elle étoit un frein ſalutaire, deſtiné à contenir, dans de juſtes bornes, la folle & dangereuſe ambition d'enfanter & d'accréditer des ſyſtêmes; &, ce qu'il y a de pis, de les faire ſervir de baſe à des méthodes curatives nouvelles.

En effet, malgré la juſteſſe apparente des raiſonnemens employés par leurs inventeurs, l'expérience force bientôt les médecins ſages & prudens à les rejetter ; on les oublie : la vraie médecine & les préceptes de tout temps enſeignés dans l'école de Paris ſubſiſtent. Combien d'ouvrages publiés depuis le milieu du dernier ſiécle juſqu'à ce jour, fourniroient de preuves de ce que nous avançons ? Celui de m. *Duchanoy* n'eſt pas de ce nombre, ſon utilité réelle lui a mérité une approbation flatteuſe que ſon auteur deſiroit, & qu'il a obtenue.

Les commiſſaires de la faculté de médecine, nommés pour examiner les travaux de m. *D.*, dans leur rapport imprimé à la fin de ſon ouvrage, après en avoir expoſé ſuccinctement le plan & les vues intéreſſantes, s'expriment ainſi : « Cet énoncé » ſeul, doit faire ſentir de quelle utilité un » ouvrage ſemblable doit être pour la ſociété en général, & pour la médecine » en particulier. Il eſt telles circonſtances, » priſes de la ſaiſon, ou de l'éloignement, » même dans la capitale, où le médecin, » faute de pouvoir ſe procurer des eaux » naturelles, fraîches & nouvellement priſes à la ſource, eſt forcé d'en employer » d'anciennes ſouvent épuiſées, & perd » ainſi un temps précieux pour la guériſon, lequel, ſans ce perfide ſecours, auroit été, à l'aide d'autres remedes, plus » utilement employé.

» Un plus grand inconvénient encore, » c'eſt celui qui réſulte du prix que l'éloignement & les frais du tranſport rendent déjà conſidérable, & que l'eſpece d'adminiſtration a rendu exceſſif. » De-là vient que l'uſage en eſt interdit ſouvent à l'homme d'une fortune » bornée, & toujours à coup ſûr à l'indigent.

» C'eſt ſur-tout ce dernier motif, ſi » louable & ſi ſacré pour tous ceux qui

» ſont attachés au bien public, qui nous » paroît avoir engagé, encouragé & ſou- » tenu l'auteur dans le travail pénible & » diſpendieux qu'ont exigé les recherches » & les expériences néceſſaires à ſon deſ- » ſein ». *Page* 373.

Les mêmes commiſſaires prononcent un peu plus loin, que m. *Duchanoy* « n'a » rien négligé de tout ce qui peut rendre » ſon ouvrage utile & intéreſſant ; tou- » jours ſobre dans ſes conjectures, s'il ſe » livre quelquefois à des ſpéculations, à la » théorie, cependant il en revient tou- » jours aux faits, & à l'expérience qui eſt » le ſeul guide raiſonnable qu'on puiſſe » ſuivre ſur cette matiere difficile, comme » ſur tous les autres objets de la ſaine » phyſique & de la médecine. L'on peut » dire en général, que lorſqu'il poſe des » principes ce n'eſt pas d'après des opi- » nions, mais, autant qu'il le peut, ſur » ſes propres expériences & d'après les » travaux bien conſtatés des auteurs dif- » férens qui ont le mieux écrit & penſé » ſur cette matiere ».

Nous ne porterons point d'autre jugement ſur les travaux de m. *Duchanoy*, que celui de la faculté de médecine qui, adoptant unanimement le rapport de mm. les commiſſaires, a néanmoins engagé l'auteur à continuer de s'occuper du même

objet, pour lui donner toute la perfection que ſa grande importance exige.

M. *Duchanoy* traite d'abord avec étendue du *gas* ou *air fixe*, il expoſe les noms divers & la différente maniere de l'enviſager des auteurs qui l'ont précédé ; il donne une méthode ſimple, facile & peu diſpendieuſe de l'obtenir en très-grande quantité ; rapporte & diſcute tout ce qui a été dit à cet égard ; & conſidere enfin ce principe, nouvellement découvert, dans les changemens qu'il rapporte, en ſe combinant avec une eau pure & ſimple.

C'eſt à ce ſeul principe qu'on doit attribuer les vertus & les qualités ſenſibles des eaux minérales connues autrefois ſous le nom d'eaux acidules. M. *Duchanoy* les appelle gaſeuſes, parce qu'il eſt aujourd'hui prouvé & reconnu que le goût vif & piquant, le *gratter* de ces eaux dépend d'un principe éthéré, fugitif, qui eſt le *gas*, quelque nom d'ailleurs qu'on donne à ce principe.

Les eaux gaſeuſes ſont inodores, elles pétillent, ont un goût piquant, enivrent ; le principe volatil qui s'en échappe fait ſauter les bouchons des bouteilles, & même les caſſe quelquefois ; il eſt ſi fugace que le ſimple mouvement, une légere chaleur ſuffiſent pour le diſſiper. Ces eaux peuvent contenir du gas en ſurabondance,

& qui n'a pu se combiner avec elles, elles sont alors spiritueuses ; sinon elles sont simplement gaseuses, lorsqu'elles ne contiennent que le gas qui s'est neutralisé. Il est aisé de voir que les premieres peuvent facilement passer à l'état des secondes.

Ainsi, tandis qu'une certaine quantité de *gas* reste avec toutes ses propriétés dans les eaux, une partie de cet esprit se combine avec l'eau même, & la minéralise. Il en résulte un nouveau mixte que m. *Duchanoy* nomme *acide gaseux*, & qu'il prouve être très-différent du *gas* même. Parmi les diverses propriétés qui les distinguent, nous citerons celle qu'a cet acide d'agir vivement sur le fer, de le dissoudre & d'en faire un sel martial, au lieu que le *gas* le décompose, & qu'il en résulte un air inflammable. L'acide gaseux agit également sur la terre calcaire, il la dissout & en fait un sel neutre ; le *gas* au contraire n'a aucune action sur elle. Cette distinction essentielle entre le *gas* & l'acide gaseux, distinction prise dans la nature même de ces deux êtres, donne à m. *Duchanoy*, dans la suite de l'ouvrage, la facilité de résoudre quantité de problêmes auxquels les chymistes avoient en vain fait l'application des théories ordinaires.

Les eaux alkalines que l'auteur examine après les eaux ſimplement gaſeuſes, ſont reconnoiſſables par des moyens connus de tous les chymiſtes, mais ces moyens ne ſont pas tous également sûrs; ainſi, dit m. *D.*, l'efferveſcence avec les acides ne peut donner qu'une préſomption de la préſence de l'alkali; car, indépendamment de ce que les eaux qui tiennent en diſſolution de la terre abſorbante ou de la terre calcaire, donnent lieu au même effet, il eſt certain que les ſimples eaux gaſeuſes occaſionnent le même mouvement, le *gas* ſe dégageant lorſqu'un acide plus puiſſant que lui vient s'emparer de l'eau qu'il neutraliſoit. L'épreuve des ſels à baſe terreuſe, qui devroient ſe décompoſer dans les eaux alkalines, n'eſt pas plus déciſive; parce que, ainſi que le remarque m. *Duchanoy*, preſque toutes les eaux alkalines, froides ou thermales, ſont en même temps gaſeuſes, & que le *gas* eſt un moyen ſingulier de ſuſpendre, en parfaite diſſolution, dans une même eau, des ſels alkalins, terreux, & même métalliques.

Auſſi l'alkali des eaux minérales n'eſt-il pas un alkali pur, ſon goût très-adouci en comparaiſon de celui de l'alkali ordinaire, ſoit minéral, ſoit végétal (car les deux ſe rencontrent également dans les eaux), le fait déjà préſumer, & l'expérience prouve

qu'il eſt réellement combiné avec l'acide gaſeux, & qu'en augmentant la proportion de cet acide, on peut parvenir à faire entiérement diſparoître la ſaveur alkaline. M. *Duchanoy* conjecture que le ſel neutre réſultant de cette union pourra devenir d'un uſage très-avantageux dans la pratique. Pour s'aſſurer de la maniere d'être de l'acide gaſeux & du gas dans les eaux alkalines, il a fait pluſieurs expériences dont il réſulte, 1°. « que l'alkali » minéral & végétal s'uniſſent dans l'eau » avec l'acide gaſeux qu'ils rencontrent ; » 2°. que l'union de ces deux ſubſtances » (l'acide & l'alkali) forme un compoſé » neutre que l'on peut appeller ſel alkalin » minéral, ou ſel alkalin végétal gaſeux, » ſuivant la nature de l'alkali qui forme » la baſe de ces ſels neutres; 3°. que l'al- » kali végétal abſorbe une bien plus grande » quantité d'acide que l'alkali minéral ; » 4°. que les eaux alkalines gaſeuſes con- » tiennent de l'alkali neutraliſé & de l'a- » cide gaſeux libre qui les rend ſpiri- » tueuſes ; 5°. enfin qu'on a les moyens » de faire des eaux alkalines ſemblables » aux naturelles, ſoit qu'elles ſoient ſpi- » ritueuſes ou qu'elles ne le ſoient pas ».

L'alkali ainſi neutraliſé perd la propriété de précipitant à l'égard des ſels terreux & métalliques ; mais il ſe décom-

poſe très-aiſément, la baſe eſt ſi fixe & l'acide ſi volatil, qu'ils ſont très-aiſément divorce, & c'eſt ce qui a donné le change dans la plûpart des analyſes d'eaux minérales.

Dans les eaux minérales terreuſes, la terre eſt ſous trois états différens comme l'alkali; ou elle eſt ſimple & pure, ou elle eſt combinée avec l'air fixe, ou unie à un acide, ſoit vitriolique, marin, nitreux, ſoit gaſeux. La terre, dans ſon état de ſimplicité & de pureté, eſt ſoluble dans l'eau; ainſi la chaux, lorſque l'air fixe qui la conſtituoit terre calcaire en a été totalement chaſſé, eſt très-ſoluble tandis que la terre calcaire elle-même ne l'eſt pas. Cependant on la trouve en grande abondance dans pluſieurs eaux gaſeuſes & ſpiritueuſes; mais ce n'eſt pas à la ſolubilité des terres ramenées à leur ſimplicité, qu'on doit, ſelon m. *Duchanoy*, leur préſence dans la plûpart de ces eaux: elles y ſont ſous la forme d'un ſel neutre gaſeux. L'air fixe ou le *gas*, en paſſant à l'état d'acide gaſeux, acquiert la propriété d'agir puiſſamment ſur la terre calcaire; de-là vient que l'air fixe, après avoir précipité en terre calcaire la chaux de ſa diſſolution, peut enſuite la rediſſoudre.

Il n'eſt point d'eaux minérales auſſi

communes que les eaux ferrugineuſes ; toutes nos provinces en ſont abondamment pourvues : m. *Duchanoy* remarque qu'on les a analyſées ſans reconnoître à quel principe étoit dûe la ſolubilité du fer dans l'eau. On avoit, à la vérité, remarqué que le fer étoit ſuſceptible de ſe diſſoudre dans l'eau pure ſans aucun intermede ; mais, pour cela, il faut que le fer ait tout ſon phlogiſtique, & ſon union avec l'eau eſt ſi foible, que l'air atmoſphérique ſeul le précipite ; la chaleur la plus légere en fait autant : auſſi m. *Duchanoy* les croit eſſentiellement froides, &, ſi elles exiſtent dans la nature, extrêmement rares. Les eaux martiales vitrioliques qui, d'après la théorie qui les faiſoit naître de la décompoſition des pyrites devroient être bien plus communes, ſont également cependant très-rares. Le vitriol ſe décompoſe dans l'eau avec la plus grande facilité, le temps ſeul, la chaleur, les terres abſorbantes, en précipitent le fer. Quoique la plûpart des eaux ferrugineuſes aient obtenu l'épithete de vitrioliques, c'eſt une fauſſe dénomination que rejette m. *Duchanoy*.

Cependant quelquefois ce ſel martial réſiſte à tant de moyens de deſtruction. Ce phénomene, qui eſt reſté juſqu'ici ſans explication ſatisfaiſante, a beaucoup

occupé m. *Monet*. Il avoit cru trouver la ſolution du problême dans la difficulté preſque invincible de ſéparer le vitriol de certains ſels dans l'analyſe des eaux qui en contiennent. « Il réſulte des expériences de » cet infatigable chymiſte, 1°. que le vi» triol & le ſel d'epſom s'uniſſent & ſe » combinent enſemble avec la plus grande » facilité ; 2°. que le vitriol martial a la » propriété très-étendue de ſe combiner, » même de ſe cryſtalliſer avec d'autres » ſels, en des formes régulieres ; 3°. que » c'eſt l'union du vitriol parfait avec le » ſel d'epſom, qui a formé tout le difficile » dans l'analyſe des eaux minérales vitrio» liques ».

« Cette théorie paroît ſi ſimple, con» tinue m. *Duchanoy*, ſi naturelle, qu'elle » ſemble ne rien laiſſer à deſirer ». Cependant des expériences multipliées l'ont convaincu que ces ſels ſurcompoſés ſe décompoſoient tous par la préſence de la terre abſorbante, & il a été obligé de renoncer à la théorie de m. *Monet*.

C'eſt au *gas*, ou à l'acide gaſeux plutôt, que m. *Duchanoy* attribue la propriété de tenir en diſſolution quantité de ſubſtances différentes dans les eaux ferrugineuſes. Avant d'entrer en matiere, il obſerve que le vitriol ordinaire eſt un ſel avec excès dans ſa baſe, & qu'en ajoutant de l'acide

vitriolique à l'eau où on l'a fait diſſoudre, il s'adoucit ſinguliérement, & prend le goût qu'on lui reconnoît dans les eaux minérales; enſuite que la terre martiale eſt preſque totalement argilleuſe : concluſion qu'il a priſe de ce qu'ayant précipité par l'alkali fixe la terre du vitriol, & ayant diſſout de nouveau le précipité par l'acide vitriolique, il a obtenu, ſur quarante grains de précipité, trente-ſix grains de véritable alun. M. *Duchanoy* regarde l'acide gaſeux comme étant le vrai diſſolvant du fer : dans les eaux il nomme ſel martial gaſeux le ſel qui réſulte de leur union, & aſſure qu'aucun précipitant n'a d'action ſur ce ſel neutre métallique, quoique la volatilité de ſon acide en occaſionne la décompoſition à l'air libre : l'expérience a prouvé à m. *Duchanoy* la vérité de toutes ces aſſertions.

Si le fer pur, tenu en diſſolution dans une eau gaſeuſe, élude l'action des réactifs, le vitriol, ce ſel ſi facile à décompoſer, même dans l'eau diſtillée, n'éprouve également aucune précipitation dans les eaux aérées. L'acide gaſeux a même la propriété, comme l'acide vitriolique, d'adoucir l'âcreté de ce ſel, & de lui communiquer le goût moëlleux & douceâtre qu'on lui trouve dans les eaux naturelles.

Parmi les eaux ferrugineuſes, les

unes peuvent être regardées comme gaſeuſes, & les autres comme ne contenant pas de *gas*. Il n'en eſt pas moins vrai, ſelon m. *Duchanoy*, que c'eſt à la préſence de l'acide gaſeux qu'elles doivent toutes également le fer qu'elles tiennent en diſſolution; leur ſeule différence venant de la ſurabondance de l'air fixe dans certaines eaux; ſurabondance qui va ſouvent juſqu'à les rendre ſpiritueuſes.

Cette différence en met une très-grande dans les propriétés de ces eaux, & m. *Duchanoy* a vraiment raiſon de ne pas ſouffrir que l'on diſtingue l'acide gaſeux dans les eaux qui contiennent un ſel martial gaſeux, plus qu'on ne conſidere à part l'acide marin ou l'acide vitriolique dans les eaux qui contiennent du ſel gemme, ou du ſel de *Glauber*.

M. *Duchanoy* met au nombre des eaux minérales les eaux thermales ſimples, & qui, à leur chaleur près, ne contiennent aucun principe appréciable qui puiſſe les différencier de l'eau commune. Il ne regarde pas cependant comme indifférent le choix qu'on peut en faire; parce que, indépendamment du degré de chaleur qui peut occaſionner des effets très-différens ſur l'économie animale, il croit que les propriétés que l'on a remarquées dans les eaux de ſource, de riviere,

de pluie & de neige, dont les unes ſont plus légeres, ou plus faciles à ſe corrompre, ou enfin plus mal-ſaines que les autres, peuvent nous conduire à admettre des différences dans ces eaux, & ces variétés lui paroiſſent un objet de recherches utiles.

D'après une table des différens degrés de chaleur des eaux thermales meſurées au thermometre de *Réaumur*, que m. *Duchanoy* joint à ſon ouvrage, il conclud que leur réputation n'eſt dûe qu'à leur chaleur, & que les plus chaudes ſont les plus recommandées ſans qu'on ait grand égard à la quantité des principes qu'elles contiennent d'ailleurs; cette préférence lui paroît fondée en raiſon, & mériter, de la part des médecins, une attention particuliere.

Malgré la facilité avec laquelle la chaleur chaſſe l'air fixe de l'eau, il y a des eaux chaudes gaſeuſes, elles ne ſont pas rares: le *gas* peut même s'y trouver en aſſez grande quantité, pour qu'elles ſoient ſpiritueuſes. M. *Duchanoy* en cite pluſieurs. Dans d'autres eaux thermales, il n'y a d'acide gaſeux que celui qui eſt uni & neutraliſé avec différentes ſubſtances. Leur théorie, quelles que ſoient les baſes qui neutraliſent l'acide gaſeux, eſt la même que celles des eaux froides, &

m. *Duchanoy* y renvoie ; en obſervant toutefois que l'acide gaſeux eſt plus aiſément maſqué dans les eaux chaudes que dans les autres, à cauſe des principes odorans & de haut goût, ſoit du ſoufre, ſoit du bitume ou autres matieres qui s'y rencontrent plus ſouvent.

Il nous reſte à faire connoître, d'après m. *Duchanoy*, les eaux ſavonneuſes, ſulphureuſes, bitumineuſes & ſalines.

Ces eaux ſont, pour la plûpart, des eaux thermales : les premieres, quoique très-abondantes & douées de vertus précieuſes, ont été ſinguliérement négligées par les ſavans qui ſe ſont occupés de l'analyſe des eaux minérales ; elles ſont claires, ſans goût ni odeur, & ſeulement remarquables par une ſorte de douceur & d'onctuoſité dont on a cru peu néceſſaire de rechercher l'origine : on l'attribuoit vaguement à des matieres graſſes, huileuſes, bitumineuſes. M. *Duchanoy* nous apprend « que cette matiere onctueuſe, ſur » laquelle il veut réveiller les eſprits ob» ſervateurs, n'eſt autre choſe qu'une terre » ſoluble & très-douce, un vrai ſavon » foſſile, en un mot, la terre argilleuſe ». Ce principe, ſelon lui, mérite, dans les eaux où il ſe trouve, la plus grande attention de la part des médecins : ſon action ſur les corps gras, ſa facilité à s'unir

au phlogiſtique, la propriété qu'il a d'émouſſer l'âcreté de toutes les ſubſtances ſalines, & particuliérement du vitriol, ſont autant de qualités par leſquelles l'auteur établit la ſolidité du jugement qu'il a porté ſur les vertus médicinales de l'argille, qui ſont très-peu connues.

L'odeur d'hépar que beaucoup de ſources exhalent, ont fait donner aux eaux qu'elles verſent la dénomination d'eaux ſulphureuſes; elles ſont aſſez communes: leur goût eſt déſagréable, leur odeur celle des œufs gâtés; elles ont la propriété de noircir l'argent; quoique preſque toutes thermales, une légere chaleur, le libre accès de l'air, ſuffiſent pour faire diſparoître tous ces caracteres.

Ces eaux contiennent-elles du ſoufre ou non? Pluſieurs célebres chymiſtes s'obſtinent à n'en reconnoître dans aucune de ces ſources, & prétendent que leur odeur eſt dûe au ſeul phlogiſtique. En leur accordant cette derniere aſſertion, m. *Duchanoy* place la queſtion ſous ſon vrai point de vue, lorſqu'il ajoute que l'analyſe, faite ultérieurement de ces eaux, montre ſi le phlogiſtique venoit d'un foye de ſoufre en décompoſition, auquel cas on y trouve de l'acide vitriolique combiné, ou de quelque autre ſubſtance. Effectivement le ſoufre n'ayant par lui-même

aucune

aucune odeur, l'acide qui entre dans ſa compoſition n'en ayant pas davantage, non plus que l'alkali qui contribue à former le foye de ſoufre, on ne peut attribuer qu'au phlogiſtique l'odeur des eaux vraiment ſulphureuſes. M. *Duchanoy* répond d'une maniere ſatisfaiſante aux preuves que l'on a cru donner de la non exiſtence de l'hépar ſulphureux dans certaines eaux, & rend compte enſuite de ſon travail pour en reconnoître la nature. Il réſulte de ſes expériences, 1°. « que la dou-
» ceur des eaux ferrugineuſes eſt ſpécia-
» lement dûe à une portion plus ou moins
» conſidérable de terre argilleuſe ou ſchi-
» teuſe qu'elles tiennent en diſſolution,
» ou à un hépar fait avec la magnéſie ;
» 2°. que leur odeur dépend du phlogiſti-
» que dont elles ſont imprégnées, ſoit
» qu'il ſoit ſeul dans ces eaux, ſoit qu'il
» ſoit uni à l'argille, ou ſous la forme
» d'hépar, ou ſous celle d'eſprit ſulphu-
» reux ; 3°. que les matieres glaireuſes in-
» flammables que l'analyſe y rencontre
» ſouvent, n'eſt autre choſe qu'une ar-
» gille phlogiſtiquée, & non du ſoufre ;
» 4°. que les eaux où ſe trouve l'argille
» ſont, toutes choſes égales d'ailleurs,
» bien plus précieuſes que celles qui ne
» charient point cette terre ſavonneuſe ;

» 5°. qu'elles ont des vertus très-différentes, &c. . . . ».

M. *Duchanoy*, à l'article des eaux bitumineuſes, fait d'abord l'énumération de pluſieurs ſources qui entraînent du pétrole plus ou moins pur, & en aſſez grande abondance pour en faire un objet de commerce : il ne les met point au nombre des eaux médicinales, ſe conformant en cela à l'uſage commun. Puis il examine ſi c'eſt avec raiſon que les analyſes anciennes ont annoncé du bitume dans preſque toutes les eaux minérales. « L'on imaginoit, dit-il, fauſſement que les eaux » qui, au tact & à l'œil, paroiſſent graſſes » & onctueuſes, ſavonneuſes enfin, tenoient preſque toujours ces propriétés » des bitumes ; on croyoit également que » tout réſidu inflammable étoit ſulphureux » ou bitumineux, & le plus ſouvent l'un » & l'autre ». Il ſe plaint qu'aujourd'hui on on ait paſſé à l'excès oppoſé ; à peine parle-t-on d'avoir rencontré du bitume dans aucune analyſe. Sans prendre un parti poſitif, m. *Duchanoy* penſe que l'argille peut déterminer les effets que l'on croyoit venir de la préſence du bitume, puiſque cette terre, ainſi que l'alkali, a de l'action ſur les bitumes, & forme avec eux des ſavons ; & cette action, qu'on ne peut révoquer en doute, lui paroît devoir au

moins faire ſuſpendre tout jugement juſqu'à des expériences ultérieures.

En terminant ſon traité par l'hiſtoire des eaux ſalines, m. *Duchanoy* nous dit qu'il n'y a point de théorie ſi ſimple, ſi lumineuſe que la leur, & qu'elles ne ſont que de l'eau qui s'eſt chargée de ſels dans ſon cours ſouterrein : il reſte cependant à expliquer comment ces différens ſels ſe forment, ſe réuniſſent & ſe mêlent ſur ſon cours dans le ſein de la terre. Quoi qu'il en ſoit, m. *Duchanoy* fait l'énumération des différens ſels neutres que l'analyſe y découvre, & ajoute « qu'on trouve » en outre, preſque dans toutes, de la » terre abſorbante & de la ſélénité; qu'on » y obſerve auſſi quelquefois une terre » martiale ou argilleuſe, du bitume, du » ſoufre, quelque choſe d'odorant, & de » l'eſprit qui les rendent plus compoſées ».

A la ſuite de chaque genre d'eaux minérales, dont m. *Duchanoy* s'occupe dans ſon ouvrage, il préſente la notice des eaux naturelles qui y ont rapport, & en fait une analyſe ſuccincte qui ſert de baſe à un procédé ſimple & facile de les imiter parfaitement pour la plûpart. M. *Duchanoy*, en ne donnant à ſon ouvrage que le titre modeſte d'*eſſais*, a reconnu le premier que diverſes parties, quoiqu'heureuſement conçues & eſquiſſées, attendoient de nou-

velles recherches & de nouvelles expériences. Nous ne doutons pas que, dirigées par la même pénétration qui a éclairé m. *Duchanoy* dans ſon premier travail, elles ne perfectionnent infiniment la théorie des eaux minérales.

OBSERVATION

SUR la dyſenterie qui a régné à Tréguier en baſſe Bretagne, & dans les environs; par m. DIEULEVEUT, *médecin de cette ville.*

Depuis plus de deux mois (1) cette contrée eſt en proie à la dyſenterie; cette maladie étant accompagnée de fievre dans les commencemens, j'ai fait faire quelques ſaignées : elles ont jetté les malades, même les plus robuſtes, dans l'abattement, les accidens ont été plus graves, le péril plus éminent, & la maladie a duré plus long-temps; la convaleſcence a été plus longue & plus pénible. Ce qui m'a déterminé à être très-circonſpect ſur l'emploi de ce moyen curatif, & avec d'autant plus de raiſon, que le ſang que l'on avoit tiré

(1) Cette obſervation eſt datée du mois de janvier 1780.

étoit plutôt gluant, visqueux, qu'inflammatoire.

Les vomitifs n'ont pas mieux réussi. Ils ont donné lieu à des hoquets opiniâtres dans le cours de la maladie, à des anxiétés précordiales, à une plus grande sensibilité vers l'estomac, à une altération très-fatigante, & au froid des extrémités. C'est pourquoi, éclairé par l'événement, je n'y ai eu recours que quand l'indication étoit si pressante que je n'ai pu m'en dispenser : la langue étoit rarement chargée.

Le traitement, que j'ai suivi avec un succès vraiment satisfaisant, a été fort simple. J'ai insisté particuliérement sur les mucilagineux & sur les anti-putrides. L'eau de graine de lin & d'oseille, l'eau de riz acidulée avec de l'esprit de vitriol, l'eau & le vinaigre édulcorés avec du sucre, la décoction d'orge, d'avoine avec une pomme de rainette coupée par tranches, la crême de tartre, les tamarins, la limonade cuite ; toutes ces boissons aiguisées avec un grain d'émétique par pinte. Toutes les heures j'ai fait donner une cuillerée de jus épuré d'oseille, rendu encore plus acide avec l'esprit de vitriol, & une petite quantité de syrop de limons, de coing ou de vinaigre.

S'il y avoit des vers, j'ajoutois à cette potion la décoction de *semen contra*, de

coralline ordinaire ou de Corſe, & un peu de thériaque ſi les malades étoient foibles & épuiſés.

Les coliques étoient calmées par l'application d'un cataplaſme de pulpes émollientes, ſur le ventre; on le renouvelloit toutes les ſix heures, & on le continuoit tant que duroient les douleurs. Les lavemens faits avec la décoction de graine de lin ont produit d'excellens effets. J'ai conſeillé aux malades de ſe laver le fondement avec cette même décoction, toutes les fois qu'ils ſe préſentoient ſur le baſſin; ce qui a beaucoup adouci les douleurs & le teneſme. Les bouillons de tripes, & toutes les décoctions graſſes & animales, occaſionnoient de la chaleur & plus d'irritation dans les entrailles.

J'ai banni du traitement toute eſpece de conſommé, de gelées de viande, & les ſubſtances animales, ayant obſervé qu'elles allumoient la fievre : elles étoient remplacées par une forte purée de carottes bien tamiſées, qu'on faiſoit bouillir avec du riz ou quelques croutes de pain rôties; on y ajoutoit force oſeille, avant de retirer le pot du feu. Deux ou trois fois le jour on délayoit un jaune d'œuf dans chaque bouillon, pour ceux qui avoient beſoin d'être nourris.

Quand il ſurvenoit des difficultés d'uri-

ner, je les calmois avec une émulsion légere, ou un lait d'amandes avec un gros de gomme arabique en dissolution, ou un nouet de graine de lin. Je tâchois d'éviter les grandes évacuations, parce que, dépouillant le sang de sa férosité, elles laissoient les sucs épais qui, devenant bientôt âcres, agaçoient les voies urinaires, & occasionnoient ces symptômes. En général je donnois à boire peu à la fois, mais souvent. J'ai redouté les cordiaux, les potions anodines, calmantes & astringentes, même sur le déclin.

Telle a été constamment ma méthode pendant tout le cours de la maladie, jusqu'à ce que la cessation des accidens assurât une vraie convalescence. Alors j'ai fait prendre, dans le jour, quelques verres d'eau seconde de chaux avec le lait, la décoction de simarouba ou de kinkina, soit émulsionnée, soit avec le lait. Les légumes, le poisson, les crêmes de riz, de gruau, d'avoine, de sagou (aux plus riches), les jaunes d'œufs, les œufs à la coque, les soupes d'ozeille, de lait, &c. étoient les seules nourritures que je permettois pour passer insensiblement à l'usage des viandes blanches & du vin trempé de beaucoup d'eau, dans laquelle on avoit fait bouillir un peu d'orge perlé. Il est rare que j'aie été obligé de donner le

moindre minoratif ; & quand j'y ai été forcé, les tamarins & la pulpe de caſſe m'ont ſuffi.

Dans les fortes inſomnies, je rappellois le ſommeil en donnant le ſoir un amandé avec le ſucre.

J'ai eu la douce conſolation de voir ce traitement ſimple couronné des ſuccès les plus heureux. Dans le grand nombre des malades confiés à mes ſoins dans la ville, je n'en ai vu juſqu'ici mourir que trois, dont un enfant, tetant le lait d'une nourrice attaquée de la maladie, & deux adultes. L'un de ces deux derniers a été enlevé preſque ſubitement dans le cours de la maladie, par la métaſtaſe d'une humeur dartreuſe ſur la poitrine.

J'ai regardé cette maladie, non pas comme inflammatoire, mais comme dépendante des ſucs devenus épais, gluans, enſuite âcres, & tournant promptement à la putréfaction. J'ai cru devoir ranger la fievre qui accompagnoit cette dyſenterie dans la claſſe des malignes nerveuſes. Le mauvais effet des ſaignées, l'état du pouls, bien différent de celui que l'on obſerve dans les maladies inflammatoires des entrailles, l'affaiſſement, la proſtration des forces, l'inſomnie lors même qu'il n'y avoit point de douleurs, les ſoubreſauts des tendons, la nature des déjections qui

ſont tantôt noires, tantôt poracées, bilieuſes, quelquefois muqueuſes, mouſſeuſes, vermineuſes, & ſans une fétidité notable, des urines claires, limpides, abondantes dans le commencement, plus rares à la fin de la maladie, & dépoſant un ſédiment blanchâtre.... La claſſe d'hommes qui en a été plus généralement attaquée eſt celle des pauvres : un automne pluvieux & humide qui a ſuccédé à un été chaud & ſec tout enſemble, juſtifient, autant que les ſuccès du traitement, mon diagnoſtic. En effet, dans cette conſtitution de l'atmoſphere, les ſolides ont dû néceſſairement perdre de leur reſſort; la tranſpiration inſenſible a été diminuée, & même ſupprimée ; les entrailles ont ſouffert de ce reflux, les ſucs nourriciers ont dégénéré, l'eſprit vital a perdu ſon activité & ſon énergie ; de-là la lenteur dans la circulation, l'épaiſiſſement dans les humeurs, une diſpoſition à la putréfaction, &c.

EXTRAIT d'une dissertation sur une épidémie dysentérique, observée dans une étendue de pays de 8 à 10 lieues de circonférence ; par m. MAUREL, maître-ès-arts & en-chirurgie, à Bain proche Rennes en Bretagne.

M. *Maurel*, après avoir fait des réflexions judicieuses, mais qui n'offrent rien de nouveau sur la difficulté de connoître les vraies causes procatarctiques d'une épidémie régnante, & sur l'insuffisance des explications données jusqu'à ce jour, croit devoir se borner aux causes conjointes ou prochaines. Quoique le résultat de ses observations differe peu essentiellement de ce qu'a écrit sur la même épidémie m. *Dieuleveut*, médecin de Tréguier, cependant nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant le tableau de la même maladie existante en même temps à la vérité dans la même province, mais dans des lieux fort éloignés, & dont le sol est différent. Le rapprochement que l'on sera à portée de faire de ces tableaux, est, selon nous, le moyen sûr de bien connoître le vrai caractere de la maladie, & la méthode curative qui doit servir de

baſe au traitement même des ſymptômes acceſſoires qui ſouvent compliquent la maladie principale.

Je crois, dit m. *Maurel*, que la cauſe conjointe étoit l'amas d'une bile noirâtre, verte, jaune, alkaline, cauſtique, qui occaſionnoit l'irritation & la phlogoſe du canal inteſtinal, & qui, portée dans le torrent de la circulation, y excitoit une fievre qui avoit tous les caracteres de la bilieuſe putride. Rien ne confirme mieux cette théorie, que le ſuccès des moyens employés. Ils ont été préciſément ceux que tous les bons auteurs recommandent dans le traitement de la fievre bilieuſe putride, légitime, ayant toutefois égard à l'état inflammatoire des inteſtins, & aux déjections fréquentes.

La maladie n'a pas eu le même degré d'intenſité chez tous ceux qui en ont été attaqués. L'eſpece la plus mauvaiſe étoit putride & inflammatoire : elle commençoit par un friſſon quelquefois unique, quelquefois redoublé & irrégulier, ſuivi de chaleur, de nauſées, de vomiſſemens d'une bile jaune, poracée, le plus ſouvent de cardialgie, de chaleur âcre à la peau, de paroxyſmes dans des temps irréguliers, mais ordinairement le ſoir, compliqués même, chez certains ſujets, de délire, de douleurs dans tout l'abdomen, plus com-

munément autour du nombril, & quelquefois dans la région hypogaſtrique, de déjections bilieuſes, noires, jaunes, poracées, vermineuſes, muqueuſes & ſanguinolentes, de teneſme, & de ſortie & ulcération de l'anus, principalement chez les enfans.

Lorſque la maladie attaquoit un ſujet robuſte, ſanguin, dans la vigueur de l'âge, une ou deux ſaignées, les premiers jours, ont produit le meilleur effet. Les demi-lavemens émolliens, rafraîchiſſans, mucilagineux, répétés fréquemment, les boiſſons acidulées, les limonades, le ſyrop de vinaigre étendu dans l'eau, *uſque ad gratam aciditatem*, le tout pris *largo potu*.

L'ipécacuanha donné une ou deux fois, lorſque les nauſées & les vomiſſemens, la langue chargée, indiquoient la plénitude & la ſabure des premieres voies. Les purgatifs tirés de la claſſe des acides, comme tamarins, crême de tartre, combinés avec la manne, la rhubarbe & les vermifuges, ſur-tout la mouſſe de Corſe, lorſque la préſence des vers compliquoit encore la maladie, les embrocations anodines ſur tout le bas-ventre, voilà quels ont été les moyens qui m'ont réuſſi dans le premier temps, & même dans celui de l'irritation.

Dès qu'on avoit évacué une bonne partie de cette bile âcre, dès qu'on avoit émouſſé

l'âcreté de celle qui reſtoit, les ſymptômes ſe calmoient. Mais les acides étoient-ils bien propres à remplir cet objet? Je n'ignorois pas ce qu'avoit dit là-deſſus le célebre docteur *Huxham* : il aſſure, d'après l'expérience, que la bile ne devient verte que par le mélange d'un acide, & plus cet acide eſt fort, plus auſſi la couleur eſt verte & foncée, approchant même quelquefois de la couleur de l'encre; en cet état, il la regarde comme très-âcre, & même corroſive. Les boiſſons acides auroient donc dû être rejettées, comme abſolument dangereuſes; elles n'étoient donc pas propres à émouſſer, à neutraliſer, pour ainſi dire, la bile? bien loin de-là, elles devoient en augmenter l'âcreté.

Cette ſavante remarque me fit employer, dans les commencemens, l'eau de riz légere; mais ayant remarqué, dans pluſieurs ſujets, une tendance à la diſſolution, caractériſée par des taches bleuâtres, & même des plaques noirâtres aſſez larges, *vibices*, par des déjections très-putrides, je me déterminai à donner la préférence aux boiſſons acidules. D'ailleurs les acides ſont étendus ici dans une grande quantité d'eau, & enveloppés par le ſucre qu'on a ſoin d'y ajouter. Je les donnois au plus léger degré de chaleur, & même le plus ſouvent à la température de l'air; j'étois

encore encouragé dans l'emploi des acides par le docteur *Zimmerman* qui vient de donner, ſur la dyſenterie, le traité le plus méthodique qui ait jamais été fait, traité qui m'a été de la plus grande utilité : enfin je puis dire, indépendamment de toutes les autorités, en avoir tiré les plus grands avantages.

Lorſque les ſymptômes avoient diminué d'intenſité, lorſque la fievre, les douleurs de ventre étoient conſidérablement calmées, que le canal inteſtinal n'étoit plus dans l'état de phlogoſe, que même les déjections n'étoient preſque plus ſanguinolentes, mais qu'eu égard aux excrétions qui continuoient d'être bilieuſes & putrides, il étoit encore néceſſaire d'évacuer & de reſſerrer en même temps un peu, je me ſuis bien trouvé de marier les purgatifs avec l'écorce de ſimarouba, & je donnois le tout ſous la forme d'apozême. Comme il étoit eſſentiel en même temps de ſoutenir les forces, je faiſois prendre à mes malades de deux heures en deux heures une cuillerée d'une potion faite avec l'eau de fleurs d'orange, le diaſcordium, ou la thériaque ſi je ſoupçonnois des vers, le ſyrop de limons & le ſyrop d'opium décrit par m. *Baumé* dans ſes élémens de pharmacie : ce n'étoit même qu'à ce degré de la maladie, qu'il

pouvoit être permis d'employer des narcotiques.

Enfin, lorſqu'il ne s'agiſſoit plus que de reſſerrer, j'ai employé avec ſuccès le ſimarouba en ſubſtance ou en décoction, les boiſſons incraſſantes, comme les tiſanes de riz, de corne de cerf, de cachou; les potions aſtringentes avec l'eau de plantain, la conſerve de kynorrhodon, & le ſyrop de coings, les lavemens vulnéraires & aſtringens; pour alimens, quelques petites rôties au vin aromatiſées, les coulis au riz, les œufs frais & mollets, des fruits bien mûrs, en un mot, tout ce qui pouvoit nourrir, réparer les pertes, & paſſer facilement, ſans fatiguer les organes de la digeſtion. Tous ces moyens réunis conduiſoient, en aſſez peu de temps, mes malades à une heureuſe convaleſcence.

Cette méthode n'a pas pu avoir lieu dans le traitement des enfans, auprès deſquels en général la médecine eſt ſi difficile à faire. Des lavemens, l'émétique en lavage, quelques cuillerées de potion antidyſentérique, de petits paquets de poudre d'ipécacuanha & de rhubarbe, voilà tout ce qu'il a été poſſible de faire prendre, même aux plus dociles: auſſi en eſt-il mort un grand nombre, & preſque tous avec les ſignes de putréfaction & de gangrene aux inteſtins.

J'ai eu le malheur de perdre auſſi pluſieurs perſonnes cacochymes, & ſur-tout une demoiſelle qui avoit depuis long-temps le plus mauvais eſtomac. Il n'a jamais été poſſible de calmer les vomiſſemens. Son pouls, très-foible, contre-indiquoit toute eſpece d'évacuation; ſon corps étoit couvert de plaques bleuâtres très-larges; le bas-ventre, dans les commencemens, très-douloureux, eſt devenu, ſur la fin, violet & inſenſible; ſes déjections étoient d'une odeur inſupportable; elle rendoit le ſang tout pur, même par caillots: *Si dyſenteriâ laboranti, veluti carunculæ dejiciantur lethale*, HYPP. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'a été de la voir vivre trois ou quatre jours dans un pareil état.

Je n'ai point prétendu propoſer ci-devant une méthode nouvelle. Je ſais qu'elle eſt conſignée dans preſque tous les bons livres, & ſur-tout dans le traité de m. *Zimmerman*. Cependant les dyſenteries épidémiques ne ſe reſſemblent pas toujours; celle d'une année n'eſt pas celle d'une autre: on eſt comme obligé d'aller en tâtonnant, juſqu'à ce qu'on ait trouvé la vraie méthode. Telle dyſenterie veut un traitement anti-phlogiſtique, telle des purgatifs, telle autre des aſtringens, &c. La méthode que je viens de tracer, & que j'ai ſuivie, non-ſeulement eſt dogmatique,

tique, mais l'expérience a prouvé qu'elle convenoit parfaitement à l'épidémie préſente.

OBSERVATION

Sur une mort cauſée par un accès de colere à la fin de la réſolution heureuſe d'un dépôt laiteux; par m. Baumes, médecin de la faculté de Montpellier, établi à Saint-Gilles en Languedoc.

J'ai cru que l'obſervation que je communique au public, étoit une de celles qui méritent d'être publiées, à cauſe de l'iſſue infortunée qu'amena une violente colere. On verra en même-temps les avantages d'une méthode qui conduiſoit une maladie pénible à une fin heureuſe.

Madame *Meyrieu* avoit reçu de la nature une bonne conſtitution, avec un naturel aimable, mais extrêmement vif. Mariée à ſeize ans, elle eut la conſolation d'être bientôt mere. C'eſt alors qu'a commencé l'époque d'une crainte, qui ne s'eſt évanouie, que pour ſe préſenter de nouveau après ſa ſeconde couche, dans la quatrieme année de ſon mariage. Cette dame ayant perdu ſa mere par les ſuites cruelles d'un lait répandu, appréhendoit fortement de ne

pouvoir ſe ſouſtraire au ſort fatal à l'auteur de ſes jours. Cet exemple frappant, que ſon imagination vive lui retraçoit ſans ceſſe, jointe à ſa tendreſſe maternelle, la déterminerent à allaiter ſes deux fils, & ſans doute c'étoit le parti le plus prudent. Sa jeuneſſe ne fut jamais un obſtacle à une ſécrétion abondante de lait, & comme ces deux enfans en avoient toujours beaucoup tiré, il n'eſt pas ſurprenant qu'au douzieme mois du ſecond allaitement, elle reſſentit un affoibliſſement de ſa conſtitution, marqué par une diminution d'appetit. Les progrès de ce dérangement déterminerent, trois mois après (vers le commencement de mai de l'année 1779), une fievre légere, précédée d'une attaque de colique. Cette fievre fut combattue inutilement, par ſon apothicaire, avec les purgatifs & le kinkina. Dans un des redoublemens, la malade, qui avoit les mamelles gorgées, y reſſentit cette eſpece de douleur qui annonce *le poil;* c'étoit la nuit : mais le lendemain les mamelles furent vuides, & depuis ce jour, ſon enfant n'a pu tirer qu'une petite quantité de lait qui a diminué de plus en plus; & bientôt les mamelles, ſur-tout la gauche, n'ont plus fourni que des ſéroſités âcres & jaunâtres.

L'humeur laiteuſe, qui avoit abandonné

ſes réſervoirs naturels, pour ſe dépoſer ſur le bas-ventre (1), réaliſa les craintes de la malade. Quoiqu'il ſemble d'abord que le dépôt laiteux qui fut la ſuite de cette déviation de lait, dût ſe former ſoudainement, il eſt probable qu'il exiſtoit un vice radical dans le côté hypogaſtrique droit (2), qui l'avoit rendu ſuſceptible depuis un

(1) Les dépôts laiteux inflammatoires, qui ſe forment après que le lait a monté au ſein, ſe fixent ordinairement dans le tiſſu cellulaire du peritoine dans l'une des régions iliaques. Ils y excitent des douleurs vives, opiniâtres, compliquées de fievre. *Leroy*, du pronoſtic, dans les maladies aiguës, *aphor.* 345.

(2) On ſait que le tiſſu cellulaire eſt diviſé en deux grandes portions égales, qui, en s'adoſſant vers la partie moyenne du corps, depuis la tête juſqu'aux pieds, forment une eſpece de cloiſon, par laquelle le corps ſemble partagé en deux grandes régions. C'eſt pour cela que le dépôt laiteux s'étant formé du côté droit, la mamelle droite fut bientôt flétrie, tandis que la gauche fut plus renflée, & continua à donner un lait détérioré, & puis quelques ſéroſités âcres & jaunâtres. Il ſe fit ſentir, par intervalles, une légere douleur de tête, & ce fut du côté droit ſeulement. Il parut un jour léger ſaignement de nez, & le ſang coula de la ſeule narine droite. On ne manque pas d'obſervations analogues. M. *Robert* en a conſigné pluſieurs dans ſon traité des principaux objets de médecine. Dans le 14e vol. du journal de médecine : on voit une obſervation bien ſinguliere & bien concluante, *pag.* 28.

temps indéterminé, d'une habitude de fluxion laiteuſe, dont le complément ou le dernier degré de congeſtion arriva à cette époque. En effet, la malade ſentoit depuis quelque temps une douleur ſourde dans la partie droite de l'hypogaſtre, que la preſſion rendoit beaucoup plus ſenſible.

Perſonne néanmoins ne ſe doutoit encore de l'ennemi caché dont le ravage alloit être *cane & angue pejus*. Je fus appellé le 26 mai : par les réponſes faites à mes interrogations, j'appris que la malade rendoit, dans ſes excrémens, de petits pelotons de vermiſſeaux blanchâtres ; le ſoupçon de la cauſe me conduiſit à la connoiſſance du fait. J'annonçai une maladie laiteuſe, compliquée d'une fievre hectique, dont les exacerbations irrégulieres commençoient par le froid ou le refroidiſſement des extrémités (1) & du bout du nez, ſuivi d'une chaleur plus ou moins forte, dont les accroiſſemens étoient ſans aucune regle.

Cette fievre hectique tira ſans doute ſon origine de l'énervation cauſée par le défaut d'appétit (2), & par la ſécrétion

(1) *Pedum frigus exacerbationis imminentis criterium eſt.* Klein.

(2) *Ut enim tabes immineat, ſufficit ceſſet ali homo cui impendet.* Lorry, *de melancoliâ*, tom. 1, pag. 182.

trop abondante du lait que la malade avoit fourni. *Morton*, qui nous a communiqué ſur cet objet les réflexions qui furent les fruits de ſon expérience, nous dit très-bien que s'il arrive qu'une femme qui nourrit manque d'appétit, & qu'il y ait pendant long-temps plus de ſuc nourricier tiré des mamelles, qu'il n'en rentre dans la maſſe du ſang avec le nouveau chyle, il eſt impoſſible que ce fluide n'en ſoit pas appauvri ; qu'alors le corps, privé de la nourriture qui lui eſt néceſſaire, tombe en atrophie, & qu'il ſurvient une chaleur hectique dans le ſang, dans les eſprits & dans l'habitude du corps (1).

Le plan général de traitement, qui parut le plus avantageux pour combattre les deux indications à remplir, (ſavoir le dépôt laiteux, qui pour lors étoit l'affection primitive, & la fievre hectique), roula ſur l'uſage prudent des ſels diurétiques donnés dans des décoctions apéritives, des laxatifs & autres remedes appropriés. Parmi les remedes analogues que j'aurois pu adminiſtrer, je donnai la préférence aux tiſanes de roſeau, de chiendent, de pariétaire, de chicorée, aiguiſées avec le ſel de duobus, le tartre vitriolé, la terre foliée de tartre (appellée, par les Anglois, *ſel diu-*

(3) Morton, *phtiſiologia*, pag. 13.

rétique), le nitre. Je preſcrivis des apozêmes compoſés de cerfeuil, de fumeterre, de pariétaire, de bourrache, animés avec des ſels fondans, ou des ſyrops apéritifs ; les tamarins unis à la caſſe ou la manne (1), avec le tartre ſtibié à petites doſes, étoient employés en grand lavage. Quant au régime, je fis choix des ſubſtances alimenteuſes végétales : elles nous fourniſſoient l'orge, le gruau d'avoine, le riz, le ſagou, les décoctions de pain, les plantes potageres.

Je ne négligeai pas l'uſage des remedes pour ainſi dire plus directs : je veux parler des topiques. J'eus recours tantôt à des cataplaſmes émolliens, tantôt à des fomentations réſolutives avec le fondant de *Levret*, à des clyſteres émolliens, à des lavemens formés de quelque décoction apéritive avec des ſels réſolutifs à forte doſe, ſelon qu'il ſe préſentoit des

(1) On doit éviter, dans la compoſition des médecines, de mettre, autant qu'on le peut, de la caſſe, de l'huile d'amande douce, & de la manne mêlées enſemble ; cela produit un mélange épais & dégoûtant, que les malades ne peuvent point ſupporter, qui peſe ſur leur eſtomac, & qu'ils ſont obligés de vomir. J'ai ſouvent vu le mauvais effet de la négligence de cet avertiſſement que donne *Vandermonde* dans le diction. de ſanté, *tom.* II, *pag.* 392.

ſignes plus ou moins évidens d'un état phlogiſtique.

Les remedes évacuans & autres que je dûs oppoſer aux progrès du dépôt laiteux développerent la fievre hectique avec une nouvelle force. Les friſſons marqués avoient diſparu, mais les accroiſſemens irréguliers de chaleur étoient précédés par une foible ſenſation de refroidiſſement, & terminés par une ſueur ſymptomatique du col & des bras, j'apperçus une petite toux légere & ſéche (quoiqu'il y eut par fois une ſputation fréquente) dont les intervalles étoient fort prolongés par des adouciſſans béchiques. Il n'y avoit point de douleur ni d'irritation de poitrine, mais une ſéchereſſe marquée de la langue & de la membrane pituitaire, qui faiſoient préſumer la ſéchereſſe du poumon (1): quelques remedes pectoraux, les ſucs de bourrache, les loocks, &c. arrêterent ce ſymptôme qui dura ſept à huit jours, mais qui ne fut jamais bien alarmant. Pendant cet intervalle, une ſenſation trop forte de douleur au ſiége du dépôt, avec rougeur apparente à la peau, & accompagnée d'un pouls tendu, me fit recourir à une ſai-

(1) *Lingua minime arida, perſpirationis benè procedentis in ſedibus quæ ſpiritum recipiunt, indicium eſt.* Glaſſ, *comment. de febrib.* p. 160.

gnée qui calma ces accidens. Le ſang tiré étoit très-naturel ; l'inſomnie fut quelquefois un ſymptôme urgent, j'y remédiai avec le ſyrop diacode.

Je voyois l'effet ſenſible, quoique lent, des remedes par les excrétions laiteuſes qui paroiſſoient en abondance ; les évacuans faiſoient rendre conſtamment, par les ſelles, des matieres fétides & beaucoup de ſéroſités grisâtres, que ſurnageoient des flocons plus ou moins gros de lait caillé détérioré ; des urines naturelles, ſans ſédiment, couloient avec liberté ; le pouls n'a jamais montré aucune variation conſidérable, ſi ce n'eſt dans la fréquence. Lorſque la chaleur étoit au plus haut point, les pulſations alloient à 105, 110 ; &, dans l'état le plus calme, rarement elles ont été au-deſſous de 75, 70. Un fait que j'ai remarqué avec ſoin, c'eſt que j'ai trouvé ſouvent le même degré de chaleur, avec les divers degrés de fréquence rapportés ; bien plus, même lorſque la malade éprouvoit cette ſenſation de froid, prélude du redoublement, le pouls cependant s'eſt trouvé pour lors très-fréquent, à la vérité petit & contracté.

Cependant la fievre hectique étoit devenue le ſymptôme dominant, par la réſolution de la plus grande partie du dépôt laiteux ; la longueur en étoit inquiétante,

la foibleſſe augmentoit relativement à la diete & au régime un peu ſévère que la malade gardoit depuis un mois & demi que je la traitois. Je réſolus de combattre les exacerbations de la fievre hectique avec le kinkina, enhardi par les aſſurances de *de Haen* (1) : malgré l'âcreté de la chaleur, j'eſſayai une combinaiſon de kinkina & de nitre dans une infuſion pectorale.

L'uſage de cette écorce aſtringente n'empêcha pas qu'il ne ſurvînt une diarrhée bilioſo-laiteuſe. Je crus devoir laiſſer ſubſiſter ce flux, comme le plus grand bienfait de la nature; je ne me hâtai même pas d'y mettre fin, quoique la malade ſe ſentit affoiblie. Un flux, dit le célebre *Sauvages* (*claſſe* IX), ne doit pas être cenſé nuiſible, quand même il affoibliroit les forces d'un malade, à moins qu'il n'en laiſſe pas aſſez pour ſurmonter le mal & entretenir la vie. On doit regarder un flux comme ſalutaire lorſqu'on a lieu de croire qu'il guérira une maladie dangereuſe, ou qu'il la préviendra.

---

(1) *Cortex* (*peruvianus*) *datus, dedit primâ die gradum caloris uno inferiorem ei qui heſternus fuerat; die altero binis inferiorem gradibus; quarto die fœmina omni febre caruit.* Haen, *rat. med.* tom. I, pag. 208. *Dum dedero eum*, dit-il même volume, pag. 326, *in hæmitritedâ obſervo mirabundus quod nimios moderetur motus, calores.*

Un dépôt à évacuer étoit sans doute un motif pressant pour laisser subsister une diarrhée chargée d'excrémens laiteux ; aussi le soulagement marqué, subséquent, faisoit reconnoître son effet salutaire. Néanmoins, après douze jours, l'affoiblissement me parut trop considérable ; d'ailleurs n'appercevant presque plus de matieres laiteuses, j'eus recours aux astringens légers, tels furent la décoction blanche simple ou composée de la pharmacopée d'Edimbourg, & la conserve de kinorrodon. Le flux de ventre se modéra, & depuis s'est supprimé sans danger ; il ne parut du moins aucun symptôme qui manifestât l'inconvénient de cette suppression. Je ferai remarquer ici que quelquefois la diarrhée, qui avoit été assoupie pendant l'apyrexie, se réveilloit avec force pendant les exacerbations (1).

La combinaison variée des remedes amena enfin cette révolution heureuse qui faisoit entrevoir un parfait rétablissement. Les excrétions étoient modérées, & commençoient à avoir de la consistance ; il

(1) *Pechlin* a fait une observation semblable, *de purgantium medicam. facultatibus*, pag. 59. *Hofman* en a donné pareillement une autre semblable, *medicina rationalis systematica*, tom. IV, part. 1, sect. 2, cap. 3, *de febre stomachicâ inflammatoriâ*, observ. 2.

ſurvint une éruption de croûtes aux levres, & de quelques petites puſtules éparſes ſur le corps (1); la langue, qui avoit été long-temps ſéche, s'humectoit; la malade mouchoit (2), il y avoit des moiteurs univerſellement répandues à la peau, la malade étoit devenue gaie (3), l'appétit abattu renaiſſoit; que dis-je, elle étoit, pour ainſi dire, affamée (4): que de ſignes heureux! J'accordai une diete plus

---

(1) *Puſtularum circà labia eruptio, febris ſolutæ prænuntia eſt ut plurimum, ſicut cuivis notum eſt. . . . . ſcabiem ſimiliter & exanthemata per totum corpus erupiſſe obſervatum eſt & febrilem abſtuliſſe fomitem.* Senac, *de febrib.* pag. 208 : cet aphoriſme peut être général.

(2) Si le nez ayant été bouché dans le cours d'une maladie, vient s'humecter de maniere que le malade mouche des matieres épaiſſes, qu'il recouvre la faculté de reſpirer par le nez, ce ſigne concourt pour marquer l'état de coction, & annoncer la prochaine & heureuſe terminaiſon de la maladie. *Leroy*, ouv. cit. *aphor.* 282.

(3) *Teyjoo*, dans un de ſes paradoxes de médecine, a propoſé la joie comme étant un ſigne certain & néceſſaire de la bonne convaleſcence; paradoxe qui, ſelon *Piquer*, n'eſt pas toujours vrai. Voy. *Piquer*, traité des fievres, *pag.* 92.

(4) Si ce ſigne eût exiſté ſeul, il auroit annoncé une mort prochaine. Voyez ce que dit *Baglivi* ſur cet objet à l'article de l'innapétence; mais ici on ne peut ſe méprendre ſur le caractere favorable de ce ſymptôme.

forte à la malade, je me disposois à lui faire prendre un peu de lait, car je compare la foiblesse & la délicatesse des personnes convalescentes, à celle des organes d'un enfant : après avoir été exténuées par une maladie, la même nourriture doit leur convenir. Je lui aurois ensuite permis d'user peu à peu d'alimens plus solides ; mais un jour tourmentée par le désir de manger, trop ordinaire aux convalescens, elle voulut absolument avoir un poulet, on le lui refusa : elle persista, on s'opposa à ses démarches, & cette contrariété devint la cause d'un accès de colere des plus violens.

J'avois laissé le matin la malade fort tranquille ; j'étois dans une profonde sécurité sur son sort. A ma visite du soir, ma surprise fut extrême, lorsqu'à ce calme heureux je vis qu'il succédoit une chaleur violente, un pouls rapide avec de foibles pulsations, un gonflement des hypochondres, une langue séche & brune, des especes de rebords visqueux & noirâtres aux dents & aux gencives (1), une respiration gênée, des déjections de bile pure par haut & par bas, avec un goût constant

(1) *Quibus in febribus circà dentes lentores nascuntur iis fortiores fiunt febres.* Hipp. *aphor.* 53, lib. IV.

d'amertume dans la bouche. Cette révolution affreuſe me fit préſager les ſuites les plus funeſtes. Le lendemain je purgeai par épicraſe ; les ſymptômes s'amanderent : mais le calme eut peu de durée. Il parut bientôt une tumeur œdémateuſe dans toute la partie gauche & latérale de la tête ; elle avoit pour baſe une parotide fort dure. Le chirurgien y appliqua d'abord des émolliens, auxquels il ſubſtitua le lendemain un cataplaſme de feuilles d'hiéble, macérées ſous la cendre, & animées avec l'eau-de-vie. Cette application communiqua une rigidité convulſive à tous les muſcles de la mâchoire. Les mâchoires étoient ſerrées, la déglutition empêchée ; je fis lever cet appareil, pour remettre en uſage les émolliens. J'aurois deſiré pouvoir employer les emplâtres chauds gommeux (1), pour hâter le moment de l'ouverture de l'abſcès, quoique

(1) M. *Girle* a toujours remarqué que les parotides critiques, après les fievres d'hôpital, n'étoient point amenées à maturité par des cataplaſmes de mie de pain & de lait, qui, en ſe réfroidiſſant, ſont plus propres à répercuter le mal en-dedans, mais par des emplâtres chauds où il entre des gommes. *Pringle*, mal. des armées, *tome* II, *pag.* 137. Ce fait trouve ici ſon application.

la parotide fût toujours dure (1); perſuadé de ce que dit James (*dictionn. univ. de méd. &c.* tom. 1, col. 134), qu'on ne doit pas attendre, pour ouvrir les tumeurs par métaſtaſe, les ſymptômes de la ſuppuration, & qu'on doit y procéder dès qu'il s'offre de ſoi-même une certaine quantité de matieres; mais il me falloit diſſiper la convulſion tonique ou clonique de la mâchoire inférieure. Cependant les ſymptômes s'agraverent, l'élévation des hypochondres ſe changea en un météoriſme général & douloureux. Le délire ſurvint & dura près de trente heures; il ſortit, par l'oreille, un pus épais ſanguinolent : enfin la malade expira dans le délire.

Telle fut la chaîne des ſymptômes qui ſe ſuccéderent, lorſque le mal ſe jetta plus près de l'origine des nerfs. Quelles ſuites fatales d'une forte affection de l'ame! Mais qui n'eſt pas inſtruit des affreux déſordres qu'entraînent les paſſions

(1) Il eſt néceſſaire d'ouvrir de bonne heure l'abcès, ſans attendre la fluctuation, ou que la tumeur s'amolliſſe, ce qui peut fort bien ne jamais arriver, le pus étant ſi viſqueux, que lorſqu'il eſt à ſon point de maturité, la parotide paroît preſqu'auſſi dure au tact, que ſi la ſuppuration n'avoit pas commencé. *Ibid.* pag. 136.

vives ? On ſait que dans les mouvemens colériques (1), le pouls devient plus plein, plus fort, plus fréquent ; toutes les parties, même dans les perſonnes les plus exténuées, s'enflent & ſe diſtendent. Il s'éleve une chaleur plus forte dans tout le corps, les muſcles ſont tendus, le viſage eſt ſévere, les yeux ſont étincellans, ſortent de la tête & paroiſſent couverts de ſang. La bile (2) ſe porte ordinairement dans l'eſtomac, après une forte colere, & cauſe des vomiſſemens : d'autres fois elle ſe répand en abondance dans les inteſtins, & excite un cours de ventre avantageux ; ou bien elle eſt retenue, ſe mêle dans le ſang, & cauſe une jauniſſe ; ou enfin elle s'enflamme, ſe pourrit & produit une fievre bilieuſe. Certaines femmes, ſur-tout les hyſtériques, ſont ſaiſies de douleurs articulaires, de ſpaſmes à l'eſtomac, de coliques, ou de pertes de ſang utérines. On a vu (3) des excès de cette paſſion, ſuivis immédiatement d'une excrétion extraordinaire de ſalive. *Pechlin* a vu un vomiſſement bilieux ; *Stalpart Vanderviel* un ſaignement de nez ;

(1) *Van Swieten*, comment. du paragraphe 99.

(2) *Zimmerman*, traité de l'expérience, *tom.* III, *pag.* 222.

(3) *With*, maladies nerveuſes, *tom.* I, *p.* 518.

With, la rupture des vaiſſeaux nouvellement cicatriſés. En général, la colere exceſſive, dit *Zimmerman*, devient mortelle, & les ſujets en périſſent, ou par apoplexie, ou par une hémorrhagie; cette derniere fit périr *Valentinien* & *Attila* (1). On peut voir *Boerhaave*, de morbis nerv. *tom.* II, *pag.* 481 & 544.

L'inflammation abdominale qui fit périr la perſonne, objet de l'obſervation préſente, doit être attribuée à un épanchement de bile, ſur des organes trop foibles pour réſiſter à ſon action irritante. Quant au délire, *Boerhaave* (2) & *van Swieten* ont remarqué que toutes les fois qu'une bile putride, ramaſſée dans le bas-ventre, eſt exaltée par la violence & l'intenſité de la maladie, & inonde les viſceres; il paroît des vives douleurs à la tête, des vertiges, des délires furieux (3). Egale-

(1) Rien ne prouve mieux les funeſtes effets de la colere, que les malheurs qui ſuivent l'imprudence des nourrices, qui donnent à têter après une forte colere. *Albinus* rapporte qu'une femme priſe d'un mouvement de colere, donna alors le ſein à ſon enfant. Auſſi-tôt l'enfant eut une hémorrhagie par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, & mourut. *Roſen*, mal. des enfans, *pag.* 11.

(1) *De morbis nervorum*, tom. II, p. 460.

(2) Commentaire du paragraphe 85.

ment

ment lorſqu'une bile incendiée & corrompue ſe tranſporte par une irruption ſubite juſques dans le cerveau, elle produit le délire qu'on remarque ſouvent arriver dans les fievres anomales & malignes (1).

Tel eſt l'événement que je devois décrire. Il eſt auſſi viſible, ſelon moi, que la malade eſt morte des ſuites de la colere qu'elle avoit éprouvée, qu'il eſt ſenſible qu'un homme périt empoiſonné, lorſqu'il meurt après avoir avalé de l'arſenic. Sans doute que cette grande émotion n'eût pas été ſuivie d'une cataſtrophe ſi terrible, ſi le corps n'eût été affoibli par la durée de la maladie. C'eſt cette foibleſſe relative qui a rendu grave & irrémédiable, la léſion des organes vitaux. Si je ne me trompe, elle eût pu s'écrier avec Plutarque : *horum non alius, mihi ſum cauſa ipſa malorum* (2).

(1) Commentaire du paragraphe 620.
(2) *Libello de tranquillitate animi.*

OBSERVATION

Sur un coup de fourche porté dans l'orbite à travers la paupiere ſupérieure de l'œil gauche, avec léſion des parois ſupérieure & inférieure de cette cavité; par m. MASSOT, chirurgien aide-major de l'hôpital militaire de Breſt.

Le nommé *Jean Vernay*, ſoldat au régiment de la Sarre, fut conduit à l'hôpital militaire de Breſt le 13 décembre de l'année derniere, à onze heures du ſoir; il venoit d'être bleſſé d'un coup de fourche à la partie moyenne de la paupiere ſupérieure de l'œil gauche. La plaie, dont la direction étoit oblique, n'avoit guere plus de trois lignes de longueur, & ne paroiſſoit intéreſſer que la peau & les fibres du muſcle orbiculaire; elle rendoit très-peu de ſang, la paupiere ſupérieure & le globe de l'œil étoient tendus, la conjonctive étoit enflammée. La ſimplicité apparente de la plaie, le bon état du pouls, le libre exercice des fonctions ne firent préſager rien de fâcheux, le bleſſé aſſuroit d'ailleurs n'avoir rien éprouvé dans l'inſtant du coup; à peine en avoit-il été étourdi. On ſe contenta d'appliquer ſur la plaie des

compreſſes dans l'eau-de-vie mêlée à un peu d'eau commune; le malade repoſa le reſte de la nuit; le lendemain il fut très-gai; il ſe promena dans les ſalles; il ne ſe plaignit que d'une légere douleur à l'endroit de la plaie, & même il mangea avec grand appétit: le même jour, à ſept heures du ſoir, il eut des mouvemens convulſifs, qui furent pris par les aſſiſtans pour des mouvemens épyleptiques. Le lendemain, (c'étoit le 15) on lui ôta les alimens; on le ſaigna du bras: les mouvemens convulſifs reparurent; il fut ſaigné du pied; on étoit déjà convaincu d'un déſordre intérieur. Aux mouvemens convulſifs, ſe joignirent le vomiſſement, des angoiſſes, des agitations, le délire; le pouls devint petit & ſerré; des ſueurs froides ſe manifeſterent, & le malade mourut dans cet état le 16 décembre à deux heures du matin.

L'ouverture du cadavre devoit offrir des objets intéreſſans, elle fut faite en préſence des médecins & du chirurgien-major de l'hôpital. J'eſſayai d'abord de ſonder la plaie, croyant qu'elle pourroit conduire dans un foyer, mais elle étoit déjà fermée; les paupieres étoient œdématiées & enphyſémateuſes, les environs participant à cet état. J'inciſai la paupiere ſupérieure & le muſcle orbiculaire dans la

direction & dans l'étendue de l'arcade ſourciliere ; je parvins, à la faveur de cette inciſion, à un foyer purulent, circonſcrit dans l'orbite, entre la paroi ſupérieure de celui-ci & le muſcle releveur de la paupiere ſupérieure : ce foyer communiquoit dans le crâne à travers la voûte orbitaire du coronal qui avoit été percée d'outre en outre par une des branches de la fourche. Avant d'ouvrir la tête où je devois trouver la cauſe de la mort du ſujet, j'extirpai l'œil dont les membranes étoient tendues & enflammées. Je voulois examiner l'orbite dans toute ſon étendue ; ſa paroi inférieure étoit fracturée & enfoncée preſqu'en entier dans le ſinus maxillaire ; cette fracture étoit ſans fragmens ; elle n'offroit qu'une piece, dont l'enfoncement ſembloit avoir été fait à peu près comme celui d'une portion de coque d'œuf enfoncée & ſéparée du tout avec le pouce : de pareils enfoncemens n'ont ordinairement lieu que ſur des parties ſolides très-minces, il faut encore que la piece enfoncée ait éprouvé l'action graduée d'un corps de moyenne ſurface.

Les recherches extérieures terminées, je ſciai circulairement le crâne au-deſſus des arcades ſourcilieres ; la dure-mere étoit percée vis-à-vis le trou que la fourche avoit fait à la paroi ſupérieure de l'or-

bite ; elle étoit malade dans les environs. Les foſſes antérieures de la baſe du crâne étoient innondées de pus ; les lobes antérieurs du cerveau étoient en ſupuration, & le reſte de ce viſcere en aſſez bon état.

Le trou que la fourche avoit fait à la parois ſupérieure de l'orbite, ne m'a offert rien de merveilleux ; on conçoit, ſans peine, comment une des branches d'une fourche de fer, conduite avec force dans l'orbite, a pu pénétrer dans le crâne à travers la voûte orbitaire du coronal. Comment la fracture de la parois inférieure a-t-elle été faite, le coup ayant été porté de bas en haut, & n'y ayant de plaie qu'à la paupiere ſupérieure, deux ou trois lignes au-deſſous du rebord ſupérieur de l'orbire ? Il eſt certain que la fourche n'a pas exercé une action immédiate ſur la partie de la parois inférieure qui a été fracturée ; il n'y avoit pas la plus légere continuité aux parties adjacentes. Eſt-ce par contre-coup que cette fracture a été faite ? Je ne le crois pas ; de telles fractures n'ont ordinairement lieu que lorſque les parties frappées réſiſtent ; mais dans ce cas-ci la parois orbitaire ſupérieure, a cédé à la puiſſance qui a agi ſur elle : d'ailleurs, les fractures par contre-coup, ſont conſtamment irrégulieres & ſans enfoncement ; celle-ci eſt très-régu-

liere & offre un enfoncement conſidérable. N'eſt-il pas plus raiſonnable de croire que lorſque la fourche a été engagée dans le crâne, l'œil s'étant trouvé fixé, & violemment preſſé entre la fourche & la parois orbitaire inférieure, celle-ci n'a pu réſiſter à cette preſſion, & a été enfoncée par l'action continuée de la fourche ſur le globe de l'œil? Qu'on ſe rappelle ce que j'ai dit dans la deſcription de la fracture dont il s'agit, & on verra qu'elle n'a pu être produite que par le globe de l'œil preſſé avec force contre le plancher orbitaire (1).

Je ne crois pas qu'il y ait des exemples de ſemblables fractures; c'eſt ce qui m'a engagé à mettre cette obſervation ſous les yeux des gens de l'art. Quel praticien, en liſant le fait que je viens de rapporter, ne ſe rappellera pas combien il eſt néceſſaire d'apporter de la circonſpection dans le pronoſtic des plaies de tête? Celles qui ſont en apparence les plus légeres, ſont ſouvent ſuivies des accidens les plus funeſtes. Le malheureux qui a fourni le ſujet de l'obſervation que je publie, n'avoit pas long-temps à vivre dans le moment où l'on aſſuroit ſa guériſon.

(1) M. *Sabatier*, chirurgien-major de l'Hôtel royal des Invalides, conſerve dans ſon cabinet la piece ſur laquelle cette obſervation a été faite.

OBSERVATION

Sur la poſſibilité d'éviter l'ouverture de tous les ſinus, & les contr'ouvertures; par m. Foſt, chirurgien à Châlons-ſur-Saône.

Rien ne paroît plus exactement ſuivi dans la pratique de la chirurgie, que le précepte qui enſeigne d'ouvrir tous les ſinus des abſcès lorſqu'ils ſont peu conſidérables, & de pratiquer des contr'ouvertures lorſqu'ils ſont profonds, & qu'ils ont de l'étendue.

On ne ſauroit révoquer en doute que les moyens que preſcrit ce précepte ne ſoient, dans les cas les plus ordinaires, des moyens sûrs & prompts pour la guériſon des ſinus; mais cette regle me paroît cependant trop générale, car il eſt une infinité de circonſtances où l'on pourroit employer la compreſſion, ſur-tout ſi les ſinus avoiſinent des parties oſſeuſes qui la rendent très-facile à faire. Cette compreſſion eſt infiniment moins douloureuſe, & non moins prompte dans ſa maniere d'agir, que l'inciſion ou la contr'ouverture.

Les deux exemples ſuivant me paroiſſent appuyer cette vérité, & pourront

peut-être déterminer les chirurgiens à rejetter ou au moins à éviter, le plus qu'il ſera poſſible, le procédé cruel d'ouvrir tous les ſinus ou de faire des contr'ouvertures à leur partie la plus déclive lorſque le trajet du ſinus eſt long.

Dans le mois de novembre de l'année 1777, je fus appellé au village de Saint-Marcel, près Châlons, pour y voir le nommé *Bailly*, charron, qui ſouffroit horriblement d'un panaris de la quatrieme eſpece, qui s'étoit ouvert de lui-même, & qui avoit ſon ſiége à la partie interne & ſupérieure de la derniere phalange du pouce de la main droite. Le défaut de ſecours avoit donné à l'acrimonie du pus le temps de faire les plus grands ravages : auſſi, le pouce, le poignet, l'avant-bras juſqu'aux glandes axillaires, tout étoit très-engorgé. J'introduiſis une ſonde dans la petite plaie que le pus s'étoit fait ; je ſentis preſque toute la derniere phalange cariée, je tirai même quelques eſquilles après avoir tant ſoit peu débridé cette petite ouverture ; & par les recherches que je fis pour m'aſſurer de l'état de la ſeconde phalange, ma ſonde ſe gliſſa dans un ſinus qui régnoit tout le long de l'os du métacarpe du même doigt, & qui venoit ſe terminer à la groſſe éminence de l'os ſcaphoïde : je preſſai un peu ce ſinus,

j'en fis ſortir une quantité prodigieuſe de pus. Mon premier deſſein fut de faire une contr'ouverture; mais les douleurs que je devois faire ſouffrir au malade, ſon extrême foibleſſe, la crainte qu'une inciſion dans les muſcles de cette partie ne produisît une trop grande ſuppuration, & ſur-tout celle du tendon fléchiſſeur, & ne fît perdre le mouvement de ce doigt ſi eſſentiel à cet infortuné dans ſon métier, me firent rejetter ce parti, & tenter la compreſſion que je fis par le moyen de petites compreſſes graduées & longues, trempées dans l'eſprit de vin, que je plaçai le long de la premiere phalange de l'os du métacarpe juſqu'au ſcaphoïde dans le dedans de la main, & d'autres ſituées parallélement ſur le dos de ces mêmes os, afin que la compreſſion fût plus exacte, & que les vaiſſeaux collatéraux n'y fuſſent point compris, & qu'ils puſſent, malgré cela, porter leurs fluides à l'extrémité du pouce. Le tout fut maintenu par une longue bande pendant trois jours, ayant toujours la liberté de panſer la plaie qui n'étoit point engagée ſous le bandage. Au bout de ce temps, je levai cette compreſſion; il ne ſortit du ſinus aucune goutte de pus, ſi ce n'eſt cependant près de l'ouverture où elle n'avoit pas été ſuffiſante; j'appliquai de nouveau ces compreſſes gra-

duées dans le même ordre & avec la même précaution, & au bout de trois autres jours je la levai ſans qu'il fût beſoin de la replacer une troiſieme fois; car le trajet fiſtuleux étoit entiérement oblitéré: c'eſt ce dont je m'aſſurai par le moyen de la ſonde. Il ne me reſta donc à guérir que la petite plaie, j'y parvins facilement par les moyens ordinaires, ſans que le malade ait perdu aucun mouvement de ſon pouce dont il auroit sûrement été privé, ſi j'euſſe détruit tout le trajet de la fiſtule, & même en faiſant dans le corps des muſcles une contr'ouverture que j'aurois été obligé de porter juſques ſur l'os ſcaphoïde; ce qui peut-être l'auroit expoſé à la carie.

Le 25 février 1779, le ſieur *Jacque*, huiſſier au bailliage de Châlons, me fit appeller pour le ſoulager dans des douleurs très-vives & profondes qu'il éprouvoit depuis quelques jours à la partie ſupérieure & interne de la ſeconde phalange du doigt indicateur de la main droite, & qui ſe propageoient tout le long du trajet des muſcles dont les tendons ſe terminent à cette partie. A la premiere inſpection j'apperçus très-facilement que c'étoit un panaris qui avoit ſon ſiége entre les tendons fléchiſſeurs & leur gaîne: je l'ouvris; il en ſortit beaucoup de pus. Après quelques jours de panſement, la gaîne ſuppura &

laiſſa à découvert le tendon du ſublime de la largeur à-peu-près de deux à trois lentilles. Je tâchai d'empêcher ſa fuſion par l'application de compreſſes trempées dans l'eſprit de vin, que je répétai deux fois par jour.

Après une douzaine de jours, lorſque la plaie paroiſſoit abſolument guérie, il ſurvint une tuméfaction à ce doigt & au poignet, avec des douleurs profondes; je cherchai à m'aſſurer de la cauſe de ces accidens, je la reconnus en preſſant un peu le doigt de bas en haut; ce qui fit ſortir un peu de pus par un des points de la plaie. Je continuai plus exactement cette preſſion, il en ſortit une aſſez grande quantité de pus; j'introduiſis une ſonde dans ce ſinus, elle vint ſe terminer, à peu de choſe près, à la partie moyenne de l'os du métacarpe appartenant à ce doigt.

Le ſuccès que j'avois obtenu de la compreſſion faite au charron, m'engagea à ne pas tenter d'autre moyen; je la fis donc en préſence de m. *Cochon*, docteur en médecine, avec les mêmes précautions & la même exactitude que dans la maladie du charron: à cette différence près, qu'à chaque panſement je levai les compreſſes. Elle ſeconda ſi bien mes eſpérances, qu'au cinquieme jour je crus inutile de la continuer, parce que le trajet ſiſtuleux étoit entiérement détruit.

On apperçoit facilement par ces deux obſervations, que la cure des ſinus voiſins des parties oſſeuſes peut facilement s'obtenir par la ſeule compreſſion, ſur-tout lorſque le pus n'a pas eu le temps, par ſon ſéjour, de produire une grande déperdition de ſubſtance; qu'elle doit être infiniment préférable à l'inciſion, d'autant mieux qu'elle ne produit aucune douleur au malade, ou du moins très-peu, & qu'elle détruit le trajet fiſtuleux beaucoup plus promptement que ne fait l'inciſion dont la cicatrice eſt toujours longue à ſe faire; & quelquefois au dépens des mouvemens, malgré l'intelligence & tous les ſoins que peut prendre le chirurgien.

OBSERVATION

SUR des vapeurs (1) *guéries par les véſicatoires; par m. LECHARTIER DE LUCIVEL, docteur en médecine à Mantes ſur Seine.*

UNE demoiſelle âgée de 18 à 19 ans tomba, il y a environ trois ans, dans ſon

(1) L'auteur s'eſt ſervi de cette dénomination pour ſe conformer au langage des parens de la malade; la deſcription qu'il donne des accidens eſt trop bien faite pour qu'on puiſſe le ſoupçonner de confondre cette maladie avec celle que l'on appelle communément *vapeurs*.

dans ſon jardin, ſur l'angle d'une marche faite en brique. Le coup porta ſur la partie inférieure de la crête du tibia de la jambe gauche. La douleur fut très-grande. La femme-de-chambre, qui accompagnoit cette demoiſelle, la prit par deſſous les bras, & la conduiſit, avec beaucoup de peine, à l'appartement où étoient ſa mere & ſes ſœurs. Auſſi-tôt qu'elle fut entrée & aſſiſe, on voulut voir le mal; le bas défait, on n'apperçut rien. On fit venir le chirurgien ordinaire de la maiſon, qui, après avoir examiné la jambe malade avec la plus grande attention, ne découvrit au ſiege de la douleur, qu'une éminence de la groſſeur d'un pois, ſans contuſion ni inflammation apparentes. Les regles exiſtoient lors de ſa chûte, auſſitôt elles furent ſupprimées; cela détermina à faire une ſaignée du pied, afin de parer aux ſuites de cette ſuppreſſion. Le lendemain on donna l'émétique. Quels ravages ce traitement ne fit-il point? Tout le ſyſtême nerveux fut irrité. L'eſtomac, la tête, les membres entrerent en convulſion quatre à cinq fois par jour & autant la nuit. Pendant ces mouvemens, la douleur de la jambe ceſſoit, & reparoiſſoit dans les intervalles. Un médecin appellé, examina la jambe & dit que c'étoit un *ſpina-ventoſa*, qu'il falloit dé-

couvrir ce mal, afin d'y apporter remede. On me fit part de ſon avis, lorſque je fus mandé, je crus ne pas devoir l'adopter. Les bains, les délayans ne furent point oubliés; mais plus on en faiſoit uſage, plus les criſpations de nerfs augmentoient. Les parens de la demoiſelle malade déſolés, prirent le parti de la conduire à Paris, où ils conſulterent pluſieurs maîtres de l'art. Ils déſaprouverent la conduite tenue juſqu'alors, & conſeillerent l'uſage des anti-ſpaſmodiques ſouvent répétés. Ces médicamens calmerent les accidens, mais ils ne les détruiſirent point; la moindre ſurpriſe, le plus petit choc, la plus légere contradiction, l'exercice, tant à pied qu'en voiture, les faiſoient renaître avec moins de violence, à la vérité, qu'auparavant.

Plus de dix-huit mois s'étoient écoulés lorſque je fus appellé pour voir la dame du château, mere de cette demoiſelle ſur l'état de laquelle on me pria de donner mon avis. Après avoir fait toutes les queſtions & réflexions néceſſaires pour découvrir la cauſe qui produiſoit de tels effets, je prononçai qu'ils n'étoient occaſionnés que par la ſuppreſſion des menſtrues & des fleurs blanches dont la malade avoit toujours été incommodée, même longtemps avant d'avoir été réglée, que ces

humeurs s'étoient portées sur les nerfs qui avoient été affoiblis par les saignées (car on en avoit fait quatre) irrités par l'émétique, &, avant tout, par la chûte.

Afin de détruire cette cause, je conseillai de faire appliquer les vésicatoires aux jambes, & ensuite d'ouvrir un cautere, ou d'appliquer le sain-bois à un des bras; mais mes conseils déplurent & furent rejettés; j'appuyai mon avis par des raisonnemens qui me paroissoient convaincans, malgré cela je ne pus rien gagner, & je cherchai d'autres moyens, plus doux à la vérité, mais certainement moins sûrs : je prescrivis les emménagogues unis aux anti-spasmodiques. Les regles, au bout de quelque temps, reparurent accompagnées d'attaques de nerfs effrayantes; ces accidens violens n'arrivoient, à la vérité, qu'à cette époque : ainsi, nous avions déjà gagné beaucoup, quoique pas assez à mon gré. Le carnaval dernier arriva; c'est un temps, comme on sait, où la jeunesse fait son premier plaisir de la danse, & cette demoiselle l'aime beaucoup; elle s'y livroit avec délices : mais à peine l'eut-elle goûté pendant deux heures, que les accidens reparurent dans toute leur force; ils furent suivis d'un dégoût universel pour les alimens; la fievre, tous les soirs, se mettoit de la partie, &

continuoit pendant la nuit. Je traitai cette derniere maladie avec les remedes indiqués, tels que les amers, les purgatifs, les fébrifuges auxquels je joignois les anti-ſpaſmodiques. La fievre, au bout de quinze jours, ſe diſſipa, & l'appétit revint; cependant les mouvemens convulſifs ſubſiſtoient preſque ſans ceſſe. Je propoſai de nouveau les véſicatoires; je n'avois pas perdu de vue ce moyen de guériſon, que j'appuyai de tous les raiſonnemens que je crus propres à perſuader la malade & ſes parens. On m'écouta enfin, & je fis appliquer auſſi-tôt les véſicatoires aux jambes. A peine quatre heures furent-elles écoulées, que les accidents diminuerent, & leur diminution fut en proportion de l'action du remede; enſorte qu'en vingt-quatre heures, les attaques de nerfs avoient entiérement diſparu. Je fis entretenir la ſuppuration autant qu'il me fut poſſible; pendant tout ce temps, la malade n'éprouva aucun retour fâcheux; mais elle ſe laſſa, & l'on fit deſſécher les plaies ſans m'en inſtruire; auſſi-tôt les mouvemens convulſifs, foiblement, il eſt vrai, reparurent. Je profitai de la circonſtance pour démontrer à la malade, & à la famille, combien mon diagnoſtic & mon prognoſtic étoient juſtes. Je leur fis ſentir leur faute

& la néceſſité de ſuivre mon plan de curation. On convint de tout. En conſéquence, on ranima les véſicatoires, & de plus je fis ouvrir un cautere. Dès que l'exutoire a été bien établi, les accidens ſe ſont totalement diſſipés. L'appétit eſt très-bon ; l'écoulement menſtruel a lieu réguliérement ſans la moindre irritation ; toutes les fonctions ſont rétablies ; la douleur de la jambe n'exiſte plus ; l'embonpoint revient ; le teint refleurit ; enfin, la gaieté & l'amour de la danſe renaiſſent, & cette demoiſelle jouit de la meilleure ſanté depuis plus de quatre mois. (Ce 29 janvier 1780.)

Je pourrois offrir encore au public quatre à cinq obſervations que j'ai faites ſur des maladies de nerfs, guéries par le même remede, dont la cauſe étoit ici un lait répandu, là une dartre rentrée, une autre fois un cautere fermé ſans précaution, ailleurs un reflux hémorrhoïdal, &c. Mais en voilà aſſez, je crois, pour démontrer que dans le traitement des attaques de nerfs, appellées communément, & ſouvent très-improprement, *vapeurs*, comme dans les autres maladies, il faut d'abord découvrir la cauſe des accidents dont on veut entreprendre la cure, & rejetter toute préoccupation ſyſtématique.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *avril* 1780.

LES maladies obſervées dans les derniers jours de mars, ſont des fluxions ſur preſque toutes les parties du corps, mais ſpécialement ſur la poitrine, des fievres putrides, malignes, des apoplexies.

Lorſque l'humeur catarrhale attaquoit le pericrâne, elle y excitoit des douleurs vives avec gonflement, rougeur; elle a même, chez pluſieurs, produit des éryſipeles, qui n'ont occupé que depuis le cuir chevelu juſqu'à la paumette, rarement des deux côtés à la fois : ils ont été plus fréquens chez les hommes que chez les femmes. Une ou deux ſaignées du pied faites bruſquement, l'émétique en lavage, & même comme vomitif auſſitôt après la ſaignée, ſecondés des autres moyens ordinaires, ont diſſipé ces éryſipeles aſſez promptement.

Les yeux, la gorge ont été fréquemment le ſiege de cette humeur âcre; il a fallu également avoir recours à la ſaignée du pied, lorſque l'inflammation étoit conſidérable; mais elle ne guériſſoit pas, elle ne faiſoit qu'adoucir les accidens. Les

évacuations par bas ont été le vrai moyen curatif. On s'eſt bien trouvé de l'émétique ; même répété comme vomitif, lorſque les amygdales étoient chargées d'aphtes : ce qui a été commun. De légers véſicatoires appliqués à la nuque, ont achevé la guériſon des ophtalmies, lorſqu'elles étoient opiniâtres.

Il a été obſervé dans les derniers *prima menſis*, que l'humeur s'étoit arrêtée principalement ſur le diaphragme & les parties inférieures de la poitrine. On en a encore vu quelques exemples, & la jauniſſe ſubite des malades ne permettoit pas de douter que la ſurface, convexe du foye, fût auſſi intéreſſée. La tuméfaction ſenſible de ce viſcere & la couleur des déjections confirmoient ce jugement. Mais, en général, depuis le 15 Mars, l'humeur a attaqué les parties de la poitrine au-deſſus du diaphragme, la plevre & les muſcles. Elle y a cauſé des points vivement douloureux, des toux opiniâtres, d'abord ſéches, enſuite avec crachats viſqueux ordinairement ſanguinolens ; le ſang étoit communément bien fondu avec les crachats, & quand il n'étoit pas trop abondant, & que la violence de la douleur n'empêchoit pas les malades d'expectorer ; ils n'étoient pas d'un préſage ſi fâcheux. Secondés par les boiſſons

délayantes inciſives, priſes en grande quantité, après quelques jours, (le quatrieme) ils devenoient jaunes, plus épais, & ſortoient plus facilement. Les purgatifs minoratifs, preſque toujours acidulés avec le tamarin, terminoient les accidens principaux & mettoient les malades à l'abri de tout danger, pourvu toutefois qu'ils fuſſent exacts dans leur convaleſcence; car les récidives étoient faciles & dégénéroient en véritables maladies des poumons.

Lorſque la conſtitution des ſujets rendoit la douleur de poitrine véritablement inflammatoire, que le ſang ſortoit preſque pur & en grande quantité, que la difficulté de reſpirer étoit extrême, le danger étoit évident, & la gangrene ne tardoit pas à l'annoncer. Dans ce cas il étoit néceſſaire d'avoir recours à la ſaignée, dès le principe. Mais le réſultat de toutes les obſervations particulieres, eſt qu'il falloit même alors la ménager, quoique la croute jaunâtre & épaiſſes, dont le ſang étoit couvert dans les poëlettes, quoique la gêne ſuffocante de la reſpiration paruſſent exiger qu'on la répétât, même bruſquement. Chez pluſieurs, les ſaignées multipliées, loin de calmer le crachement de ſang, ont paru l'augmenter; chez d'autres elles ont ſupprimé l'expectoration;

en général, cette eſpece de fluxion de poitrine a été fort meurtriere, & il a été reconnu qu'elle participoit beaucoup du caractere de la fievre putride maligne qui régnoit en même-temps.

Cette fievre étoit précédée de la proſtration des forces, annoncée par de petits friſſons, qui paroiſſoient partir des entrailles & s'étendre dans le dos. Le pouls étoit fréquent, mais d'abord petit, irrégulier ; il s'élevoit enſuite, étoit plus plein, mais ſans force, ſans dureté : outre le mal-aiſe général, les malades ſe plaignoient bientôt de points de côtés qui n'occupoient pas long-temps la même place, d'oppreſſion de poitrine ; pluſieurs ont craché le ſang, mais il étoit d'une couleur foncée, & l'expectoration ne les ſoulageoit pas. Les ſymptômes de la malignité croiſſoient avec une rapidité qui ne permettoit aucune reſſource. La plupart ont eu, dès le principe, des envies de vomir, qui, quoique diſſipées promptement, ont dû cependant être regardées comme un ſigne certain que le premier foyer de la maladie exiſtoit dans les premieres voies. Auſſi les ſaignées n'ont dû être employées que ſur les ſujets plectoriques, & ſeulement dans la vue de déſemplir les vaiſſeaux & de faciliter l'action des remedes vraiment efficaces ; l'éméti-

que dès le commencement, & qu'il a été utile de répéter dans le cours de la maladie, les bouillons anti-putrides, antiphlogiſtiques, l'oxymel ſcillitique, le tamarin, & enfin les purgatifs doux. On a tiré auſſi de très-grands avantages des véſicatoires & des fomentations émollientes ſur le ventre.

Il y a eu beaucoup de morts ſubites; & l'on a remarqué comme une choſe ſinguliere, que pluſieurs de ceux qui ſont morts ainſi, avoient été attaqués la nuit, ſe portant très-bien la veille, & ont été trouvés étendus ſur le plancher de leur chambre.

Les coqueluches ont été fréquentes parmi les enfans; l'ipécacuanha répété tous les matins à petite doſe, & des purgatifs enſuite, ont mis promptement fin à cette maladie fatigante. M. *Bertrand* a employé avec beaucoup de ſuccès, le poligala, qui a produit des évacuations de toute eſpece; la matiere des crachats eſt devenue plus cuite, les ſueurs plus abondantes, des ſelles plus fréquentes.

Il a fait bouillir une demi-once de poligala dans une chopine d'eau, juſqu'à la réduction de demi-ſeptier; il l'adouciſſoit avec un peu de ſirop d'éréſymum, & en donnoit une cuillerée, une cuillerée & demie de temps en temps, de maniere

que la décoction d'une demi-once de cette plante duroit deux jours.

Dans le commencement d'avril, l'hôpital Saint-Louis étoit preſqu'entiérement rempli d'enfans ſcorbutiques ; le traitement adopté & confirmé depuis des ſiecles dans cette maiſon, & une nourriture appropriée, ont empêché les progrès de cette maladie.

Il y a eu peu de petites véroles, & elles ont été bénignes.

On a obſervé que dans les mois de mars & d'avril, les progrès de la phtyſie ont été ſinguliérement rapides; en effet, la température de l'air, dans ces deux mois, a été plutôt celle de l'automne que du printemps.

M. *Millin* a fait part de pluſieurs obſervations ſur la rage, qui confirment l'utilité des frictions mercurielles dans cette maladie. On s'étoit ſervi du mercure révivifié du ſublimé corroſif. Ce traiment eſt celui employé à l'Hôtel-Dieu de Paris depuis plus de 80 ans.

M. *Thierry*, médecin conſultant du roi, *Philip*, *Coutavoz* & *Duchanoy*, ont communiqué des obſervations ſur des maladies particulieres.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	6, 2	10, 0	6, 2	27 9,10	27 10, 3	27 9,10
2	6, 0	8, 1	6, 4	27 8, 8	27 6, 8	27 4, 2
3	5, 6	8, 8	5, 5	26 11, 2	26 11, 5	27 0, 8
4	3, 0	6, 0	1, 8	27 3, 6	27 5, 6	27 7, 0
5	−0, 1	8, 0	4, 0	27 6, 9	27 6,10	27 7, 4
6	2, 2	6, 5	2, 5	27 7, 6	27 8, 6	27 10, 2
7	0, 2	6, 5	4, 1	27 10, 2	27 9, 0	27 8, 0
8	2, 5	8, 0	3, 3	27 7, 4	27 7, 8	27 9, 4
9	−0, 0	6, 0	3, 5	27 10, 3	27 11, 4	28 0, 6
10	1, 0	8, 0	5, 5	28 0,10	28 0,10	28 0, 5
11	3, 0	7, 9	4, 5	27 10, 8	27 8,10	27 7, 9
12	2, 5	7, 6	4, 2	27 6, 2	27 5, 7	27 5, 6
13	0, 6	9, 0	5, 0	27 5, 6	27 5, 7	27 6, 6
14	2, 0	6, 5	4, 4	27 8, 0	27 8, 5	27 9, 6
15	3, 0	8, 5	6, 3	27 9, 7	27 9,10	27 9, 6
16	5, 9	9, 0	6, 8	27 8, 0	27 8,10	27 9, 5
17	5, 6	8, 6	5, 4	27 7, 2	27 6 11	27 8, 0
18	3, 0	8, 2	4, 3	27 8, 4	27 7, 5	27 7, 2
19	1, 3	10, 5	4, 5	27 7, 8	27 9, 0	27 10, 3
20	2, 9	8, 5	5, 6	27 10, 6	27 11, 5	28 0, 1
21	3, 8	9, 0	8, 0	28 0, 0	27 11, 7	27 11, 0
22	8, 0	10, 0	8, 0	27 10, 1	27 9, 2	27 8, 6
23	4, 4	7, 5	5, 9	27 8, 2	27 7, 7	27 7, 8
24	4, 8	9, 5	6, 0	27 7, 7	27 5,10	27 5, 9
25	5, 0	8, 5	9, 3	27 7, 0	27 7, 4	27 5, 3
26	9, 5	10, 3	7, 4	27 3, 4	27 8,10	27 10, 6
27	7, 2	11, 6	11, 3	27 9, 6	27 8, 0	27 9, 4
28	9, 6	13, 5	12, 0	27 10, 5	27 11, 0	27 10,10
29	8, 7	16, 7	11, 0	27 9,10	27 8,11	27 9, 6
30	7, 5	15, 1	10, 2	27 10, 3	27 10, 0	27 10, 1

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-O. nua. pluie.	N-O. nua. pluie.	N-O. nuages.
2	S-O. couv. pluie, vent.	S-O. couv. pluie, *grêle, tempête.*	S-O. couv. vent.
3	S-O. & S. *idem.*	S.O. c. pl.v. *élect.*	S-O. couvert.
4	N-O. nu.v. *grêle.*	N-O. n. pl. *gr. él.*	N-O. nua. froid.
5	N-O.b. très froid.	S-O. nuag. froid.	S-O. beau, froid.
6	N. nua. pl. *grêle.*	N-O. n. pl. *gr. él.*	N. beau.
7	N-O. cou. brouil.	S-O. couv. froid.	S-O. couv. froid.
8	E. couvert, froid.	N. nuag. froid.	N. n. froid, *grêle.*
9	N. *idem.* neige.	N-E. b. v. froid.	N-E. beau, froid.
10	N-S. beau, froid.	N-E. & S-E. b. fr.	N. be. assez doux.
11	S. couv. assez fr.	S-O. couv. pl. fr.	S-O. nu. *paraſel.*
12	N-O. couv. pluie, *grêle, élect.*	S-O. couv. pluie, *tonn. au loin.*	O. beau.
13	N-O. & E. v. fr.	N-E. c. pl. *gr. él.*	N-E. nuages.
14	S-E. c. fr. *grêle.*	N. n. froid. *grêle.*	N. *idem.* froid.
15	O. cou. fr. pluie.	O. couvert, pluie.	S-O. couvert.
16	S-O. c. pl. gr. v.	N-O. & N. c. gr. v.	N-O. *idem.*
17	S-O. *idem.* froid.	O. *id.* pl. froid.	O. beau, gr. v. fr.
18	S-O. nuag. vent très-froid.	S-O. nuag. pluie, vent, *grêle élect.*	S-O. nuages, *éclairs.*
19	O. n. *neige, grêle.*	S-O. beau, doux.	N-O. beau, froid.
20	N-O. n. pl. *grêle.*	N-O. be. bruine.	N-O. beau.
21	N. nuag. brouil.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
22	S-O. couv. doux.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
23	S-O. couv. pluie, vent.	S-O. *idem.* vent, *grêle, élect. ton.*	S-O. *idem.*
24	S-O. couvert.	S. nuages.	O. & S. nuages.
25	O. *idem.* pluie.	S-O. couv. pluie.	S. couvert, pluie.
26	S-O. n. pl. *temp.*	O. nuages.	N-O. nuages.
27	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. gr. vent.
28	O. cou. pl. chaud.	S-O. couv. doux.	S-O. n. doux, hu.
29	S. nuages, brouil.	S-O. n. pl. v. ch.	O. beau, doux.
30	S-O. beau.	S. c. v. pl. *élect.*	S-O. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand dégré de chaleur . . . . 16, 7 deg. le 29
Moindre degré de chaleur . . . . . —0, 1 le 5

Chaleur moyenne . . . . . 6, 4 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 0, 10 le 10
Moindre élévat. du Mercure . . . 26, 11, 2 le 3

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 8, 5

Nombre de jours de Beau 4
de Couvert . . . 13
de Nuages . . . 13
de Vent 12
de Tonnerre . . . 2
de Brouillard. . . 4
de Pluie 23
de Neige 2
de Grêle 11

Quantité de Pluie . . . . . 16, 8 lignes.
D'Evaporation 36, 0
Différence 19, 4

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.
N.-E. 2
N.-O. 3
S. 2
S.-E. 1
S.-O. 13
E. 1
O. 4

TEMPÉRATURE : Très-froide, humide & désagréable.

MALADIES : Quelques fluxions de poitrine, fievres malignes & rhumatismes.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er mai 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'avril 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été pluvieux & moins doux que dans le mois précédent, les pluies ont mis obſtacle aux ſemailles de cette ſaiſon, au point qu'à la fin du mois on n'avoit pu enſemencer que quelques campagnes, dont le ſol eſt le plus élevé.

La liqueur du thermometre ne s'eſt portée au-deſſus du terme du tempéré, que les deux derniers jours du mois. Le 5, le 7 & le 9, elle s'eſt approché de celui de la congélation.

Il y a eu des variations dans le barometre. Le mercure a été néanmoins le plus ſouvent obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces. Le 3 du mois, il eſt deſcendu à 27 pouces 2 lignes; &, le 10, il s'eſt élevé à 28 pouces 2 lignes.

Il y a eu auſſi des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $12\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſon plus grand abaiſſement a été de 1 degré au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de $11\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes eſt de 13 lign.

Le vent a ſoufflé 4 fois du nord.	10 fois du ſud vers l'oueſt.
3 fois du nord vers l'eſt.	6 fois de l'oueſt.
4 fois du ſud.	9 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.	1 jour de tonnerre.
3 jours de grêle.	1 jour d'éclairs.
1 jour de neige.	

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'avril 1780.

NOMBRE de perſonnes ont encore été, ce mois, affectées de rhumes fâcheux. Dans pluſieurs, c'étoit une fluxion de poitrine caractériſée, qui exigeoit de prompts ſecours : mais la maladie ſe trouvant preſque bornée au bas peuple, il en eſt peu qui aient eu recours à temps aux médecins. La plûpart ne venoient ſe réfugier dans nos hôpitaux de charité que lorſque la maladie étoit fort avancée : il y avoit même ſouvent de la ſuppuration dans le poumon, avec une fievre lente & redoublant les ſoirs, à laquelle il étoit difficile de remédier. On a donné à quelques-uns, avec ſuccès, une décoction de kinkina émulſionnée ou coupée avec une tiſane pectorale.

Nous avons vu quelques jeunes ſujets attaqués de la fievre rouge avec angine, ſymptôme ordinaire de cette fievre. Cette maladie n'étoit pas dangereuſe. Après une ſaignée ou deux, les délayans-diaphorétiques, dont le vinaigre étoit la baſe, ont ſuffi pour completter la cure.

Il n'en étoit pas de même d'une fievre continue-inflammatoire-bilieuſe, dont pluſieurs familles, parmi le peuple, ont été infeſtées vers la fin du mois. Elle portoit le plus ſouvent à la tête ; dans quelques-uns elle s'eſt manifeſtée avec l'appareil de la pleuro-pneumonie. Le ſang, tiré des veines dans les uns & les autres, étoit couenneux ou d'un rouge brillant. Le délire ou le coma avoit lieu dans le fort de la maladie. On conçoit que la cure a dû principalement conſiſter dans l'emploi des ſaignées, répétées dans le premier période de la maladie, plus ou moins ſelon le degré de l'engorge-

ment & la violence des ſymptômes, & dans un uſage abondant des boiſſons délayantes, aceſcentes, ſavonneuſes-acides, &c. Les véſicatoires ont été dans l'un & l'autre cas d'un grand ſecours. Des ſelles bilieuſes terminoient heureuſement la maladie, à laquelle néanmoins pluſieurs ont ſuccombé.

Quelques perſonnes, dans le cours de ce mois, ont été encore attaquées de rhumatiſme inflammatoire-goutteux : & l'on a vu quelques atteintes d'apoplexie.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Traité de la fievre miliaire des femmes en couche, ouvrage qui a été couronné par la faculté de médecine de Paris, dans ſa ſéance publique tenue le 5 novembre 1778 ; *par m.* GASTELLIER, *docteur en médecine, avocat au parlement, médecin de S. A. S. monſeigneur le Duc d'Orléans, employé pour les maladies épidémiques, &c... A Montargis, chez* Noël Gilles, *libraire, porte aux Moines*, 1779, *avec approbation.* in-8°. 177 *pages, ſans la table. De l'imprimerie de* C. Lequatre.

La faculté de médecine de Paris, dans ſon programme, avoit eu ſoin d'avertir tous ceux qui voudroient concourir, *d'éviter toute explication ſyſtématique, d'emprunter leurs tableaux de l'obſervation ſeule, & de fonder le traitement ſur l'expérience.* M. *Gaſtellier* a rempli également bien ces conditions ; ſon ouvrage eſt celui d'un vrai

praticien, & d'ailleurs très-verſé dans la littérature médicale.

Réflexions ſur quelques préparations chymiques, appliquées à l'uſage de la médecine, lues à la ſéance publique de la faculté de médecine de Paris le 5 novembre 1778; par m. MAJAULT, docteur-régent de ladite faculté, augmentées depuis de pluſieurs obſervations; ou *réfutation de ce qu'on a publié ſur les propriétés de l'alkali volatil fluor, celles du ſavon & du foye de ſoufre. A Paris, chez* Quillau, *impr. libr. de la faculté de médecine de Paris, rue du Fouare, 1779, in-8°. 50 pag.*

Cette courte diſſertation eſt remplie de faits extrêmement intéreſſans. Son auteur eſt un praticien conſommé, l'ancien des médecins de l'hôtel-dieu de Paris: auſſi a-t-il cru devoir venger le régime de cette maiſon de pluſieurs reproches ſans fondement, & dûs à l'envie d'innover, qui paroît être la maladie univerſelle de ce ſiécle.

Lettre de m. MITTIÉ, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, &c.... à l'auteur de la* gazette de ſanté. *A Paris, chez* Didot le jeune, *imprimeur & libraire de la faculté de médecine, 1780.*

M. *Mittié* ſe plaint vivement, dans cette lettre, de l'auteur de la *gazette de ſanté;* il y dit auſſi qu'on a colporté contre lui une lettre anonyme,

& regarde, avec raiſon, cette voie de publication comme *faite pour mériter le mépris des gens honnêtes*. Au fond, m. *Mittié* ſe mêle beaucoup de guérir des maux vénériens, s'annonce comme traitant ces maux, même les plus violens & les plus invétérés, avec de ſimples végétaux; bien mieux, avec toute ſorte de végétaux, & il fait garder à ſa méthode l'anonyme.

Mémoire ſur le rachitis, ou maladie de la colonne vertébrale; à laquelle les enfans ſont ſujets juſqu'à la pleine adoleſcence, avec un examen de ſes cauſes ſecondes, ainſi que tout ce qu'on met ordinairement en uſage pour en corriger les effets; en outre, l'expoſition d'un nouveau moyen des plus efficaces pour empêcher ſes progrès: ouvrage dont la connoiſſance eſt utile aux médecins; chirurgiens, *& à tous* chefs de famille. *Par m.* MAGNY, *ingénieur phyſicien, & auteur du mémoire qui a remporté le prix d'encouragement, propoſé par l'académie royale des ſciences, pour l'année* 1777. *A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers*, 1780, *avec approbation & privilege du roi. De l'imprimerie de* Vallade. *in*-8°. 184 *pages.*

L'auteur du mémoire croit le rachitis produit par une ſimple inégalité dans la diſtribution des ſucs nourriciers aux os & aux différentes parties des os. Il compare les dérangemens qu'ils éprou-

vent alors, aux courbures des arbres qui se tordent & se replient. Les os, selon lui, ainsi que les végétaux, exigent seulement des tuteurs, & il ne pense pas qu'ils éprouvent dans aucun cas du ramollissement. On voit qu'il a beaucoup étudié cette matiere, mais en homme dont les connoissances préliminaires étoient insuffisantes. Le rachitis est une maladie sur laquelle on n'a rien encore de satisfaisant, sa cause nous échappe, & nous n'avons point de méthode curative à lui opposer. La partie de l'ouvrage où m. *Magny* développe ses moyens méchaniques d'en corriger les effets, nous a paru bien raisonnée, & les observations qu'il rapporte pour les appuyer, concluantes.

Observations sur la rage, suivies de réflexions critiques sur les spécifiques de cette maladie; par m. LEROUX, maître en chirurgie, associé de l'académie royale des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, & chirurgien-major de l'hôpital général de la même ville. A Dijon, chez J. B. Capel, *imprimeur-libraire de m. l'Evêque, place Saint-Georges,* 1780, *avec approbation & permission.* in-8°. 52 *pages.*

Dans cette dissertation, où les raisonnemens sont serrés & pressans, m. *Leroux* réfute toutes les assertions des prétendus succès dûs à des traitemens intérieurs. « Mais comme toutes ces pratiques » nouvelles se rapprochent par une circonstance » essentielle de celle des anciens, c'est le soin ex» trême que l'on a de nettoyer la plaie, de la ren» dre saignante, & de la faire suppurer long» temps, que presque tous les auteurs cités par » m.

» m. *Andry* ſont d'accord ſur ce point : que « le » traitement de la plaie eſt le point où ſe réu- » niſſent toutes ces méthodes. Il eſt, dit-il, d'une » vraiſemblance qui va preſque juſqu'à l'évidence » d'une démonſtration, que c'eſt la ſource unique » des ſuccès qu'on a obtenus. Otez la cauſe, c'eſt » un précepte univerſel, & vous n'aurez plus au- » cun mauvais effet à redouter ».

Cette diſſertation utile eſt terminée par la citation d'une ordonnance publiée à Paris en mai 1604, tirée du journal de Henri IV, *tom.* 3, *pag.* 221. « On fit défenſe par la ville, ſous peine » de cent écus d'amende, de laiſſer ſortir aucun » chien des maiſons, & qu'on eût à tuer incon- » nent ceux qu'on trouveroit dans les rues ; ce qui » fut obſervé & entretenu à la mode de Paris ». M. *Leroux* nous dit que des ordonnances ſemblables ſont en vigueur dans pluſieurs villes d'Alſace ; qu'on n'y ſouffre, chez les habitans, que les chiens néceſſaires, & que les citoyens qui veulent en élever pour leur ſatisfaction, paient un impôt par chaque chien. Il ſeroit bien à deſirer que la même ſévérité dictât aujourd'hui quelque réglement analogue : la quantité des chiens de toute eſpece, nourris par la partie du peuple la plus miſérable eſt prodigieuſe. Nous avons vu des pauvres à la charité des paroiſſes, en recevant toutes ſortes de ſecours, les faire conſommer en grande partie par trois & quatre chiens qui diſputoient la nourriture à leurs enfans.

SÉANCE de l'académie royale de chirurgie de Paris.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie a tenu ſa ſéance publique le jeudi 6 avril 1780. M. *Louis*, ſecrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par un diſcours ſur la queſtion du prix, dont le ſujet

étoit : *D'expoſer les effets du mouvement & du repos, & les indications ſuivant leſquelles on doit en preſcrire l'uſage dans la cure des maladies chirurgicales.*

De quatorze mémoires envoyés ſur cette matiere, l'académie en a admis deux à partager le prix qui étoit double, & les auteurs ont reçu chacun une médaille d'or de la valeur de 500 liv. l'un eſt m. *Reyne*, maître-ès-arts de l'Univerſité de Paris, éleve des écoles de chirurgie; l'autre eſt m. *Lombard*, maître en chirurgie à Dole en Franche-Comté, chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville, qui a été employé l'année derniere en cette qualité à l'armée de Vaux ſur les côtes de Normandie, & nouvellement déſigné, par la Cour, chirurgien-major adjoint de l'hôpital royal militaire de Strasbourg.

Les prix, par leſquels l'académie récompenſe annuellement l'émulation des chirurgiens de province qui lui ont adreſſé des mémoires ou obſervations utiles, ont été accordés à m. *Icart*, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi à Caſtres, en Languedoc, qui a eu la médaille de 200 livres; & les cinq petites médailles de la valeur de 200 liv., ont été accordées à m. *Thomaſſin*, maître en chirurgie de la ville de Dole, en Franche-Comté, & depuis peu chirurgien-major du premier régiment des Chaſſeurs à cheval, en garniſon à Beſançon; à m. *Nolleſſon* fils, ancien chirurgien-aide-major des armées du roi, maître en chirurgie à Vitry-le-François, à qui l'académie a accordé des Lettres de correſpondant; à m. *Doucet*, maître en chirurgie à Frollois en Bourgogne, près Sainte-Reine, à m. l'*Ecoſſe*, chirurgien à Doucey en Champagne; & à m. *Fèvre*, chirurgien à Montréal, près Avalon en Bourgogne.

L'académie, en ſuivant ſon plan ſur l'Hygiene chirurgicale, a propoſé pour le prix de l'année prochaine 1781, le ſujet qui ſuit :

Expoſer les effets du ſommeil & de la veille, & les indications ſuivant leſquelles on doit en preſcrire l'uſage dans la cure des maladies chirurgicales.

Le prix eſt une médaille d'or de la valeur de 500 livres, ſuivant la fondation de m. *de la Peyronie.*

Après la diſtribution des prix, m. *Louis* a prononcé l'éloge de m. *Flurent*, chirurgien de Lyon, qui, après avoir joui d'une réputation diſtinguée dans l'exercice de la chirurgie, s'étoit reſtraint à la pratique de l'art des accouchemens.

M. *Maugras* a lu un mémoire ſur la puſtule maligne de la Bourgogne; m. *Louis*, l'éloge de m. *Willius*, aſſocié de l'académie à Mulhauſen en haute Alſace; m. *Bordenave*, une obſervation ſur une maladie très-ſinguliere par une conformation vicieuſe des organes de la circulation; m. *Pipelet*, directeur, un mémoire ſur la réunion des plaies du bas-ventre; m. *Louis* a terminé la ſéance par l'éloge hiſtorique de m. *Levret*, célebre accoucheur de cette capitale, & qui a eu l'honneur de l'être de feue madame la Dauphine, & de S. A. R. madame la comteſſe d'Artois.

EXTRAIT de la ſéance de l'académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon, tenue le 14 février 1780, pour l'ouverture des cours de chymie & de matiere médicale.

L'ACADÉMIE s'étoit propoſé de diſtribuer en cette ſéance un prix extraordinaire, & m. *Maret*, ſecrétaire perpétuel, après avoir ſuccinctement rappellé le plan des cours que les commiſſaires de

l'académie alloient commencer, a proclamé le jugement de cette compagnie sur les pieces qui ont été envoyées au concours.

La pustule maligne étoit le sujet de ce prix. Cette maladie, très commune en cette province & dans les provinces voisines, est très dangereuse par elle-même, & le traitement qui lui convient étoit encore très peu connu, & presqu'entiérement livré à l'empirisme.

M. *Maret* l'aîné avoit cherché dès 1752, à prévenir d'aussi terribles suites de l'ignorance, avoit donné sur la cause de cette maladie & sur la maniere de la traiter, un mémoire qui avoit commencé à rendre son traitement plus méthodique, & déterminé à des tentatives souvent heureuses. L'expérience & les réflexions de cet académicien lui avoient fait sentir que le temps ayant multiplié les occasions de perfectionner ce traitement, la réunion des observations & des lumieres des autres praticiens, pourroit contribuer à sa perfection; & son patriotisme, son humanité imposant silence à l'amour-propre, l'avoit porté à desirer que quelqu'un rendît ce service important au public. L'académie, frappée des avantages qui pouvoient en résulter, a fait de cette maladie le sujet du prix qu'elle va distribuer.

Elle avoit demandé que l'on déterminât la nature du charbon malin connu en Bourgogne sous le nom de pustule maligne; qu'on en désignât les causes, & qu'on établît sur l'observation la méthode la plus sûre à suivre dans son traitement.

Par l'énoncé de cette question on voit que l'intention de l'académie étoit de circonscrire le champ que les concurrens au prix devoient s'attacher à remplir, & qu'elle avoit cherché à rendre leur travail plus lumineux & plus utile en bornant leurs efforts à cette espece particuliere de charbon, en n'invitant à entrer dans la lice que ceux qui au-

roient été éclairés sur cet objet par l'observation.

Parmi les pieces envoyées au concours, il en est deux dont les auteurs, faute d'avoir saisi le vrai sens de la question, se sont écartés du but, & ont laissé à leurs concurrens un avantage qu'ils étoient en état de leur disputer.

L'une de ces pieces a pour épigraphe ce passage du second livre des épidémies d'Hippocrate.

Cranone, anthraces æstate grassabantur, &c.

On voit qu'elle est l'ouvrage d'un très bon & très savant praticien qui a eu souvent occasion de voir des charbons malins essentiels & symptomatiques, mais très rarement des pustules malignes. Son travail répand un grand jour sur le traitement des charbons, mais très peu snr celui de la pustule maligne; & ce qu'il dit de relatif à cette pustule est confondu avec les détails sur les autres especes de charbon, de maniere à n'être pas aussi facile à saisir que le desiroit l'académie.

L'autre piece à laquelle l'académie a refusé avec regret les suffrages qui lui auroient valu le prix, porte pour devise:

Per varios usus artem experientia facit
Exemplo monstrante viam.

Une description très exacte de la pustule maligne, une énumération fidelle de ses causes, une exposition claire des indications à suivre dans le traitement de cette maladie, prouvent que l'auteur de cet ouvrage connoît bien la pustule maligne, & possede l'art de bien rendre ce qu'il a vu. Mais la méthode curative qu'il propose, quoique conséquente aux principes qu'il a posés, avoit besoin d'être autorisée par des observations. L'académie en avoit imposé en quelque sorte l'obligation aux concurrens; & celui-ci, sacrifiant tout à la précision, n'en a donné aucune: par cet oubli, il a

laiſſé des doutes ſur l'efficacité des remedes qu'il a propoſés, a affoibli la confiance que méritent peut-être ſes aſſertions, a forcé l'académie à ſe contenter de louer ſon travail.

Un ſuccès plus complet & plus ſatisfaiſant a été la ſuite des efforts de deux concurrens.

L'un & l'autre ont envoyé des ouvrages qui ont éminemment rempli les vues de l'académie; l'un & l'autre ſont entrés ſur la nature de la puſtule maligne, ſur ſes cauſes, ſur la méthode curative qui lui convient, dans des détails lumineux faits pour en rendre le traitement efficace.

Le mémoire, qui a pour épigraphe,

O pueri fugite hinc latet anguis in herbâ,

préſente ſur le charbon en général un travail que l'académie n'avoit pas demandé; mais l'auteur, conſidérant la puſtule maligne comme une eſpece de ce genre de maladie, n'a rien laiſſé à deſirer de ce qui le concerne: on trouve dans ſon mémoire tout ce qui peut faire reconnoître la puſtule maligne, tout ce qui peut diriger dans ſon traitement. Toutes ſes aſſertions ſont appuyées par des obſervations très concluantes, & faites pour inſpirer de la confiance. Il a donné plus qu'on ne lui avoit demandé, & l'abondance des choſes nuira peut-être à l'effet; mais tout ce qu'il a donné eſt utile parce qu'il eſt excellent. On eût pu ſouhaiter qu'il ſe fût renfermé dans la queſtion propoſée: on ne peut lui ſavoir mauvais gré d'avoir porté ſes vues plus loin.

On lit en tête du ſecond mémoire qui a obtenu les ſuffrages de l'académie:

Alitur vitium, vivitque tegendo.

L'auteur de cette diſſertation s'eſt ſtrictement renfermé dans la queſtion propoſée. La puſtule maligne eſt l'unique objet des détails dans leſquels

A

Fig. 1

B

Fig. 3

C

C

Fig. 2

il eſt entré. Il la décrit dans ſon principe, dans ſes progrès, de maniere à rappeller ſes différens traits à ceux qui ont eu occaſion de l'obſerver, à la faire reconnoître dans tous ſes temps à ceux qui ne l'ont pas encore vue.

Les cauſes de cette maladie ſont déterminées avec autant d'exactitude que de ſagacité; ſa curation eſt expoſée avec clarté, & avec le plus grand détail, eu égard aux remedes à employer ſuivant les circonſtances & les progrès du mal. On auroit lieu de deſirer un peu plus de préciſion, de ſouhaiter qu'un plus grand nombre d'obſervations vinſſent appuyer les aſſertions de l'auteur, ſur tout dans la partie du traitement.

Il réſulte de la notice de ces deux mémoires, que ſi l'on y apperçoit quelques légers défauts, leurs auteurs ont tous deux des droits bien légitimes au prix propoſé, & qu'il étoit difficile de prononcer ſur leur mérite reſpectif.

Auſſi l'académie, perſuadée que l'honneur d'avoir fait un ouvrage dont l'utilité eſt reconnue flatte plus vivement les auteurs que l'avantage attaché à la valeur, s'eſt-elle décidée à partager le prix entre les deux concurrens dont nous avons déſigné les mémoires.

L'auteur du premier eſt m. *Chambon*, maître-ès-arts & en chirurgie à Brevanne-ſous-Choiſeul en Lorraine, aſſocié de l'académie royale de chirurgie de Paris.

Celui du ſecond eſt m. *Thomaſſin*, maître en chirurgie à Dole en Franche-Comté, & chirurgien major du premier régiment des Chaſſeurs en garniſon à Beſançon.

A Dijon, ce 4 mars 1780. MARET.

TABLE

DU MOIS DE JUIN 1780.

EXTRAIT. *Essais sur l'art d'imiter les eaux minérales, &c.; par* m. DUCHANOY, *méd.* page 481

Observation sur la dysenterie qui a régné à Tréguier en Basse Bretagne; par m. DIEULEVEUT, *méd.* 500

Extrait d'une dissertation sur une épidémie dysentérique; par m. MAUREL, *chir.* 506

Observation sur une mort causée par un accès de colere; par m. BAUMES, *méd.* 513

Observation sur un coup de fourche porté dans l'orbite; par m. MASSOT, *chir.* 530

Observation sur la possibilité d'éviter l'ouverture de tous les sinus; par m. FOST, *chir.* 535

Observation sur des vapeurs guéries par les vésicatoires; par m. LECHARTIER DE LUCIVEL, *méd.* 540

Extrait des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *avril* 1780. 546

Observations météor. faites à Montmorenci. 552

Observations météor. faites à Lille. 555

Maladies qui ont régné à Lille. 556

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 557

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six premiers mois du journal de médecine de l'année 1780, formant le *tome* 53e.

LIVRES ANNONCÉS
Et accompagnés de notices.

1°. Histoire littéraire & critique de la médecine.

Conjectures sur le temps où ont vécu plusieurs anciens médecins. page 92

Lettre de m. MITTIÉ, *docteur-régent de la faculté de Paris, à l'auteur de la gazette de santé.* 558

2°. Médecine.

Traité des remedes domestiques pour faire suite à celui de la petite-vérole, &c.; par m. GROSSIN DUHAUME, D. M. P. 88

Dissertation contre les bouillons de viande dans les maladies fébriles, &c.; par m. DE LAUDUN, D. M. 89
Dissertatio medica circà tres quæstiones ab academiâ Divionensi propositas; scilicet, 1°. *Quibus in morbis activa medicina?* &c. *auctore* N. A. JAUBERT, D. M. 90
Tableau historique & raisonné des épidémies catarrhales, &c.; par m. SAILLANT, D. M. P. 379
Traité de la petite-vérole; par dom JOSEPH AMAR, D. M. *en espagnol.* 380
Méthode curative des maladies éruptives, &c.; par D. JOSEPH AMAR, D. M. *en espagnol.* 381
Traité des maux de poitrine & de la pulmonie, &c.; par le même, *en espagnol.* 382
Histoire médicale des maladies dysentériques qui ont affligé la province du Maine en 1779; *par* m. VÉTILLARD, D. M. 479
Les grands remedes contre la rage, l'épilepsie, les vertiges & vapeurs; par m. LE JOYANT, *curé.* 479
Traité de la fievre miliaire des femmes en couche, ouvrage couronné par la faculté de Paris; par m. GASTELLIER, D M. 557

3°. Anatomie, physiologie & chirurgie.

Le citoyen dentiste, ou *l'art de seconder la nature pour conserver les dents, &c.; par* m. HEBERT, *chir.* 187
Lettre à m. DE BRANVILLA, *&c. sur trois opé-*

rations de la ſymphyſe ; par m. DE CHAMBON, *chir.* 383
Mémoire ſur le rachitis ou maladie de la colonne vertébrale ; par m. MAGNY. 559
Obſervations ſur la rage, ſuivies de réflexions critiques ſur les ſpécifiques de cette maladie ; par m. LEROUX, *chir.* 560

4°. Hiſt. nat. phyſique, botaniq. matiere médicale, pharmacie & chymie.

Conamen mappæ generalis medicamentorum ſimplicium, *&c.* aut. G. C. WURTZ, D. M. 88
Analyſe des eaux minérales de Sultzmatt, &c. ; par m. MÉGLIN, D. M. 283
Réflexions ſur quelques préparations chymiques appliquées à l'uſage de la médecine, &c. ; par m. MAJAULT, D. M. P. 558

EXTRAITS

OU ANALYSE DE LIVRES.

Séance publique de la faculté de méd. de Paris, tenue le 5 novembre 1778. 7
Effets de la tiſane caraïbe propoſée pour la guériſon des maladies vénériennes. 97
Obſervations ſommaires ſur tous les traitemens des maladies vénériennes, particuliérement avec les végétaux ; par m. MITTIÉ, D. M. P. 108
Nouvelles obſervations ſur les maladies vénériennes ; par m. FABRE, *chir.* 112
Recherches ſur la cauſe des affections hypo-

condriaques, appellées communément vapeurs; par m. CLAUDE RÉVILLON, D. M. 193
Analyſe des fonctions du ſyſtême nerveux, &c.; par m. DE LA ROCHE, D. M. 289
De china china in ſynochis putribus animadverſiones, aut. P. J. VASTAPANI, D. M. 385
Eſſais ſur l'art d'imiter les eaux minérales; par m. DUCHANOY, D. M. P. 481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Hiſtoire critique & littéraire de la médecine.

Suite des *obſervations ſur une nouvelle édition des aphor. d'Hippocrate; par m.* GOULIN. 124

2°. Médecine.

Obſervation ſur l'uſage des ſangſues; par m. DUSAUX, D. M. 24
Maladie dyſentérique obſervée à Noyers; par m. MARET, D. M. 153
Obſervation ſur un coma ſomnolentum, *&c.; par* m. BAUMES, D. M. 226
Mémoire ſur le rhume épidémique qui regne en Flandres, &c.; par m. BOUCHER, D. M. 243
Obſervation ſur une métaſtaſe ſinguliere; par m. BERTHELOT; D. M. 258
Obſervation ſur les bons effets du vin, à la ſuite d'une ſuppuration longue, &c.; par m. SCHUELER, D. M. 264
Obſervation ſur les fievres bilieuſes, &c.; par m. SUMEIRE, D. M. 312

Dissertation sur la fievre miliaire des femmes en couche ; par m. PLANCHON, D. M. 340
Réflexions sur quelques remedes ; sur la magnésie, &c. ; par m. BRIOUDE, D. M. 397
Observation sur le danger des ligatures pour arrêter les hémorrhagies ; par m. SUMEIRE, D. M. 413
Observation sur les effets funestes des noyaux de prunes avalés ; par m. JAYMES, *chir.* 424
Suite & fin *de la dissertation sur la fievre miliaire des femmes en couche ; par* m. PLANCHON, D. M. 432
Observation sur la dysenterie qui a régné à Tréguier, &c. ; par m. DIEUDEVEUT, D. M. 500
Extrait d'une dissertation sur une dysenterie observée dans un canton de Bretagne, &c. ; par m. MAUREL, *chir.* 506
Observation sur une mort causée par un accès de colere ; par m. BAUMES, D. M. 513
Obs. sur les vapeurs guéries par les vésicatoires ; par m. CHARTIER DE LUCIVEL, D. M. 540

Extraits des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, où sont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de*

Novemb. 1779 *pag.* 70
Décemb. 1779 . . 178
Janvier 1780 . . . 270
Février 1780 . *pag.* 370
Mars 1780 469
Avril 1780 540

Maladies observées à Lille par m. BOUCHER, *médecin, pendant les mois de*

Novemb. 1779 *pag.* 80 Février 1780. *pag.* 378
Décemb. 1779 . . . 186 Mars 1780 478
Janvier 1780 . . . 282 Avril 1780 556

3°. Anatomie & chirurgie.

Maniere d'embaumer les cadavres, &c.; par LOUIS DE BILS. 31
Défense du forceps de m. LEVRET, *&c.; par* m. HOIN, *chirurg., contre une dissertation de* m. CHAYROU, *chir.* 37
Amputation du bras faite sans ligature; par le P. EDME BROCOT, *chirurgien de l'hôpital de Charenton.* 144
Conformation monstrueuse; par m. BAILLET, *chir.* 176
Suite & fin *de la défense du forceps de* m. LEVRET; *par* m. HOIN, *chir.* 207
Observation sur une obturation du rectum; par m. BONCERF, D. M. 254
Mémoire à consulter sur une maladie opiniâtre du genou; par m. DESGRANGES, *chir.* 331
Observation sur une hernie de la plevre; par m. GRATELOUP, D. M. 416
Observation sur un coup de fourche porté dans l'orbite; par m. MASSOT, *chir.* 530
Observation sur la possibilité d'éviter l'ouverture de tous les sinus; par m. FOST, *chir.* 535

4°. Hiſtoire naturelle, matiere médicale, pharmacie & chymie.

Eſſai ſur la cauſticité des ſels & des précipités métalliques; par m. BERTHOLET, D. M. 56
Mémoire ſur une nouvelle méthode d'obtenir ſans danger l'éther nitreux, &c.; par m. DE LA PLANCHE, D. M. P. 322

Obſervations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, *durant les mois de*

Novemb. 1779 *pag.* 76 — Février 1780 374
Décemb. 1779 .. 183 — Mars 1780 474
Janvier 1780 ... 278 — Avril 1780 552

Obſervations météorologiques faites à Lille, par M. BOUCHER, *pendant les mois de*

Novemb. 1779 *pag.* 79 — Février 1780 377
Décemb. 1779 .. 185 — Mars 1780 477
Janvier 1780 ... 281 — Avril 1780 555

AVIS & ANNONCES.

Avant-propos. 3
Proſpectus d'un ouvrage de chymie élémentaire. 94
——— *d'un journal de médecine allemand.* 95
Prix propoſé par la faculté de médecine de Paris, pour le premier août 1780. 188

Prix proposé par l'académie royale de chirurgie, pour l'année 1781. 286
Séance de l'académie royale de chirurgie, & annonce de prix. 561
Séance de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon. 563
Hôtel salutaire pour les malades, établi à Paris. 190

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de juin 1780. A Paris, ce 24 mai 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.